

ÉCHAPPÉE EN MORPHOLOGIE DÉRIVATIONNELLE : APPROCHE  
ÉPISTÉMOLOGIQUE DE LA DISCIPLINE AVEC APPLICATION AU  
PRÉFIXE FRANÇAIS *EN-*.

Thèse  
présentée à la Faculté  
des Lettres de l'Université de Zurich  
pour l'obtention du grade de docteur

par  
Hugues Galli  
de Mulhouse (France)

Thèse acceptée par la Faculté au semestre  
d'automne 2006 sur la proposition de  
M. le Prof. Martin-Dietrich Glessgen et de M. le Prof. Martin Riegel

Zurich, 2013



A mon fils Matteo, pour le présent et l'avenir,

A mon grand-père, pour les moments passés,



## Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance et toute ma gratitude à MM. Martin Riegel et Martin-Dietrich Gleßgen, pour leur encadrement, leurs conseils et leur soutien constant tout au long de ce travail.

Monsieur Martin Riegel m'a inculqué les principes fondamentaux de la recherche linguistique et m'a formé *méthodiquement* à l'analyse grammaticale ; il fut et demeure mon premier maître. Monsieur Martin-Dietrich Gleßgen m'a, quant à lui, initié par la suite à l'approche romaniste et diachronique pour ne pas dire variationnelle, pans de la discipline que j'ignorais presque totalement. Puissent-ils recevoir ici mes plus vifs remerciements pour cette formation d'excellence.

Je remercie également MM. Bosson Georg et Thibault André de m'avoir fait l'honneur de juger ce travail, de participer à son jury de soutenance, et d'en être les rapporteurs.

Mes remerciements vont également au personnel et à mes anciens collègues de l'équipe d'accueil Scolia de l'Université de Strasbourg et du Séminaire des langues romanes de l'Université de Zurich, notamment à Madame Cristina Solé qui m'aura aidé et témoigné tant d'amitié dans les moments difficiles.

Evidemment, j'adresse tous mes remerciements, comme le dit si bien et à peu près Charles Aznavour, à « mes amis, mes amours, mes em-..... », sans qui ce travail n'existerait pas.



## Table des matières

<b>Introduction</b>	<b>13</b>
<b>1<sup>re</sup> partie : Bilan des travaux</b>	<b>17</b>
Préambule	19
<b>Chapitre I- Lexicologie et morphologie dérivationnelle francophones</b>	<b>23</b>
1. La phase préparatoire	23
1.1. Darmesteter, un précurseur	23
1.2. Genèse d'une discipline	25
2. Les grands modèles	28
2.1. Le courant structuraliste	28
2.2. Le souffle nouveau du générativisme	30
2.3. Premiers bilans et perspectives	33
3. Le modèle de Corbin	38
3.1. Présentation théorique du modèle et enjeux épistémologiques	39
3.2. La théorie sémantique de Corbin	50
3.2.1. Premières ébauches	50
3.2.2. <i>Eléphantesque, viennoiserie</i> et autres <i>chinoiseries</i>	51
3.2.3. Nouvelles perspectives sémantiques	60
4. La psycholinguistique comme modèle alternatif aujourd'hui?	62
5. Place et rôle des manuels dans la lexicologie française	64
5.1. L'héritage structuraliste et post-structuraliste	65
5.2. La période actuelle	69

<b>Chapitre II- Les contributions de la romanistique germanophone</b>	<b>73</b>
1. Tradition historique et étymologique	73
2. Le modèle structuraliste de Coseriu	75
3. Le courant générativiste	79
4. La morphologie naturelle	81
4.1. Principes fondamentaux de la linguistique naturelle	81
4.2. Impacts de la morphologie naturelle sur la morphologie	82
	84
5. Les manuels d'introduction	85
5.1. Archaïsme, historicité et exhaustivité	86
5.2. Les encyclopédies linguistiques ( <i>LRL</i> et <i>HSK</i> )	86
 <b>Chapitre III- Les modèles anglo-saxons</b>	 <b>87</b>
1. Premières présentations	87
2. Modèles non associatifs vs modèles associatifs	88
3. Modèles non stratifiés vs modèles stratifiés	89
4. Les unités morphologiques	90
5. « X-bar morphology » et « head of words »	91
 <b>Chapitre IV- La préfixation française</b>	 <b>96</b>
1. Questions générales	96
1.1. La question du nombre de préfixes et de la productivité préfixale	96
1.2. Le pouvoir catégorisateur du préfixe	98
1.3. Comment définir les bases de la dérivation ?	100
1.4. La parasynthèse verbale	102
2. Les travaux portant sur la préfixation	108
	110
2.1. Le préfixe analysé comme une préposition	112
2.2. L'hypothèse syntaxique	113
2.3. Les analyses actuelles	114
2.3.1. Le modèle de Corbin	115
2.3.2. Les alternatives d'inspiration culiolienne	118
2.3.3. Les alternatives romanistes	118



3. Les études consacrées à / ou mentionnant le préfixe en-	118
	118
3.1. Comparaison avec la préposition homomorphe	
3.2. Les études ponctuelles	122

## **2<sup>e</sup> partie : Etude du préfixe *en-***

**125**

### **Chapitre I – Le cadre théorique**

**127**

1. La sémantique des mots construits	127
	128
1.1. La question du sens des mots construits (et du sens d'un préfixe)	
1.2. Quelle théorie sémantique adopter ?	128
1.3. Le rôle instructionnel du préfixe	131
1.3.1. Un exemple : l'orientation vers l'intériorité instruite par le préfixe en-	133
1.3.2. Un déplacement primaire sujet à des variations	134
1.3.3. Mouvement concret vs mouvement abstrait : les formations verbales désadjectivales et les formations dénominales dénotant un changement d'état	137
1.4. Les contraintes sémantiques entre préfixe, base et arguments verbaux	140
1.4.1. La contrainte sémantique : préfixe/base	140
1.4.2. La contrainte sémantique : base/arguments du verbe	141
1.5. Le(s) changement(s) de sens postdérivationnel(s) et le facteur temporel	143

### **Chapitre II- Un parcours diachronique**

**146**

1. Les données étymologiques	146
2. Du latin classique au latin vulgaire	148
2.1. Le fonctionnement du préfixe in- latin	148
2.2. Le(s) sémantisme(s)	150
2.2.1. Le mouvement d'entrée, sens concret et sens figuré	151
2.2.2. Les valeurs aspectuelles	154
2.3. L'évolution de la préfixation entre le latin classique et le latin tardif	155

3. De l'ancien français au français actuel	158
3.1. La productivité et le mode de formation du préfixe en-	159
3.2. Le(s) sémantisme(s)	162
3.2.1. La concurrence en- / a-	163
3.2.2. La concurrence formes préfixées / formes non préfixées	165
3.2.3. La valeur aspectuelle	166
3.3. Le préfixe populaire et le préfixe savant	168
3.4. Bilan	169
<b>Chapitre III- Parcours synchronique</b>	<b>171</b>
1. La constitution du corpus	171
1.1. Les préliminaires épistémologiques et les enjeux idéologiques	172
1.2. Nos méthodes d'interrogation	174
1.3. Quelques remarques sur le corpus	176
1.3.1. Les emprunts	177
1.3.2. Les variations diatopiques	177
1.3.3. Les variations diaphasiques et diastratiques	179
2. Les formations verbales dénominales : <i>en-</i> [N] ( <i>-er</i> )	180
2.1. Les formations verbales dénominales fonctionnant comme verbes de déplacement	180
2.2. Le cadre spatial du déplacement propre à ce type de formations	184
2.3. Contre la notion de valeur aspectuelle du verbe préfixé en synchronie	188
2.4. Le classement des verbes en fonction du type de processus décrit par le verbe construit	190
2.5. Le processus d'entrée dans une portion d'espace donnée	193
2.5.1. Les bases possédant des propriétés référentielles de type contenant récipient	194
2.5.2. Les bases possédant des propriétés référentielles de type pièce ou habitation	197
2.5.3. Les bases possédant des propriétés référentielles de type contenant partie du corps	198
2.5.4. Les bases possédant des propriétés référentielles de type nom collectif	200
2.5.5. Les bases possédant des propriétés référentielles de type contenant assemblage d'éléments	200
2.5.6. Les bases possédant des propriétés référentielles de type contenant espace naturel	201
2.5.7. Autre schéma morpho-syntaxique, autre sens ?	202
2.6. Le processus d'adjonction d'un élément à un autre	204
2.7. Le changement d'état	206
2.8. Cas particuliers ou limites	210

3. Les formations verbales désadjectivales : <i>en-</i> [ADJ] ( <i>-er</i> )	212
	213
3.1. Les règles de construction	
3.1.1. Le sémantisme	213
3.1.2. Le schéma morpho-syntaxique	214
3.2. La formation désadjectivale dans la classe des verbes de changement d'état	215
3.2.1. Les données empiriques	217
3.2.2. Une alternative : le recours à l'étude des données dénominales	218
3.2.3. Une autre alternative : l'examen de facteurs pragmatico-historiques	222
3.2.3.1. La question de <i>a-</i> et <i>en-</i>	223
3.2.3.2. La question des suffixes <i>-is(er)</i> et <i>-ifi(er)</i>	223
3.2.3.3. Remarques complémentaires sur l'emploi de <i>-is(er)</i> et <i>-ifi(er)</i>	226
3.3. Conclusion	227
4. Les formations verbales déverbales	228
5. Les autres types de formations	231
5.1. Les formations dérivées de verbes préfixés pas ou plus attestés	231
5.1.1. Les noms dérivés de verbes sortis de l'usage contemporain	231
5.1.2. Les participes passés à valeur adjectivale issus de verbes non attestés	234
5.2. Vrais ou faux parasyntétiques ?	236
5.3. Vers une réfutation de la notion de parasyntèse	239
<b>Conclusion</b>	<b>243</b>
<b>Index des auteurs</b>	<b>247</b>
<b>Index des notions</b>	<b>253</b>
<b>Annexes</b>	<b>257</b>

Annexe 1	259
Annexe 2	261
Annexe 3	263
Annexe 4	265
Annexe 5	267
Annexe 6	269
Annexe 7	271
Annexe 8	273
Annexe 9	275
Annexe 10	279
Annexe 11	287
Annexe 12	289
Annexe 13	291
Annexe 14	297
Annexe 15	301
<b>Bibliographie</b>	<b>303</b>
Articles et monographies	305
Matériaux lexicographiques	327

## Introduction

Notre travail s'inscrit dans le prolongement d'une série de monographies consacrées depuis quelques années à la description et à l'interprétation d'affixes du français, signe incontestable du renouveau d'intérêt que connaît la morphologie dérivationnelle. Son objet est la description du mécanisme général de la préfixation qui, comparé aux autres mécanismes en jeu dans la formation des mots construits -composition, conversion, apocope, mots-valises, mais surtout suffixation- a souvent été relégué au second plan. Rares sont dans la littérature linguistique du XX<sup>e</sup> siècle, en effet, les monographies consacrées à un ou à plusieurs préfixes français.

Deux raisons ont motivé le choix du préfixe *en-*. La thèse strasbourgeoise de Gerhard-Krait consacrée au préfixe *dé(s)-* en 2000, qui fut une des premières à s'intéresser aux relations spatiales à l'œuvre dans certaines formations préfixales (Dany Amiot avait, quant à elle, déjà étudié certaines formations préfixales sous l'angle de relations temporelles dans sa thèse de 1998), nous avait séduit par son approche novatrice et nous avait convaincu de poursuivre la recherche dans ce sens. Notre choix s'est donc tout naturellement porté sur *en-* qualifié généralement de préfixe antonyme de *dé(s)-* afin de valider les arguments avancés en faveur des relations spatiales (mouvement d'entrée, d'éloignement etc.) en jeu dans certaines formations préfixales et activées par le sens instructionnel d'un certain nombre de préfixes. A

quoi s'ajoutait le constat que le préfixe *en-* n'avait pas connu à ce jour d'analyse d'envergure, exception faite de quelques articles occasionnels. Le champ d'étude était largement inexploré et la voie était libre pour une description plus complète de ce préfixe.

Aujourd'hui, et à notre connaissance, un seul travail de recherche, commencé après le nôtre, est en cours sur le même thème au sein de l'équipe lilloise SILEX. L'existence de ce travail parallèle devrait arriver au moins partiellement aux mêmes conclusions ne serait-ce que parce qu'il s'inscrit dans la mouvance de la théorie associative de Danielle Corbin, théorie que nous partageons pour l'essentiel. Il ne devrait pas non plus constituer un handicap pour aucune des deux parties, puisque fondamentalement nos méthodes d'investigation divergent. En effet, contrairement à une simple monographie dédiée au préfixe *en-*, nous avons choisi d'utiliser la description de ce préfixe à des fins d'illustration, donc à des fins d'abord empiriques, afin de discuter préalablement les grandes questions posées par la morphologie dérivationnelle d'hier et d'aujourd'hui.

A travers l'examen des travaux dans le domaine en France mais aussi à l'étranger, nous examinerons les grandes questions épistémologiques qui se sont posées et se posent encore aux morphologues et aux lexicologues. Ainsi par exemple, nous serons amené à discuter les questions de la délimitation du lexique construit, de la différence entre préfixation et suffixation, de la définition des unités de bases en jeu, de l'existence de la parasyntèse verbale ou nominale et de la place de la dimension historique dans les études de morphologie dérivationnelle, afin de synthétiser sous forme d'une doxa œcuménique les fondements désormais stables et avérés d'une discipline somme toute assez récente, mais aussi de les consolider quitte à réfuter certaines conceptions invétérées qui ne résistent plus à un examen critique.

Notre première partie consiste donc principalement en un bilan des études consacrées jusqu'à très récemment aux procédés morphologiques de construction des mots, avec une focalisation sur la préfixation, le préfixe *en-* compris. Elle se veut aussi et surtout une réflexion théorique qui, partant des théories anciennes pour arriver aux théories plus actuelles, propose à côté des modèles généralement développés en France, des hypothèses provenant d'horizons plus lointains, pour des raisons soit théoriques et idéologiques (par exemple l'approche psychologique, la morphologie naturelle et les études à cadre historique), soit strictement linguistiques (par exemple les apports de la romanistique germanophone). Nous

avons choisi au départ de ne prendre aucun parti pris théorique, mais de faire flèche de tout bois en incorporant d'autres approches lorsque les arguments défendus par tel ou tel autre modèle nous semblaient pertinents et complétaient les descriptions antérieures.

La deuxième partie, qui se veut par définition une partie plus empirique où sont examinées et analysées les différentes structures de formation et d'emploi du préfixe *en-*, n'échappe pas pour autant à des discussions théoriques menées en filigrane lorsqu'elles s'imposent. Une des caractéristiques de notre approche empirique est de ne pas avoir dissocié a priori l'analyse historique de l'analyse synchronique, mais bien au contraire de les avoir réunies, non dans leurs traitements respectifs nécessairement séparés, mais dans leurs résultats que nous avons souvent comparés et combinés. Une des autres nouveautés réside dans l'exploitation de données en principe exclues d'une étude de ce type, à savoir la prise en compte de la dimension variationnelle de la langue, pour compléter, affiner voire relativiser les données de la langue standard en exploitant notamment les registres littéraires ou argotiques.







## **1<sup>re</sup> partie : Bilan des travaux**

« Telle la peinture moderne posant indéfiniment à la toile la question "Qu'est-ce que la peinture ?", la morphologie, interrogeant son identité et sa raison d'être, testant son pouvoir et cherchant à fixer ses frontières, déplace ses investigations, réévalue ses concepts et se confronte à d'autres disciplines. »

P. Corbin, 2004 : 26



## Préambule

A la lecture de la très belle et poétique comparaison établie par Pierre Corbin entre la peinture moderne et la morphologie dérivationnelle, on peut rester perplexe. En effet, on sait que la peinture aura, tout au long du vingtième siècle, traversé des crises et des ruptures, que sa raison d'être même, à l'aube du vingt-et-unième siècle, est menacée, et l'on s'interroge aujourd'hui sur sa place et son identité. Mais rassurons-nous, la peinture est un art, non une science. Son approche et son appréciation restent donc éminemment subjectives. A l'inverse, la morphologie dérivationnelle est une discipline scientifique qui doit s'appréhender objectivement. Pourtant, que constate-t-on ? Elle a connu, comme l'observe bien Pierre Corbin, les mêmes incertitudes, les mêmes crises identitaires. Et l'on est en droit de se poser la question suivante : est-elle enfin arrivée à maturité, ou, comme on dit trivialement à propos d'adolescents qui ne sortent pas de l'enfance, se cherche-t-elle encore ?

La réponse est complexe et variée. Si la morphologie dérivationnelle est enfin entrée dans sa phase de maturité, elle n'a pas cessé de tourner en rond, et par conséquent de faire tourner la tête aux grammairiens. Dès le début des années quatre-vingt, la morphologie dérivationnelle commencera à renaître de ses cendres comme nous l'indiquerons plus loin. Parallèlement à cette renaissance, il y aura pourtant matière à réflexion sur son existence même. Pourtant la discipline n'a jamais cessé d'exister depuis l'antiquité et connaît donc une longue tradition. Si elle est encore entachée de tradition latine au XVI<sup>e</sup> siècle (les dérivés sont considérés comme des « accidents » dans les principales grammaires de l'époque : Meigret, Ramus, Robert Estienne), elle ne prendra réellement son essor qu'au XVII<sup>e</sup> siècle lorsque l'on aura conscience de l'autonomie linguistique du français par rapport au latin. Il faudra cependant attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'enfin « la terminologie actuelle [soit] mise en place, et introduite dans la grammaire scolaire » comme nous l'apprend avec beaucoup d'érudition Bourquin (1980 : 46). Mais une terminologie ne constitue pas une discipline, et pendant une centaine d'années, la morphologie dérivationnelle avancera à tâtons. Lorsqu'enfin son domaine de recherche refit surface au sein des préoccupations linguistiques du moment, ses assises théoriques n'étaient pas encore suffisamment solides. A la veille de sa

nouvelle impulsion, donnée par Danielle Corbin à qui il faut rendre hommage, nombreux furent les linguistes qui (i) cherchaient encore à circonscrire son domaine et en appelaient à une base théorique de référence, (ii) se demandaient à quel stade elle se situait alors, ou, (iii) cherchaient encore tout simplement à la localiser au sein de la grammaire. Et l'on remarque, à la lecture de certains articles aux titres souvent évocateurs, que la tâche n'a pas été de tout repos. Ainsi, la lexicographe Rey-Debove (1984) souhaitait délimiter « le domaine de la morphologie lexicale » comme le suggère son titre, après avoir remarqué à quel point il était difficile de confectionner un dictionnaire de langue sans théorie préalable propre aux mots construits. Elle notait ainsi que « le temps [était] venu, après avoir proposé 69 % de régularités par récurrence (sans avoir rien décrit de la syntaxe du mot) de réfléchir sur les moyens de gérer les quelques 2000 mots complexes comptés comme des morphèmes simples » (1984 : 17). Molino, dans un article de 1985 que nous utiliserons à de nombreuses reprises par la suite pour comprendre l'histoire de la discipline, se demandait, comme le dit bien son titre d'article, « où en est la morphologie ? ». Cet article prenait place dans un numéro de *Langages* qui, sans doute après avoir attendu (et entendu) le célèbre « Retour du Jedi » de George Lucas en 1983, nous promettait le « Retour de la morphologie ». Anderson (1982), lui, en était encore à se demander « Where is morphology ? », et manifestement il ne trouvait pas de réponses (l'infidélité de la morphologie dérivationnelle est caractéristique, car elle flirte avec des domaines aussi variés que la syntaxe, la phonologie et la sémantique). Il fut obligé d'admettre en conclusion que : « if we pose the question in the title of this article, then, the answer is that morphology is to be found in more than one place » (1982 : 610). Pourtant, dix ans plus tard, dans les années 90, c'est-à-dire peu de temps après la publication de la thèse d'Etat de Danielle Corbin, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique* (1987), Fradin essayait encore, dans son article de 1993 « La théorie morphologique face à ses choix », de faire le ménage et demandait à la théorie morphologique de prendre enfin des orientations précises, par exemple sur la base des choix majeurs de Zwicky (1992)<sup>1</sup>. Il fallait que la théorie morphologique devienne donc raisonnable.

Dans les années 2000, l'heure des premiers bilans a sonné. La morphologie dérivationnelle connaît, après « une trentaine d'années [...] [de] développement considérable » (Fradin, 2003a : 3) une certaine autonomie, même si elle n'est pas toujours et

---

1

Zwicky (1992) propose une série de choix alternatifs, comme par exemple le choix entre un lexique étendu et un lexique restreint ou entre des règles morphologiques spécifiques et des règles syntaxiques englobant les règles morphologiques.

systématiquement reconnue, car « en dépit des arguments empiriques, l'inclination à faire passer la morphologie pour une région, voire un module de la syntaxe est toujours forte » (*id.* : 5). De plus elle ne fédère pas encore beaucoup de forces vives comme le déplore Pierre Corbin : « la discipline est encore peu mobilisatrice : quelques dizaines de chercheurs actifs pour le domaine français, pas davantage » (2004 : 16). Mais on le sait bien, quand on aime, on ne compte pas.

Pourtant la morphologie a de beaux jours devant elle, car « la discipline affiche maintenant son lot de thèses nucléaires et périphériques [et] quelques habilitations<sup>2</sup> » (*ibid.*), mais elle fait encore l'objet de discordes. Que lui reproche-t-on en définitive ? Peut-être son caractère capricieux ? Dal remarque avec beaucoup d'ironie que « la dérivation [...] souffre d'un mal tenace : elle serait irrégulière » (2002 : 58). Car en plus d'être volage, elle est désordonnée. Mais pire que cela, on lui reproche d'être désinvolte et de n'en faire qu'à sa tête. Delhay affirme (et elle sait de quoi elle parle) que : « dans le domaine de la morphologie flexionnelle comme dans celui de la morphologie dérivationnelle, il y a des tendances, mais il existe aussi des formes qui sont rebelles à toute systématisation parce que l'analogie joue un rôle aussi important qu'imprévisible en morphologie » (2001 : 153). Pour Dal au contraire, il ne fait pas de doute que la morphologie dérivationnelle « est dite irrégulière » parce que « sa régularité ne se donne pas aussi facilement à voir que la flexion » (2002 : 70). Autrement dit, elle ne se donne pas au premier venu.

Les discussions vont donc toujours bon train à son sujet, car elle continue d'échapper à toute tentative de formalisation. Nous verrons dans les pages qui suivent que cette discipline aura causé de nombreux tracasseries épistémologiques. Voici une question parmi d'autres : que faire des liens qu'elle entretient avec la morphologie flexionnelle ? Peut-on en effet ranger ces deux composantes à l'intérieur d'une seule et unique composante dite morphologique ? Nous sommes convaincu que non, et pensons comme Dal que « flexion et dérivation n'obéissent pas aux mêmes principes » (2002 : 64), mais d'autres prétendront le contraire, et continueront de chercher les liens unissant ces deux aspects de la forme des mots. À côté d'elle, il y a aussi cette autre discipline qu'est la lexicologie, et les interférences entre les deux disciplines sont grandes, même si Fradin en trace parfaitement les délimitations. Effectivement, Fradin a raison de dire que la morphologie dérivationnelle a pour objet « l'étude des lexèmes complexes construits par les moyens de la grammaire dans chaque langue », alors que l'objet de la lexicologie « a pour objet l'étude des mots d'une langue, plus précisément des relations

<sup>2</sup> Pierre Corbin dénombre une vingtaine de thèses et trois habilitations dans la mouvance de Danielle Corbin ; il faudra rajouter à ces travaux les études sortant de ce cadre théorique que nous présenterons plus loin.

paradigmatiques entre unités lexicales regroupées en fonction de critères d'ordre sémantico-sociologiques [...]. Dans ce type d'étude, ce n'est pas le lexique en tant que composante d'une langue qui est visé, mais l'inscription dans le lexique, notamment sous forme de vocabulaires, de phénomènes de société (événements politiques, technologiques, économiques, etc.) » (2003a : 7-8), car leurs champs d'étude divergent. Mais encore une fois, les choses ne sont pas aussi simples, et les frontières entre morphologie dérivationnelle et lexicologie ne sont pas aussi bien tracées<sup>3</sup>. Les contours de la morphologie restent donc toujours flous. Si elle troque régulièrement son nom contre « morphologie lexicale » sans rien de préjudiciable, n'a-t-elle pas, toujours pour des raisons terminologiques donc forcément épistémologiques, été rebaptisée « morphologie constructionnelle » par Danielle Corbin en 2001<sup>4</sup> ?

Dans les pages qui suivront, nous essaierons, tout en brossant à gros traits son histoire, de repérer les canons de cette discipline que nous croyons autonome et néanmoins stable. Par conséquent nous ne céderons pas aux thèses alarmistes que nous avons évoquées, en ayant un peu forcé le trait.

---

<sup>3</sup> Nous verrons que la confusion est grande entre les deux disciplines, si bien que nous les présenterons conjointement dans notre bilan des travaux. La lexicologie utilise la morphologie dérivationnelle pour traiter les mots construits ; quant à cette dernière, elle empiète régulièrement sur le domaine lexicologique lorsqu'elle prend en considération les variations du lexique.

<sup>4</sup> Nous conserverons la désignation « morphologie dérivationnelle » tout au long de ces pages par commodité.

## Chapitre I- Lexicologie et morphologie dérivationnelle francophones

Nous voudrions dessiner ici la trajectoire, voire les trajectoires de la lexicologie en France depuis ses commencements à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Il convient de préciser d'emblée que les études d'ensemble portant sur cette sous-discipline de la linguistique ne sont pas légion. Son historiographie s'est limitée jusqu'à très récemment à quelques articles sporadiques faisant le point sur la recherche contemporaine (Molino, 1985 par exemple) ou à quelques pages introductives dans certaines monographies<sup>5</sup>. Fort heureusement, et le regain d'intérêt pour la lexicologie actuellement y est sûrement pour quelque chose, quelques articles publiés il y a peu comblent en partie cette lacune épistémologique. L'article de fond le plus important et auquel nous nous référerons fréquemment est très certainement celui de Pruvost dans *l'Histoire de la langue française 1945-2000* (2000). Comparé à ce dernier, l'article de Kerleroux (2000) dans le manuel du *HSK (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft)* reste sommaire mais est néanmoins intéressant dans la mesure où il propose une bonne vision d'ensemble. Enfin, l'article de Roques (1990) pour le *LRL (Lexikon der Romanistischen Linguistik)* bien qu'éloigné du sujet, apporte, grâce à sa grande érudition, des informations très précieuses sur l'histoire de la discipline lexicographique et, dans la mesure où il aborde des questions théoriques, en dernière instance, lexicologique.

### 1. La phase préparatoire

#### 1.1. Darmesteter, un précurseur

Le père de la lexicologie française est sans aucun doute Darmesteter. Fondateur avec Gaston Paris et Paul Meyer de la linguistique française, Darmesteter est avant tout

---

5

Cf. Peytard, 1971 : 15-51, Corbin, 1987 : 153-170 (pour une présentation des théories d'orientation générativistes), Amiot, 1997 : 15-50 (une des meilleures, sinon la meilleure présentation synthétique des travaux) etc.



lexicographe<sup>6</sup>. Les préoccupations étymologiques, supposées principales garantes de scientificité, héritées des maîtres allemands ont conduit Darmesteter à s'intéresser à la formation des mots dans une visée historique parallèlement à ses activités lexicographiques.

En bon étymologiste, Darmesteter distingue bien évidemment la formation populaire de la formation savante avant d'entreprendre une classification des procédés d'enrichissement du lexique. La formation populaire qui nous intéresse au premier chef comprend deux procédés majeurs, la dérivation et la composition (Darmesteter & Hatzfeld, 1890-1900 : 37, Darmesteter, 1926 : 3). La principale caractéristique de la pensée de Darmesteter est d'avoir limité la dérivation à la suffixation, et d'avoir regroupé composition et préfixation sous la même étiquette de *composition*, c'est-à-dire d'avoir rapproché ces modes de formation (aujourd'hui traditionnellement séparés) en vertu d'un certain nombre de caractéristiques communes. L'originalité de cette conception, tant décriée par la suite (cf. Amiot, 1997 : 27-30) réside dans l'interprétation syntaxique que fait Darmesteter de la composition et de la préfixation. Selon lui, ce phénomène :

« forme [...] une expression synthétique qui éveille dans l'esprit plus d'idées que n'en présentent les éléments composants pris chacun à part : *timbre-poste* ne veut pas dire simplement *timbre* et *poste*, mais *timbre de la poste*, *timbre pour la poste*, et se résout en une périphrase qui met en lumière l'ellipse fondamentale du composé » et « groupe dans une unité simple des idées qui se présenteraient naturellement séparées [...] ». » (Darmesteter & Hatzfeld, 1890-1900 : 72)

Le mot « composé » est considéré dès lors comme une sorte de « proposition en raccourci », et Darmesteter insiste sur son caractère elliptique. Des mots composés comme *chou-fleur* ou *chef-lieu* se trouvent paraphrasés par des expressions phrastiques telles que « *chou qui est en fleur* » et « *lieu qui est chef* » (*ibid.* : 85).

La composition est sous-catégorisée en trois procédés de formation. Le premier, la juxtaposition, réunit deux termes « sans violence faite à la syntaxe, sans ellipse [...] dans l'unité d'une image simple : *pomme de terre*, *arc-en-ciel*, *gendarme* [...] » (Darmesteter, 1926 : 6). Le deuxième, la composition elliptique, consiste justement en l'ellipse d'un ou de plusieurs éléments : « une préposition : *timbre de la poste* [...] d'une proposition : *cour qui est en arrière* [...] d'une phrase entière : *ce qui porte les feuilles* [...] » (*ibid.*). Le troisième procédé, dont l'analyse sera examinée plus en détail est la composition par particules (*ibid.* :

<sup>6</sup> Cf. *Dictionnaire général de la langue française* en collaboration avec Adolphe Hatzfeld, qui parut entre 1890 et 1900.

7) c'est-à-dire la préfixation proprement dite.

Si les travaux de Darmesteter sont régulièrement cités, puis critiqués, c'est qu'ils ont longtemps constitué une doxa lexicologique<sup>7</sup>. La clarté de ses explications, étayée par de nombreux exemples, et l'impressionnante étendue de son champ d'investigation<sup>8</sup> ont contribué à sa pérennité. Si Darmesteter a fait figure de précurseur (comme nous l'avons déjà dit) et qu'il a amorcé directement ou indirectement une réflexion sur les mots et leurs constructions, ses travaux ont continué à alimenter la recherche ultérieure, parfois même quelques décennies plus tard. Nous verrons dans ce qui suit que sa « conception syntaxique » des procédés morphologiques de composition sera largement reprise à leur façon par certains générativistes.

## 1.2. Genèse d'une discipline

L'élaboration de la lexicologie s'est faite lentement et après de longs tâtonnements méthodologiques. Si Pruvost parle de « période de transition » (2000 : 909) pour caractériser la période comprise entre 1935 et 1954, c'est-à-dire la période précédant l'avènement de grands courants théoriques comme le structuralisme et le générativisme, nous rejoignons son opinion, tout en élargissant cette « phase préparatoire » aux six premières décennies du vingtième siècle.

C'est avec la disparition des grands philologues français qui occupaient le devant de la scène linguistique, dans les années 30, que les études lexicales prennent leur essor. Brunot, par ailleurs élève de Darmesteter, avait lui-même commencé à s'intéresser au lexique à la fin de sa vie, et son successeur Bruneau « s'inscrit dans la même dynamique et, à la veille de la guerre, [...] commence à proposer des sujets de thèse portant sur le vocabulaire » (*ibid.*). C'est dans cette logique que Robert-Léon Wagner soutient sa thèse secondaire sur des questions lexicologiques<sup>9</sup>. Les préoccupations lexicales nouvelles se retrouvent aussi dans les articles de nombreux linguistes passés aujourd'hui à la postérité. Même s'il considère « dans son ensemble [que] le système morphologique du français a peu changé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle » (1934 : 289), Gougenheim passe en revue les études entreprises jusqu'alors sur ce

<sup>7</sup> « Les thèses de A. D. sont encore, relativement, dominantes ; elles bénéficient d'une diffusion large, par la voie des traités et des manuels de grammaire de notre temps [...] cette force de permanence s'explique, en partie, par la cohérence de la doctrine de A. D. Même si des failles peuvent y être remarquées. » (Peytard, 1971 : 18).

<sup>8</sup> Dans le *Traité de formation des mots et vie des mots* par exemple, chaque « particule » (préfixe d'origine adverbiale ou prépositionnelle) est scrupuleusement étudiée alphabétiquement, en présentant d'abord son étymologie puis son aboutissement en français moderne.

<sup>9</sup> Wagner, 1939.

sujet. Sont cités pour leurs travaux d'ensemble, Nyrop, Meyer-Lübke ou encore Darmesteter, puis examinées les études portant sur la préfixation et la composition (*ibid.* : 294-296)<sup>10</sup>, et sur la suffixation (*ibid.* : 296-298). Elles nous donnent un bon aperçu de sa familiarité avec la science lexicologique, mais aussi du besoin impérieux qui se faisait sentir en ce temps d'explorer le lexique, car « il reste encore beaucoup à faire sur la formation des mots, si importante pour l'étude du vocabulaire et pour celle de la vie de la langue. L'étude des suffixes et des préfixes vivants, en particulier, n'est pas achevée. » (*ibid.* : 298). Et Dauzat de déplorer à son tour, après avoir constaté l'appauvrissement de la dérivation suffixale en français comparée à celle de l'italien, qu'« il reste encore beaucoup de recherches à faire dans ce domaine. » (1937 : 299). La fin des années trente est d'ailleurs à ce point marquée par un intérêt croissant pour le lexique que, comme le précise Pruvost (2000 : 910), « en 1937 est créée pour lui [Mario Roques] au Collège de France une chaire d'« Histoire du vocabulaire français » », précédée un an auparavant par la création de « l'*Inventaire général de la langue française* (l'*IGL*)<sup>11</sup> qui sera intégré au CNRS et que Mario Roques dirigera jusqu'à sa mort en 1961. ».

Au sortir de la seconde guerre mondiale les études lexicales prennent de plus en plus d'ampleur. De nombreuses thèses sont consacrées au lexique<sup>12</sup>, et plusieurs centres de recherche sur le lexique voient le jour. Ce sera le cas de la Faculté de Besançon, « lieu de renaissance lexicographique et lexicologique » (Pruvost, 2000 : 913) où est créé le *Centre d'Etude du vocabulaire français* (1957) par Bernard Quemada (avec Georges Matoré comme collaborateur), et de l'Université de Strasbourg avec son *Centre de philologie romane* dirigé par Paul Imbs, puis Georges Straka. C'est dans ce deuxième pôle de recherche que se tint le colloque « Lexicologie et lexicographie françaises et romanes, orientations et exigences actuelles » (1957)<sup>13</sup>. Colloque international réunissant aussi bien des lexicologues et

<sup>10</sup> Thorn, A. C., 1907, *Etude sur les verbes dénommatifs en français*, Darmesteter, A., 1875, *Traité de la formation des mots composés dans la langue française comparée aux autres langues romanes* etc.

<sup>11</sup> Un inventaire de six millions de fiches de vocabulaire y sera réalisé et « intégré en 1960 dans la base documentaire du *TLF* » (Pruvost, 2000 : 910)

<sup>12</sup> Pour ne citer qu'elles :

- Matoré, G., 1946, *Le vocabulaire et la société sous Louis-Philippe* (publiée en 1951 chez Droz, Genève/Giard, Lille, cette thèse étudie plus spécifiquement le vocabulaire de Théophile Gautier)

- Greimas, A.-J., 1948, *La mode en 1830. Essai de description du vocabulaire d'après les journaux de mode de l'époque* (thèse dirigée par Bruneau)

- Quemada, B., 1949, *Le commerce amoureux dans les romans mondains (1640-1670)*, thèse de doctorat

- Galliot, M., 1955, *Essai sur la langue de la réclame contemporaine*, Privat, Paris (où est examiné le « matériel » de la langue publicitaire : suffixes (243-280), préfixes (281-296))

- Wexler, P. J., 1955, *La formation du vocabulaire des chemins de fer en France (1778-1842)*, Droz, Genève/Giard, Lille.

<sup>13</sup> *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes, orientations et exigences actuelles*, 1961, actes du colloque de Strasbourg, 12-16 novembre 1957, Paris, éd. du CNRS

lexicographes français (Robert-Léon Wagner, Charles Bruneau, Pierre Guiraud, Bernard Quemada etc.) que germanophones (Kurt Baldinger, Walther von Wartburg), ce colloque fut en quelque sorte la pierre de touche de la nouvelle science lexicologique, puisqu'il réunit plusieurs générations de linguistes autour d'un « projet fédérateur » (*ibid.* : 915) duquel naîtra entre autres le *Trésor de la langue française (TLF)* quelques années plus tard (1961).

La période qui précède les grands courants théoriques de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle est encore marquée par un sentiment de flou théorique dominé certes par des résultats tout à fait pertinents mais reposant souvent bien plus sur des intuitions ou des hypothèses disparates que sur l'examen systématique de données. Ce n'est qu'à la fin des années 50 et au début des années 60, que l'aspiration à des modèles rigoureux se fit sentir. Ainsi, alors que Camproux (1951) ou Marouzeau (1951) en sont encore à s'interroger sur la « déficience et vitalité de la dérivation » chacun à sa manière<sup>14</sup>, au début des années 50, une décennie plus tard, Wagner offre dans son article *Observations sur les dérivés du français* (1961) une description précise et détaillée des mécanismes de formation du lexique. Après avoir opéré une distinction formelle entre préfixés, suffixés et parasyntétiques (*ibid.* : 372-373), puis catégorielle (« changement d'espèce » ou non, *ibid.* : 374), et présenté une explication sémantique de la dérivation, résumée par le fait que « tout dérivé, quel qu'il soit, traduit un besoin d'économie puisqu'il épargne de recourir à une périphrase » (*ibid.* : 377), somme toute assez « traditionnelles », Wagner en appelle en conclusion aux avancées scientifiques de son temps pour faire la lumière sur le procédé linguistique de la dérivation :

« La dérivation, qu'elle s'opère au moyen de préfixes ou de suffixes, est une figure qui ne préjuge en rien de la « complexité » des sens. [...] De ce point de vue, non seulement les définitions des mots construits sont à réviser mais il conviendra de réfléchir aussi à la place que ces mots devront occuper dans le Dictionnaire. Ni Littré, ni Hatzfeld-Darmesteter, ni Robert, ni l'Académie n'ont de doctrine cohérente sur ce point. Au moment où les linguistes expérimentent une méthode de description nouvelle en morphologie et en syntaxe, et pendant que les lexicologues critiquent non sans raison les principes d'une sémantique perdue dans les nuages, il n'est peut-être pas inutile d'attirer l'attention des uns et des autres sur cette classe de mots un peu

<sup>14</sup> La déficience de la dérivation est expliquée socialement par Camproux : « [...] la classe dirigeante, pour jouer son rôle, a eu besoin, plus que le reste du pays, de se forger une langue de direction, nécessairement plus analytique ; [...] tandis que la masse de la population continuant des traditions ancestrales, et les développant, se contentait d'une langue beaucoup plus faite pour sentir que pour calculer, penser, et diriger. » (1951 : 186) ; Marouzeau (1951) reprend à son compte les facteurs phonétiques (chute des finales), morphologiques (« crainte de l'hiatus » entre le radical finissant par une voyelle et le suffixe à initiale vocalique), historiques ou psychologiques (« tendance de la langue vers l'état analytique ») énoncés par Dauzat (1937).

délaissée jusqu'ici ; ne serait-ce que pour la soustraire aux commentaires anecdotiques et aux jugements de valeur subjectifs qui pèsent un peu trop lourdement sur elle. »  
(*ibid.* : 382)

## 2. Les grands modèles

### 2.1. Le courant structuraliste

Le structuralisme ne connaîtra pas la même audience que plus tard le courant générativiste auprès des lexicologues français, mais son influence tardive (la décennie des années 60) contribuera à préparer le terrain des analyses transformationnelles qui suivront. Aussi « la vague structuraliste » dont parle Pruvost<sup>15</sup> n'aura-t-elle pas la même résonance ni surtout la même durée qu'Outre-Rhin (voir *infra* Chapitre II – 2 : 75-79).

Si la période a retenu l'attention des lexicologues jusqu'à nos jours<sup>16</sup>, c'est qu'elle a conduit un certain nombre de thèses à la postérité grâce à leurs parutions sous forme de volumineuses monographies consacrées à des questions de vocabulaires<sup>17</sup>, dont l'intérêt n'a fait que décroître avec le temps. Les travaux de Jean Dubois<sup>18</sup> et de Louis Guilbert<sup>19</sup> sont ainsi régulièrement cités comme illustrant le mieux l'esprit du moment<sup>20</sup>. Avant de verser

<sup>15</sup> Et qu'il modère aussitôt : « Il convient d'emblée de rappeler que le structuralisme ne déferlera pas sur les lexicologues français en faisant table rase des acquis. Presque tous sont en effet issus de filières très classiques et en tout cas marquées par la philologie [...]. » (2000 : 917)

<sup>16</sup> « *La floraison de thèses magistrales* : la décennie 1962-1971 constitue un véritable écrin à des thèses remarquables qui font date dans l'histoire de la discipline » (Pruvost, 2000 : 918)

<sup>17</sup> Selon Tamba-Mecz (1998 : 20-26), le passage entre une vision historicisante ou évolutionniste et une vision structurée et synchronique du lexique ne s'est pas fait de manière abrupte, mais plutôt dans un « prolongement » dont les étapes nécessaires auront été de « s'enferm[er] dans l'étude du seul *vocabulaire* d'une part » (*ibid.* : 21) puis de substituer « la notion de *lexique*, comme *ensemble structuré d'unités lexicales*, [...] [à] celle de *vocabulaire*, comme simple *somme de vocables* ou *nomenclature* [...]. » (*ibid.* : 22).

<sup>18</sup> Dubois, J., 1962, *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872. A travers les œuvres des écrivains, les revues et les journaux*, Larousse, Paris (thèse dans laquelle Dubois explore le système du vocabulaire politique « qui possède sa structure morphologique propre, progressivement et lentement élaborée » et les mécanismes de formation du « micro-système préfixal et suffixal qui lui est spécifique » (140), et présente des listes de préfixes et de suffixes productifs pour cette partie du lexique à l'époque en question).

Dubois, J., 1962, *Etude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain*, thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, Larousse, Paris

<sup>19</sup> Guilbert, L., 1965, *La formation du vocabulaire de l'aviation*, Larousse, Paris ; Guilbert, L., 1967, *Le vocabulaire de l'astronautique*, Larousse, Paris

<sup>20</sup> Cette tradition qui s'est essoufflée considérablement avec le temps perdure pourtant, et curieusement sans avoir cru bon d'intégrer les conceptions et préoccupations lexicologiques actuelles, surtout leurs innovations. Une monographie a retenu notre attention et servira d'exemple. La thèse de Ferreux (1998), contrainte à la marginalité espérons-le (non pas pour ses résultats qui sont ce qu'ils sont, mais pour sa méthodologie à ne suivre en aucun cas), culmine dans ce sens. Se souciant le moins du monde de son environnement scientifique, l'auteur affirme, sans complexe, dès l'introduction, sa dette envers une thèse bientôt quadragénaire : « Notre travail, étude de vocabulaire, suit la voie [sic] tracée par Louis Guilbert dans sa thèse

définitivement dans la mouvance transformationnelle (Guilbert notamment), ces deux auteurs ont connu des trajectoires qui s'accordaient pourtant assez mal avec les thèses structuralistes<sup>21</sup>. Dans leur article sur la *Formation du système préfixal intensif en français moderne et contemporain* (1961) force est de constater que les détours diachroniques ne manquent pas, bien au contraire<sup>22</sup>, et que les préoccupations sociales, c'est-à-dire les relations ou interactions entre lexique et société, sont encore à l'ordre du jour<sup>23</sup>. Le sémanticien Bernard Pottier a reçu lui aussi l'étiquette de structuraliste. Sa *Systématique des éléments de relation* parue en 1962 (thèse de 1955) dont le premier mot du titre est évocateur, commence pourtant par une critique du structuralisme américain<sup>24</sup> et du fonctionnalisme de Hjelmslev ou de Togeby<sup>25</sup>. Si Pottier admet la scientificité des classifications morphémiques basées sur un principe combinatoire, il doute fort de leur pertinence pour l'analyse linguistique<sup>26</sup>. La démarche qu'il présente gardera d'abord une connotation structuralisante pour ce qui est de l'analyse. Ainsi, le texte sera décomposé successivement en segments pour aboutir aux plus petites unités sémantiques et formelles que sont les morphèmes selon la méthode structurale<sup>27</sup>. Pottier se démarquera de l'orthodoxie structuraliste par son intérêt pour le sens des unités. La classification des « éléments de relation » se fera en « [ayant] recours à des considérations sémantiques [...] » (1962 : 36), et le fait de mettre sur le même plan d'analyse préfixes et prépositions<sup>28</sup> (un principe dont la réfutation servira d'argument central aux partisans de

---

demeurée fameuse *La formation du vocabulaire de l'aviation*. » (1998 : 9). Les énormes lacunes bibliographiques (*ibid.* : 216-219) allant de pair avec le caractère limité et souvent archaïque des sources (Dubois, J. et C., (1971), Guilbert, L., (1965 et 1975), Guiraud, P., (1964 et 1975), Matoré, G., (1953), Mitterrand, H., (1963), Picoche, J., (1972 et 1977), Rey, A., (1979 et 1982) pour faire un tour presque complet des ouvrages consultés) ne contribuent certes pas à donner une bonne impression générale de l'ouvrage. Par contre elles révèlent l'ampleur de « l'esprit de chapelles » et le manque d'ouverture scientifique que l'on peut encore malheureusement rencontrer ici ou là.

<sup>21</sup> Mais une note précédente nous aura déjà éclairé sur ce point.

<sup>22</sup> « [...] l'état d'un système considéré doit être envisagé à la lumière des transformations antérieures. » (1961 : 88).

<sup>23</sup> « On s'accorde en général à penser que le lexique évolue et se transforme avec la société. Nous avons établi, semble-t-il, que le processus de formation d'un système morpho-lexical, comme celui qui exprime la notion de degré, est lui aussi en étroite symbiose avec les phénomènes sociaux. » (*ibid.* : 111).

<sup>24</sup> « La méthode [structuraliste] semble constituer exclusivement à classer les morphèmes selon leur pouvoir de combinaison, leur « combinabilité » si l'on veut. Tout dépend de l'« environnement » pour l'école américaine [...] » (Pottier, 1962 : 27).

<sup>25</sup> « M. TOGEBY a appliqué ces principes au français. Que l'on se reporte au « système » des préfixes (p. 231) ou des suffixes (p. 239-240) dans son livre sur la Structure immanente de la langue française [1951]. On y voit une liste de morphèmes, classés selon certains critères fonctionnels. Chacun d'entre nous pourrait en inventer d'autres. » (*ibid.*).

<sup>26</sup> « Nous reconnaissons volontiers que ces classifications sont « objectives » ; mais nous n'en voyons vraiment pas l'utilité, et surtout la suffisance pour une description linguistique cohérente. » (*ibid.* : 28)

<sup>27</sup> « La seule donnée du langage est le texte sans fin réalisé dans le discours. Il faut l'analyser, le découper jusqu'à trouver ses éléments formateurs, les morphèmes. Pour cela on recherchera, principalement par les méthodes des commutations différenciatrices, les segments de plus en plus petits constituant ce texte. On s'aidera, à chaque fois que cela sera nécessaire, de considérations d'ordre sémantique. Le résultat sera un inventaire des morphèmes. » (*ibid.* : 36).

<sup>28</sup> « [...] il n'y a pas de différence de nature entre préposition et préfixe [...]. On peut toujours signaler que

l'hypothèse lexicaliste) répondra de cette exigence. Pottier examine bien plus l'implication des éléments de relation dans les trois grands champs sémantiques que sont la notion, l'espace et le temps, en vertu de représentations syntaxiques qui leur sont propres (c'est-à-dire leurs variantes), que leur appartenance à une catégorie syntaxique déterminée, puisque selon lui « plusieurs prépositions peuvent faire aussi fonction de préfixe [...] » (1962 : 198) et inversement<sup>29</sup>. C'est justement la parenté étymologique entre préfixes et prépositions que Pottier garde en mémoire ; car loin de la stricte dichotomie saussurienne synchronie/diachronie, il n'exclut jamais l'histoire de la langue de ses investigations<sup>30</sup>.

Comme nous avons pu l'observer, le structuralisme n'a eu qu'un impact relatif sur les études lexicales en France, et les auteurs cités plus haut n'ont pas suivi de doxa préétablie. Peut-être manquait-il alors le sentiment d'appartenance à une école ou à un maître comme Coseriu en Allemagne ? Ce courant a été diversement assimilé et en tout cas mêlé à d'autres types d'inspirations : les anciens modèles de tradition philologique ou la psychomécanique de Guillaume (cf. Pottier) notamment.

## 2.2. Le souffle nouveau du générativisme

On sait que les débuts du générativisme coïncident avec la volonté de Chomsky de faire « table rase » du passé juste après guerre. Le modèle syntaxique américain rapidement importé en France (dès la deuxième moitié des années 60) connaîtra un engouement presque immédiat auprès des linguistes français<sup>31</sup>. D'abord cantonnée à la phrase comme unité fondamentale et à ses transformations sous forme de règles de réécriture, la grammaire générative ne reconnaissait que deux composantes à la grammaire, la syntaxe et la phonologie, et délaissait la morphologie en l'intégrant à la composante syntaxique. Ce n'est qu'après l'article *Remarks on Nominalization* (1970) de Chomsky que la morphologie (dérivationnelle) « devient [...] une partie indépendante de la grammaire, traitée dans un lexique dont l'importance et la complexité croissent aux dépens de la syntaxe » (Molino, 1985 : 9). Cette nouvelle conception de la grammaire, acceptant l'autonomie de la

---

certaines préfixes n'existent qu'à l'état lié (*per-*, *pro-*, *re-*) et d'autres à l'état libre (*à/a-*, *pour/pour-* ...) ; mais ils remplissent tous la fonction de préfixe, et il n'y a aucune raison pour en scinder l'étude. » (*ibid.* : 100).

<sup>29</sup> La conception de Pottier concernant le traitement des préfixes et prépositions homonymes est largement controversée (voir Amiot, 1997 : 48-51 par ex.).

<sup>30</sup> « Il est vrai que pour établir la structure d'un état de langue, il faut avoir recours à des considérations synchroniques. Mais il ne faut pas oublier non plus que cette coupe synchronique est une coupe à travers une diachronie, qu'un moment de langue est situé dans le mouvement général d'évolution de cette langue. » (Pottier, 1962 : 31)

<sup>31</sup> Par le biais d'ouvrages introductifs comme Ruwet (1967).

morphologie parmi les autres composantes (qui suscita des polémiques sans fin avec les générativistes traditionalistes) fut désignée par le nom d'hypothèse lexicaliste. Dans une perspective large, et selon Molino (1985 : 10), « ce mouvement correspond au passage d'une conception unitaire à une conception « modulaire » de la linguistique.

En France<sup>32</sup>, les théories génératives gagnent les lexicologues et dans une moindre mesure les lexicographes, après avoir séduit les syntacticiens. L'introduction au premier volume (1971) du *Grand Larousse de la langue française* (GLLF) intitulée *Fondements lexicologiques du dictionnaire. De la formation des unités lexicales* en est un bel exemple. Cette introduction constitue non seulement une réflexion sur l'outil lexicographique en lui-même, mais aussi et surtout une réflexion sur son objet (le lexique) jusqu'à en devenir un véritable petit traité de lexicologie<sup>33</sup>. L'orientation théorique prise et développée par son auteur, Louis Guilbert, est clairement générativiste<sup>34</sup>. Ainsi, « la formation des unités lexicales construites est en relation étroite avec la grammaire, la syntaxe de la phrase, en raison de la syntaxe inhérente à ces unités aussi bien que par leur syntaxe externe. » (*ibid.* : IX). La dimension historique qui fait l'objet d'une présentation des éléments préfixaux et suffixaux hérités du latin et du grec (*ibid.* : X-XXXI) est distinguée de la « perspective synchronique » adoptée, qui « procède du postulat que le locuteur de l'époque contemporaine utilise les termes du lexique sans la connaissance de leur étymologie ou que, même s'il la connaît, celle-ci n'intervient pas dans l'acte de parole<sup>35</sup> », et rattachée à la « linguistique traditionnelle »

<sup>32</sup> Nous évoquerons le cas de la lexicologie anglo-saxonne de façon plus détaillée plus loin (voir *infra* Chapitre III : 82-90).

<sup>33</sup> Delesalle et Gary-Prieur perçoivent d'ailleurs un changement radical de la démarche lexicographique en France à partir des années 60-70 : « Pendant longtemps, faire un dictionnaire n'a été qu'une entreprise empirique ; ce n'est plus vrai maintenant après le travail effectué par J. Rey-Debove ou J. Dubois, qui ont théorisé l'entreprise lexicographique, modifiant par contre-coup la fabrication même des dictionnaires : le DFC ou le *Petit Robert*, construits d'après cette théorisation, sont profondément différents des dictionnaires de langue antérieurs, et représentent l'un comme l'autre des choix linguistiques explicités dans leurs préfaces [...] ». La nécessité d'une théorisation du lexique (portant aussi bien sur des questions concernant les mécanismes de construction des unités lexicales que sur des problèmes d'ordre sémantique) a certes contribué à bouleverser la conception du dictionnaire. Quant à prétendre que la lexicographie quitte une sphère strictement taxinomique pour évoluer vers une théorie lexicale autonome et aboutie, peut-être est-ce aller un peu vite en besogne. Une théorie lexicale semble s'esquisser lentement.

<sup>34</sup> Le parcours intellectuel de Guilbert est significatif quant à l'attrait exercé par la théorie générative en France. Bastuji (1979 : 14-15) rappelle que « Guilbert s'inscrivait [d'abord] dans la double tradition de la *lexicologie historique* comme discipline socio-linguistique, et de la *lexicologie structurale* ».

<sup>35</sup> Dans sa monographie *La créativité lexicale*, 1975, Guilbert reprend et développe cette même idée : « La transformation du schéma phrastique, générateur de la formation préfixée ou composée, est liée à l'activité langagière du locuteur contemporain. [...] Au principe d'analyse fondé sur l'origine historique des éléments composants, il convient de substituer le concept de transformation lexicale fondé sur l'équivalence entre un schéma phrastique d'énoncé et une construction lexicale instituant la possibilité de bifurcation à volonté vers le syntagme lexical ou vers la paraphrase (*un instrument qui pèse les lettres*  $\equiv$  *un pèse-lettres*) [...] C'est pourquoi nous rassemblons dans un ensemble unique les éléments dits français, les éléments dits latins, les éléments dits grecs ou étrangers. [...] Ce qui est clair, en tout cas, c'est que le processus de création par la transformation d'un schéma phrastique en schéma lexical se produit selon une relation strictement synchronique entre les deux schémas ; que toute différenciation fondée sur une filiation historique des



(*ibid.* : XXXII). Selon les principes générativistes fondamentaux (précédant l'hypothèse lexicaliste) l'ensemble des mécanismes de construction lexicale (dérivation et composition, regroupés sous le terme générique de « dérivation ») font partie de la grammaire de la phrase puisque « [...] le locuteur s'exprime en phrases, qui combinent les moyens lexicaux et les moyens grammaticaux<sup>36</sup> » (*ibid.*). Par conséquent la transformation lexicale répond aux règles de transformation de la phrase comme le laisse entendre l'explication qui suit :

« La forme lexicale de l'expression n'est qu'une transformation de la forme de la phrase. Ce sont ces types de phrases transformées qui sont à la base de l'explication de la dérivation en termes de grammaire générative ; la dérivation est un type de syntaxe transposée de la syntaxe ordinaire de la phrase. Le principe trouve sa justification dans la pratique courante de la périphrase comme forme préliminaire de la dénomination<sup>37</sup> » (*ibid.*)

La phrase devient donc la clé de voûte des transformations tant phrastiques que lexicales dans l'analyse générativiste. Cette conception unitaire de la langue (pour reprendre l'expression de Molino) accordant une importance majeure aux faits syntaxiques en fait d'ailleurs sa principale particularité<sup>38</sup>. En cela, elle s'oppose aux analyses lexicales antérieures portant sur le mot et son évolution (lexicologie traditionnelle) ou rejetant la notion de mot et se focalisant sur le segment minimal qu'est le morphème et sa combinatoire (analyse structuraliste). En résumé, l'axe paradigmatique, lieu d'étude structuraliste par excellence est remplacé par l'axe syntagmatique propre à l'analyse de la phrase matrice ; et l'analogie entre « le syntagme de mot et le syntagme de phrase » perçue et énoncée antérieurement par Darmesteter est rappelée par Guilbert (1974 : 35) : « Déjà A. DARMESTETER (1874, p. 5) disait : « Un mot est une proposition en raccourci et cela est si vrai que la question de la place du déterminant par rapport au déterminé se ramène au fond à la place de l'attribut dans la phrase. » ».

Le cas de Guilbert, quoique divergent de la position générativiste classique<sup>39</sup>,

---

éléments constitutifs, sur la nationalité de la forme linguistique utilisée, est étrangère au processus, à partir du moment où les éléments linguistiques qui opèrent la transformation lexicale jouissent dans la langue de fonctionnement, la langue nationale, d'une disponibilité qui permet la transformation du schéma phrastique de base, nécessairement conforme à la langue nationale, en schéma lexical correspondant. » (215-216).

<sup>36</sup> Guilbert cite la *Grammaire structurale du français : la phrase et ses transformations*, 1969, Larousse, Paris de Jean Dubois, comme référence au niveau des recherches en linguistique transformationnelle « qui intègrent la dérivation dans le processus unique de l'expression » (*ibid.* : XXXII).

<sup>37</sup> L'argument définitoire est présenté sous forme périphrastique.

<sup>38</sup> « L'originalité essentielle de l'analyse générative et transformationnelle est qu'elle n'oppose plus la création de phrases et la création de mots. » (Guilbert, 1975 : 129).

<sup>39</sup> Bastuji explique que Guilbert reste lié à une tradition sociologique et historique qui ne lui permet pas d'accepter la conception chomskyenne du locuteur-auditeur idéal (c'est-à-dire une compétence lexicale

représente néanmoins une tentative d'appliquer à la lexicologie les premiers principes transformationnels.

L'hypothèse lexicaliste, proposée comme alternative à la théorie générative classique, connaîtra davantage de succès en France. Zribi-Hertz (1973)<sup>40</sup> par exemple en tente une application à la préfixation. L'analogie de traitement entre préfixes et prépositions (en structure profonde) établie à partir du fait que « les composés [sont] dérivés transformationnellement des syntagmes prépositionnels correspondants (*Pierre est contre le colonialisme*  $\equiv$  *Pierre est anticolonialiste*) » (1973 : 59-60) est démentie à partir de critères sémantiques<sup>41</sup> car l'analyse du couple préfixe/préposition homonyme *contre/contre-* révèle des différences sémantiques importantes<sup>42</sup>. L'idée selon laquelle « les composés devront [...] être formés avant leur insertion dans la structure profonde au moyen d'un système de règles opérant à l'intérieur du lexique » (*ibid.* : 60), c'est-à-dire la volonté d'associer aux entrées lexicales construites des règles de formation indépendantes des règles de transformations syntaxiques est résumée dans la phrase conclusive : « [...] il existe également au niveau du lexique une créativité infinie gouvernée par des règles » (*ibid.* : 67).

### 2.3. Premiers bilans et perspectives

La fin des années 70 et le début des années 80 correspondent à une nouvelle période de transition pour la science lexicologique. Le renouveau d'intérêt apporté par les générativistes anglo-saxons à la composante morphologique a des répercussions sur le paysage lexicologique français. Celui-ci se trouve désormais à un carrefour théorique dont l'enjeu est important pour son devenir. La frontière quasi idéologique entre une lexicologie « traditionnelle » s'occupant du lexique « sous toutes ses coutures » (étude du vocabulaire au sens large : emprunts, néologie, sens des mots, étymologie etc.) fortement rattachée à une

---

homogène ou neutralisée) et la distinction entre compétence et performance (compte tenu du fait que la phrase est forcément marquée sociologiquement et psychologiquement. Elle précise qu'« en fait, la « perspective générativiste chomskyenne » dont se réclamait Guilbert se ramène à deux principes très généraux. Le premier principe est la créativité, prise au sens large, d'une langue comme ensemble de mécanismes formels. Le second pose la primauté de la phrase comme mode d'organisation de la langue et de la pensée, et notamment les règles de formation et d'insertion des unités lexicales. La fidélité de Guilbert à la théorie chomskyenne ne va guère au-delà de ces deux principes. » (1979 : 19)

<sup>40</sup> Mais aussi Delesalle et Gary-Prieur (1976)

<sup>41</sup> « [...] la mise en évidence d'une différence sémantique entre préfixes (ou composés préfixés) et prépositions (ou syntagmes prépositionnels) apparemment synonymes constituerait un argument de poids contre la solution transformationnaliste » (Zribi-Hertz, 1973 : 60)

<sup>42</sup> Alors que le préfixe *contre-* posséderait le « sème fondamental » de « doublement » assorti de « sèmes secondaires » (« réplique, renforcement, contrôle, préparation » etc.), la préposition *contre* aurait « deux valeurs assez distinctes : *contre*<sub>1</sub> = « proximité, contact », *contre*<sub>2</sub> = « antagonisme, opposition » » (*ibid.* : 61-66)

société et à son histoire, et une morphologie lexicale (ou dérivationnelle), faisant partie intégrante de la grammaire de la langue et régissant la formation des unités lexicales au sein de la phrase (à un moment donné de son histoire) se dessine peu à peu comme le souligne le titre de l'article de Delesalle et Gary-Prieur (1976) : *Le lexique, entre la lexicologie et l'hypothèse lexicaliste* dans un numéro de *Langue Française* (n° 30) consacré au lexique. D'après les auteur(e)s, l'article en question est né d'un besoin de faire le bilan des études lexicologiques, après les bouleversements que celles-ci ont connus au cours des six dernières années (1976 : 4)<sup>43</sup>. Leur propos est d'abord de révéler les divergences apparues entre les différentes théories générativistes (théorie standard, hypothèse lexicaliste, sémantique générative) et qui alimentent la réflexion lexicologique. Mais l'intérêt de l'article réside surtout dans sa volonté d'esquisser les fondements préliminaires à une étude sur la structuration du lexique et aux relations morpho-sémantiques à l'intérieur et entre les unités lexicales, tout en excluant en principe une théorie partisane<sup>44</sup>. Cette amorce de structuration du lexique reprend les étapes franchies par les théories générativistes dans ce sens, et préfigure par bien des aspects la théorie développée plus tard par Danielle Corbin. L'idée fondamentale et novatrice (quand on sait à quel point le lexique a toujours été considéré comme le lieu de l'irrégularité et de l'idiosyncratie<sup>45</sup>) est de formuler des règles lexicales explicites régissant la construction des unités lexicales complexes. Mais cette conception du lexique qui tend progressivement vers l'hypothèse d'une régularité morphologique tant au niveau des formes qu'au niveau du sens s'est faite pas à pas. Pendant très longtemps en effet, le lexique a été perçu « comme une *simple* liste énumérant les unités de la langue » (*ibid.* : 18) ; si bien que dans la théorie générativiste, le lexique n'était qu'une sorte de dictionnaire fournissant des unités lexicales à la composante syntaxique, c'est-à-dire à la grammaire. La reconnaissance de la composante morphologique s'est faite dans un souci d'économie du modèle. Ainsi, les premières régularités lexicales intégrées par la grammaire générative, les nominalisations (« *Jean refuse de partir*  $\equiv$  *le refus de Jean de partir* » (*ibid.*)) furent une première étape qui permit de limiter le nombre d'entrées lexicales. Les nominalisations ont d'abord été traitées sous l'angle de transformation phrastique, mais compte tenu de certaines

<sup>43</sup> Sans doute à partir de l'article de Chomsky de 1970, *Remarks on Nominalization*.

<sup>44</sup> « Si nous avons évoqué - d'une manière trop brève - ces évolutions et hypothèses récentes, c'est pour indiquer que la concurrence entre les diverses théories génératives actuelles ne se situe pas au plan du lexique, au sens classique du terme, mais au plan de la *structure profonde*, des *parties du discours* et des *constituants de la phrase*. Du point de vue de la connaissance de la structuration du lexique, tout reste à faire [...] » (*ibid.*, 1976 : 17).

<sup>45</sup> Qui plus est, par les générativistes, pour qui seule la compétence syntaxique est capable d'engendrer une infinité d'énoncés à partir d'un nombre fini de règles.

difficultés<sup>46</sup>, elles ont été ensuite intégrées sous forme de *règles de redondances* (cf. Chomsky, 1970) dont le but est de « circonscrire l'irrégularité dans le lexique » (*ibid.* : 19). La seconde étape franchie par les générativistes fut la reconnaissance et la recherche de règles applicables spécifiquement au lexique. La formation des unités lexicales, domaine jadis intégré aux études lexicologiques, devient dès lors un objet d'étude à part entière, celui dont s'occupera justement la morphologie dite « dérivationnelle ». Delesalle et Gary-Prieur en exposent clairement les finalités :

« C'est l'objet de la morphologie dérivationnelle de formuler des règles représentant toutes les généralisations correctes sur la structure des mots. Ces règles permettront de définir au niveau du mot, comme on l'a déjà fait au niveau de la phrase, les séquences grammaticales et les séquences impossibles. » (*ibid.* : 20)

« La règle de dérivation morphologique » susceptible de produire une nouvelle unité lexicale correctement construite et de prédire les unités potentiellement productibles (tant au niveau de la forme que du sens<sup>47</sup>) est une RCM (Règle de Construction des Mots) avant l'heure. Il faudra attendre une dizaine d'années pour que Corbin (1987) propose d'en théoriser les fondements grâce à un modèle dérivationnel qui veut faire autorité. Mais le sillon est déjà bien creusé.

Parmi les bilans ou présentations de la nouvelle science morphologique dérivationnelle dont les fondations méthodologiques se dessinent peu à peu, mentionnons encore les articles de vulgarisation de Tamine (1982) dans l'*Information grammaticale* et de Lerat (1984) dans le *Français dans le monde*.

L'article de Tamine est l'exemple d'une position très traditionnelle concernant les modes de formation lexicale. L'emprunt, « le moins morphologique des modes de formation » (1982 : 31), et la composition sont traités sommairement alors que la présentation de la dérivation est un peu plus détaillée. L'approche de l'auteur(e) reste très classique : la préfixation est opposée à la suffixation, outre bien entendu la position de l'affixe et le rôle sémantique différent, en raison du rôle grammatical que possède en plus le suffixe par rapport au préfixe (*ibid.* : 32)<sup>48</sup>, et la parasynthèse est vue comme la combinaison simultanée de la

<sup>46</sup> « Il apparaît vite que la phrase dérivée ne partage pas toutes les propriétés de la phrase de base. Par exemple, *Jean refuse toujours de partir* ≡ \**le refus toujours de Jean de partir*  
*Jean refuse à son amie de partir* ≡ \**le refus de Jean à son amie de partir* » (*ibid.* : 18-19).

<sup>47</sup> « Il ne suffit [...] pas de spécifier les mots bien formés du point de vue morphologique ; il faut encore prédire la relation sémantique associée à chaque règle de dérivation. [...] On peut donc concevoir des règles qui détermineraient à partir de la définition du mot de base celle du mot dérivé. » (*ibid.* : 21).

<sup>48</sup> L'idée selon laquelle le préfixe ne change pas la catégorie syntaxique du mot dérivé, héritage de la tradition lexicologique, parcourt néanmoins toujours les études morphologiques.

préfixation et de la suffixation. Si la vision de Tamine peut paraître à certains égards un peu naïve voire réductrice<sup>49</sup>, il n'en émane pas moins la volonté légitime d'englober la formation lexicale dans un système régulier et entier.

Le bilan que propose Lerat est nettement plus orienté vers une conception générativiste (standard) qu'il oppose à la conception lexicologique sur la question de la nature et de la fonction des unités lexicales<sup>50</sup>. Alors que la « dérivation morphologique » s'occupe des relations morphologiques entre des mots (en parenté<sup>51</sup>) selon des principes basiques de concaténation, la « dérivation syntaxique » s'attache aux phénomènes syntaxiques et sémantiques mis en œuvre lors de changements de classes lexicales. Sont entre autres concernés par cette dernière dérivation, les nominalisations, les « parasynthétiques » du type d'« embarquer » [qui] illustrent le processus inverse : la formation d'un verbe dénominal<sup>52</sup> ou encore les conversions (*ibid.* : 112). La distinction que fait Lerat entre une « dérivation morphologique » et une « dérivation syntaxique »<sup>53</sup> selon des critères d'ordre méthodologique qui peut paraître de prime abord floue et dangereuse d'un point de vue conceptuel, puisqu'elle mélange allégrement une conception structuraliste et une conception générativiste, se révèle néanmoins pertinente au niveau de sa problématique. La question implicite est de savoir, bien entendu, s'il est possible d'avoir une vision unifiée, globale de la dérivation (comme l'aura Corbin en proposant son modèle) ou si sa complexité d'analyse suppose obligatoirement d'en

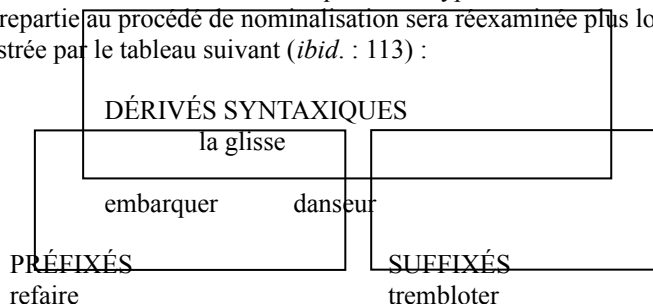
<sup>49</sup> «Si l'on veut bien faire la part de l'histoire et de l'arbitraire, qui crée des lacunes inexplicables dans le vocabulaire, elle [la morphologie du français] apparaît d'une grande simplicité [...]» (*ibid.* : 34). Cette conception « minimaliste » sera sévèrement critiquée par Corbin, 1989 : 35.

<sup>50</sup> Il faut rappeler que dans la théorie générativiste standard, le mot n'est traité que d'un point de vue syntaxique et catégoriel, c'est-à-dire comme une entrée lexicale (*input*), possédant certes un certain nombre de propriétés, mais dont l'intérêt réside exclusivement dans sa potentialité d'insertion et de combinatoire syntaxique. La dérivation est alors considérée comme une transformation phrastique d'une structure profonde à une structure de surface. Il ne s'agit donc pas du mot tel qu'il est défini par la lexicologie traditionnelle, « d'où une absence totale d'intérêt pour les mots en tant que « trésor » d'une langue historique et, à la limite, une indistinction pédagogiquement dangereuse entre mots réels et mots possibles [...] » (1984 : 111). Notons que dans cette dernière partie de phrase, se profile l'amorce d'une critique d'un traitement global du lexique construit, où sont mis sur un même pied d'égalité les mots construits « attestés » et les mots construits « possibles », et qui servira de fer de lance au modèle de Corbin. Cette conception connaîtra de nombreux détracteurs parmi les générativistes anglo-saxons.

<sup>51</sup> Ainsi « *parfumeur* est « morphologiquement associé » à *parfum* et *parfumer* » (*ibid.* : 112)

<sup>52</sup> L'idée très intéressante selon laquelle ce type de dérivation peut être considéré comme une sorte de contrepartie au procédé de nominalisation sera réexaminée plus loin.

<sup>53</sup> Illustrée par le tableau suivant (*ibid.* : 113) :



fragmenter d'étude.

L'article de synthèse de Molino (1985), déjà évoqué, est intéressant à plusieurs égards : pour son historiographie de la discipline, pour la réflexion épistémologique qui y est menée, et pour sa truculente mais néanmoins virulente critique du modèle générativiste<sup>54</sup>, etc. Mais le sentiment général qui transparaît tout au long de l'article, et qui révèle les inclinations des chercheurs du moment est bien le regain d'intérêt pour la morphologie, en tant que domaine autonome de la grammaire<sup>55</sup> (initié par les générativistes eux-mêmes (*ibid.* : 5), et sa reconnaissance comme composante de la grammaire d'une langue<sup>56</sup>. Si l'approche de Molino semble rétrograde, c'est qu'elle prend simplement le contre-pied de la tendance générativiste de l'époque et prône le retour à une morphologie traditionaliste s'occupant de ses trois domaines particuliers, à savoir la flexion, la dérivation et la composition (*ibid.* : 30), mais sans pour autant se couper totalement de toute réflexion morpho-syntaxique<sup>57</sup>.

Aux tentatives de modélisation théoriques sus-présentées, viennent s'ajouter, avec le développement rapide de l'informatique, la création de grands centres de recherche sur le lexique. L'INaLF (*Institut National de la Langue Française*), aujourd'hui (et depuis 2001) l'ATILF (*Analyse et Traitement Informatique de la Langue Française*), s'implante à Nancy en 1977 et génère, parallèlement à la continuation du TLF<sup>58</sup>, quantité de projets lexicologiques de grande envergure<sup>59</sup>. Mentionnons encore, parmi les centres les plus importants, le laboratoire

<sup>54</sup> «[...] il est inutile de critiquer la grammaire générative, elle s'en charge elle-même ; il suffit d'attendre un ou deux ans, c'est comme pour la longueur des jupes ou la forme des chapeaux et l'on sait que la dernière version à la mode sera vite rejetée – comme les précédentes. » (Molino, 1985 : 13)

<sup>55</sup> Comme nous l'avons vu plus haut, la grammaire générative a délaissé, pour ne pas dire balayé, pour un temps les études portant sur le lexique en monopolisant la recherche sur des questions syntaxiques, accordant du coup à la phrase et aux règles transformationnelles un statut exceptionnel. L'hypothèse lexicaliste et les difficultés théoriques auxquelles a été confronté le modèle générativiste standard ont contribué à réhabiliter la morphologie et à lui rendre son statut originel. Ce revers de médaille, qui constitue bien un échec pour le modèle générativiste (il en connaîtra d'autres), représente pourtant une chance pour la discipline et sa longue tradition. Ainsi, selon Molino, «[...] l'histoire de la grammaire générative nous semble particulièrement éclairante : elle semblait, sous ses premières formes, pouvoir faire l'économie d'une morphologie indépendante et son évolution interne l'a contrainte à reconstituer un domaine morphologique dont les frontières sont pratiquement celles de l'ancienne morphologie. [...] L'histoire de la grammaire générative nous semble donc une indication claire en faveur de l'autonomie de la morphologie et l'on s'oriente ainsi, à l'intérieur même de la grammaire générative, vers une conception « polycentrique » de la linguistique [...] qui retrouve à bien des égards les divisions de la linguistique traditionnelle. » (*ibid.* : 10)

<sup>56</sup> «La morphologie existe. C'est la première constatation, qui se dégage clairement, nous l'avons vu, de l'histoire de la discipline. [...] Rien n'est plus amusant que de voir apparaître et se multiplier des études portant sur la structure du mot, la grammaire lexicale etc., où, sous des noms divers, revit la morphologie ; c'est donc reconnaître, dans les faits, que le partage traditionnel entre morphologie et syntaxe correspondait à une articulation naturelle du langage. » (*ibid.* : 26)

<sup>57</sup> « Le retour de la morphologie conduit, croyons-nous, et conduira à d'importantes modifications dans la conception de la syntaxe, étant donné précisément les liens étroits entre les deux domaines. » (*ibid.* : 32)

<sup>58</sup> Et à la base de données Frantext.

<sup>59</sup> Refonte du FEW (dir. Jean-Paul Chauveau) depuis 1993, Equipe du *Français préclassique* (dir. Françoise Henry), Equipe du *Moyen Français* (dir. Bernard Combettes), etc. Pour plus de détails, voir Pruvost, 2000 : 924-929.

SILEX (*Syntaxe, Interprétation, Lexique*) créé à Lille en 1980 et dirigé par Danielle Corbin, l'équipe *Lexique et grammaire* créée en 1987 et dirigée par Gaston Gross à Paris XIII, le *Centre de Terminologie et Néologie* (CTN) fondé également en 1987 à Paris XIII, avec à sa tête John Humbley, et bien sûr dans les années 70, le célèbre *Laboratoire d'automatique Documentaire de Linguistique* (plus connu sous son sigle LADL), dirigé par Maurice Gross.

Malgré le formidable renouveau lexicologique et lexicographique alimenté par des prouesses technologiques (informatique et TAL, statistique lexicale), la lexicologie française aspire toujours à un modèle théorique cohérent et solide, à l'instar des grands modèles étrangers, mais qui lui fait encore défaut.

### 3. Le modèle de Corbin

Le modèle lexical élaboré par Corbin sur une vingtaine d'années fait toujours autorité sur le territoire français, et n'a pas vraiment connu de critiques à ce jour. Son impact national très fort (il ne s'est que très peu exporté) surtout à partir de la parution de la thèse d'Etat *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique* en 1987 a gardé toute son intensité. Les raisons de son succès et de sa longévité sont multiples. Si l'on fait abstraction dans un premier temps des facteurs scientifiques qui ont contribué à faire connaître le modèle, force est de constater que ce dernier a non seulement pu bénéficier dès le début (i) d'une énorme vacuité théorique et méthodologique lui accordant de fait une place de choix pour ne pas dire une situation d'exclusivité voire de monopole, mais aussi en raison sans doute de la personnalité de son auteur(e), (ii) d'une large et rapide diffusion scientifique, et (iii) malgré la mort prématurée de l'auteur, d'une continuation de l'œuvre à travers de nombreux élèves et disciples<sup>60</sup>.

La nouveauté du modèle de Corbin ne fait aucun doute, ou du moins a été ressentie comme telle<sup>61</sup>. Nous avons vu plus haut que malgré quelques articles programmatiques (Delesalle et Gary-Prieur, 1976 par ex.) aucune tentative de formalisation du lexique n'avait été vraiment entreprise jusque là en France. Pour qui souhaitait construire un modèle lexical et en accepter toute la difficulté consécutive à la complexité de sa matière<sup>62</sup>, la place était donc

<sup>60</sup> Ce troisième facteur sera étudié plus loin.

<sup>61</sup> « En 1987, Danielle CORBIN offrait à la lexicologie une première synthèse [...] » Pruvost, 2000 : 927.

<sup>62</sup> Corbin n'hésitera pas à reprocher sévèrement à Tamine sa vision un tant soit peu naïve de la morphologie dérivationnelle : « A en croire Tamine (1982a : 34), non seulement la morphologie dérivationnelle du français « apparaît d'une grande simplicité », mais encore « il est impossible de prévoir [le] domaine d'application [des règles de formation des mots], c'est-à-dire les bases auxquelles elles vont s'appliquer. Ces affirmations catégoriques [...] sont en fait le signe d'une insuffisance dans la description, et du caractère athéorique de celle-ci. » (1989 : 35)

parfaitement libre. L'originalité du modèle est plus contestable. Corbin, d'obédience générativiste, est nourrie de nombreuses lectures anglo-saxonnes générativistes dont elle importera, comme nous le verrons, les principes théoriques, et qu'elle remaniera certes afin de les appliquer à la langue française. Elle assurera surtout, d'une certaine manière, et par l'intermédiaire de ses lectures, un rôle de médiation entre le monde anglo-saxon et la France<sup>63</sup>.

Corbin proposera par la suite plusieurs synthèses de son modèle dans différentes revues de linguistique françaises, qu'elles soient spécialisées (*Cahiers de lexicologie* (1984a), *Lexique* (1991)) ou généralistes (DRLAV (1988), *Information grammaticale* (1989)) ou même dans des contributions plus internationales (1990 par exemple). Ces vulgarisations contribueront à faire connaître assez largement<sup>64</sup> la nature de ses travaux dès le début des années 90 et à implanter un modèle durable dans le paysage lexicologique français au moins<sup>65</sup>.

### 3.1. Présentation théorique du modèle, et enjeux épistémologiques<sup>66</sup>

Si le modèle « associatif et stratifié » mis en place par Corbin est devenu une référence « incontournable » en matière de morphologie dérivationnelle française, son statut exceptionnel tient à côté des facteurs précédemment cités à la particularité de sa démarche méthodologique, aux impressionnants moyens déployés (vaste corpus d'exemples, nombreuses références lexicographiques, volumineuse documentation) et surtout à une analyse très rigoureuse et minutieuse des procédés de formation des mots. La clarté de ses démonstrations associée à une volonté de rationalité et à une exigence de scientificité en fait un modèle d'une grande cohérence et, malgré sa complexité apparente, d'une grande clarté. Les propositions théoriques sont systématiquement argumentées et étayées d'exemples, les critiques formulées à l'encontre d'autres modèles font l'objet de discussions préalables, de vérifications et de preuves argumentées. L'entreprise de Corbin ressemble à cet égard à une

<sup>63</sup> Au départ Corbin ne cache pas son appartenance à la mouvance générativiste et au cadre lexicaliste dont elle s'inspire ; bien au contraire elle affiche clairement la couleur : « Le cadre théorique qui apparaît actuellement le meilleur pour traiter de la formation des mots est ce qu'il est convenu d'appeler depuis Chomsky, l'hypothèse lexicaliste. » (1976 : 91), « Le travail présenté ici a pour objectif, dans le cadre théorique général de la grammaire générative, de construire une théorie synchronique du lexique [...]. » (1987 : 1). Dans ce dernier ouvrage, Corbin discutera par exemple longuement la pertinence des modèles lexicalistes sur la question de la régularité du lexique construit (153-170) et celle de l'associativité forme-sens (208-256).

<sup>64</sup> Par le biais de ces publications, le modèle de Corbin bénéficiera d'une large audience. Il est à regretter que ce soit au prix d'une reprise systématique des mêmes exemples : verbes de changement d'état (Corbin, 1988 : 79, 1989 : 39, 1987b : 88-89, 1990 : 49) ou mot *fourchette* (Corbin, 1988 : 78, 1989 : 37, 1990 : 46)

<sup>65</sup> Jusqu'aux manuels et grammaires que nous étudierons plus loin.

<sup>66</sup> Si notre présentation suit de façon trop linéaire l'ouvrage de 1987, c'est que nous souhaiterions rendre compte du cheminement de la pensée de Corbin dont le mouvement se fait étape par étape selon un fil conducteur bien défini. D'autres références antérieures ou postérieures viendront bien sûr s'y greffer tout au long de notre présentation.



longue plaidoirie. Le modèle défendu est un modèle unifié, homogène, qui se tient sur lui-même, et qui doit, en principe, être accepté dans son ensemble.

L'hypothèse fondamentale de Corbin sur laquelle se fonde en grande partie son modèle<sup>67</sup> est la régularité de construction des mots dérivés<sup>68</sup> d'un point de vue formel et sémantique en vertu de règles de construction de mots (RCM) qu'il s'agit au morphologue de reconstituer. La supposition de la simultanéité des procédés formels et sémantiques en fait en outre un modèle « associatif ». La première tâche qui incombe au morphologue est de retrouver la part de régularité inhérente au lexique construit, et de poser ensuite les bases et principes qui le régissent. C'est ce que laisse d'emblée entendre Corbin dans l'introduction de sa thèse :

« [...] au-delà des irrégularités de tous ordres observables sur la partie attestée du lexique des mots construits, celui-ci obéit à un ensemble hiérarchisé de règles et de principes [...]. » (1987a : 1)

Selon Corbin, l'erreur épistémologique majeure des morphologues provient de leur manque de vigilance tant au niveau théorique qu'au niveau méthodologique<sup>69</sup>. La raison de cette ignorance vient de ce que « l'objet de la morphologie dérivationnelle n'a pas encore [selon elle] acquis partout [...] le statut d'objet scientifique. » (*ibid.* : 16). Pour mener une étude sérieuse sur le lexique construit, c'est-à-dire à partir de critères scientifiques valables, Corbin entreprend au préalable une réflexion épistémologique qui la conduit à « faire table rase d'un certain nombre d'outils et de concepts qui fonctionnent comme des obstacles épistémologiques. » (*ibid.* : 19). D'où, le réexamen indispensable des matériaux d'analyse dont se servent morphologues et lexicologues.

Parmi les outils dont il faut se méfier, il y a d'abord les dictionnaires. Car s'il n'existe pas à proprement parler de « données lexicographiques fiables » (*ibid.* : 21), c'est que le dictionnaire se heurte à quatre contradictions majeures<sup>70</sup>. La critique formulée par Corbin

<sup>67</sup> Qui se propose d'élaborer « une théorie synchronique du lexique » (1987a : 1).

<sup>68</sup> L'article de 1976 s'attachait déjà à réduire la part d'irrégularité dans le lexique construit en proposant une première hiérarchisation des idiosyncrasies et des lacunes lexicales, selon « l'hypothèse implicite [qui] est actuellement que les régularités sont plus nombreuses que les irrégularités [...] ». » (1976 : 94).

<sup>69</sup> C'est ce que Corbin appelle « une morphologie de l'évidence » (1987a : 9) contre laquelle elle s'inscrit en faux.

<sup>70</sup> a - le caractère nécessairement fini du dictionnaire ne permet pas de rendre compte de la liste infinie des mots construits de la langue (les noms propres en nombre non fini ou les mots construits eux-mêmes peuvent servir de bases à d'autres mots construits) ; ainsi de fait, le lexique lexicographique, c'est-à-dire le lexique attesté et enregistré, ne représente qu'une infime partie du lexique construit réel et n'en est donc que partiellement représentatif. Cette lacune trouve son illustration dans la course effrénée du lexicographe qui cherche à couvrir l'intégralité du lexique, et dont naît forcément un perpétuel sentiment d'insatisfaction.

b - le critère de fréquence lexicale « est un palliatif à l'impossibilité de l'exhaustivité », qui « dépend

contre les dictionnaires et surtout contre leur conception répond entièrement de l'idéologie de l'auteur(e), ou du moins de l'idée qu'elle se fait du lexique construit. Corbin s'inscrit en faux contre la conception lexicologique traditionnelle (surtout historique) qui veut que les mots entrent dans la langue, y demeurent un certain temps, puis en sortent<sup>71</sup>. A cette conception qui fait du changement lexical « une intégration progressive des créations individuelles dans le "trésor" commun [...] [qui] est marquée par l'idée structuraliste que le passage de la "parole", ou du "discours" à la "langue" est celui de l'individuel au social, du particulier unique au collectif répété. » (*ibid.* : 37), elle oppose l'idée de permanence des mots construits réguliers qui fait que ces derniers « sont toujours déjà dans la langue, si les règles qui les construisent et les bases sur lesquelles ils sont construits sont dans la langue. » (*ibid.* : 40)<sup>72</sup>. L'idée de permanence des mots construits réguliers dans la langue a des conséquences très importantes dans l'appréhension du lexique construit. Si ces derniers ne disparaissent pas de la langue, mais seulement de « l'usage » et qu'ils sont « toujours récupérables » (*ibid.* 41) par les locuteurs, l'opposition entre mots potentiels et mots réels (c'est-à-dire attestés ou non par les dictionnaires) n'a plus de véritable raison d'être en morphologie synchronique. Ainsi, la notion même d'évolution du lexique construit (et par conséquent des attestations qui en découlent<sup>73</sup>) en ce qui concerne les mots construits est contestée<sup>74</sup>. Pour Corbin, nous l'avons vu, l'infinité du lexique construit ne peut se confondre avec le lexique lexicographique intrinsèquement limité et relevant de la norme, donc non représentatif. Mais, puisqu'il répond à des règles de formation régulières qu'il s'agit de formuler indépendamment du lexique lexicographique, « la question véritablement morphologique n'est pas "les mots évoluent-ils ?", mais "les règles qui servent à les construire évoluent-elles ?" » (*ibid.* : 43).

Le deuxième matériau offert au morphologue pour ses investigations, l'intuition

---

étroitement de la subjectivité du lexicographe », et qui « sauf exception comme le TLF [...] n'est mesurée à partir d'aucun calcul explicite » (*ibid.* : 25-26).

c - il manque une base théorique capable, dans les dictionnaires, de rendre compte des régularités et irrégularités de construction du lexique (Corbin en fait la démonstration en montrant que tant au niveau de leurs macrostructures que de leurs microstructures des dictionnaires de langue comme le *Nouveau dictionnaire du français contemporain* (NDFC), le *Petit Robert* (PR77) et le TLF ne répondent à aucune logique d'ensemble (*ibid.* : 28-35)).

d – le dictionnaire doit faire face aux nombreux problèmes liés au changement lexical (archaïsmes, néologismes)

<sup>71</sup> Corbin critique ce qu'elle a nommée « une métaphore néo-darwiniste persistante : depuis Littré et sa "Pathologie verbale", Darmesteter et sa Vie des mots, les mots naissent, vivent et meurent, ils apparaissent et disparaissent. » (1987a : 36).

<sup>72</sup> Idée déjà formulée dans Corbin, 1976 : 98 : « Pour construire le lexique d'une langue, il est [...] nécessaire de dépasser l'opposition entre mots attestés et mots non attestés, pour ne s'intéresser qu'à celle entre mots possibles et mots impossibles. ».

<sup>73</sup> « Il est aussi vain de vouloir dater l'apparition d'un mot construit régulier dans la langue que celle d'une phrase. Ce que l'on peut dater, c'est son actualisation discursive, ce n'est pas son entrée dans la langue. » (1897 : 40)

<sup>74</sup> Nous reviendrons sur la place de l'histoire en morphologie dérivationnelle.

spontanée des locuteurs sur le lexique construit, n'échappe pas non plus à un examen critique. En générativiste orthodoxe, Corbin estime que chaque locuteur possède une compétence dérivationnelle<sup>75</sup> qui lui permet, par le biais d'un système intériorisé de règles, comme la compétence syntaxique le fait pour des énoncés phrastiques, de produire et d'interpréter une infinité de mots construits. Pourtant Corbin reste très prudente sur la question du jugement d'acceptabilité des locuteurs face à des mots construits. Si elle ne leur confère que la compétence de relever « l'infraction à la règle, sans que le locuteur [ne] sache ni [ne] puisse exprimer explicitement ni la règle, ni de quelle façon elle a été violée » (*ibid.* : 60), c'est qu'elle se méfie de l'importance du savoir lexical conventionnel dans les jugements métalinguistiques des locuteurs<sup>76</sup>. Le « conformisme » des locuteurs « soumis à l'ordre lexical légitime » (*ibid.* : 69) est bien entendu directement lié à la norme lexicale elle-même véhiculée par les institutions, la société, mais aussi et surtout par les dictionnaires<sup>77</sup>. Corbin fait donc la part des choses entre ce qui relève de la régularité linguistique et ce qui relève de la légitimité sociale, c'est-à-dire de la norme ; entre quoi justement le locuteur non averti ne peut généralement pas faire la distinction<sup>78</sup>.

Malgré les nombreuses déficiences des moyens d'accès au matériau servant à l'étude du lexique construit, constatées avec pertinence par Corbin, tant au niveau intrinsèque, c'est-à-dire inhérents à leur nature même (dictionnaires) qu'au niveau extrinsèque (facteurs externes comme la norme, et le savoir conventionnel qui viennent en perturber l'analyse), le morphologue ne saurait cependant se passer de données observables. Corbin ne le conteste pas. Au contraire, elle propose des « stratégies d'accès complémentaires aux matériaux lexicaux » (1987 : 81-82). Mais ces stratégies aboutissent plus, selon nous, à des « patchworks » qu'à des corpus raisonnés tant elles semblent disparates. Car elles allient intuitions métalinguistiques de locuteurs<sup>79</sup>, relevés dictionnaires supplémentaires (au besoin revus et reconstruits artificiellement), ainsi que des listes de données personnelles. D'une incohérence l'autre, Corbin ne propose rien d'autre que de revenir à l'observable mais

<sup>75</sup> « entendue comme la part de la compétence lexicale réservée aux mots construits » (1987 : 47)

<sup>76</sup> « [...] les jugements d'acceptabilité notamment ont du mal à se différencier de la simple exclusion des mots que les locuteurs [...] croient attestés. [...] Tout se passe comme si, par l'intermédiaire de mécanismes qu'il appartient au sociologue d'étudier, la société, ou la communauté linguistique, relayée notamment par le système scolaire et ses avatars, imposait au locuteur une "image légitime" du lexique construit non superposable aux produits potentiels de la compétence dérivationnelle. » (*ibid.* : 68-69)

<sup>77</sup> Pour Corbin, il s'agit du « refus normatif qui prend corps [...] chez les lexicologues, dans l'exigence que les mots soient "lexicalisés" pour être légitimement considérés comme mots du français. » (*ibid.* : 69)

<sup>78</sup> Cette idée se retrouve déjà dans Corbin, 1976 : 103 : « Si l'on borne la description du lexique au vocabulaire attesté, on risque d'enregistrer comme contrainte linguistique ce qui n'est qu'accident culturel : contrainte extralinguistique ou interdit pesant sur l'introduction des mots nouveaux. »

<sup>79</sup> Nous remarquons ici que Corbin n'arrive pas à se détacher de l'idée chomskyenne du « locuteur-auditeur idéal ».

au prix de truchements, car elle se retrouve devant une difficulté majeure, à savoir la constitution d'un corpus d'étude valable et sûr. Le corpus qu'elle présente implicitement n'est rien d'autre qu'un fourre-tout associant pêle-mêle données lexicographiques brutes (contestables puisque non fiables) et introspections linguistiques individuelle et collective (sujettes elles aussi à caution). Le sentiment de bricolage qui en ressort et qui semble n'être rien d'autre que le triste sort du morphologue<sup>80</sup> coïncide en fait assez mal avec le caractère très ambitieux du modèle. Car le modèle qui veut par essence couvrir l'ensemble du lexique construit, le réel lexical comprenant aussi bien l'attesté que le possible donc le virtuel, ne peut échapper à la matérialité des données observables. Et pour cause, car il en va du caractère immanent de l'étude de la langue qui est fondamentalement empirique. Corbin ne sait que faire des données observables, ou plutôt les gère difficilement, parce que ses convictions générativistes s'en accordent mal<sup>81</sup>, et a toutes les peines du monde à rompre avec l'héritage de la morphologie historique (attestations dictionnairiques à partir de sources textuelles ou discursives). Quand elle souligne par exemple que l'attestation d'un mot construit n'a qu'une valeur historique secondaire, et qu'il importe de savoir si la RCM est productive ou toujours productive, le problème n'est pas inchangé : il reste le même, puisqu'une RCM sera productive si et seulement si elle permet de construire des mots dérivés à une époque donnée, la nôtre ou une époque antérieure. Pour l'époque actuelle, le recours aux dictionnaires n'est simplement pas indispensable parce que l'intuition du locuteur seule suffira, même s'il pourra s'y référer pour vérifier, et au besoin compléter sa compétence dérivationnelle ; pour les époques antérieures par contre, le seul outil susceptible de nous donner accès aux sources mêmes de l'observation reste le relevé systématique quoique fragmentaire des sources (malheureusement exclusivement écrites) à partir de corpus, à savoir les dictionnaires<sup>82</sup>. Nous verrons que même sur le problème de la place de l'histoire en morphologie synchronique les arguments de Corbin en faveur d'une stricte synchronie restent souvent insuffisants.

Avant de proposer un modèle reposant sur une « morphologie hiérarchisée et stratifiée », Corbin s'attache à démontrer que la morphologie concaténatoire (ou distributionaliste), sur laquelle se basent principalement les dictionnaires de langue français (*ibid.* : 103-121), n'est pas plus opératoire que la morphologie historique. Corbin reproche à

<sup>80</sup> « N'importe quel morphologue sérieux sait combien d'heures il faut passer à "faire des fiches", heures pendant lesquelles survient parfois, dans l'inconscience et le hasard apparent les plus complets, une lueur explicative, que la poursuite des fiches parviendra peut-être à rendre plus consistante. » (1987 : 82).

<sup>81</sup> Sur le problème de la notion de corpus et sur la méthodologie que nous adopterons (voir *infra* 2<sup>e</sup> partie. Chapitre III – 1 : 171-177).

<sup>82</sup> Et depuis peu les corpus informatisés.

ce modèle<sup>83</sup> (i) sa linéarité (le mot construit est découpé en morphèmes selon le caractère distributionnel de ses éléments, et non selon une hiérarchisation des procédés de construction), dont résulte l'absence de prise en compte des contraintes liées aux bases et des caractéristiques propres aux affixes dans la construction d'un dérivé, (ii) son caractère trop descriptif (qui s'oppose au principe de prédictibilité inhérent aux RCM) et qui ne s'appuie que sur une étude en structure de surface, (iii) l'absence fréquente d'analyse sémantique, conséquence directe de la dissociation forme-sens, et enfin (iv) le manque d'intérêt pour les rapports catégoriels existant entre bases et mots construits.

Sur ces observations, nous rejoignons pour l'essentiel Corbin, et pensons même que certaines d'entre elles font ou doivent désormais faire partie des acquis de la doxa lexicologique<sup>84</sup>. Sur la question de la hiérarchisation des procédés de construction d'un mot dérivé, il est aujourd'hui à peu près admis par tous que les différents procédés sémantiques et formels entrant dans la formation d'un mot construit se font par étapes successives comme le prône Corbin à nombreuses reprises, et qu'elle représente au moyen de parenthésisations comme dans l'exemple ci-dessous de la genèse du mot *dégénération*, où un procédé de suffixation suit un procédé de préfixation (*ibid.* : 110)<sup>85</sup> :

[ [ (dé)<sub>af</sub> [génér]<sub>v</sub> ]<sub>v</sub> (ation) ]<sub>N</sub>

Le caractère trop descriptif de l'analyse concaténatoire, mais qui ne lui est pas propre puisqu'on la retrouve dans différents types d'études (aussi bien dans les dictionnaires que dans certaines grammaires ou certains manuels), est plus discutable, car il pose de vastes questions théoriques qui touchent à la représentation que l'on se donne du lexique d'une langue. Sans épouser les convictions générativistes de Corbin pour qui les RCM offrent une prédictibilité (quasi) absolue du lexique construit (au moins idéalement) et ne se satisfait donc pas d'études empiriques (voir plus haut), nous conviendrons que certaines règles générales de formation du lexique construit existent en théorie (mais restent encore très largement à développer et à spécifier sur des critères bien plus spécifiques que ceux élaborés par Corbin)

<sup>83</sup> Par souci de synthèse nous regroupons ici les diverses critiques formulées par Corbin (1987: 103).

<sup>84</sup> Nous ferons ultérieurement le bilan des acquis théoriques sur lesquels la lexicologie se fonde actuellement et sur lesquels elle n'a en principe pas à revenir. Ces acquis sont relativement bien représentés par les manuels d'introduction récents ou grammaires de référence actuelles (voir par exemple la *Grammaire méthodique du français*, 1999 : 539-553, mais qui reste néanmoins trop orientée par les thèses de Corbin).

<sup>85</sup> Cette conception s'oppose bien entendu à la parasyntèse, conception distributionnaliste héritée de la morphologie historique (cf. Darmesteter), qui considère comme possible l'adjonction simultanée d'un affixe préfixal et d'un affixe suffixal. Corbin, pour qui « les principes de la morphologie concaténatoire sont pleinement à l'œuvre dans l'analyse parasyntétique » (1987 : 121) sera une farouche adversaire de la parasyntèse (1980, 1987 : 121-139) qui reste malgré tout bien ancrée dans la tradition lexicologique française (voir notre chapitre consacré à ce sujet).

et qu'elles sont éminemment précieuses lorsque l'on cherche à comprendre non seulement la grammaire d'une langue mais aussi éventuellement le système cognitif plus large dans lequel elle s'inscrit. Ces règles sont à la disposition de chaque locuteur et lui offrent une grande potentialité de création lexicale qui se retrouve dans la néologie<sup>86</sup> quotidienne. Par conséquent, s'il est tout à fait intéressant d'imaginer combler certaines lacunes lexicales par souci d'exhaustivité dans une monographie consacrée à un type de dérivés, ou encore dans un manuel de lexicologie pour prouver plus solidement la pertinence d'une règle de construction de mot, concrètement, la nécessité d'une entreprise générale est plus contestable, surtout quand on garde à l'esprit que pour des raisons toutes pragmatiques, les locuteurs s'en chargent eux-mêmes dès qu'ils en éprouvent le besoin, que ce soit par souci discursif (et notamment dans le langage scientifique très friand de termes spécifiques nouveaux, garants de plus de précision, et par conséquent de spécialisation), par souci esthétique dans une œuvre littéraire par exemple<sup>87</sup> ou simplement de façon ludique. Le danger encouru par un dictionnaire « dérivationnel » tel que le conçoit Corbin<sup>88</sup> pour « donner une image fidèle de la créativité lexicale » (1983 : 47) est double. D'une part, de façon tout à fait pratique, un dictionnaire de ce type n'aurait qu'une maigre utilité pour les chercheurs, puisqu'il ne constituerait plus un matériau de travail mais son aboutissement, et n'en aurait pratiquement pas pour un locuteur ordinaire qui ne saurait quoi en faire. Nous craignons fort que l'énergie déployée pour une telle œuvre dépasse de loin son résultat. D'autre part, chose plus grave, l'obsession des RCM, algorithmes servant non seulement à combler les lacunes lexicales mais aussi à rendre compte

<sup>86</sup> On imagine fort bien que la notion de « néologie » n'a plus de raison d'être dans la théorie de Corbin.

<sup>87</sup> Nous aurons l'occasion de montrer plus loin l'effet d'« expressivité » émanant de certaines formations dérivées.

<sup>88</sup> Parallèlement à l'élaboration de son modèle, Corbin présente les prolégomènes à un dictionnaire « dérivationnel » dans Corbin (1983). Contrairement à la lexicographie traditionnelle dont la tâche est d'enregistrer et d'attester chaque lexème dans un corpus de référence, qui se heurte, selon elle, aux problématiques déjà vues plus haut (entre autres : l'infinité des mots construits, elle-même due à l'infinité des constructions à partir de noms propres en quantité illimitée, ainsi qu'au caractère récursif de certains procédés dérivationnels, et manque de cohérence théorique dans les macro- et microstructures des dictionnaires) qui ne s'estompent pas en élargissant la taille du dictionnaire puisque « ce n'est pas dans le quantitatif que réside la solution à la contradiction entre la forme du dictionnaire et la nature des données à décrire. Une liste, aussi grande soit-elle, ne peut pas absorber l'infinité des possibles. » (Corbin, 1983 : 58). Corbin imagine un « dictionnaire « idéal », du point de vue linguistique » (*ibid.* : 59-60) qui contiendrait un input lexical (qui sera le « composant de base » du modèle de 1987, voir *infra*), c'est-à-dire « une liste exhaustive des radicaux et des affixes attestés », assortie d'« une liste des règles de formation des mots, d'« une liste des régularités partielles » et d'« une liste exhaustive des dérivés qui présentent une ou plusieurs idiosyncrasies de tous ordres, avec la description explicite de celles-ci » (*ibid.* : 60). Ce vaste chantier qui complète l'entreprise théorique de Corbin, et qui reposait sur l'idée qu'une nomenclature de règles lexicales « génératives » liées à un matériau lexical de base puisse rendre compte de la totalité de la créativité lexicale, n'a pas encore vu le jour (voir sur le site internet de l'équipe Silex et de Georgette Dal) mais reste l'horizon de nombreux partisans de la théorie de Corbin (voir par ex. Temple, 1996 : 329-333 « Maquette d'un extrait de l'entrée *Chine* dans le *Dictionnaire Dérivationnel du Français* »).

du lexique potentiel, formalisations très pertinentes en soi<sup>89</sup>, conduit forcément à l'échelle du lexique à une banalisation des règles sous forme de généralisations abusives et réductrices<sup>90</sup>. Chacune d'entre elles deviendrait trop puissante dès lors qu'il faudrait l'inscrire dans l'infinitude de la créativité lexicale. Nous verrons qu'il existe des contraintes et des ajustements référentiels infiniment plus complexes.

L'absence d'analyse systématique des sens des mots construits que l'on retrouve dans certains dictionnaires, et qui mériterait bien sûr d'être comblée, ne provient pas forcément du manque de solidarité entre forme et sens ou encore d'une négligence du sens au profit de la forme, même s'il peut en être ainsi dans certains cas particuliers. Nous ne pensons pas que de façon générale les lexicographes soient plus attentifs à la forme qu'au sens<sup>91</sup>, même si, et nous rejoignons ici Corbin, une théorie sur le lexique ou du moins une théorie uniforme fasse, dans certains dictionnaires, cruellement défaut. Bien souvent, le dictionnaire de langue d'usage quotidien (moins de 100.000 mots) doit d'abord répondre à des intérêts économiques qui ne s'accordent pas nécessairement avec certaines exigences linguistiques. Il en coûte un contrôle sévère du volume textuel dont les mots dérivés font souvent les frais (ces derniers sont considérés, à tort, comme des mots de moindre importance dans le lexique et ceci à partir de critères de fréquence notamment). Cette tendance se manifestera d'avantage dans des dictionnaires qui regroupent les mots de base et les mots dérivés sous une seule et même entrée comme le Lexis par exemple que dans les dictionnaires qui, au contraire, les dégroupent comme le PR. Ainsi, le participe présent adjectivé *grimaçant* reçoit la définition « qui grimace » dans le PR puisqu'il y fonctionne comme mot vedette, alors qu'il n'en reçoit pas dans le Lexis parce qu'il n'y figure pas comme entrée principale mais comme sous-entrée du substantif *grimace*. L'absence de définition qui est palliée en partie par une citation, peut très facilement s'expliquer par le fait que le mot construit qui prend place dans le corps de l'article du mot simple dont il est dérivé, possède un sens tout à fait régulier et prédictible que l'utilisateur saura et pourra rapidement retrouver.

Le rapport catégoriel unissant par ailleurs un mot de base à un mot dérivé a été longtemps, il est vrai, négligé. Pourtant cette relation est d'une importance cruciale, et les lexicologues en ont eu très tôt l'intuition. On sait, par exemple, que le manque d'intérêt pour

---

<sup>89</sup> Puisqu'elles doivent se rapprocher partiellement de règles beaucoup plus abstraites et certainement universelles qui gouvernent notre « grammaire » cognitive.

<sup>90</sup> Principalement au niveau sémantique. Les sens des mots construits relevant d'une même RCM seront forcément trop « larges » donc trop basiques. Cette critique sera approfondie dans notre partie consacrée à la sémantique des mots construits et adressée à la majorité des études s'inspirant du modèle de Corbin.

<sup>91</sup> Bien au contraire, car n'est-ce pas l'élaboration d'une définition qui coûte le plus d'énergie au lexicographe ?

le phénomène de la préfixation, ou du moins pour un certain nombre de préfixes, découle de la simple et bonne raison que l'on n'accordait pas de pouvoir catégoriel aux affixes préfixaux (à part justement les préfixes dits « transcatégoriels » (voir Gaatone, 1987)), et que l'on réservait exclusivement cette qualité aux affixes suffixaux. Si cette idée reçue est en passe de disparaître (voir *infra* Chapitre IV – 1.2. Pouvoir catégorisateur du préfixe : 93-94), les études lexicologiques (y compris celles de Corbin) se contentent généralement de signaler les contraintes catégorielles unissant mots simples et mots construits, et d'en établir une nomenclature complète. Or, ce simple répertoire laisse en suspens toute tentative d'explication conceptuelle (et non seulement sémantique ou syntaxique) du passage d'une catégorie grammaticale à une autre, qui représente peut-être une des questions les plus essentielles ou du moins les plus intéressantes de la lexicologie.

Qu'en-t-il de la stratification dans le modèle de Corbin ?<sup>92</sup> Ce modèle se veut, à l'inverse d'une morphologie concaténatoire non hiérarchisée, une formalisation du lexique « conçu comme un ensemble de niveaux hiérarchisés et ordonnés d'items lexicaux et d'opérations sur ces items. » (Corbin, 1987a : 416)<sup>93</sup>. C'est ainsi que la version primitive du modèle décompose le composant lexical en trois niveaux dépendants, avec, d'amont en aval, (i) le composant de base, (ii) le composant dérivationnel et (iii) le composant conventionnel<sup>94</sup>. Le premier niveau, le composant de base, « fondamentalement idiosyncratique » (*ibid.* : 415), est une sorte de réservoir lexical<sup>95</sup>, ou input, qui comprend l'ensemble des mots non construits ainsi que « tous les éléments à partir desquels les mots complexes sont construits » (*ibid.*). Ce composant comprend les entrées lexicales de bases<sup>96</sup>, les différents affixes, ainsi que les règles de structure interne (RSI)<sup>97</sup>. Le composant dérivationnel, parfaitement régulier quant à lui,

<sup>92</sup> Les grandes lignes théoriques sont présentées initialement dans Corbin, 1987a : 415-423 et s., et reprises et augmentées dans Corbin, 1991 : 18-23.

<sup>93</sup> Voir Corbin, 1987 : 417 pour une représentation schématique de l'organisation du composant lexical.

<sup>94</sup> La seconde version (1991) rajoutera un quatrième composant, le composant post-dérivationnel (voir 1991 : 22 et 19), mais sans répercussion majeure sur le modèle.

<sup>95</sup> « mémorisé par les locuteurs » (1987a : 415).

<sup>96</sup> C'est-à-dire les mots simples (non construits) attestés ou non de façon autonome (ex. ° *lud(e)* "jeu") pourvus d'une étiquette catégorielle majeure, ainsi que les mots complexes non construits, comme par ex. [[*roi*]<sub>N</sub> *aume*]<sub>N</sub> ou [[*carpe*] (*ette*)<sub>af</sub>]<sub>N</sub> "petit tapis", « dont la structure interne et le sens ne sont que partiellement superposables » (*ibid.* : 459). Les deux exemples précédents illustrent deux types de mots complexes non construits. Alors que le premier type contiendrait au moins un constituant appartenant à une catégorie majeure (ici *roi*<sub>N</sub>), le deuxième type contiendrait au moins un constituant appartenant à la catégorie des affixes (ici *-ette*<sub>af</sub>). Notons que dans sa présentation des mots complexes non construits (*ibid.* : 458-463), Corbin montre, à titre d'exemple, une similitude de fonctionnement entre le couple de mots complexes non construits *embarrass(er)/débarrass(er)* et le couple de mots construits *embarqu(er)/débarqu(er)* à partir d'« une ressemblance entre [le] segment et [l']affixe » qu'elle accepte, mais dissocie les deux types de construction en vertu du fait que « le reste du mot ne peut pas être associé à une base » (*ibid.* : 462). Ce point est révélateur de la conception exclusivement synchronique de Corbin qui affirme par ailleurs que « tous [les mots complexes non construits] illustrent les distorsions entre une perspective diachronique et une perspective synchronique » (*ibid.* : 463).

<sup>97</sup> « dont le rôle est de rendre compte des propriétés structurelles de certaines entrées lexicales, que l'on a



contient les RCM<sup>98</sup> et les mots construits (*ibid.*, 1987 : 6-7). Le troisième composant enfin, le composant conventionnel, traite du caractère imprédictible des mots construits. Il est le « lieu des sous-régularités et des idiosyncrasies réversibles, où le lexique construit de **droit** se transforme par filtrages successifs, en un lexique de **fait** [...] » (*ibid.* : 415). Il contient à la fois les différents filtres successifs existant entre le lexique réel et le lexique conventionnel, c'est-à-dire les trois règles mineures que sont (i) les règles d'allomorphie, (ii) les règles de troncation et (iii) les règles sémantiques mineures<sup>99</sup> ainsi que l'applicateur d'idiosyncrasies (AI) et le sélectionneur<sup>100</sup>.

Comme nous venons de le voir en présentant la multiplicité des règles et principes créés et utilisés par Corbin pour structurer le lexique construit, la stratification du modèle est intimement liée à l'idée centrale d'une « théorie de l'exception » dont elle répond. Car si,

« [s]ous le monceau d'idiosyncrasies de tous ordres qui s'offrent à l'observation, où les grammairiens de toutes tendances, des anomalistes de l'antiquité aux générativistes actuels, en passant par les structuralistes et distributionnalistes, ont cru découvrir le principe d'identité du lexique, le morphologue doit retrouver des principes d'organisation réguliers, ou quasi réguliers, faute de quoi son travail n'a pas d'objet. » (*ibid.* : 145),

---

baptisées **mots complexes non construits**. » (*ibid.* 455)

<sup>98</sup> « Les règles de construction de mots (**RCM**) [qui] ont le pouvoir, à partir des items de base, de générer une infinité de mots construits dont toutes les propriétés sont prédictibles » (*ibid.* : 415) additionne (si l'on résume) une opération structurelle, une opération sémantique, un ou plusieurs procédés morphologiques (en fonction de leur disponibilité en synchronie) ainsi qu'un rapport catégoriel unique. Pour avoir une petite idée du caractère éminemment générativiste de cette théorie, voici comment Corbin présente le contenu d'une RCM :

$$\text{RCM} = n\text{RCSM} + \text{RCSS} + \text{PM} + \text{CCS} + \text{SIL}$$

(avec *n* compris entre 1 et 3, RCSM = règle de construction de structure de mots, RCSS = règle de construction de structure sémantique, PM = paradigme morphologique (« ensemble des moyens morphologiques [...] dont dispose chaque RCM » *ibid.* : 486), CCS = contraintes catégorielles et sémantiques (restreignant le type de bases) et SIL = sélectionneur d'insertion lexical)

Parallèlement et conformément au principe associatif du modèle, « les RCM sont [...] des opérations complexes [...] qui construisent à la fois la structure morphologique et le sens prédictible des mots construits. » (Corbin, 1991 : 21)

<sup>99</sup> Ces règles appelées « mineures » sont « postérieures et subordonnées aux règles majeures » (*ibid.* : 283) ; elles entrent dans une opération dérivationnelle et permettent d'expliquer une variation allomorphique, l'effacement d'un segment, ou une spécialisation sémantique (cf. *lavement* qui a perdu son sens "action de laver" au profit de "injection d'un liquide dans le gros intestin..." (PR77) (1987 : 373)).

<sup>100</sup> L'AI et le sélectionneur permettent d'annoncer ou de corriger certaines propriétés idiosyncratiques des mots construits. Alors que l'AI porte sur les « idiosyncrasies marquées » c'est-à-dire attestées mais non prédictibles, le sélectionneur concerne les « idiosyncrasies accidentelles » c'est-à-dire « l'absence, dans le lexique attesté, de propriétés ou de mots construits possibles » (*ibid.* : 386-387). L'AI relève des exceptions, c'est-à-dire d'« une propriété [qui] n'est pas conforme à ce qu'elle devrait être, sans que l'écart soit explicable » (1991 : 23). Il peut s'agir d'idiosyncrasies de tous ordres, sémantiques (spécialisation ou adaptation d'un sens prédictible comme dans cet ex. : « on parlera de la tendreté (\*tendresse) d'une viande, de la tendresse (\*tendreté) d'un enfant » (*ibid.* 390), formelles (ex. *-or-* pour *-er-* dans *doctoresse*, contre les formes régulières *chasserresse*, *pêcherresse* (*ibid.* : 392)), syntaxiques, catégorielles, de genre ou encore de nombre. Le sélectionneur différencie également les mots attestés des mots non attestés.

Le morphologue est par conséquent obligé d'entreprendre une typologie des exceptions :

« permettant de faire le partage, dans l'ensemble composite de régularités et d'irrégularités, réelles ou apparentes, d'origine linguistique, extralinguistique ou "conventionnelle" qu'est le lexique attesté, entre ce qui ressortit à des règles générales, ce qui ressortit à des règles "partielles" (les sous-régularités), les exceptions aux règles générales et les exceptions aux règles partielles, et ce qui n'est descriptible en référence à aucune règle, quelle qu'elle soit. » (*ibid.*)

La typologie effectuée par Corbin, la conduit à faire le tri entre (i) **les irrégularités de façade ou fausses irrégularités** « qui ne peuvent pas être prises pour des exceptions » (*ibid.* : 171)<sup>101</sup>, (ii) **les sous-régularités partiellement prédictibles** répondant quant à elles aux règles lexicales "mineures" qui traitent les variations formelles (ou « distorsions formelles ») que rencontrent les mots construits, qu'il s'agisse du phénomène d'allomorphie (cf. Corbin, 1987a : 285-340) ou de celui de troncation (*ibid.* : 341-370) ou encore d'une différence (sans conséquence notoire)<sup>102</sup> entre le sens d'un mot dérivé et son sens prédictible (c'est-à-dire celui issu en principe de la RCM)<sup>103</sup> qui sont donc d'une certaine manière toute « récupérables » par le modèle.

<sup>101</sup> Il peut s'agir de *lacunes accidentelles au niveau des dérivés* (ex. \*matinalité "le fait d'être matinal" non attesté mais parfaitement constructible, comme *finalité*, *grammaticalité*, *ibid.* : 174), de **lacunes accidentelles d'ordre sémantique** (pour lesquelles « le mot construit attesté peut ne correspondre qu'à un sens d'une base polysémique » cf. *gâterie*, *ibid.* : 178-179), **au niveau des bases** ou concernant des **distorsions apparentes forme-sens** qui sont elles-mêmes de trois ordres : (a) **idiosyncrasies conventionnelles** (Corbin donne l'exemple (*ibid.* : 223) de *protestant* dont le sens prédictible à partir de la structure morphologique est "qui proteste" alors que son sens attesté (PR77) est "Chrétien appartenant à l'un des groupements [...] issus [...] de la Réforme [...]"), (b) **sous-régularités** (Corbin range quelques mots construits selon les mêmes procédés morphologiques dans deux colonnes : 1- *commandement*, *gouvernement*, *parlement* etc. 2- *applaudissement*, *classement*, *jugement* etc., et constate que « les mots de gauche ont les deux sens "action" et "agent", ceux de droite n'ont que le sens "action", bien que les bases verbales remplissent apparemment les mêmes conditions que celles des mots de gauche » (*ibid.* : 226) et « propose de rendre compte de ce type d'idiosyncrasies par des règles sémantiques "mineures", parallèles aux règles "mineures" d'ordre formel [...] (*ibid.*) », et (c) **idiosyncrasies observables « à partir de règles sémantiques indépendantes d'un quelconque rapport dérivationnel »** (*ibid.* : 227) que Corbin illustre grâce à l'exemple de *pommade* dont le rapport sémantique avec *pomme* n'est plus actuellement motivé bien que ces deux termes fussent jadis étroitement liés (la pommade étant à l'origine une préparation à base de pomme mais dont la composition a changé au point d'éliminer son composant premier).

<sup>102</sup> C'est nous qui rajoutons.

<sup>103</sup> Il peut s'agir par exemple de la différence sémantique entre les noms en *-aire* et en *-eur* construits sur les mêmes bases verbales, dont le sens prédictible serait en principe "Agent qui V" comme dans *chanteur*, *danseur*, *contestataire*, *incendiaire* etc. mais qui paraît quelquefois se spécialiser entre l'agent de l'action (en *-eur*) : *donateur*, *destinateur*, *distributeur*, *renonciateur* et le bénéficiaire de l'action (en *-aire*) : *donataire*, *destinataire*, *distributaire*, *renonciataire* (pour cet exemple voir Corbin, 1987a : 377-378). A ce type de différence sémantique s'appliquent ce que Corbin nomme des **règles sémantiques "mineures"** (*ibid.* 370 et suiv.).

Pour arriver enfin (iii) aux diverses **idiosyncrasies** que Corbin n'hésite pas à qualifier de « **résidu** nécessairement hétérogène et composite » (*ibid.* : 385) mais que cette dernière prend néanmoins le soin de classer selon « la **nature** [...] [et] les **domaines** dans lesquels celles-ci apparaissent<sup>104</sup>. » (*ibid.*), qui représente la partie du lexique construit ou non construit échappant à toute régularité donc à toute tentative de formalisation parce que répondant du conventionnel ou de la norme.

### 3.2. La théorie sémantique de Corbin

Nous l'avons vu, le modèle de Corbin est un modèle théorique extrêmement rigoureux tant sur le plan de sa formulation que sur le plan de son application. Dans ce sens, il suit les préceptes générativistes de formalisation stricte de la langue. Puisque son principal postulat repose sur la construction simultanée (mais néanmoins hiérarchisée, nous le verrons, au niveau de ses procédures) de la forme et du sens des unités lexicales sujettes à la dérivation, le sens des mots construits est directement issu de règles de construction des mots (RCM), dont nous pourrions dire qu'il constitue le produit. Ce sens relève d'une construction et est considéré comme compositionnel.

#### 3.2.1. Les premières ébauches

Le modèle de 1987 est la version la plus « dure » du modèle de Corbin, et comme toute version initiale elle sera revue et adoucie par la suite, d'abord en 1991, puis de façon plus ponctuelle par la suite. Evidemment, la première version du modèle fut le fruit d'une première tentative de renouvellement des études sur le lexique, et à ce titre les moyens entrepris ont souvent été draconiens, d'où l'impression d'extrême radicalité lors de sa lecture. De façon simplifiée, nous pouvons résumer ainsi les choses :

Au niveau du composant dérivationnel, les mots construits sont le produit d'une RCM associant une opération structurelle, une opération sémantique, et un procédé morphologique servant à établir un rapport catégoriel et à construire le sens. Par la suite, ou au-delà du composant dérivationnel, intervient un composant sémantique venant se conjuguer à l'application de la RCM. Parmi les règles sémantiques conjointes entrant dans ce composant sémantique se trouvent notamment les règles de changement de sens proches des tropes

<sup>104</sup> Voir notre brève présentation des idiosyncrasies dans la note plus haut (et cf. Corbin, 1987a : 385-411 pour le détail).

décrits par la rhétorique (métaphore, métonymie, synecdoque et catachrèse).

L'article de 1991 permet à Corbin de réajuster son modèle théorique ou du moins d'émettre plus de nuances notamment sur le plan de la sémantique. Aussi aux arguments évoqués pour justifier le dissociativisme forme-sens, et principalement les distorsions au niveau sémantique, Corbin rétorque simplement que :

« [...] non seulement le sens observable d'un mot construit ne se confond pas nécessairement avec son sens dérivationnellement prédictible, mais encore ce dernier est le résultat d'une combinaison stratifiée de plusieurs variables. » (1991 : 16)

La conséquence n'en est pas pour autant l'abandon de la thèse de l'associativité, bien au contraire, mais l'approfondissement de la question du sens des mots construits sans passer par des formulations à l'emporte-pièce, formulations qui dominaient encore dans l'ouvrage de 1987<sup>105</sup>. On doit observer à ce propos une plus grande prudence. Les articles traitant des questions sémantiques qui suivront, et la monographie de Temple *Pour une sémantique des mots construits* parue en 1996 amorceront une nouvelle phase dans la réflexion de la mouvance corbinienne. Plus élaborée sans doute, elle inaugure le temps des analyses de détail et de la modération.

### 3.2.2. *Eléphantique, viennoiserie et autres chinoiseries*

Notre présentation de la théorie sémantique de Corbin prendra comme référence première l'ouvrage de Temple, version remaniée d'une thèse de doctorat consacrée au(x) sens des mots construits mentionnée plus haut, sur laquelle viendront se greffer bien sûr d'autres références. Ce choix est motivé par le fait que d'une part, pour la première fois dans l'histoire de la lexicologie, un ouvrage entier est consacré à une sémantique lexicale appliquée exclusivement au lexique construit<sup>106</sup>, et qu'il est donc crucial de le mentionner en tant que tel, et que d'autre part, il est le porte-parole direct de la pensée de Corbin en matière de sémantique<sup>107</sup>.

Le postulat initial de Temple repose sur une distinction fondamentale entre mot simple et mot construit qui relève selon cette dernière de deux accès sémantico-référentiels différents. Ainsi, selon elle :

<sup>105</sup> A la décharge de Corbin, il faut bien convenir que cet ouvrage se voulait avant tout programmatique.

<sup>106</sup> « L'étude du sens, en particulier du sens lexical, est à l'ordre du jour. Toutefois, un pan considérable du lexique – les mots ayant une structure construite –, demeure ignoré des recherches en sémantique lexicale. » (Temple, 1996 : 17)

<sup>107</sup> Martine Temple est rattachée au groupe SILEX de Lille, et a travaillé sous la direction de Corbin.

« [...] le sens et la façon dont réfèrent les mots construits et les mots non construits ne sont pas semblables. Les faits observables sont nets : ni le sens ni le contenu et les frontières de la catégorie référentielle des mots *vitre* ou *chat* ne peuvent être déduits à partir du sens et de la catégorie référentielle d'autres mots du lexique ; le sens et la référence de *vitreux* et de *chaton*, en revanche, se définissent en fonction du sens et de la référence de *vitre* et de *chat*. » (Temple, 1996 : 17)

Ce présupposé est absolument déterminant. En effet, il a pour conséquence immédiate de scinder la sémantique lexicale en deux domaines bien distincts, celle des mots simples et celle des mots construits, ou du moins de réserver un traitement particulier au lexique construit, et donc de fragmenter le domaine de la sémantique. Ce parti pris, qui a des implications épistémologiques fortes, fera l'objet d'une étude ultérieure<sup>108</sup>. Pour l'heure, nous le retiendrons comme pertinent.

Qu'on le veuille ou non, force est de constater que Temple, en partisane du modèle de Corbin, n'hésite pas, de par l'objet d'étude singulier, à échafauder une théorie sémantique appropriée lorsque celle-ci fait défaut. En effet, et selon la même méthode utilisée par Corbin en 1987, lorsqu'il s'agissait d'ériger son modèle en seul modèle capable de rendre compte du lexique construit, et d'éliminer les uns après les autres les modèles préexistants, Temple entreprendra tout au long de son ouvrage :

- d'écarter les modes définitoires pratiqués par les lexicographes dans les dictionnaires, entre autres au moyen de paraphrases, inaptes selon elle à reproduire le sens et la capacité référentielle des mots construits
- d'examiner, pour les rejeter ensuite, quatre théories de sémantique lexicale, incapables également de rendre compte de la référence des mots construits
- enfin, parmi les modèles associatifs disponibles, de ne retenir que celui de Corbin, seul et unique modèle « conçu selon des principes théoriques susceptibles d'en faire un outil propre à associer à un mot construit sa (ses) catégories(s) référentielles(s). » (Temple, 1996 : 19)<sup>109</sup>

<sup>108</sup> Nous verrons plus loin que la sémantique, fortement ébranlée par d'innombrables travaux de toutes sortes, n'en ressort pas unifiée, loin de là. Cette conception ne viendrait que rajouter de l'eau au moulin de ceux qui prétendent qu'il n'existe pas de sémantique mais des sémantiques. Nous verrons la portée de cette hypothèse et jugerons sa validité dans ces pages ultérieures.

<sup>109</sup> Le présupposé sur lequel se fonde la théorie sémantique de Temple est celui d'un sens tourné vers la référence. A ce propos, et conformément au « consensus [...] solidement établi sur le fait que l'une des fonctions essentielles de la langue est d'entretenir des relations avec le monde qui est extérieur à elle [...]. » (Temple, 1996 : 22), Temple maintient que « [...] l'une des fonctions essentielles d'une représentation sémantique est de rendre compte des processus qui permettent à la langue de sortir d'elle-même pour référer. » (*id.* : 18), et en cela rejoint une conception largement adoptée (cf. Kleiber, 1984 par ex.). Cette conception doit être mentionnée tant

Les dictionnaires constituent la première cible de Temple. Mais nous avons déjà eu l'occasion de voir qu'il ne fait pas bon être lexicographe dans le sillon de Corbin<sup>110</sup>. En effet, les dictionnaires n'offrent guère plus que des définitions dites de « chose-nommée », autrement dit les définitions lexicographiques ne font que définir les catégories extralinguistiques dénommées par les mots définis. Temple montre par exemple que :

« Pour définir le nom *chinoiserie*<sup>111</sup>, les lexicographes présentent des chinoiseries. Plus précisément, différentes catégories d'objets peuvent être appelées *chinoiserie*, aussi le nom est-il défini par le biais d'un listage des catégories extralinguistiques qu'il nomme. » (1996 : 31)

D'autre part, et Temple en dresse une liste très détaillée dans diverses définitions lexicographiques du mot *chinoiserie*, d'autres éléments parfaitement superflus viennent parasiter toute tentative sémantique adéquate. Abondent ainsi des « segments non définitoires », des « informations encyclopédiques » et autres « informations scientifiquement inexactes » venant compromettre sérieusement les définitions des dictionnaires.

Temple conclut par un diagnostic<sup>112</sup> :

« C'est par la face extralinguistique que les lexicographes tentent d'atteindre le sens des mots construits dans les dictionnaires traditionnels, en empruntant diverses voies définitoires. Les catégories extralinguistiques désignées par les mots construits ne devant pas être confondues avec leur catégorie référentielle – déterminées par leurs propriétés sémantiques-, les procédures définitoires lexicographiques ne peuvent être confondues avec des représentations du sens des mots construits. » (Temple, 1996 : 61)<sup>113</sup>

Les théories sémantiques sollicitées en sémantique lexicale que sont a) la sémantique des conditions nécessaires et suffisantes, b) la sémantique du stéréotype, c) les sémantiques du prototype, et d) la sémantique conceptuelle de A. Wierzbicka, n'offrent guère plus de

---

la diversité semble être devenue la devise des études sémantiques actuelles et tant le lien sens-référence ne semble plus aussi évident que cela (pour en avoir un excellent compte-rendu cf. Kleiber, 1999 : 15-52).

<sup>110</sup> Cf. par ex. la virulente réponse de Corbin à Claire Vanderhoeft (1992).

<sup>111</sup> *Chinoiserie* est le mot construit choisi par Temple tout au long de son ouvrage à des fins d'expérimentation empirique.

<sup>112</sup> Puisque sont exposés les « Symptômes des faiblesses des procédures définitoires des dictionnaires traditionnels. » (Temple, 1996 : 44)

<sup>113</sup> Temple avait préalablement établi la distinction entre « la (des) catégorie(s) extralinguistique(s) effectivement dénommée(s) par un mot » et « la (des) catégorie(s) référentielle(s) déterminée(s) par le sens de ce mot » (*id.* : 47)

résistance aux reproches de Temple. La première, de type structuraliste, est rejetée parce qu'elle est trop centrée sur la conception de catégories clairement délimitées et dont les propriétés leur sont inhérentes alors que la catégorie des objets nommés *chinoiserie* semble être de nature très diverse, la seconde parce qu'elle propose un traitement homonymique de *chinoiserie*. Les sémantiques du prototype, quant à elles, « [...] sont restées aveugles à certains types de relations entre les catégories, en particulier aux rapports observables entre les catégories désignées par des mots ayant une parenté morphologique. » (Temple, 1996 : 82). Or Temple défend l'idée que

« la construction d'une catégorie peut être déterminée morphologiquement, ce qui revient à dire que la constitution des catégories associées aux noms construits est régie, au moins partiellement, par des opérations ayant lieu dans la langue. En effet, seules des règles de la langue peuvent fournir le(s) principe(s) qui permet(tent) de construire la catégorie référentielle d'un mot en fonction de la structure morphologique de ce mot. » (Temple, 1996 : 84)<sup>114</sup>

La critique formulée à l'encontre des sémantiques du prototype ne porte pas sur ces théories en tant que telles, mais plutôt sur le fait que ces dernières n'aient pas porté leur attention sur les mots construits, et que du coup :

« elles ne sont pas en mesure d'explicitier que le sens de ce mot [*chinoiserie*] ne reflète pas seulement des opérations de catégorisation cognitives mais aussi l'application d'opérations d'ordre linguistique qui construisent le sens de *chinoiserie* en fonction de la présence d'un mot *chinois* dans sa structure morphologique. » (Temple, 1996 : 85)

La sémantique conceptuelle qui propose une description sémantique selon le portrait complet d'un concept n'échappe pas non plus à la critique de Temple. Puisque le sens d'un mot construit est généré dans la langue, ce dernier « ne peut pas être uniquement représenté comme une liste d'attributs qui décrit un concept » (*id.* : 90).

Temple effectue encore le bilan des quatre plus importants modèles de morphologie dérivationnelle associative censés apporter une réponse au sens des mots construits. Le bilan se réduit rapidement au nombre de trois, puisque le modèle de Halle (1973) n'en est resté qu'à un stade programmatoire.

<sup>114</sup> Cette idée très importante de mode d'accès à la référence propre aux mots construits a déjà été développée par Corbin dans ces termes : « Cette propriété qu'a la référence d'un mot construit d'être gouvernée, au moins partiellement, par un sens dérivationnellement construit, contrairement à celle d'un mot non construit [...]. » (1993 : 66)

Les travaux de Dell (1979<sup>115</sup>), d'Aronoff (1976) et de Corbin (1987a et 1991), ont la particularité d'appartenir tous les trois au courant générativiste, et d'offrir des formulations qui utilisent toutes des règles d'écriture dérivationnelles. Or, puisque « la représentation sémantique qui figure dans une règle dérivationnelle [peut] être considérée comme une représentation adéquate du sens d'un mot construit est qu'elle [est] en mesure d'associer à ce mot sa (ses) catégorie(s) référentielle(s). » (Temple, 1996 : 115), ni l'application de la règle énoncée par Dell sur *latinité*, ni celle énoncée par Aronoff sur *undramatic*, ne donnent satisfaction. Reste enfin, et l'on s'en doutait, la règle sémantique formulée comme suit par Corbin, qui pour le mot *coucherie* paraît la plus adaptée.

« *coucherie* : <Action et résultat de l'action de (se) coucher> » (*ibid.*)

A y regarder de plus près, Temple remarque, et à juste titre, que cette règle sémantique a le fâcheux handicap d'offrir « une description trop puissante du nom *coucherie*, qui ne délimite pas adéquatement la référence de ce nom. » (Temple, 1996 : 119), et constate que « les règles sémantiques associées aux règles dérivationnelles, qui expriment une régularité morpho-sémantique, sont une transcription du plus petit dénominateur commun à un ensemble de mots cohérent morphologiquement. » (*ibid.*)

A ce stade, nous pouvons ainsi résumer les choses. D'une part, selon Temple (et donc Corbin), c'est à partir et dans les opérations linguistiques qui président à sa construction que doit se chercher la référence d'un mot construit ; d'autre part, si l'on croit la démonstration précédente, si le sens et par conséquent la référence relève d'une règle sémantique conjointe à la règle dérivationnelle, celle-ci n'offre à travers le fameux « plus petit dénominateur sémantique commun », qu'une partie extrêmement limitée des propriétés sémantiques du produit de la règle. Dès lors, il reste à retrouver la partie de sens qui ne relève pas du plus petit dénominateur sémantique commun et ne correspond pas à l'opération sémantique associée à la règle dérivationnelle.

Temple franchit ce pas en postulant « l'existence de paramètres autres que l'intervention d'une règle dérivationnelle entrant en jeu dans la genèse du sens des mots construits. » (1996 : 121) et illustre ses propos grâce à deux arguments :

- le premier, à partir de l'analyse du mot construit *éléphantésque*<sup>116</sup>, où il apparaît par exemple, que si la propriété 'de couleur grise', faisant clairement partie des propriétés sémantiques d'*éléphant*, ne se retrouve absolument pas

<sup>115</sup> L'article de 1979 est le résumé d'un travail de thèse plus ancien mais non publié : DELL, F., 1970, *Les règles phonologiques tardives et la morphologie dérivationnelle du français*, Ph. D. Diss., M.I.T.

<sup>116</sup> Exemple fameux déjà étudié dans Corbin, Dal, Mélis & Temple (1993) D'où viennent les sens *a priori* figurés des mots construits ? Variations sur *lunette(s)*, *ébéniste* et les adjectifs en *-esque*, *Verbum* 1-2-3, 65-100.



dans les propriétés sémantiques d'*éléphantesque*, corrobore l'idée selon laquelle « le sens d'un mot dérivé peut être construit à partir d'une sélection des propriétés sémantiques opérée dans le sens du mot de base. » (*id.* : 123)

- le deuxième, portant sur le constat que l' « on ne peut pas rendre compte des sens et des références des mots construits polysémiques uniquement au moyen des règles dérivationnelles [...]. » (*id.* : 128)

Puisque la finalité de Temple est bien de montrer que le modèle associatif de Corbin offre une théorie sémantique rendant parfaitement compte du sens des mots du lexique construit et que sa démonstration se fait au moyen de tests empiriques sur des mots choisis par elle<sup>117</sup>, nous allons reprendre l'étude sémantique qu'elle fait du mot *chinoiserie* pour illustrer la théorie sémantique en question.

L'analyse sémantique du mot *chinoiserie* se fait en trois temps qui correspondent aux trois règles intervenant dans la construction de son sens.

- De façon générale, Temple établit qu'il existe une règle de construction des noms de propriétés sur des bases adjectivales, règle de construction à laquelle répond le mot construit *chinoiserie*. Temple a bien entendu préalablement constaté que le nom *chinoiserie*<sub>N</sub> est construit à partir de la base adjectivale *chinois*<sub>A</sub> au moyen du suffixe *-erie*, l'adjectif *chinois*<sub>A</sub> étant lui-même construit sur la base nominale toponymique *Chine* au moyen du suffixe *-ois*. Ainsi *chinoiserie* est le produit de la règle qui construit des noms de propriétés sur des bases adjectivales. Cette règle qui s'intitule RCM<sub>PROP</sub> « dispose de plusieurs moyens morphologiques (cf. *blond*<sub>A</sub> → *blondeur*<sub>N</sub>, *gourmand*<sub>A</sub> → *gourmandise*<sub>N</sub>, *jeune*<sub>A</sub> → *jeunesse*<sub>N</sub>, *latin*<sub>A</sub> → *latinité*<sub>N</sub>, etc.). » (Temple, 1996 : 149). De cette règle, peut être dégagé le sens prédictible (noté SP<sub>cr</sub> de N<sub>[PROP]</sub>) suivant : « est constitué de tout ou partie des traits sémantiques de sa base adjectivale. Ce sens prédictible construit par la règle permet au nom de propriété(s) de désigner tout ou une partie des propriétés auxquelles réfère sa base. » (*id.* : 151).
- Constatant qu'un *Nerie*<sub>[PROP]</sub><sup>118</sup> « désigne « une qualité défavorable », « une qualité dépréciative » » (*id.* : 162), Temple se demande à juste titre si cette

<sup>117</sup> Les deux derniers chapitres de l'ouvrage de Temple (1996) se nomment respectivement « *Chinoiserie*. En faveur d'un modèle de morphologie dérivationnelle associative » (143-213) et « Etudes de cas » (215-259).

<sup>118</sup> Nom de propriété(s) construit par suffixation en *-erie*.

qualité est imputable au type de la base de ces noms ou au suffixe *-erie*. Il semblerait après vérifications (*id.* : (167-171) que cette « impression de dépréciation » (*id.* : 171) est due au fait que le suffixe « *-erie* s'attache à des bases susceptibles de refléter un jugement de valeur sur leurs référents [...] aussi les *Nerie*<sub>[PROP]</sub> s'offrent-ils à la connotation idéologique. » (*ibid.*). Dès lors, il est possible d'expliquer le sens dérivationnellement construit de *chinoiserie*, après avoir montré que le sens prédictible spécifié par le suffixe *-erie* d'un nom de propriété « est constitué de la partie des traits sémantiques de sa base adjectivale qui permettent à cette base de référer à des propriétés culturelles situées en dehors de la norme. » (*ibid.*)<sup>119</sup>.

- Le sens qui vient d'être associé à *chinoiserie* ne constitue qu'une partie des possibilités référentielles de ce mot puisqu'il ne s'agit que de propriétés. Or d'après les définitions lexicographiques, il semblerait que *chinoiserie* puisse en outre référer à d'autres catégories qu'à des propriétés<sup>120</sup>, et qu'il réfère également à des objets concrets<sup>121</sup>. Pour en rendre compte, Temple rajoutera « une règle sémantique de transfert de dénomination qui permet de dénommer un tout par le nom de l'une de ses parties saillantes [...] [la] règle sémantique de méronymie (désormais RS<sub>MÉRO</sub>). » (*id.* : 203). Cette règle viendra s'appliquer au sens dérivationnellement construit des noms de propriétés construit par suffixation en *-erie*.

Afin de rendre compte de la manière dont est envisagé le sens d'un mot construit dans la version la plus récente du modèle de Corbin, nous renvoyons à la maquette de l'entrée *chinoiserie* telle qu'elle devrait apparaître dans le *Dictionnaire Dérivationnel du Français* en projet présenté par Temple (*id.* : 332-333). A partir du même modèle, Dal et Temple (1997)

<sup>119</sup> « Le sens dérivationnellement construit de *chinoiserie*<sub>N[PROP]</sub> comporte les traits sémantiques de *chinois*<sub>A</sub> qui permettent à cet adjectif de référer à des propriétés culturelles situées en dehors de la norme. Le sens dérivationnellement construit de *chinoiserie*<sub>N[PROP]</sub> comporte donc les traits sémantiques qui se rapportent aux propriétés prototypiques associés à la Chine [ici intervient la relation sémantique entre *chinois* et *Chine* que Temple avait également préalablement étudiée (175-198)]. Ce sens dérivationnellement construit permet à *chinoiserie*<sub>N[PROP]</sub> de désigner les propriétés culturelles situées en dehors de la norme auxquelles réfère *chinois*<sub>A</sub>, c'est-à-dire les propriétés prototypiques des catégories extralinguistiques associées à la Chine et/ou les propriétés symboliques associées à la Chine. » (Temple, 1996, 199)

<sup>120</sup> Cf. les définitions dictionnaires suivantes (Temple, 1996 : 333) : « complication inutile et extravagante » (GRLF, 1985), « ce qui rappelle certaines particularités réelles ou attribuées au peuple chinois comme la bizarrerie, le goût de la complication, la tracasserie, la ruse » (TLF, dep. 1971), « exigences inutiles et compliquées ; subtilités, ergotages » (GLLF, 1971-1978).

<sup>121</sup> Egalement : « Bibelot qui vient de Chine ou qui est dans le goût chinois » (GRLF), « Objet d'art venu de Chine, apprécié en Occident » (GRLF), « Décor ou élément de décor inspiré par la Chine et l'Orient, dans le style du XVIII<sup>e</sup> siècle occidental (baroque) » (GRLF).

ont tenté l'exercice sur le mot *viennoiserie*<sup>122</sup> dans le but affiché de « rendre compte de la référence du nom *viennoiserie* » (1997 : 97). Il n'est pas surprenant (et même rassurant) de constater que ce mot réponde à la même RCM<sub>PROP</sub> que *chinoiserie* et que son sens dérivationnellement construit suive la même procédure (il suffit de remplacer *chinoiserie*<sub>N[PROP]</sub> par *viennoiserie*<sub>N[PROP]</sub>, *chinois*<sub>A</sub> par *viennois*<sub>A</sub> et *Chine* par *Vienne*). Puisque « le sens qu[e la règle dérivationnelle] construit ne prend en charge qu'une partie de [la] référence » (*id.* : 101)<sup>123</sup> un sens est sémantiquement associé au sens dérivationnellement construit. Ce « sens sémantiquement construit par l'application d'une synecdoque<sup>124</sup> sur le sens dérivationnellement construit de *viennoiserie* [qui] permet à ce mot de référer à des catégories autres que les propriétés. » (*id.* : 105)<sup>125</sup>. Dans cet article, il est reformulé de façon explicite que « la référence d'un mot construit est construite par des opérations linguistiques » autrement dit que « [cette] référence ne relève donc pas du domaine extralinguistique mais bien de la langue. » (*id.* : 107)

Dans son article de 1993, Corbin avait déjà donné une représentation du sens des mots construits tel qu'il devait apparaître dans le *Dictionnaire Dérivationnel du Français*. Elle avait également clairement distingué le sens d'un mot construit du sens d'un mot non construit, faisant apparaître, comme Dal et Temple, que :

- « le sens lexical d'un mot construit (*son sens dérivationnellement prédictible*) résulte du fait même qu'un mot construit est le produit d'une opération linguistique appliquant des mécanismes morphologiques et sémantiques réguliers »
  - « c'est par l'intermédiaire de ce sens construit linguistiquement qu'un mot construit peut référer à l'extralinguistique. Dans cette mesure, la capacité référentielle d'un mot construit se calcule à partir de son sens construit. »
- (Corbin, 1993 : 64-65)

Nous avons donc ici la preuve que pour les partisans du modèle de Corbin, le sens du mot construit, outre le fait qu'il est le produit d'opérations linguistiques, participe aussi de la détermination de sa référence, et que par conséquent l'accès à la référence d'un mot construit se fait en langue<sup>126</sup>.

<sup>122</sup> Analyse déjà esquissée par Temple (1996 : 216-225)

<sup>123</sup> A savoir, comme c'était le cas pour *chinoiserie*, des propriétés.

<sup>124</sup> Temple (1996 : 203) rappelait qu'elle préférait utiliser la terminologie de méronymie « eu égard à [d]es emplois divers du nom *synecdoque* »

<sup>125</sup> Comme ne l'attestent justement pas les dictionnaires, Dal et Temple révèlent par le biais de certaines citations que *viennoiserie* possède des référents aussi divers que des propriétés, les fameuses pâtisseries, mais bien plus encore « des calèches, le Biedermeier, des rites alimentaires, etc. » (1997 : 106)

<sup>126</sup> L'article de Corbin & Temple (1994) que nous ne présenterons pas corrobore encore cette hypothèse.

Il apparaît clairement que le modèle de Corbin, qui dès son élaboration avait pour principe d'être un modèle associatif et stratifié, continue de l'être au niveau de sa modélisation sémantique. En effet, tout comme pour sa forme, le sens d'un mot construit se dessine pas à pas selon une procédure hiérarchisée. Le sens se construit d'abord dérivationnellement (le produit en est alors le sens prédictible), puis s'affine et se précise sémantiquement (selon le(s) sens dérivé(s) « qui formule[(nt)] le sens résultant de l'application d'un mécanisme sémantico-cognitif à des propriétés issues du SP [sens prédictible] »<sup>127</sup> (Corbin, 1993 : 77). Enfin, en dernière instance, le dernier niveau, le niveau référentiel « formule la façon dont le sens prédictible dérivationnellement ou dérivé sémantiquement permet au mot défini de référer à des catégories qu'il configure d'une certaine façon. » (*id.* : 78). C'est cette procédure très protocolaire qui avait d'ailleurs fait dire à Temple que « le sens du mot *chinoiserie* a donc été bâti, étage par étage, au fur et à mesure de l'intervention des différents procédés réguliers concernés » (1996 : 208-209).

### 3.2.3. Nouvelles perspectives sémantiques

Alors que Dal poursuit sa recherche de façon orthodoxe en emboîtant le pas à Corbin, c'est-à-dire en cherchant à améliorer le modèle dérivationnel associatif, Temple semble plus encline à élargir le champ de son étude, mais toujours à partir de l'analyse sémantique des mots construits. Chose importante dans l'histoire d'un modèle réputé rigide, Dal admet les faiblesses du « principe d'unicité catégorielle », alors fer de lance du modèle de 1987. Mais revu à la baisse, puisque Corbin reconnaît dès 1991 que « l'unicité du rapport catégoriel souffre quelques entorses sémantiquement explicables, dans des domaines précis comme ceux des suffixes évaluatifs et des préfixes spatio-temporels » (citation de Dal, 1997 : 109). Le principe d'unicité catégoriel qui imposait, rappelons-le, qu'une RCM ne soit appliquée qu'à une catégorie de base, et à une seule, et ne construise qu'une catégorie et une seule, est finalement jeté aux oubliettes et remplacé par ce que Dal nomme le « principe d'unicité sémantique ». Par principe d'unicité sémantique, il faut entendre que « les contraintes catégorielles pesant sur l'application des opérations dérivationnelles sont désormais indexées à l'instruction sémantique spécifique à chaque opérateur morphologique. » (Dal, 1997 : 110). En fait, le modèle a dû intégrer, devant l'évidence, le fait que l'instruction sémantique de certains « opérateurs de construction » (*ibid.*), comme le préfixe *a-* par exemple<sup>128</sup>, est

<sup>127</sup> A ce stade interviennent les spécificités sémantiques inhérentes à l'affixe en jeu dans le procédé dérivationnel et à celles de la base employée (ses propriétés particulières).

<sup>128</sup> En effet comme le mentionne Dal (1997 : 110), le préfixe *a-* sélectionne des bases nominales, adjectivales ou

clairement tournée vers la polycatégorialité des bases. Ce point est très intéressant pour l'ensemble du modèle. En effet, si comme l'explique Dal à travers certains exemples « les opérateurs morphologiques ont des conditions optimales d'application, transgressables jusqu'à un certain point<sup>129</sup> » (*id.* : 111) force est de constater que pour ce qui est du modèle dérivationnel associatif<sup>130</sup> :

- i) dans la balance des procédés dérivationnels, les procédés sémantiques pèsent plus lourd que les procédés morphologiques somme toute assez limités, et par conséquent que
- ii) dans ce dérèglement nécessitant maints ajustements sémantiques c'est bien la sémantique qui donne du fil à retordre à l'analyse du lexique construit<sup>131</sup>.

Temple, quant à elle, explore des pistes nettement plus périlleuses. Toujours à la recherche des liens qui unissent sens des mots construits et référence, elle pousse plus loin ses investigations en étudiant les « rapports entre le sens des mots, leurs référents et [l]es représentations du monde. » (1999 : 34). L'entreprise est de taille, puisqu'elle se situe exactement au cœur des débats en sémantique lexicale. Temple montre que si certaines entités peuvent être définies à partir d'opérations linguistiques comme c'est le cas pour les mots construits, d'autre en revanche, et c'est le cas par exemple du mot *voiture*, obéissent à des approches plus complexes. Face à l'extraordinaire diversité des entités nommées *voiture*, Temple remarque que si certaines entités répondent à la définition sémantique d'entités possédant la propriété « [CAPABLE DE PERMETTRE LA RÉALISATION D'UN TRANSPORT] » (1997 : 48), sens qui semblerait être directement issu du sens du mot construit latin *vectura* et conservé comme tel jusqu'à nos jours, d'autres, celles qui ne correspondent pas à la définition de ce mot, ne sont l'objet d'aucune catégorisation lexicale mais participent à d'autres saisies du monde, cette fois non langagière, même si selon Temple « la catégorie définie par le sens de voiture subsume des catégories formées hors de la langue. » (*id.* : 50). D'où le constat suivant qu'« un nom peut nommer le résultat de deux types de catégorisation, l'une sémantique, l'autre non sémantique. » (*ibid.*). L'esquisse (trop) rapide de cet article, permet de

---

verbales (*lourd<sub>A</sub>* / *alourd(ir)<sub>V</sub>*, *lune<sub>N</sub>* / *alun(ir)<sub>V</sub>*, *men(er)<sub>V</sub>* / *amen(er)<sub>V</sub>*).

<sup>129</sup> Ainsi de façon tout à fait exacte, Dal remarque que « l'instruction sémantique spécifique au suffixe *-eur* consiste en un marquage d'agentivité. Étant donné cette instruction sémantique, il demande idéalement à s'appliquer à des bases verbales exprimant des procès à l'effectuation desquels correspond un agent habituel privilégié. À défaut, il s'applique à des bases nominales dénommant des procès dont l'effectuation met en jeu un agent habituel privilégié. Quand, dans le lexique, attesté ou possible, aucune unité lexicale ne satisfait l'une ou l'autre des conditions précédentes, le suffixe sélectionne des bases nominales dénommant la caractéristique, l'objet, le résultat spécifique d'un procès. » (Dal, 1997 : 111)

<sup>130</sup> Remarque que nous pourrions élargir à toute analyse en morphologie dérivationnelle.

<sup>131</sup> C'est du moins ce qui ressort de cet article.

se faire une idée de l'évolution sémantique qui s'est effectuée au sein du modèle de Corbin. En effet, il apparaît clairement que certains points restent fragiles, et l'exemple du mot *voiture* en est une belle illustration : Temple qui, quelques années plus tôt, prônait un sens des mots construits qui ressortirait exclusivement de procédés langagiers, admet à présent l'interférence d'autres saisies du monde, et utilise même de son propre aveu «des résultats de recherches en psychologie cognitive» (1999 : 51), et d'autre part utilise une méthodologie surprenante lorsqu'elle se sert du sens construit prédictible de *vectura*, qui a perduré certes, pour le confondre avec le sens de *voiture*. Ce qui est remarqué ici est d'autant plus surprenant que selon le principe de stricte synchronie du modèle, le mot *voiture* devrait se placer dans la catégorie des mots non construits ou au mieux dans la catégorie des mots complexes non construits.

Au vu des nouvelles perspectives présentées à partir de deux auteurs comptant parmi les plus proches du modèle associatif, nous ne pouvons que constater certaines dérives théoriques au sein même d'un courant théorique aux cloisons très étanches. Nos propos ne visant cependant ni à les défendre ni à les colmater, nous nous en limiterons à ce simple bilan.

#### 4. La psycholinguistique comme modèle alternatif aujourd'hui?

Aucun modèle théorique ne concurrence sérieusement le modèle de Corbin en matière de morphologie dérivationnelle à ce jour. Si certains auteurs se réclament de Culioli pour traiter certains préfixes<sup>132</sup>, les autres travaux sur la dérivation, souvent isolés d'ailleurs, paraissent obsolètes (ex. Ferreux (1998) déjà cité ou Debaty-Luca (1985) dans une visée de grammaire fonctionnelle) quand ils ne sont pas complètement médiocres (ex. Hong (1997)).

Seul l'angle psycholinguistique nous semble constituer actuellement une voie parallèle digne d'intérêt, c'est pourquoi nous souhaitons ici y consacrer quelques lignes. Nous présenterons deux travaux s'inscrivant résolument dans une optique psycholinguistique<sup>133</sup>. Cet angle de recherche est intéressant à bien des égards et complèterait bien une analyse purement grammaticale en ajoutant une perspective d'étude cognitive dont l'apport serait déterminant dans la recherche de relation existant entre la psychologie du locuteur et sa compétence lexicale. Pourtant, il faudra reconnaître qu'en ce qui concerne les travaux suivants, les résultats observés demeurent souvent rudimentaires (cf. Cordier *et al.*, 1998) ou alors sujets à des suppositions plus qu'à de réelles observations scientifiques (Colé, 1987). Peut-être faut-il

<sup>132</sup> Voir plus loin Franckel (1997), Franckel & Lebaud (1991), Jalenques (2002) et Paillard (2002).

<sup>133</sup> Nous aurions pu évoquer aussi les travaux de Babin (1998) et Meunier (2003), mais ils restent très sommaires.

admettre que, malgré l'immense avancée en matière d'innovation technologique notamment informatique, les outils d'analyse ne sont, soit pas à la hauteur des espérances, soit mal utilisés<sup>134</sup>.

Cordier et son équipe relatent l'expérience menée sur 28 sujets, étudiants de lettres de 1<sup>re</sup> année de 1<sup>er</sup> cycle, comprenant autant de latinistes<sup>135</sup> que de non latinistes, dont le but était d'identifier la « conscience dérivationnelle ». Ainsi, l'expérience fondée sur une succession de tests mesurerait « l'aptitude d'un locuteur natif soit à insérer une unité lexicale isolée dans une famille > [sic] morphosémantique soit à repérer une relation morphosémantique entre deux unités lexicales. » (Cordier *et al.*, 1998 : 130). Il s'agissait, à partir de 36 couples de mots simples et construits (ou parfois simplement complexes selon la terminologie de Corbin, comme *écrivain* par exemple) ou construits tous les deux<sup>136</sup>, de repérer, via le temps de réponse dès l'apparition à l'écran de chaque couple et via le nombre d'erreurs, la capacité qu'a chaque locuteur à décider si oui ou non les deux mots appartiennent bien à la même famille morphosémantique. Evidemment, les résultats de cette enquête ne surprennent guère. En règle générale, le groupe de latinistes est plus à même de reconnaître (et avec moins d'erreurs) une paire de dérivés issus de la même base surtout quand il s'agit de deux mots construits<sup>137</sup>. D'autre part, lorsqu'il s'agit de prendre une décision, il apparaît que la similitude sémantique prend le dessus sur la similitude orthographique dans le choix de la réponse quel que soit le type d'étudiants interrogés<sup>138</sup>.

Colé soutient, dans sa thèse de doctorat qui prend pour fondement théorique les premiers articles de Corbin, et compte tenu des résultats de certains travaux en faveur d'un traitement différentiel de la nature de l'information fournie par le début et par la fin d'un mot, que « l'information véhiculée par les suffixes est essentiellement syntaxique, [alors que] celle véhiculée par les préfixes est principalement associée aux propriétés sémantiques du mot dans lequel ils sont insérés. » (1987 : 115). Colé se fonde sur l'idée selon laquelle l'information varie et est plus importante et prégnante cognitivement compte tenu du sens de lecture qui se

<sup>134</sup> C'est un des problèmes et pièges actuels en linguistique informatique. Le linguiste est rarement bien formé aux nouvelles technologies, et l'informaticien, lorsqu'il l'aide dans la conception d'outils de recherche, ne possède souvent pas les acquis théoriques et l'intuition grammaticale nécessaires à l'élaboration d'outils adéquats aux interrogations linguistiques.

<sup>135</sup> Etudiants ayant des connaissances du latin depuis le collège et le lycée.

<sup>136</sup> Ex. *frais* – *fraîcheur* / *déporter* – *portable* / *poser* – *déposition* / *invalider* – *invalidation* / *sûr* – *sécurité* / *homme* – *viril*, etc.

<sup>137</sup> Ce qui confirme l'influence déterminante de la connaissance du latin pour reconnaître la base et les affixes à partir de leurs étymons latins, donc en dernière instance de celle-ci sur la compétence dérivationnelle.

<sup>138</sup> Là encore cette remarque nous semble naturelle quand il s'agit d'une langue comme le français. Nous pensons que chaque locuteur natif sait intuitivement, compte tenu de la connaissance de sa langue, que l'orthographe du français parce qu'elle est capricieuse donc aléatoire n'est pas une garantie en soi contrairement au sens qui est en général mieux maîtrisé et offre donc plus de sécurité.

fait de gauche à droite dans les langues occidentales. Sur ce point nous sommes de son avis. Nous verrons en effet plus loin combien les préfixes sont associés à des relations sémantiques de repérages spatio-temporels en vertu de leurs instructions sémantiques particulières. Par contre, lorsque Colé affirme que « l'asymétrie observée entre mots préfixés et mots suffixés [traduit] une différence de procédures de traitement conditionnée par l'agencement linéaire de leurs composants morphémiques<sup>139</sup> », nous devons reconnaître que cette affirmation ne repose sur aucun résultat empirique mais simplement sur une hypothèse. En tout état de cause, cette hypothèse, à moins d'être sérieusement validée par d'autres travaux sur des bases scientifiques sérieuses, est plus que contestable. Nous verrons plus loin que quel que soit le degré de compétence dérivationnelle d'un locuteur, celui-ci va, pour interpréter un mot inconnu pour lui (par exemple *entarter*), devoir utiliser toute une série de procédures sémantico-cognitives (lien spatial unissant le référent de la base et du COD du verbe à partir de l'instruction sémantique du préfixe) lui permettant d'interpréter le sens du mot construit préfixé. Nous sommes là, il faut l'admettre, bien loin d'un simple accès « à partir de [la] forme de surface ».

## 5. Place et rôle des manuels dans la lexicologie française

La lexicologie tient depuis très longtemps une place importante dans les études littéraires et grammaticales en France. En effet, les concours de recrutement des professeurs de Lettres ont fait, et font encore, la part belle à l'étude lexicale. Dans l'épreuve 'étude grammaticale d'un texte postérieur à 1500' des générations de candidats ont eu à analyser des mots voire plus selon des critères bien précis (nature du mot, étymologie et première attestation, polysémie éventuelle, etc.) ; il en va de même, mais de façon plus nuancée, pour l'épreuve 'étude grammaticale d'un texte antérieur à 1500', où l'exercice d'évolution phonétique d'un mot latin vers le français moderne, directement empruntée à la tradition diachronique, réserve une place de choix à l'élément lexical aux dépens bien souvent de la syntaxe<sup>140</sup>. Par conséquent, il n'est pas étonnant de trouver bon nombre d'ouvrages consacrés

<sup>139</sup> Selon elle, « l'accès des mots suffixés s'effectuerait "via" leur racine, celui des mots préfixés s'effectuerait à partir de leur forme de surface » (Colé, 1987 : 120).

<sup>140</sup> La morphologie flexionnelle reste néanmoins plus prisée dans les études d'ancien et de moyen français, sans doute parce qu'elle est beaucoup plus complexe et variée, donc plus intéressante. Les épreuves de concours se concentrent par conséquent sur la morphologie flexionnelle de l'ancienne langue et les manuels destinés à y préparer les candidats reflètent cette tendance. De Gaston Zink et sa *Morphologie du français médiéval* (1989) à Thierry Revol et son manuel *Introduction à l'ancien français* (2000), les questions de morphologie dérivationnelle sont pour l'essentiel occultées. Buridant (2000 : 14) fait le constat de cette lacune, et s'en excuse même auprès des futurs lecteurs de sa grammaire dans ces termes : « Des contraintes éditoriales n'ont pas permis de retenir, dans la *Grammaire Nouvelle de l'Ancien Français* publiée [sic] aux éditions SEDES,



à ce sujet, qu'il s'agisse de manuels d'introduction ou de livres de vulgarisation. Nous avons pris le parti d'en examiner quelques-uns afin de rendre compte des tendances et des orientations en la matière, et de circonscrire les principaux aspects de la doxa lexicologique<sup>141</sup>.

### 5.1. Héritage structuraliste et post-structuraliste

L'essor des sciences humaines et de la linguistique en particulier dans les années 1970 dans l'université française a sans doute favorisé la publication d'ouvrages introductifs répondant aux attentes d'étudiants toujours plus nombreux. Nous avons donc sélectionné les manuels disponibles pour l'essentiel dans les bibliothèques en accès libre. Quatre ouvrages représentatifs de l'époque ont retenu notre attention. Il s'agit, chronologiquement, de Guiraud (1986 (1967<sup>1</sup>)), *Structures étymologiques du lexique français*, Rey (1970), *La lexicologie*, Guilbert (1975) *La créativité lexicale*, Picoche (1977) *Précis de lexicologie française* et Chaurand (1977) *Introduction à l'histoire du vocabulaire français*.

Les ouvrages de Guiraud et de Chaurand s'inscrivent très nettement dans une perspective historique, comme l'indiquent précisément leurs titres. L'objet de leur étude, le lexique, constitue un domaine de recherche infini, très imbriqué dans les questions socio-économiques, historiques et politiques rattachées à l'homme. De ce lien homme-lexique découle l'idée très conservatrice<sup>142</sup>, et déjà ancienne, de l'objet lexical considéré comme un bien précieux, le fameux «trésor», dont la tâche du lexicologue est de préserver le patrimoine et d'en comprendre le fonctionnement<sup>143</sup>. Guiraud cherche avant tout à réconcilier deux types de lexicologies, la première, historique et exhaustive, qui se réalise à partir de corpus étendus et représentée en tout premier chef par un Wartburg, dans laquelle on retrouve également le très ambitieux projet du *Trésor de la Langue Française*, et la seconde, davantage empreinte de modèles théoriques et qualifiée de « structurale » (cf. Introduction : 17-21). Il s'agit évidemment de dépasser la dichotomie diachronie/synchronie saussurienne sur laquelle repose

---

un dernier chapitre consacré à la morphologie dérivationnelle. Un tel chapitre devrait normalement faire partie de toute grammaire de l'ancien français ou d'autres périodes de la langue, tant il est vrai que le mode de formation et de dérivation des mots, à la frontière de la morphologie et du lexique, ne saurait être exclu d'un aperçu linguistique [...]. »

<sup>141</sup> Nous partons du principe que les manuels de type universitaire forment un consensus dans le sens où ils transmettent a priori les matériaux scientifiques de base attendus par les jurys de concours au-delà de toute considération partisane ou idéologique.

<sup>142</sup> Voire nationaliste lorsqu'elle est poussée très loin.

<sup>143</sup> Pour mesurer l'étendue de cette conception, on citera les propos d'Alain Rey dans la préface de l'ouvrage : « Au centre de cet immense domaine, investi d'un pouvoir exceptionnel : le lexique, les mots. Si les assemblages formels régis par la syntaxe manifestent obscurément – selon des milliers de langues, de grammaires différentes – les modulations de l'inconscient social humain, les unités du lexique et leur sémantique permettent d'appréhender plus directement cet inconscient avec tout le conscient, imaginaire ou positif, sensible ou rationnel, expressif ou démonstratif, de l'homme social. » (Guiraud, 1986 : 7)

en principe toute scientificité linguistique. L'ouvrage, de lecture malaisée parce que très disparate et s'étalant dans de longues digressions à propos de détails<sup>144</sup> n'est intéressant qu'au titre d'illustration d'une époque de grand foisonnement théorique et méthodologique, mais dont le lecteur actuel ne retiendra malheureusement qu'une vision chaotique. En effet, cohabitent, au risque souvent de se heurter, géolinguistique (à grand renfort de cartes), statistiques lexicales, filiations étymologiques à partir d'un étymon (manière wartburgienne) ou même parfois d'une base rudimentaire (*BIB-*) et, sous couvert d'innombrables références aux articles du *FEW*, inventaires lexicaux à partir de concepts, analyses sémantiques de type structurales effectuées sème par sème, opinions guillaumiennes, etc. Héritier de la tradition allemande et des lois phonétiques, et partisan du structuralisme, Guiraud tentait, toujours selon les propos d'Alain Rey, de « découvrir des régularités, des « lois » comparables en matière de morpho-sémantique. » (Guiraud, 1986 : 10, préface). Théoriquement, Guiraud devait allier une conception étymologique, faite de filiation entre l'étymon et son ou ses dérivés, filiation morphologique et sémantique, adoptant l'idée d'une « motivation du signe »<sup>145</sup> à une autre qui réponde au postulat structuraliste de « l'aléatoire du signe linguistique ». C'est chose faite, lorsque Guiraud explique que, si le lexique s'organise selon des principes ou « lois » répondant à une architecture très stricte (idée de système), son application dans la réalité (donc en discours) se heurte aux aléas de l'histoire. Ainsi :

« La portée de cette règle [« les mots qui ont des caractères morphologiques communs (des modes de formation communs) ont des propriétés sémiques communes, et inversement. » 1986 : 257-258] est toutefois limitée, d'une part par la polymorphie et la polysémie des modes de création lexicale ; d'autre part, par leur caractère contingent, qui en résulte. Ainsi, pour exprimer l'action verbale on dispose de plusieurs modèles : *le chant, la chanson, le lavage, le lavement*, etc. ; un mouvement répété peut être désigné soit par un composé tautologique (*tournevirer*), soit par un préfixe intensif (*trévirer*), soit par un suffixe fréquentatif (*virouler*), etc. [...] Aussi, chaque type de relation entre signifiant et signifié n'est qu'une tendance en puissance dont il dépend des hasards de l'histoire qu'elle soit ou non réalisée, dans la mesure où elle constitue un choix entre plusieurs possibilités. » (Guiraud, 1986 : 258). Ce compromis théorique se fait par l'intermédiaire du concept guillaumien de « signifié de puissance »<sup>146</sup>. Il

<sup>144</sup> Pourquoi et comment, par exemple, *boudin, boudinasse* a pris le sens de « femme qui se donne par vice au premier venu » (1986 : 83) lorsqu'il s'agit de présenter les « métaphores zoomorphiques ».

<sup>145</sup> « [...] la motivation du signe constitue un des postulats fondamentaux de notre étude. » (Guiraud, 1986 : 253)

<sup>146</sup> « [...] le signe lexical est à la fois libre et contraint, contingent et nécessaire, ouvert et fermé, informationnel et signifiant, et cela par une double orientation, pour reprendre la terminologie de Guillaume, en amont sur le signifié de puissance, en aval sur le signifié d'effets ; sur le système et sur le discours. Le signifié de puissance est intégré dans une structure, alors que les signifiés d'effet restent ouverts aux accidents de la

découle de cette conception le postulat selon lequel : « [...] le langage apparaît comme arbitraire au niveau de l'usage (au moins de l'usage non stylisé) et comme motivé au niveau du système. » (Guiraud, 1986 : 260)

L'ouvrage de Chaurand, qui se veut également historique et chronologique, examine l'enrichissement lexical selon certaines périodes déterminantes pour l'histoire de la langue, depuis l'ancien fonds gallo-roman (superstrat germanique, relatinisation et formation savante au moyen âge tardif, néologismes et emprunts au XVI<sup>e</sup> s. etc.) jusqu'à la période contemporaine, sujette quant à elle aux anglicismes et siglaisons ainsi qu'aux nouveaux vocabulaires de spécialités. Les études auxquelles fait référence Guiraud sont les études lexicales entreprises à l'époque telle celle de Guilbert sur *Le vocabulaire de l'aéronautique* (Chaurand, 1977 : 155) ou celle de Peytard sur les préfixations à la mode (*id.* : 167). La partie 'Elaboration des données actuelles' réserve quelques pages aux 'Mots construits' qui sont répartis en trois catégories : « la dérivation », « les sigles » et les « quelques écarts lexicaux » (comprenant créations argotiques et mots-valises). L'intérêt de ces pages tient surtout pour nous aux considérations de l'historien de la langue qui, bon connaisseur des modes de créations lexicales passées, nous confirme bien que les procédés actuels (« constructions par suffixation », « préfixation », « parasynthèse », « dérivations inverses ») ont été productifs depuis fort longtemps : « L'ancien français a mis en œuvre tous ces procédés. » (Chaurand, 1977 : 161)<sup>147</sup>. Ce qui nous conforterait dans l'idée d'un réel continuum linguistique, au moins sur la question de la construction lexicale, entre le français du moyen âge et le français actuel.

L'ouvrage d'introduction de Picoche, dont la finalité est clairement pédagogique<sup>148</sup> s'inscrit également, malgré lui, dans une double perspective : celle de l'historienne de la langue possédant une bonne culture diachronique et dialectale (mentionnons au passage deux précédentes monographies : Picoche, J., 1969, *Un vocabulaire picard d'autrefois : le parler d'Etelfay (Somme)*, Archives du Pas de Calais, Arras et Picoche, J., 1976, *Le vocabulaire psychologique dans les Chroniques de Froissart*, T. 1, Klincksieck, Paris), n'hésitant pas au besoin à dévoiler son érudition en la matière, et celle de la grammairienne de stricte obédience « classique » tout à fait capable de s'ouvrir à de nouvelles voies. Le résultat n'en est que plus

---

situation. » (Guiraud, 1986 : 259)

<sup>147</sup> Avec une certaine nuance, puisqu'il semblerait qu'une autre dynamique, que nous appellerons « émancipation » de la langue naissante vis-à-vis de la langue-mère (phénomènes morpho-syntaxiques bien connus, comme par exemple la transformation vers le futur périphrastique) aurait été un frein aux constructions dérivationnelles : « Cependant le premier mouvement de la langue a été, dans plus d'un cas, d'avoir recours à une démarche analytique, et la structure a été recherchée du côté de la tournure plutôt que de la transformation : par exemple la tournure déterminative a souvent été exclusivement en usage avant qu'un adjectif dérivé ait été attesté. » (Chaurand, 1977 : 161)

<sup>148</sup> Il s'adresse à des élèves des dernières classes de collège ou à des lycéens, et se termine par une trentaine de pages d'exercices pratiques.

surprenant, mais très caractéristique des années charnières qu'ont été les années 70-80. Ainsi, alors que l'auteur se place résolument dans une conception lexicologique tout à fait traditionnelle, étudiant par exemple « la famille de mots » qui se crée autour des radicaux *-jet-* et *-ject-* et de leurs combinatoires respectives selon que l'on y ajoute tel ou tel préfixe ou suffixe (cf. tableau : Picoche, 1977 : 113) et dont la réalisation sera effective *jet*, *projet*, *rejet*, *surjet*, *sujet* ou non *\*déjet*, *\*interjet*, *\*assujet*, tout en expliquant que « l'existence de familles à lexème variable relève d'une explication historique » (Picoche, 1977 : 115) c'est-à-dire en arguant que les « trous » ou « vides » que l'on retrouve dans certains paradigmes morphologiques sont le fait des aléas de l'histoire, quelques pages plus loin (et entre les deux son cœur balance), elle présente les thèses générativistes appliquées au lexique par Jean Dubois puis offre en complément bibliographique les travaux d'Anne Zribi-Hertz ou de Jean Peytard (*id* : 116-125). La clef du mystère (qui n'en est pas vraiment un) nous est donnée dans ces mêmes pages. En effet, Picoche garde en mémoire son passé pétri de lectures médiévistes et étymologistes et met en garde le lecteur contre des raccourcis théoriques trop rapides ; force lui est d'admettre que :

« Néanmoins, se contenter de cette présentation des choses [celle de Dubois dans sa *Grammaire structurale du français : la phrase et ses transformations*, 1969, Larousse, Paris] sans jamais parler de l'explication génétique des faits présenterait le danger de fermer les esprits à la notion même d'histoire de la langue et de causer, à un stade ultérieur, des confusions entre la notion d'évolution historique et celle de transformation chomskyenne. » (Picoche, 1977 : 116-117)

Picoche réussit au prix d'un savant compromis (Corbin en fera autant dix ans plus tard), à réconcilier la perspective historique et la perspective générative en mettant en parallèle créativité lexicale et créativité syntaxique comme appartenant respectivement au premier et au deuxième domaine, afin de clouer définitivement au pilori la perspective structuraliste qu'il fallait de toute urgence dépasser :

« La langue est créatrice, comme le montre à la fois la grammaire historique et la grammaire générative (alors que la grammaire structurale avait tendance à passer sous silence cet aspect des choses) ; non seulement elle est capable, à partir d'un nombre fini de mots, d'engendrer un nombre infini de phrases, mais encore, à partir d'un nombre fini de morphèmes, d'engendrer des mots nouveaux en nombre théoriquement illimité, au moyen des mécanismes de la **dérivation** et de la **composition**. » (*id* : 119-120)

Déjà dans *La créativité lexicale*, Guilbert avait rejoint les positions générativistes après avoir présenté la théorie structuraliste de Martinet et Togoby et celle plus guillaumienne de Pottier. Il défend, comme il l'avait fait dans son introduction au *Grand Larousse de la langue française (GLLF)* en 1971 (voir Lexicologie française : le souffle nouveau du générativisme), une conception qui, comme celle de Picoche, « [...] n'oppose plus la création de phrases et la création de mots. » (Guilbert, 1975 : 129), mais, contrairement à cette dernière, se coupe de toute perspective historique. Rappelons simplement que, selon lui, la préfixation et la composition participent d'une « transformation de caractère syntagmatique issue d'une phrase matrice » (Guilbert, 1975 : 216-217), idée reprise à Darmesteter, comme nous le montre l'exemple suivant :

« S [salaire] est avant le salaire → S [salaire] qui est avant le salaire → le présalaire »

Evidemment cette manière de voir les choses sonne le glas des travaux lexicaux traditionnels et structuralistes, et ouvre de nouvelles perspectives méthodologiques auxquelles le modèle de Corbin servira ensuite de référence<sup>149</sup>. Notons cependant que quatre manuels récents au moins sont encore suffisamment influencés par une vision historisante de la création lexicale pour renvoyer de façon assez systématique à l'étymologie ou à l'histoire de la langue tout en assimilant les théories linguistiques du moment<sup>150</sup>.

## 5.2. La période actuelle

Le nouvel intérêt porté aux études lexicales dans le monde anglo-saxon et en France sous l'impulsion de Danielle Corbin et de son courant a eu, comme nous déjà l'avons vu, des conséquences importantes dans la recherche en lexicologie, puis dans un second temps dans sa vulgarisation scientifique, puisqu'une décennie après la publication de la thèse de Corbin de 1987, c'est-à-dire dans les dix dernières années, de nombreux manuels abordant la question du lexique ont vu le jour.

Afin de bien mesurer l'influence et l'importance de Corbin sur la pensée lexicologique actuelle, et donc sur la doxa établie via les manuels destinés aux étudiants, il suffit d'observer

<sup>149</sup> L'influence de l'hypothèse lexicaliste est nette, et Picoche a été sensible à l'article de Chomsky, traduit sous le titre *Remarques sur la nominalisation*, in *Questions de sémantiques*, 1975, Seuil, Paris paru en anglais en 1970 dont elle mentionne les références.

<sup>150</sup> Cette tendance se retrouve aussi dans l'ouvrage de Rey (1970) dont nous ne détaillerons pas le contenu, mais qui propose de façon commentée une lecture d'extraits de la littérature lexicologique depuis ses sources les plus anciennes (Pānini ou Aristote) jusqu'aux auteurs contemporains (Dubois, Baldinger et même Chomsky) en passant par Port-Royal ou von Humboldt. Elle marque une période où souci d'innovation allait de pair avec réflexion sur le passé et sur la tradition lexicologique et lexicographique.

que sur les six manuels que nous avons choisi de présenter, quatre au moins sont liés de près ou de loin au modèle associatif développé à Lille.

Dans *Initiation à la lexicologie française* de Gaudin & Guespin, ouvrage sans doute le plus proche de la pensée corbinienne, les références sont explicites puisque les auteurs indiquent clairement que : « [leur] présentation de la dérivation s'inscrit nettement dans une perspective inspirée par les travaux de Danielle Corbin, simplifiée à dessein. » (2000 : 252). Le modèle dans lequel il s'inscrit penche clairement pour une autonomie du lexique au niveau de sa grammaire c'est-à-dire de sa formation selon des règles<sup>151</sup> au même titre que les règles de création phrastique pour le domaine de la syntaxe. Ainsi, suivant les premiers préceptes de Corbin : « L'ensemble des modes de formation permettant la création de dérivés forment un système dérivationnel. Celui-ci se présente comme une **grammaire lexicale** : il est constitué d'un ensemble de règles permettant d'engendrer un nombre infini de formes, tout comme la grammaire d'une langue permet d'engendrer un nombre infini de phrases. » (2000 : 259). Il en va naturellement de même pour la terminologie adoptée qui est directement empruntée à Corbin, qu'il s'agisse de « mot construit », « mot simple », « base », « sens prédictible », « sens attesté », etc., comme c'est le cas également pour Mortureux où les références à Corbin dans la partie *La morphologie lexicale : notions fondamentales* (1997 : 19-31) notamment, sont nombreuses.<sup>152</sup>

Le manuel de Lehmann & Martin-Berthet (1998), *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologie*, reste très proche des conceptions corbiniennes, notamment sur la notion d'opération dérivationnelle (qui s'oppose à la simple concaténation d'éléments)<sup>153</sup> et de la terminologie employée. Le manuel oscille cependant entre certaines conceptions actuelles directement issues de la recherche de Corbin, par exemple sur la question de la parasyntèse<sup>154</sup>, et d'autres plus réservées voire contradictoires avec la stricte obédience corbinienne. Ainsi par exemple :

<sup>151</sup> Ces règles entrent dans la « néologie formelle » (création d'une nouvelle entité formelle accompagné d'un changement de sens) qui se distingue de la « néologie sémantique » qui est une « « innovation [...] au seul niveau du sens » (2000 : 251). En vertu de ces règles de génération lexicale, le lexique est considéré comme éminemment régulier, ce que Gaudin & Guespin nomment « homogénéité d'un **système gouverné par des règles** » (*id.*) La notion de règle se retrouve également dans *La lexicologie entre langue et discours* de Mortureux (1997 : 24)

<sup>152</sup> Même certains exemples empruntés à Corbin se retrouvent dans les deux ouvrages, comme c'est le cas du désormais fameux *roi/royaume* repris par Gaudin & Guespin (2000 : 267) et Mortureux (1997 : 21).

<sup>153</sup> « Dans l'optique dérivationnelle, le mot est un produit : on suit le mouvement inverse de sa production par le système de la langue. En synchronie, la **dérivation** est une relation orientée entre un mot et un autre mot, qui est sa **base**. » (Lehmann & Martin-Berthet, 1998 : 110).

<sup>154</sup> « Ces exemples [*affaiblir*, *enlaidir* et *défraîchir*] ont été considérés comme des parasyntétiques car la dérivation ajoute simultanément un segment gauche et un segment droit ; mais le segment droit n'est pas un affixe : c'est une désinence, qui est la marque du changement de catégorie (cf. D. Corbin, 1987, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, vol. I, p. 129). » (*ibid.*)

« L'idée de système dérivationnel se heurte à l'irrégularité : la morphologie lexicale apparaît souvent, au regard de la morphologie flexionnelle en particulier, comme peu systématique et dominée au contraire par les caprices de l'usage et les décisions arbitraires de la norme. » (1998 : 111)

Les références bibliographiques renvoient à Corbin ou aux partisans du modèle associatif et stratifié comme Françoise Kerleroux ou Martine Temple.

Se référant aux mêmes auteurs et partageant la même terminologie, Apothéloz (2002) reste également très sceptique quant à la régularité du système lexical. Ainsi selon lui :

« On observera également que les mécanismes de la flexion et ceux de la dérivation se distinguent par leur systématique, et donc leur prévisibilité. Ainsi, hormis quelques cas de défektivité (comme *braire* ou *éclore*), un verbe peut toujours être conjugué à n'importe quelle personne de n'importe que temps ; tandis que d'une base donnée, beaucoup de dérivés pourtant théoriquement possibles ne sont jamais produits et n'ont donc d'existence que virtuelle. » (2002 : 14)

Hormis cette divergence de point de vue, l'entreprise menée tout au long de l'ouvrage est toujours très proche du modèle de Corbin. Au niveau de l'analyse sémantique par exemple, Apothéloz partage le principe de « compositionnalité » (2002 : 24) du sens du mot construit, et du caractère prédictible de ce dernier<sup>155</sup>, ce qui évidemment le rapproche nettement d'une conception constructiviste de la morphologie lexicale, même si d'autres références viennent s'y greffer comme certains principes de « morphologie naturelle », entre autres, la notion de « diagrammaticalité ».

Les manuels de Niklas-Salminen (1997) et de Huot (2001) restent à l'inverse éloignés du modèle de Corbin. Niklas-Salminen conserve une position très traditionnelle en matière de morphologie dérivationnelle, reprenant par exemple la notion de parasyntèse selon les critères très anciens d'adjonction simultanée d'un préfixe et d'un suffixe et l'appliquant à l'exemple très ancien du verbe *embourgeoiser* (1997 : 63), c'est-à-dire en ne tenant absolument pas compte de sa réfutation par Corbin et d'autres. Le lexique continue d'être le lieu de toutes les irrégularités, comme le laissent entendre les lignes qui suivent :

« [...] le lexique, au lieu de former un système au sens strict, constitue un ensemble ouvert et non autonome. On ne peut pas en donner une description systématique ou simple,

---

<sup>155</sup> « Le sens d'un dérivé est dit "compositionnel" s'il est prédictible à partir du sens des morphèmes qui le composent. » (Apothéloz, 2002 : 50)

mais seulement des descriptions complémentaires, selon le point de vue adopté. En effet, le lexique apparaît comme un tout extrêmement chaotique. Reflet de la multiplicité du réel, il constitue la réserve où les locuteurs puisent les mots au rythme de leurs besoins. » (1997 : 13)

Huot, quant à elle, explore de nouvelles voies en dehors de toute affinité particulière avec un quelconque modèle. Son propos est de montrer la difficulté que rencontre le morphologue lorsqu'il s'agit de segmenter un mot. Son but est aussi d'éviter la multiplication abusive du nombre d'affixes en limitant la liste au profit de segments de jonction (entre la racine et le suffixe par exemple), de simple usage phonétique ou graphique, ou de recourir si besoin est à des notions syntaxiques afin de régler des problèmes prétendus exclusivement morphologiques<sup>156</sup>. Ne s'inscrivant dans aucune tentative de formalisation et échappant à toute entreprise systématique, le manuel de Huot n'en apparaît pas moins obscur pour ne pas dire hermétique.

A l'inverse, et pour finir, il nous faut signaler le *Que sais-je ?* consacré à la lexicologie de Roland Eluerd, paru en 2000, et que nous pourrions ranger du côté des manuels d'introduction, dans la mesure où bien souvent les étudiants y trouvent une synthèse objective des notions de base. S'il apparaît qu'« entre tous les « Que sais-je ? » traitant du langage ou des langues, aucun n'avait encore été exclusivement consacré à la lexicologie. » (2000 : 3), sa publication reflète bien la reconnaissance tardive d'une discipline, ou du moins son entrée dans un champ disciplinaire bien défini. Son utilité tient à l'examen des nombreuses problématiques soulevées par cette dernière du fait de sa situation ambiguë, au carrefour des études sur les vocabulaires, de la morphologie dérivationnelle ou encore de la sémantique lexicale. Certes, les propos de Roland Eluerd restent profondément ancrés dans la tradition lexicologique française des années 60-70, c'est-à-dire d'une lexicologie traitant des diverses formes de lexiques<sup>157</sup>, lui-même ayant travaillé sur le vocabulaire de la sidérurgie française au XVIII<sup>e</sup> s., et les références auxquelles il fait appel sont celles d'investigations lexicales relativement anciennes (Robert-Léon Wagner, Georges Matoré, Jean Dubois, Louis Guilbert ou Alain Rey). Evidemment la méfiance à l'égard du modèle de Corbin est à peine dissimulée (2000 : 39-45)<sup>158</sup>.

<sup>156</sup> Ainsi par exemple, le changement catégoriel appelé parfois « dérivation impropre », et que la morphologie explique en utilisant la notion de morphème zéro, ou que Corbin nomme « règle de conversion morphologique », relèverait d'un procédé syntaxique, et serait une « distorsion » entre la distribution d'un terme appartenant à une partie du discours bien définie, et la position syntaxique exceptionnelle qu'il va occuper au sein de la phrase. (Huot, 2001 : 146).

<sup>157</sup> « La lexicologie ne manque pas de besogne. Du programme de mémoires et de thèses dressé par G. Matoré en 1953, presque rien n'a été accompli. Des vocabulaires entiers demeurent mal connus [...]. La lexicologie est l'étude des vocabulaires : le travail ne fait que commencer. » (2000 : 124)

<sup>158</sup> Faisant pendant à cet ouvrage, le *Que sais-je ?* de Jean Pruvost et de Jean-François Sablayrolles, *Les néologismes* paru en 2003 aux PUF, est entièrement nourri de références corbiniennes, notamment dans la



## Chapitre II- Les contributions de la romanistique germanophone

L'école romaniste germanophone dont la tradition historico-comparative remonte au XIX<sup>e</sup> siècle avec les premiers travaux comparatistes d'un Humboldt ou philologiques d'un Diez, a connu elle aussi des prolongements divers au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Nous parlerons donc, dans les lignes qui suivent, plutôt de traditions, et plus de tradition unique.

Les études romanes débutèrent avec l'étude comparée des langues (indoeuropéennes) et visèrent aussi bien en dialectologie qu'en phonétique historique l'étude des mots selon leurs évolutions (diatopiques ou diachroniques). Le lexique fut donc très tôt un objet d'étude majeur pour la recherche germanophone. Le courant philologique coïncide, par exemple, dans l'analyse et l'édition de textes, avec l'établissement de glossaires et de lexiques. La dialectologie devait donner naissance, quant à elle, à d'innombrables travaux lexicologiques et lexicographiques. La méthodologie scientifique et positiviste qui a conduit les néogrammairiens (*Junggrammatiker*) à postuler des « lois phonétiques » pour rendre compte de l'évolution historique des sons demeurera, tout comme celle employée dans l'élaboration d'atlas linguistiques ou de dictionnaires étymologiques constitue indéniablement un héritage intellectuel important pour la romanistique germanophone, surtout dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

### 1. Tradition historique et étymologique

La tradition historique et étymologique se poursuit au XX<sup>e</sup> siècle en diverses ramifications, dont nous ne citerons que les deux principales. Géolinguistique et dialectologie, tout d'abord, convergent dans le courant onomasiologique des « mots et des choses » (*Wörter und Sachen*). Ce courant produira un grand nombre d'études lexicales consacrées à la dénomination de termes de la vie rurale ou matérielle, mais s'essoufflera rapidement. La lexicographie étymologique connaît, quant à elle, un essor considérable et ouvre la voie à une réflexion sur la formation des mots. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la partie que le lexicographe suisse Meyer-Lübke consacre à l'étude des procédés lexicaux dans sa *Grammaire historique de la langue française*, intitulée *Wortbildungslehre*, texte qui constitue encore aujourd'hui, selon Roques (1990, 511) « l'ouvrage d'ensemble le plus clair pour l'enseignement », pour se convaincre de l'intérêt porté à cette époque au lexique. Pour la

---

partie consacrée aux modes de constructions du lexique.

préfixation qui nous intéresse plus particulièrement, Meyer-Lübke distingue les préfixes en fonction des catégories auxquelles aboutissent les mots nouvellement créés (*Nominalbildung* vs *Verbalbildung*) en prenant soin de séparer, dans une visée clairement étymologique, les préfixes d'origine populaire ou hérités (*Erwörtliche Präfixe*) des préfixes d'origine savante (*Latinisierende Präfixe*). L'aspect sémantique n'est pas négligé pour autant, puisqu'un regroupement onomasiologique est effectué autour de concepts comme « temps » et « lieu » (*Ort- und Zeitverhältnisse*) ou « degré » (*Gradausdrücke*) par exemple.

On ne saurait parler de lexicographie étymologique du français sans évoquer le *Französisches Etymologisches Wörterbuch (FEW)* commencé à la fin des années 20 par Wartburg. Ce dictionnaire étymologique, continué aujourd'hui à Nancy<sup>159</sup>, constitue pour le domaine gallo-roman, c'est-à-dire pour le français et tous ses dialectes, l'occitan et le franco-provençal, une source d'informations inégalable. L'exactitude des datations des mots qu'il contient fait d'ailleurs toujours autorité dans les différents dictionnaires de langue actuels. En cela le *FEW* est devenu pour le domaine gallo-roman, voire roman, une œuvre de référence<sup>160</sup>. La visée étymologique de la lexicographie de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a généré finalement quantité de travaux lexicologiques qu'il serait impossible d'énumérer ici, tant sur la question de la préfixation que de la suffixation, jusque dans les années cinquante. Dans le prolongement de l'œuvre de Wartburg, on mentionnera à titre d'exemples, les thèses de Baldinger et Hasselrot, dédiées respectivement aux suffixes collectifs et aux formations diminutives<sup>161</sup>. En règle générale, les monographies écrites à cette époque manquent d'assises théoriques, ce qui constitue sans doute leur grande faiblesse. Malgré l'immense avancée méthodologique de la lexicographie d'alors et son grand savoir faire, l'étude de la formation des mots souffre encore de sérieuses lacunes théoriques que le structuralisme viendra en partie combler.

## 2. Le modèle structuraliste de Coseriu

<sup>159</sup> Depuis 2001, refonte des lettres A (vol. 25, achevé) et B, et élaboration d'un index raisonné

<sup>160</sup> Le domaine italo-roman possède quant à lui le *LEI*, débuté en 1979 par Max Pfister, élaboré dans le même esprit d'exhaustivité que le *FEW*.

<sup>161</sup> BALDINGER, K., 1950, *Kollektivsuffixe und Kollektivbegriff. Ein Beitrag zur Bedeutungslehre im Französischen mit Berücksichtigung der Mundarten*, Berlin, Akademie Verlag.

HASSELROT, B., 1957, *Etudes sur la formation diminutive dans les langues romanes*, Uppsala, Lundequist.

La romanistique germanophone des années cinquante a été fortement influencée par le courant structuraliste. Cette nouvelle tradition rompt d'une certaine manière avec la tradition historique, puisqu'elle va s'attacher à étudier la langue à l'intérieur d'un système structuré et stable de signes (qui s'opposent), non plus selon sa variation dans le temps, mais selon un état correspondant à un moment précis de son histoire (cf. la dichotomie saussurienne diachronie vs synchronie). Coseriu, figure de proue du courant structuraliste en Allemagne, influencera une tradition structuraliste grâce à des travaux théoriques d'envergure<sup>162</sup> dont la portée fut grande pour la lexicologie romaniste. Les principes théoriques, absents pour l'essentiel dans les études lexicales antérieures, c'est-à-dire dans les études étymologiques, mais établis de façon rigoureuse par Coseriu, perdurent encore aujourd'hui. En théoricien de la langue, Coseriu offre une vision d'ensemble du lexique, en proposant une théorie sémantique de la formation des mots élaborée sur la base de sa *théorie sémantique structurale*. La théorie de la formation des mots de Coseriu se veut sémantique et structurale. Dès lors elle s'intéresse uniquement au *signifié* conçu comme « le contenu donné exclusivement par la langue en tant que systèmes de fonctions distinctives et oppositives [...] soigneusement distingué de la désignation qui, par contre, est le rapport entre les signes et la réalité extralinguistique nommée par ceux-ci [...] ». (Coseriu, 1982 : 3). La langue, nous le voyons bien, est envisagée comme un système autonome et les sens lexicaux analysés en dehors de toute référence extralinguistique. Ce principe de base doit servir à construire un modèle capable d'étudier la « formation des mots [qui] désigne [...] l'ensemble des procédés plus ou moins réguliers dont une langue dispose pour former des lexèmes secondaires. » (*ibid.* : 4). Sont stigmatisées à ce titre les théories de formation de mots qui associent « expression » et « contenu »<sup>163</sup> et/ou confondent la « désignation » et la « signification »<sup>164</sup>. La parution récente d'un ouvrage reprenant une série d'articles écrits ou traduits en français, *L'homme et son langage*, nous permet de mesurer l'orthodoxie de Coseriu en matière de structuralisme, mais aussi et surtout l'extrême soin apporté à la méthodologie. En effet, Coseriu construit sa théorie lexicale étape par étape en redéfinissant et opposant au préalable chaque concept linguistique selon des distinctions toutes structuralistes. Sont distingués par exemple, synchronie/diachronie, « architecture »/« structure » de la langue, « système »/« norme », ou encore « signification »/« désignations » (cf. Coseriu, 2001a). Ces précautions méthodologiques sont

<sup>162</sup> COSERIU, E., 1977, *Principios de semántica estructural*, Madrid, par exemple.

<sup>163</sup> Les théories « associatives » donc. Selon Coseriu (1982 : 7) « l'étude de la formation des mots faite en même temps du point de vue de l'expression et du contenu est, on l'a vu, nécessairement incohérente. »

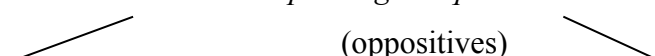
<sup>164</sup> Chez Coseriu, le *signifié*.

très précieuses selon nous, car elles évitent ensuite de fâcheuses confusions. La distinction opérée entre « *architecture* »/« *structure* » de la langue (*ibid.* : 239-244) nous a même paru à bien des égards fondamentale. Les variations géographiques (diatopiques), socio-culturelles (diastratiques) et de modalité expressive (diaphasiques) énoncées par Flydal, sont intégrées à l'architecture de la langue sous l'angle de la diversité, sans pour autant remettre en question la structure de la langue faite d'oppositions. De même, la nette distinction établie entre système et norme :

« La norme comprend tout ce qui, dans la « technique du discours », n'est pas nécessairement fonctionnel (distinctif), mais qui est tout de même traditionnellement (socialement) fixé, qui est en usage commun et courant de la communauté linguistique. Le système, par contre, comprend tout ce qui est objectivement fonctionnel (distinctif). La norme correspond à peu près à la langue en tant qu'« institution sociale » ; le système est la langue en tant qu'ensemble de fonctions distinctives (structures oppositionnelles). » (Coseriu, 2001a : 246)

aurait évité à Corbin de longues et fastidieuses digressions sur la question de la différence de traitement entre les mots construits régulièrement (ils appartiendraient au système de la langue) et ceux qui échappent à une formation régulière mais sont néanmoins attestés (ils seraient le produit aléatoire de la norme). La formation des mots est envisagée par Coseriu comme une grammaticalisation du lexique. Il faut entendre par grammaticalisation, un système de « relations paradigmatiques secondaires » fondé sur des « procédés formatifs sémantiques » développé à partir d'unités de départ constituant le lexique primaire. Trois types de procédés formatifs sémantiques fondamentaux sont retenus : la « modification » (sans modification de la catégorie grammaticale), le « développement » (avec changement de la catégorie grammaticale) et la « composition » (deux unités lexicales liées par un rapport grammatical) (Coseriu, 1982 : 10), comme l'illustre le tableau ci-dessous (Coseriu, 2001b : 320) :

*Structures paradigmatiques*  
(oppositives)



PrimairesChamp lexical<sup>165</sup>

Classe lexicale

Secondaires

Modification

Développement

Composition

Sous l'étiquette « développement », Coseriu range, naturellement sans les citer, les procédés de préfixation et de suffixation. Si ce procédé de formation des mots est considéré comme « le plus intéressant » par ce dernier (1982 : 10), c'est parce qu'il permet de créer des chaînes de développements « en série orientée » de type : *nation*  $\equiv$  *national*  $\equiv$  *nationaliser*  $\equiv$  *nationalisation* (*ibid.*), où il n'est pourtant pas surprenant de rencontrer des lacunes lexicales<sup>166</sup>.

La conception de la formation des mots de Coseriu reste néanmoins très traditionnelle. La création d'unités secondaires se fait au moyen de procédés sémantiques selon les trois orientations citées plus haut. Contrairement aux générativistes pourtant, contre lesquels il s'inscrit en faux<sup>167</sup>, et qui souhaitent appliquer les règles syntaxiques de la phrase à la construction lexicale, Coseriu fait du lexique un domaine autonome dans lequel n'interagissent pas les mêmes fonctions grammaticales. Si l'on parle bien de « grammaticalisation du lexique » et qu'il s'agit bien d'une sorte de « grammaire du lexique », cette grammaire « ne doit pas être confondue avec la grammaire tout court, puisque dans ce cas, il s'agit à la rigueur d'autres fonctions « grammaticales », non pas de celles qui se présentent dans la morpho-syntaxe de la même langue. C'est pour cette raison que nous préférons parler de fonctions non pas « grammaticales » mais « paragrammaticales ». Ainsi par exemple, la formation collective implique sans doute une « pluralisation », mais il ne s'agit pas dans ce cas d'un « pluriel » pur et simple [...]. » (*ibid.* : 12-13). Les trois types de formations i) modification, ii) développement et iii) composition sont dès lors sous-catégorisés selon « la fonction syntaxique implicite de la base ». Pour le développement qui nous intéresse tout particulièrement, Coseriu distingue entre autres : le développement

<sup>165</sup> Le *champ lexical* est « une structure paradigmatique constituée par des unités lexicales se partageant une zone de signification commune et se trouvant en opposition immédiate les unes avec les autres. [...] Ainsi, par exemple, si l'on a le contexte : *j'ai été à Mayence pendant deux...*, le choix à opérer est limité au paradigme : *seconde, minute, heure, jour, semaine, mois, an* etc. [...]. » (Coseriu, 2001b : 321).

<sup>166</sup> « L'existence du développement en série en tant que procédé permet qu'on saute des étapes, c'est-à-dire qu'on crée des termes successifs sans que le terme impliqué antérieur existe effectivement dans la norme de la langue. » (Coseriu, 2001b : 327-328)

<sup>167</sup> « [...] l'alternative « étude de la formation des mots au niveau de la syntaxe ou au niveau du lexique ? », alternative qui, de nos jours, préoccupe tellement les générativistes de différentes couleurs, est dénuée de sens et de fondement rationnel et est fautive déjà en tant qu'alternative, puisque tout simplement la formation des mots ne peut pas appartenir ou bien à la syntaxe ou bien au lexique. » (Coseriu, 1982 : 16)

prédicatif (*partir*  $\equiv$  *départ*, *beau*  $\equiv$  *beauté*), le développement attributif (*des tropiques*  $\equiv$  *tropical* [...]), le développement d'objets prépositionnels (*en barque*  $\equiv$  *embarquer*, *de [la] barque*  $\equiv$  *débarquer*, *en riche*  $\equiv$  *enrichir*, *auf [den] Tisch*  $\equiv$  *auftischen*) (*ibid.* : 13).

La théorie sémantique structurale de Coseriu a connu des applications directes dans des travaux monographiques consacrés à la formation du lexique. Brenda Laca (élève de Coseriu), dans une thèse de 1986 intitulée justement *Die Wortbildung als Grammatik des Wortschatzes* (*La création lexicale comme grammaire du lexique*) étudia la nominalisation du sujet en espagnol selon ces mêmes principes. L'intérêt majeur de cette vaste monographie de plus de 600 pages est d'avoir scrupuleusement détaillé sa démarche scientifique. Sur près de 200 pages, Laca développe et augmente la théorie fonctionnelle de Coseriu tout en réfutant l'hypothèse lexicaliste des générativistes<sup>168</sup>. La grammaticalisation du lexique entendue comme ensemble de procédures sémantiques (*Die Strukturen als Verfahren : Grammatikalisierung des Wortschatzes*, 1986 : 23) pose bien sûr la question de l'irrégularité de la formation des mots comme question fondamentale :

« Betrachtet man das Wortbildungssystem einer Sprache als eine Art « Grammatik », d.h. ein System von Verfahren zur Bildung sekundärer lexikalischer Einheiten, das sich in der Anwendung bestimmter morphologischer Operationen [...] zum Ausdruck neuer, durch den Inhalt der jeweiligen Grundlage und die auf sie operierende inhaltliche Transformation fundierter Bedeutungen manifestiert, so erweist sich das Problem der „Irregularität“ als zentral für seine korrekte Erfassung. » (*id.*: 90)

Avant d'aborder son analyse empirique, Laca redéfinit et rediscute longuement des concepts comme *irrégularité(s) sémantique(s)*, distinguée des *lacunes lexicales* propres à la construction des mots (*Wortbildungslücken*) ou encore *productivité lexicale*.

Plus récemment, Waltraud Weidenbusch (1993) a appliqué la théorie de Coseriu à la préfixation française. La partie théorique de sa thèse (*Theoretische Grundlagen*, *ibid.* : 5-13) reformule le principe de grammaticalisation du lexique énoncé par Coseriu :

« Zu dem Begriff der « Grammatikalisierung » sind zwei Anmerkungen zu machen : 1. Jedes Wortbildungsverfahren impliziert eine Grammatikalisierung. Die Grammatikalisierung macht die Besonderheit der Wortbildung aus und lässt sie als „Grammatik der Wortschatzes“ erscheinen. 2. Die „Grammatik des Wortschatzes“

<sup>168</sup> « Die zwei « Fallen » des syntaktischen Ansatzes : Grammatik der Wirklichkeit statt Grammatik der Sprache, Varianten statt Invarianten. » (Laca, 1986: 65)

entspricht nicht der Grammatik schlechthin, weshalb von grammatikähnlichen, d.h. paragrammatischen Funktionen gesprochen wird. » (*id.*: 5)

Les problématiques liées à la description du lexique et de ses procédés de formation sont réexaminées méthodiquement. La notion d'*irrégularité* introduite par les générativistes et reprise par Corbin (1987a) est remplacée par les notions de *lexicalisation* (*Lexikalisierung*) et de *lacune lexicale* (*Lücke*) proposées par Laca<sup>169</sup>. La lexicalisation correspond approximativement au sens lexical d'un terme dont l'histoire rendrait opaque le procédé sémantique aujourd'hui, et qui ne répondrait plus aux oppositions fonctionnelles actuelles<sup>170</sup>, et les lacunes lexicales (*Wortbildungslücken*) seraient des « absences » dans ce que Coseriu appelait « développement en série orientée »<sup>171</sup>. La partie consacrée à la préfixation (29-103) qui précède l'analyse empirique s'avère tout aussi riche et minutieuse; elle révèle une connaissance de l'auteur(e) de pratiquement tous les travaux portant sur la préfixation, y compris les travaux français (Darmesteter, Guilbert, Peytard, Pottier, Zribi-Hertz etc.).

### 3. Le courant générativiste

L'application des principes syntaxiques dans la structure interne des mots construits trouve des adeptes parmi les romanistes germanophones. Ainsi Wiecher Zwanenburg parle de dérivation en termes de « syntaxe condensée » (1998 : 868). La question de la place de la morphologie en tant que composante de la grammaire, et notamment de sa place par rapport au lexique a fait couler beaucoup d'encre chez les générativistes, et Zwanenburg en fait partie (cf. Zwanenburg, 1992). L'intérêt de Zwanenburg pour la démarche transformationnelle réside surtout dans les questions qu'il pose à propos de théories parfois déroutantes parce que trop catégoriques. Ainsi, il discute par exemple la validité de la notion de tête syntaxique en morphologie de façon tout à fait pertinente dans son article de 1991 : « Il faut cependant avouer que l'idée du parallélisme structural entre structure morphologique et structure

<sup>169</sup> Les travaux de Corbin (1987a) et de Laca (1986) sont d'ailleurs scrupuleusement comparés (Weidenbusch, 1993 : 13-18 et suivantes).

<sup>170</sup> « Laca, 1986 : 133-136 unterscheidet zwei Verwendungen des Terminus Lexikalisierung : zum einen als Bezeichnung für die Differenz zwischen der Wortbildungsbedeutung und der Wortschatzbedeutung, zum anderen als Benennung eines Prozesses, der eine diachrone Komponente miteinschließt, insofern als schon lange im Wortschatz vorhandene Wortbildungsprodukte idiosynkratische Bedeutungen aufweisen oder motivierte Wörter, z. B. beim Übergang vom Lateinischen zum Romanischen, ihre Motivation verlieren können. » (Weidenbusch, 1993 : 21).

<sup>171</sup> « Im Rahmen dieser Arbeit werden Lücken angenommen, wenn ein belegtes Wortbildungsprodukt ein nicht-belegtes voraussetzt oder als wahrscheinlich erscheinen lässt, z. B. soll bei *sous-production* eine Entwicklung aus *sous-produire* vorausgesetzt werden, auch wenn *sous-produire* im *G.L.* nicht belegt ist. » (*ibid.* : 27)

syntaxique [...] ne va pas sans problèmes (1991 : 39) ». Si Zwanenburg est à considérer comme un générativiste à part entière, son originalité tient dans le fait qu'il ne prend pas n'importe quelle innovation théorique pour argent comptant. La notion de tête morphologique à droite calquée sur la tête syntaxique est réexaminée prudemment sous l'apparence d'exemples concrets, mais n'est pas écartée en bloc<sup>172</sup>, et les conclusions restent toujours ouvertes : « Dans ce qui précède nous avons vu qu'il semble y avoir un parallélisme poussé entre morphologie et syntaxe en ce qui concerne la définition fonctionnelle de la tête [...]. En termes moins techniques on peut dire que la morphologie manifeste un parallélisme étroit avec la syntaxe dans les rapports de dépendance sémantico-formels qu'elle présente. » (*ibid.* : 42). La question de la tête morphologique est reprise quelques années plus tard dans un article (1998) où il tente d'assigner une catégorie P aux préfixes (tête à gauche) selon des critères conceptuels ou cognitifs que nous examinerons ultérieurement.

Nous ne pouvons pas clore notre présentation de l'impact de la mouvance transformationnelle sur la pensée romaniste germanophone sans évoquer également la monumentale théorie de la formation du lexique espagnol de l'autrichien Franz Rainer, *Spanische Wortbildungslehre* (1993). Les 191 premières pages, consacrées à la théorie générale, offrent certes un panorama très large des théories morphologiques mais accordent une importance de taille aux théories générativistes. Rainer ne cache d'ailleurs pas sa dette envers le modèle générativiste en proposant un modèle qui se veut associatif<sup>173</sup> et stratifié<sup>174</sup>. La proximité théorique de Rainer vis-à-vis du modèle de Corbin favorise les échanges scientifiques et explique les invitations du professeur viennois aux forums de morphologie organisés par l'équipe SILEX (cf. Rainer, 1998 et 2003).

#### 4. La morphologie naturelle

La morphologie naturelle, parce qu'elle se nomme « naturelle » justement, n'est pas

<sup>172</sup> Cf. le reproche qu'il fait à Corbin : « C'est en se basant sur des problèmes comme ceux qui viennent d'être signalés que Danielle Corbin [...] rejette entièrement la notion de tête morphologique, sans la remplacer par rien d'autre. » (*ibid.*).

<sup>173</sup> « Angesichts dieses Diskussionsstandes gebe ich der Hypothese einer strengen Assoziation von Form und Bedeutung den Vorzug. » (1993 : 50).

<sup>174</sup> Comme nous le prouve la décomposition non concaténatoire du mot *desindustrialización* : *industri(a) > industrial > industrializa(r) > desindustrializa(r) > desindustrialización*, ou sa parenthétisation : *[[des[[[industri]a][iza]]ción]* selon des procédés morphologiques hiérarchisés (*ibid.* : 53).



très prisée par les morphologues français. La notion de « naturel » s’oppose bien entendu à la notion d’ « arbitraire », principe saussurien qui renvoie à un aspect conventionnel de la langue favorisé lui-même par une conception systémique peu ouverte sur le monde ou sur la nature. Cette notion étant bien ancrée dans la pensée linguistique française dont l’héritage de Saussure reste indéniable, son champ d’application reste pratiquement marginale en France. La morphologie naturelle est née dans les années 1970 et est issue de la théorie plus générale de la linguistique naturelle dont elle n’est qu’une composante. Elle s’est implantée principalement en Autriche et en Allemagne, pays où travaillent ses plus illustres représentants (Dressler, Mayerthaler et Wurzel).

#### 4.1. Principes fondamentaux de la linguistique naturelle

« C’est une théorie naturelle dans le sens établi par Platon dans le *Cratyle*, en ce qu’elle présente le langage [...] comme un reflet naturel des besoins, des capacités et de l’univers de ses usagers, plutôt que comme une institution purement conventionnelle. C’est une théorie naturelle aussi dans le sens où elle entend expliquer son objet, montrer qu’il dérive naturellement de la nature des choses. Ce n’est pas une théorie conventionnelle, dans le sens de la philosophie scientifique positiviste qui a dominé la linguistique moderne en ce qu’elle n’entend pas décrire son objet de façon exhaustive, i. e. générer l’ensemble des langues phonologiquement possibles. » (Donegar & Stampe, 1979 : 127, cités par Kilani-Schoch, 1988 : 25)

Cette citation nous invite d’emblée à considérer que la linguistique naturelle prend le contre-pied des grandes théories que sont les théories structurales ou génératives, dans le sens où selon elle, les facteurs extralinguistiques (naturels) et eux seuls déterminent la structure linguistique. Dès lors, les propriétés inhérentes à l’humain (ses capacités), propriétés nécessairement circonscrites par des facteurs de types neurobiologiques, physiologiques, psychologiques ou sociaux, sont à prendre en considération puisqu’elles imposent au sujet parlant des contraintes linguistiques qu’il s’agit de retrouver et de caractériser. La linguistique naturelle s’oppose donc aux modèles linguistiques issus des théories citées plus haut, dans la mesure où elle n’a pas la prétention de construire un modèle grammatical capable d’intégrer le langage, mais un modèle où le langage est perçu simplement comme un instrument de communication<sup>175</sup>.

<sup>175</sup> Kilani-Schoch (1988 : 29) constate, par exemple, les limites de la linguistique générative en arguant que

Si le langage est un instrument de communication et que la communication « a une fin, est orientée vers un but » (Kilani-Schoch, 1988 : 51), la linguistique naturelle place sa recherche sous l'angle de la finalité langagière, et se veut ainsi « fonctionnelle ». Parce que le langage n'apparaît pas comme le seul instrument de communication, et qu'il existe des moyens non verbaux de communication, un modèle théorique plus extensif doit pouvoir rendre compte de la naturalité des moyens verbaux qui ne s'établit qu'en comparaison avec les moyens non verbaux. La discipline qui semble le plus appropriée à cet effet semble être la sémiotique, puisque cette discipline est une théorie générale des signes, et c'est pourquoi la linguistique naturelle s'appuiera notamment sur la sémiotique de Peirce.

#### 4.2. Impacts de la morphologie naturelle sur la morphologie

Un des principaux reproches adressés par les tenants de cette théorie à la morphologie actuelle (essentiellement générative) est de calquer son approche sur des concepts ou règles héritées de la phonologie ou de la syntaxe, et dès lors de se centrer sur elles tout en espérant retrouver un modèle morphologique idéal, comme le laissent présager des langues de type agglutinant. A l'encontre d'une conception où les principes ou règles ne souffrent aucune exception, « le modèle naturel, en revanche, fait preuve d'une ambition théorique plus modeste, et au lieu de principes absolus, se suffit de principes graduels » (Kilani-Schoch, 1988 : 63).

Si la morphologie naturelle réfute l'idée de règle, elle ne rejette par pour autant la notion de régularité. Mais la notion de régularité est plutôt à voir du côté des universaux linguistiques, et de certaines prédominances ou tendances générales dans les langues. Ainsi « la naturalité [...] et ses échelles de valeur relative, est censée exprimer la complexité relative des structures et opérations morphologiques, complexité au sens psycholinguistique du terme. » (*id.* : 78).

Comme nous l'avons déjà mentionné, la morphologie naturelle s'inspire de la théorie sémiotique de Peirce, et contrairement à une conception dualiste du signe (Saussure) fonde sa théorie sur la notion de « chaîne de signes », conception qui repose sur la triade : *representamen*, *objet* et *signe interprétant*. Ce nivellement s'inscrit dans un processus qui, loin d'être statique, « a affaire avec la polarité "naturel-conventionnel" qui est au cœur de la théorie naturelle » (*id.* : 83). La morphologie naturelle reprend la trichotomie en symboles de

---

« dans la linguistique chomskyenne, l'étude du langage, i. e. de la grammaire, est l'étude de l'instrument indépendamment de ses fonctions et de ses usages. ».

Peirce (symboles, indices et icônes) pour introduire la notion importante de diagrammaticalité. Ainsi la classification peircienne des signes correspond à une hiérarchie de naturalité, les icônes étant les signes les plus naturels et les symboles les signes les moins naturels. Parmi les icônes sont distingués les images, les diagrammes et les métaphores selon leur degré d'iconicité<sup>176</sup>. La notion de diagrammaticalité qui est une forme d'iconicité sera donc en morphologie naturelle l'échelle de valeur permettant de vérifier la notion de naturalité.

Kilani-Schoch présente plusieurs exemples d'iconicité ou de diagrammaticalité afin d'en prouver la pertinence linguistique. Ainsi, selon elle, le mot *chanteur* est iconique parce que « ce dérivé est structurellement motivé et que la structuration morphologique reflète la structuration sémantique : *chant-eur* = chant + agent. Plus précisément, il y a une analogie entre la compositionnalité morphotactique et la compositionnalité morphosémantique » (1988 : 90). Jakobson, en reprenant les travaux typologiques de Greenberg sur les universaux linguistiques, aurait signalé selon Kilani-Schoch de nombreux autres cas de relation de parallélisme entre signifié et signifiant, donc d'iconicité<sup>177</sup>. L'échelle de diagrammaticalité que présente Kilani-Schoch (*id.* : 116-117) comprend cinq niveaux qui vont de la diagrammaticalité optimale (niveau I) avec des cas de suffixation comme *menteur*, *bêtement*, *politicien*, à une diagrammaticalité plus faible (niveaux II et III) impliquant des règles phonologiques ou des suppléances segmentales (ex. angl. *conclude* → *conclusion*, *foot* → pl. *feet*, fr. *Bavière* → *bavarois*), à l'antidiagrammaticalité (niveau V : ex. soustraction morphologique : fr. sg. [bœf], pl. [bø]), en passant par l'adiagrammaticalité (niveau IV : conversion fr. *souper* → *le souper*, ou suppléance forte : *Moutier* → *Prévôtois*).

Comme nous l'avons signalé antérieurement, Apothéloz, dans son ouvrage introductif (2002) fait usage de la notion de diagrammaticalité. Il est à notre connaissance le seul auteur français à se servir de ce principe dans une analyse morphologique. Puisque selon lui « tous les dérivés ne sont pas, en quelque sorte, idéalement construits [...]. On peut définir la

<sup>176</sup> Les images sont des signes dont le signifiant représente les qualités du signifié comme l'illustrent les onomatopées, les diagrammes représentent une ou plusieurs analogies entre le signifiant et le signifié, alors que les icônes « qui représentent le caractère représentatif d'un représentamen en représentant un parallélisme dans quelque chose d'autre, sont des métaphores » (Buchler, 1955 : 105 cité par Kilani-Schoch, 1988 : 86). « Un exemple linguistique d'iconicité métaphorique serait la structure par reduplication commune à de nombreux mots dénotant le chant des oiseaux (ex. fr. pépier, pépiement, hululer etc.) : la structure répétitive du chant (signatum) est rendue par une répétition simple et partielle dans le signans. » (*ibid.*).

<sup>177</sup> Ainsi par exemple « dans diverses langues indo-européennes, les degrés de comparaison des adjectifs – positif, comparatif, superlatif – présentent un accroissement graduel du nombre de phonèmes : [...] lat. *altus*, *altior*, *altissimus*. De cette manière, les signifiants reflètent la gamme des gradations des signifiés. » (Jakobson, 1966 : 30 cité par Kilani-Schoch, 1988 : 90). La désinence plurielle *-s* introduite dans de nombreuses langues romanes pourrait être un exemple beaucoup plus simple et significatif puisqu'il associe la notion de pluralité à l'accroissement en longueur du mot.

diagrammaticalité comme un paramètre permettant d'évaluer la conformité d'un mot construit relativement à un type idéal. Un dérivé ayant une diagrammaticalité élevée se manifeste pour les usagers par une lisibilité particulière de sa structure interne. » (Apothéloz, 2002 : 49). Aussi curieux que cela puisse paraître, Apothéloz oscille entre une conception associative de type corbinienne, et une conception dissociative. En évoquant la notion de diagrammaticalité et en rendant compte de plusieurs facteurs entrant en ligne de compte pour justifier l'écart entre forme et sens des mots construits (ex. « orphelinisation » du dérivé par rapport à sa base) notamment le facteur historique<sup>178</sup>, l'auteur se range pourtant à l'évidence du côté de ceux qui perçoivent le lexique construit sinon complètement comme le domaine de l'irrégularité, à tout le moins comme celui de l'hétérogénéité.

Parce que la linguistique naturelle n'envisage pas la description totale de la langue comme la grammaire générative, et que ses procédés d'analyse divergent de ceux employés par cette dernière (« la naturalité est devenue une théorie explicitement déductive, structurée par la logique des préférences, et ne correspond plus à une simple approche inductive » (Dressler & Kilani-Schoch, 2005 : 9<sup>179</sup>)) et qu'elle manque de travaux de grande envergure, sa place au sein des études morphologiques actuelles reste très marginale et limitée. En France, elle demeure pratiquement inconnue.

## 5. Les manuels d'introduction

La linguistique romane au sens large, et la romanistique germanophone en particulier, possèdent une longue tradition en matière de manuels d'introduction. Dans l'historiographie qu'il mène sur la base d'une cinquantaine d'ouvrages parus sur près d'un siècle et demi, Gleßgen (2000 : 191) souligne d'ailleurs l'intérêt que présente cette tradition dans les études romanes :

« Ces livres sont à la fois produits par l'enseignement et largement utilisés par lui. Dans le cas de la linguistique romane, chaque étudiant lit un, deux voire trois des manuels

<sup>178</sup> Même si l'auteur se défend de toute perspective diachronique, de nombreuses références historiques jalonnent l'ouvrage. Signalons au passage que la morphologie naturelle assigne également une grande valeur à l'histoire. Ainsi selon Kilani-Schoch (1988 : 48-49) : « L'examen du changement diachronique à tous les niveaux de l'analyse est indispensable à la compréhension des systèmes linguistiques [...]. L'explication génétique d'une forme linguistique, c'est-à-dire par une forme linguistique plus ancienne, est un des types importants d'explication en linguistique, comme dans toute science humaine. Conceptuellement aussi, le changement diachronique est un domaine essentiel : le rôle central qui lui est conféré par la théorie naturelle est fonction de sa conception résolument dynamique de la langue : la langue comparée à un organisme vivant soumis à diverses pressions et tensions. ».

<sup>179</sup> L'ouvrage en question, de parution trop récente, n'est malheureusement pas encore disponible dans les bibliothèques, seule sa préface est consultable sur la toile.

disponibles et tout chercheur connaît en détail au moins une demi-douzaine d'entre eux et en a parcouru bon nombre d'autres. Les manuels contribuent donc largement chez les étudiants – donc les futurs étudiants – à l'apprentissage et à la définition même de cette discipline inconnue avant l'entrée à l'université. »

Ce constat nous a conduit à consulter une petite série d'ouvrages portant exclusivement sur la lexicologie du français, sources non négligeables pour les étudiants et les enseignants d'outre-Rhin, puis à nous pencher en dernière instance sur les deux volumineuses encyclopédies que sont le *LRL* et le *HSK* auxquelles se réfère systématiquement tout romaniste, afin de juger de leur utilité dans les études lexicales portant sur le français.

### 5.1. Archaïsme, historicité et exhaustivité

Comme le suggère notre titre, les manuels allemands d'introduction romanistes ont pour point commun d'offrir au morphologue français plus de désagréments que d'agréments. Le caractère très exhaustif de ce type d'entreprise (que nous avons retrouvé sans surprise parce qu'hérité de la tradition empirico-historique) paraît de prime abord très alléchant. La plupart des manuels présente en effet de façon très détaillée et ordonnée des listes d'affixes et de procédés morphologiques (Thiele (1981), Wunderli (1989), Wandruszka (1976)) ou une liste réduite de procédés morphologiques analysés très attentivement (Gauger (1971)<sup>180</sup>). Mais la vertu de l'exhaustivité, accordant à la description une place prépondérante, ne va pas sans entraîner certaines conséquences fâcheuses, dont la première est de réduire l'aspect théorique à son strict minimum<sup>181</sup>. Parent pauvre, la théorie lexicale s'en trouve souvent cantonnée à une reprise de principes tirés d'auteurs illustres mais depuis longtemps dépassés<sup>182</sup>. Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de parcourir les bibliographies des ouvrages en question. Dans ce sens, la théorie lexicale des manuels d'introduction pétrie d'une tradition historicisante (Meyer-Lübke, Gamillscheg, Darmesteter, Nyrop) et de structuralisme fort (Coseriu, Baldinger), reflète particulièrement bien la situation des manuels de romanistique. Evidemment, les propos et les méthodes d'analyse tombés en désuétude qui jalonnent ces ouvrages (parasyntèse verbale, simple concaténation de morphèmes, absence de rapprochement forme-interprétation des mots construits etc.) n'encouragent pas l'utilisation

<sup>180</sup> Gauger étudie 5 cas de suffixation, 3 cas de préfixation et un cas de composition.

<sup>181</sup> Pour ces quatre auteurs, la partie théorique ne constitue en moyenne qu'un sixième de l'ouvrage, les cinq sixièmes restants sont consacrés à la description.

<sup>182</sup> Cf. par exemple l'observation de Wunderli (1989 : 74) sur le lexique qui a des résonances très anciennes : «Eine Sprache lebt ; auch ihr Lexikon lebt. ».

de tels manuels, hormis sur quelques points bien spécifiques<sup>183</sup>.

## 5.2. Les encyclopédies linguistiques (*LRL* et *HSK*)

Les deux sommes que constituent le *LRL* (*Lexikon der Romanistischen Linguistik*) et le *HSK* (*Handbücher zur Sprach- und Kommunikationwissenschaft*) ont également une ambition d'exhaustivité puisqu'ils envisagent tous deux d'embrasser la totalité des faits linguistiques romans (*LRL*) ou de l'ensemble des langues (*HSK*). Si la description reste fondamentale, leurs parutions récentes nous permettent d'avoir un aperçu plus actuel de la discipline.

La lexicologie romaniste semble avoir évolué vers deux pôles ces dernières années. On retrouve d'un côté des auteurs comme Zwanenburg (1990) ou Laca (2001) qui se réclament de l'école générativiste<sup>184</sup> et de l'autre, une tradition historique teintée de structuralisme. Cette deuxième tendance, conservatrice, est notamment illustrée par Lüdtke (1996). Ce dernier adopte une visée comparatiste pour étudier les « tendances communes aux langues romanes » en ce qui concerne la formation des mots. Evidemment son analyse porte sur des phénomènes directement hérités du latin et ceci à partir d'étymons. Quant à son article portant sur la formation des mots en français (Lüdtke, 2001), il s'avère que son analyse reste structuraliste sur le modèle de Coseriu, même si à la fin de l'article, Lüdtke s'autorise une petite incursion dans le générativisme pour présenter certains travaux de Zwanenburg, Corbin, Chomsky ou Guilbert.

Ce parcours au sein de la romanistique germanophone, nous a permis de constater qu'à l'évidence cette dernière a suivi les grands modèles théoriques du XX<sup>e</sup> siècle en matière de lexicologie. Il n'est donc pas question de s'appesantir plus longuement sur la question, puisque la romanistique germanophone, tout en gardant des accents historiques plus marqués, a cheminé dans la même direction que la lexicologie française. Retenons simplement, comme l'indique Zwanenburg (1990 : 72) que « dans la description de la formation des mots français depuis la fin du siècle dernier, on trouve reflétés les différents cadres théoriques qui se sont

<sup>183</sup> L'approche historique n'est pas à écarter en bloc puisqu'elle peut être source d'informations très précieuses, ni d'ailleurs l'approche comparatiste toujours d'actualité en romanistique. Ainsi la comparaison entre le fonctionnement du préfixe *en-* français et le fonctionnement du préfixe *en-* espagnol par Gauger (1971 : 91) par exemple reste, même si l'on en critique la méthode (la comparaison est établie à partir de romans français ou espagnols et de leurs traductions respectives), très instructive.

<sup>184</sup> « On trouvera ici un exposé des principales questions actuelles du domaine sans lien étroit avec un cadre théorique particulier. Mais les spécialistes ne manqueront pas de sentir un arrière-fond de cadre génératif à la Selkirk 1982 et Williams 1981. » (Zwanenburg, 1990 : 72). On notera ici que Laca a pris une nouvelle orientation théorique après avoir été formée à l'école du structuralisme de Coseriu.

succédé, essentiellement historique, structuraliste et générativiste. ». Si la romanistique a eu une forte influence pour ce qui est du modèle historique, elle a, elle-même, puisé ailleurs ses sources par la suite, notamment dans les modèles anglo-saxons que nous allons présenter maintenant.

### Chapitre III- Les modèles anglo-saxons

Comme nous l'avons déjà laissé entendre à de nombreuses reprises aussi bien en examinant la lexicologie et la morphologie dérivationnelle françaises qu'en évoquant l'apport de la romanistique germanophone sur la question, la morphologie au sens large, actuellement, et exception faite de quelques modèles marginaux (comme la morphologie naturelle par exemple) est pratiquement exclusivement l'apanage de la théorie générative ou de modèles qui, d'une manière ou d'une autre s'en réclament. C'est pourquoi il est devenu incontournable d'y faire référence au moins partiellement<sup>185</sup>. Comme on s'en doute aisément, la majorité des travaux proviennent du monde anglo-saxon, et principalement des Etats-Unis, terre natale des théories chomskyennes. L'extrême densité et diversité des études menées ne nous permet pas d'entrer dans une présentation détaillée, dont l'exhaustivité d'ailleurs n'apporterait rien à l'affaire, aussi nous contenterons-nous de décrire à grands traits les principales controverses survenues ou toujours d'actualité au sein de l'école générative et liées à la morphologie.

#### 1. Premières présentations

Nous avons déjà souligné ultérieurement que c'est avec l'article *Remarks on Nominalization* (1970) de Chomsky que la théorie générative admet l'existence d'une organisation indépendante du composant morphologique au sein de la grammaire<sup>186</sup>, théorie appelée « Lexicalist Hypothesis », et que sont énoncées des règles de construction lexicale (les « Word-Formation Rules ou WFRs). Cette date marque le renouveau de la morphologie, discipline en perte de vitesse, et de nombreux modèles voient le jour, avec dans cette perspective, celui de Halle (« the first model fully consistent with the Lexicalist Hypothesis was proposed by Halle (1973) » (Scalise (1994 : 2585)), suivi dans une perspective plus

<sup>185</sup> Nous avons délibérément choisi de débiter notre présentation en faisant l'impasse sur le structuralisme américain, le considérant trop archaïque, pour pouvoir focaliser notre attention sur des théories nettement plus au goût du jour.

<sup>186</sup> « The first of Chomsky's replies to generative semantics was "Remarks of nominalization" (1970). The primary importance of this paper for morphology was that it pointed to the need for a separate theory of derivational morphology, distinct from the theory of syntactic transformations." (Spencer, 1991: 69)

générale de celui d'Aronoff (« In 1976, Aronoff published the first theory of word-formation in a generative framework, nineteen years after Chomsky's *Syntactic Structures* » (Beard, 1994 : 2575)).

Se plonger dans l'incommensurable production anglo-saxonne consacrée au sujet suffirait à décourager le plus diligent des morphologues, c'est pourquoi nous avons pris le parti d'évoquer uniquement les travaux les plus pertinents et ceci à la lumière de distinctions ou de rapprochements théoriques notoires<sup>187</sup>.

## 2. Modèles non associatifs vs Modèles associatifs

Un des principaux objets de désaccord entre les morphologues générativistes (mais d'autres aussi) repose sur la question de l'associativité ou non des opérations formelles et sémantiques en jeu dans la dérivation lexicale. Sur ce point, la plupart des modèles font le constat d'une irrégularité entre forme et sens des mots construits, ce qui les amène à pencher clairement du côté dissociatif. Matthews (1984 : 87) par exemple fait, comme beaucoup d'autres le constat de l'irrégularité sémantique un niveau du lexique dérivationnellement construit<sup>188</sup>, et Jackendoff (1977 : 79) postule quant à lui l'existence de « règles sémantiques et morphologiques séparées ». A l'inverse, très peu de modèles sont clairement associatifs : Dell (1979), Halle (1973) et naturellement celui de Corbin (1987a, 1991)<sup>189</sup>. D'autres enfin, comme Aronoff (1976, 1984) restent plus mitigés. Or ce point est crucial pour le modèle. En effet, concevoir un lexique construit parfaitement régulier tant au niveau de la forme que du sens, équivaut à considérer les idiosyncrasies comme des exceptions tout à fait bénignes, et surtout à prévoir un appareillage visant à en limiter au maximum l'intensité. Nous avons vu combien Corbin s'emploie à dépister les fausses irrégularités (ou « irrégularités de façade »), les « sous-régularités partiellement prédictibles » (1987a : 171- 412) avant de considérer quelques véritables idiosyncrasies. Halle quant à lui prévoit un filtre retenant les caractéristiques idiosyncratiques (sémantiques et phonologiques) intervenant après les règles

<sup>187</sup> Nous tirons également profit de l'énorme travail de « débroussaillage » entrepris par Corbin (1987a : 153-170 notamment).

<sup>188</sup> « A third criterion is that of irregularity of meaning. For some formations we can speak of an exact proportion : *detaches* is to *detach* as *escapes* is to *escape*, as *advances* is to *advance*, and so on. These either must or may be inflectional. For others we cannot: there are varying differences between *detach* and *detachment*, *escape* and *escapement*, *advance* and *advancement*, *puzzle* and *puzzlement*. These must be derivational. ».

<sup>189</sup> Nous l'incluons ici pour les besoins de la cause. Nous pourrions aussi rajouter Zwanenburg (1984 : 141) : « the most striking point [...] is the inseparability of form and meaning for the definition of complex words, to which corresponds the necessity to describe these two aspects of word formation in separate components. »



de formation des mots et le dictionnaire<sup>190</sup>, et fournit les indications complémentaires suppléant les irrégularités : « I propose that idiosyncrasies of the type just illustrated be listed in a special filter through which the words have to pass after they have been generated by the word formation rules. » (1973 : 5).

### 3. Modèles non stratifiés vs modèles stratifiés

Face au problème des irrégularités lexicales, les morphologues générativistes ont élaboré deux types de modèles, « ceux qui traitent "à plat" des régularités et des irrégularités [les] "modèles non stratifiés", et ceux qui proposent une hiérarchisation entre le niveau des règles et celui des exceptions, [...] les "modèles stratifiés". » (Corbin, 1987a : 153). Le premier type de modèle semble, si l'on en croit Corbin qui en fait la critique (*id.* : 153-161), le plus développé. Les modèles non stratifiés se contentent pour l'essentiel d'enregistrer une liste d'irrégularités conjointement à une liste de règles qui décrivent les régularités lexicales. A l'inverse, les modèles stratifiés (Halle (1973), Allen (1978) et Corbin (1987a, 1991)), qui sont par ailleurs tous associatifs, proposent dans un premier temps des règles générant des formes régulières (postulat associatif)<sup>191</sup> auxquelles ils associent dans un second temps certains traits idiosyncratiques. Evidemment, la vision des choses est radicalement différente dans les deux types de modèles, et l'on pourrait même dire qu'il s'agit de la perception même du lexique construit qui diffère. Alors que les premiers modèles ne voient dans le lexique construit qu'une somme d'accidents lexicaux qui alternent avec des constructions régulières, les deuxièmes modèles font au contraire l'hypothèse de la cohérence.

La tendance semble s'être nettement inversée depuis l'enquête menée par Corbin en 1987, du moins sur la question de l'associativité des mots construits. Pour ce qui est de la modélisation des règles en particulier les divergences sont encore d'actualité. C'est du moins ce que laisse entendre Riegel :

« Les théories actuelles en morphologie dérivationnelle s'accordent pour considérer

<sup>190</sup> Le dictionnaire semble enregistrer toutes les formes lexicales, mais seules celles ne possédant pas la marque [- lexical insertion] ont ensuite accès au composant syntaxique, comme le laisse entendre Spencer (1991 : 76) : « Halle [...] postulates a *Dictionary* which lists all the occurring word forms. Idiosyncratic information about words is recorded in rather a brute force fashion by means of *filter*. This adds idiosyncratic semantic information, adds diacritic morphophonemic features to block phonological rules from applying, and marks accidental gaps with the features [- lexical insertions]. This feature doesn't, apparently, prevent the item from entering the Dictionary, but it does prevent it from being inserted into syntactic trees by the lexical insertion transformations. »

<sup>191</sup> C'est pourquoi Corbin appelle ces modèles, des modèles « surgénérateurs » (1987a : 161).

que les mots construits sont (au moins partiellement) des formations régulières dont la structure formelle et l'interprétation sont déterminées par des règles. Elles divergent considérablement sur la nature et le fonctionnement des règles de construction proprement dites et, en particulier, sur la manière dont elles couplent – ou maintiennent séparées – les opérations de constructions morphophonologiques et celles qui fixent l'interprétation de ces formes. » (2000 : 107-108)

Nous avons déjà remarqué lors de l'examen des manuels d'initiation français que l'associativité avait continué à faire son petit bonhomme de chemin en morphologie dérivationnelle depuis et sous l'impulsion du modèle de Corbin. Nous sommes donc actuellement loin de la vision chaotique du lexique des lexicologues français des années 1960-1970 ou de celle d'un romaniste comme Coseriu, où les procédés formels et sémantiques présidant à la construction des lexicales n'étaient qu'aléas (de l'histoire, de la société, des mentalités etc.), ou encore du caractère nécessairement imprévisibles des règles morphologiques (comparées aux règles syntaxiques) de nombreux générativistes. Nous verrons par la suite que considérer le lexique construit comme régulier (formellement et sémantiquement) participe de l'économie générale du modèle. Être favorable à l'associativité signifie passer du général au particulier, et au besoin rectifier ou nuancer des règles trop puissantes afin d'éviter un traitement au cas par cas, travail laborieux et improductif pour ce qui est de l'analyse. Cela ne signifie pas pour autant être aveugle à d'autres paramètres tels que les variations linguistiques ou à certains aspects pragmatiques.

#### 4. Les unités morphologiques

Le choix de l'unité de base à partir de laquelle s'élaborent les règles de construction est également sujet de divergence. Quatre unités au moins sont candidates à ce rôle. Alors que Halle (1973: 8) élabore son modèle à partir d'une liste de morphèmes<sup>192</sup> : « I have suggested that morphology consists of three distinct components : a list of morphemes, rules of word formation, and a filter containing the idiosyncratic properties of words », d'autres comme Ford & Singh (1991: 561) ou Aronoff (1976) appliquent leurs règles de formation de mot sur des mots (cf. la «word-based morphology» d'Aronoff). Plus proche de l'idée de racine ou de bases, Dell (1979 : 187) adopte la lexie comme unité : « Nous convenons d'appeler ainsi le

<sup>192</sup> Chose assez curieuse de la part d'un générativiste quand on sait que le morphème fut l'unité par excellence du structuralisme.

résidu que l'on obtient lorsqu'on dépouille un mot de toutes ses marques de flexion. ». Matthews a une conception plus abstraite du mot servant de base aux mots construits, puisque selon lui le « lexème » est une unité définie « par la conjonction d'au moins trois propriétés (appartenance catégorielle, sens, forme phonologique) » (cité par Kerleroux, 2003 : 14), unité intermédiaire entre les mots phonologiques et les mots grammaticalisés, ces derniers étant seuls aptes à entrer en discours puisque pourvus de marques grammaticales.

Evidemment la question de l'unité morphologique dépasse largement cette querelle de chapelle. Et comme le souligne très justement Gerhard-Krait (2000 : 56) :

« Une des questions souvent débattues mais non résolues en morphologie dérivationnelle est celle du statut de la base de dérivation. Les alternatives sont multiples – une base est-elle un mot, un thème, un radical, une racine ? – mais comme nous le verrons rapidement, aucune des options proposées ne permet l'identification univoque de la catégorie de la base. »

C'est pourquoi nous traiterons plus en détail cette question lors de notre réflexion sur les outils d'analyse.

### 5. *X-bar morphology et head of words*

Certains générativistes comme Selkirk, Matthews ou Williams ont essayé d'adapter la théorie syntaxique X-barre à la morphologie dérivationnelle. Cette tentative a les conséquences suivantes : la construction des mots est gouvernée par les mêmes principes généraux que celle des phrases puisque ces derniers appartiennent à l'organisation interne de la grammaire. Il s'en suit que le lexique construit est régi par des règles qui s'apparentent beaucoup aux règles syntaxiques. Voici par exemple la définition et l'illustration graphique proposées par Williams (1981 : 246) :

« The process of affixation is essentially the addition of an affix to a base. Such a process is "phrase structural":

(1)  $X \rightarrow X \cap \text{af}$  or  $X \rightarrow \text{af} \cap X$  <sup>193</sup>

Such a rule can apply to its own output, to derive morphologically complex words:

(2) 

<sup>193</sup> Le signe graphique  $\cap$  signifie «X is related to Y by affixation» (Williams, 1981 : 245).



Dans la théorie X-barre, la notion de “tête” est une notion très importante puisque la tête d’une unité syntaxique possède les mêmes propriétés (catégorielles, distributionnelles) que l’unité dont elle est la tête. L’application de cette théorie en morphologie implique qu’un mot construit possède également une tête, tête définie selon Williams par la Righthand Head Rule qui stipule que « in morphology, we define the head of a morphologically complex word to be the righthand member of that word » (1981 : 248). Cette règle permet facilement à Williams de désigner les éléments en italique comme têtes des mots construits anglais ci-dessous (*ibid.*) :



Mais cette règle se heurte à de sérieux problèmes dès lors qu’il s’agit d’attribuer une tête à un mot construit comportant plusieurs affixes comme c’est le cas du mot anglais *reeducation*, ou encore lorsqu’il s’agit d’un mot préfixé comme le verbe anglais *enlarge*. Pour ce qui est de ce dernier verbe, Williams admet lui-même un certain nombre d’exceptions à la règle tels que « it is plausible to say that *en-X* words have lefmost heads, and are systematic exceptions of the RHR » (1981 : 250). Or cette faille théorique permet une critique assez aisée de la Righthand Head Rule, et de l’application de la théorie X-barre à la morphologie de la part de ses détracteurs. Becker rappelle qu’outre les contre-exemples présentés par Williams « it has been acknowledged that the compound morphology of French and Italian has left-hand heads. It becomes even more evident when you leave the range of Indo-European languages » (Becker, 1990-1: 11). Becker reproche donc à cette règle son caractère trop restreint « the "Right-hand Rule" is not even a rule, but a typological characterization of English », et à la « X-bar morphology » le fait que cette dernière ne soit applicable qu’aux procédés de suffixation et d’affixation (*id.*: 12).

Corbin (1987b) puis Adouani (1995) font également le procès de l’application de la théorie X-barre à la morphologie, et postulent tous deux l’existence d’un composant morphologique dérivationnel autonome et régi par des règles qui n’appartiennent qu’à lui, car

selon Adouani, «la grammaire du français ne peut faire l'économie d'un composant morphologique autonome» (1995 : 1). En effet Adouani s'emploie à réfuter l'idée que la théorie X-barre puisse être utilisée dans le domaine des mots construits. Cinq arguments sont évoqués à cet effet. En voici les trois majeurs. D'abord, et reprenant l'argument avancé par Becker, la notion de tête est définie de façon univoque en syntaxe, alors qu'elle est variable en morphologie dérivationnelle : en effet, « la position de la tête dérivationnelle doit être fixée de façon indépendante pour chaque procédé de formations de mots, alors que la position de la tête syntaxique est définie une fois pour toutes quelle que soit la catégorie syntagmatique concernée » (*id.* : 3). Ensuite, le caractère endocentrique des mots construits, permettant d'assigner une tête dérivationnelle « est démenti par l'existence de mots composés exocentriques tels que *essuie-glace*, *monte-charge* qui sont dépourvus de tête » (*id.* : 4)<sup>194</sup>. Enfin, un principe de la théorie X-barre veut que « la position de la tête syntaxique [soit] par rapport au spécifieur (*Spec*), au modifieur (*Mod*), et au complément (*Compl*) [...] prédictible » (*id.* : 6)<sup>195</sup>. Or ce principe ne résiste pas à l'analyse empirique sur la base des mots construits, car si la notion de complément peut être invoquée dans des structures morphologiques de types V-N (*porte-parole*, *garde-robe*), ou dans la notion de spécifieur éventuellement transposable à des constructions où interviennent des préfixes quantifieurs ou négatifs (*inintéressant*, *surpeuplé*, *trisannuel*), il n'est pas du tout certain de pouvoir retrouver des relations syntaxiques entre les bases *grav-*, *blanch-*, *modest-* et leurs têtes *-ité*, *-eur*, et *-ie*<sup>196</sup>, ce qui, en dernière instance vient conforter l'idée d'une inadéquation entre les principes de la théorie X-barre et ceux en œuvre dans la construction lexicale, du moins à de rares exceptions près, c'est-à-dire de façon générale. D'où le constat sans appel d'Adouani (1995 : 10) :

« je défends l'idée qu'il n'y a aucune justification linguistique à ce que les principes généraux de la syntaxe puissent se substituer aux règles de constructions de mots. Par conséquent, la syntaxe et la morphologie sont deux domaines séparés de la grammaire. »

<sup>194</sup> Adouani (1995 : 4-5) récuse l'idée de Di Sciullo & Williams (1987) selon laquelle « ce type de composés [sont] des syntagmes verbaux convertis en noms » puis de Lieber (1992) qui propose un suffixe zéro comme tête de ces mots.

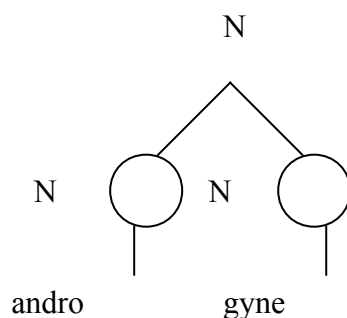
<sup>195</sup> Il s'agit d'un principe syntaxique assignant une place à certains constituants particuliers. Adouani rappelle dans ses notes (1995 : 11) que « les spécifieurs sont définis comme une classe fermée de termes qui regroupe les articles, les démonstratifs, les quantifieurs et les modaux ; les modifieurs s'entendent comme des constituants (adjectifs épithètes, relatives, complétives, compléments prépositionnels, certains types d'adverbes) qui restreignent l'extension d'un N ou d'un V [...] ».

<sup>196</sup> Ces exemples sont empruntés à Adouani (1995 : 7).

Dès 1987, Corbin avait fait le même constat, et avait du coup pris des distances avec les modèles générativistes souhaitant adapter la morphologie dérivationnelle aux principes de la théorie X-barre, puisqu'elle postulait l'existence « d'un composant lexical autonome, où oeuvrent des principes d'organisation spécifiques » (1987b : 73). Deux arguments plaidaient contre la transposition de la théorie X-barre à l'analyse des mots construits :

- argument 1 : « la tête d'un mot construit n'est pas assimilable à la tête d'un constituant syntaxique » (1987b : 77)
- argument 2 : les mots construits ne sont pas engendrés par des règles de réécriture

Sur la question de la tête, Corbin a remarqué, comme les auteurs cités plus haut, que la localisation de la tête est problématique en morphologie dérivationnelle, mais a surtout constaté que si « dans les constituants syntaxiques, la tête syntaxique est aussi *grosso modo* la tête sémantique », il n'en va pas de même pour la tête dérivationnelle, car « le sens d'un mot construit se construit compositionnellement à partir du sens de la sœur et de celui de la tête, mais le rôle de cette dernière n'est pas toujours prépondérant » (*id.* : 78) comme le suggère le sens du mot *maisonnette*, ou encore que si « les constituants syntaxiques sont monocéphales, comme l'affirme Jackendoff » (*id.* : 80), certains mots construits comme *androgyne* possèdent deux têtes (*ibid.*) :



La question des règles de réécriture n'échappe pas non plus à la critique. La première concerne l'assimilation des affixes à des catégories majeures par la théorie X-barre, principe permettant à une règle de type  $N \rightarrow V \ N$  d'engendrer aussi bien des mots composés (*perce-oreille*) que des mots affixés (*perceur*). Ce principe se révèle parfaitement inadéquat parce que ces mots ne possèdent absolument pas la même interprétation sémantique, ce qui indique clairement qu'« il est donc préférable d'opter [...] pour une catégorisation spécifique des affixes » (*id.* : 86). Deuxièmement, l'existence de mots complexes non construits invalide toute implication de règles de réécriture en morphologie dérivationnelle. En effet, « il est

impossible de rendre compte du fait que *mensonge* a une structure interne différente de celle d'un mot construit en n'en faisant pas le produit d'une règle de construction des mots, mais en décrivant sa structure interne à l'aide de règles spécifiques » (*id.* : 87).

A ces deux critiques vient s'ajouter, selon Corbin, une autre raison majeure, celle de sa dissociativité. En effet, la théorie X-barre « renvoie l'interprétation des mots construits à un composant différent de celui qui construit leur structure » (*id.* : 89).

C'est parce que « les tentatives de transposition de la théorie X', à l'analyse de la structure des mots construits [s'avèrent] inadéquates, pour des raisons diverses qui tiennent à la fois au fait que l'on ne peut pas assimiler la structure des mots construits à celle des phrases, et au fait que le formalisme lié à cette théorie induisait lui-même des inadéquations » (*id.* 90), que Corbin proposera un modèle associatif et stratifié, capable de rendre compte de la formation des mots construits, selon des règles dérivationnelles autonomes et spécifiques.

## **Chapitre IV- La préfixation française**

### **1. Questions générales**

La préfixation du français n'est plus une terre vierge puisque de nombreux travaux ont largement contribué à en défricher le domaine. Si l'on s'accorde pourtant à considérer que le

mécanisme de la préfixation a été étudié de façon moins détaillée que les autres mécanismes de formation des mots construits tels que la suffixation ou la composition, c'est que selon une idée déjà ancienne, le domaine apparaît comme moins riche de prime abord : riche au niveau de sa productivité, puisque et le nombre de préfixes et le nombre de créations préfixales semblent moins importants que ceux de la suffixation, riche ensuite au niveau de son degré de complexité, puisque selon un lieu commun toujours plus ou moins en vigueur, la préfixation ne changerait pas la catégorie syntaxique du dérivé et n'aurait qu'un sémantisme très limité par rapport à la suffixation.

Avant de nous aventurer plus en avant dans la présentation des travaux consacrés à la préfixation, nous souhaitons une fois pour toutes éliminer les idées reçues énoncées plus haut qui n'ont plus, selon nous, de raison d'être.

### 1.1. La question du nombre de préfixes et de la productivité préfixale

Le nombre de préfixes varie pratiquement avec le nombre d'auteurs qui en ont tenté le recensement. Alors que Peytard (1971 : 7) par exemple parle d'environ 80 éléments d'origine latine et d'environ 150 d'origine grecque (soit près de 230 unités), Corbin (1992) n'en comptabilise que 116 (contre 134 suffixes). Même si des listes de préfixes ont été établies, leur somme paraît très variable, puisque bon nombre de facteurs viennent en perturber le calcul (ambiguïté de certains préfixes proches des prépositions, cas d'homonymie ou de forte polysémie, préfixes non productifs en synchronie etc.). Devant ce constat d'impuissance il est raisonnable d'écarter ce facteur comme critère distinctif, et de ne conserver de ces chiffres qu'un ordre de grandeur approximatif.

Si le critère de productivité affixale reprend de l'importance auprès de certains morphologues<sup>197</sup>, Dal (2003 : 3) déplore que « la question de la productivité inspire peu les chercheurs français ». En effet, sans en contester la pertinence<sup>198</sup>, la productivité est un élément difficile à manier. Si comme le suggère Dal les méthodes d'investigations sont bien rodées et les outils d'analyse plus appropriés à mesurer la productivité<sup>199</sup>, il n'en reste pas moins que ce critère, compte tenu des innombrables sources d'emplois des occurrences, reste

<sup>197</sup> Un numéro entier de *Langue française* (décembre 2003) est consacré au sujet.

<sup>198</sup> Il semble intéressant d'assigner à chaque règle morphologique un coefficient de productivité capable de rendre compte de sa propension à former de nouveaux mots.

<sup>199</sup> Dal (2003 : 21) souligne « l'importance accordée, ces dernières années, aux corpus textuels en morphologie constructionnelle. Alors que, jusqu'il y a peu, dans la veine du générativisme, les principaux outils du morphologue étaient les dictionnaires et son intuition [...] on assiste actuellement, dans l'étude du lexique construit, à un déplacement comparable à celui qui s'observe en syntaxe. ».



encore éminemment subjectif<sup>200</sup> ou sujet à des intuitions plus qu'à des faits bien établis. Ainsi, dans les années 1960-70, bon nombre d'auteurs avaient fondé leurs enquêtes sur la base d'un sentiment de forte productivité d'éléments préfixaux en rapport avec des facteurs socio-économiques, scientifiques (besoins terminologiques) ou historiques. C'est le cas de Dubois et Guilbert (1961) qui ont relevé une émergence du système préfixal intensif (*archi-*, *extra-*, *ultra-*, *sur-*, *super-*, *hyper-*) en réponse à des besoins lexicaux (par exemple la forte productivité de *hyper-* dans les domaines de la biologie et de la médecine, de la psychologie, et des mathématiques et des techniques (*id.* : 101-103)), ou encore de Peytard qui, dans son étude du préfixe *pré-*, estime que « la dimension socio-linguistique de la dérivation lexicale » (1979 : 200) est fondamentale. Evidemment, comme nous l'avons déjà précisé précédemment, cette conception était également appliquée à l'étude suffixale.

Loin de sous-estimer la statistique lexicale, nous conviendrons ici que la notion de productivité est intéressante d'un point de vue diachronique afin de mesurer la disponibilité d'un affixe à un moment de l'histoire, mais pas pour opérer une sorte de hiérarchisation des procédés dérivationnels en synchronie. Elle reste pertinente toutefois pour juger de la concurrence de certains procédés à une époque donnée. Sans pour autant rejoindre la conception radicale de Corbin pour qui le lexique potentiellement construit est déjà inscrit (virtuellement) dans la langue, nous sommes certain qu'un procédé dérivationnel productif dans le passé peut à tout moment réémerger dans la langue. Aussi une seule attestation est-elle en soi un témoin de la productivité d'un procédé même résiduel et est à ce titre digne d'intérêt.

## 1.2. Le pouvoir catégorisateur du préfixe

La question du pouvoir catégorisateur du préfixe a toujours été d'actualité en morphologie dérivationnelle. Pendant très longtemps la plupart des auteurs se sont rangés du côté de la vision traditionnelle qui considère la préfixation comme un mode de dérivation qui ne fait pas subir au préfixé de changement catégoriel. La liste de ces auteurs serait longue, puisqu'elle regroupe des linguistes de toute obédience. Corbin (1999 : 65) remarque à ce propos que :

« La tradition, relayée par la vulgate et nombre de théories linguistiques, en particulier

<sup>200</sup> Rien ne nous permet de croire en effet qu'un néologisme tel *déremboursement* entendu par hasard lors d'une émission télé (I-télé, 13 septembre 2005) et signifiant à peu près 'le fait de ne plus rembourser certains médicaments' soit pris en considération dans l'estimation de la productivité de la règle faisant intervenir trois préfixes (*dé-*, *re-* et *en-*) et un suffixe (*-ment*) si tant est qu'elle existe donc soit productive auparavant.

par la grammaire générative, oppose d'ordinaire les propriétés des préfixes et des suffixes dans les langues indo-européennes en termes de différence de capacité catégorisatrice : contrairement aux suffixes, les préfixes sont réputés ne pas permettre de construire des unités appartenant à des catégories lexicales différentes de celle de leur base ; en conséquence ils n'auraient qu'un rôle sémantique dans les mots construits. »<sup>201</sup>

Cette conception ne résiste pourtant pas à l'analyse. Dans un article intitulé précisément *Les préfixés transcatégorie*, Voir (1982) avait sérieusement ébranlé l'idée selon laquelle « on oppose généralement la dérivation suffixale par le fait que cette dernière ne présente pas la propriété d'opérer une recatégorisation de la base (*id.* : 31) » en présentant outre des exemples issus de dictionnaires, d'autres tirés des corpus de presse de l'Observatoire du français contemporain de Grenoble, c'est-à-dire une grande quantité d'exemples (*id.* : 39-46), où il apparaît que certains préfixes (*anti-*, *contre-*, *hors-*, *inter-*, *intra-*, *para-*, *post-*, *pro-* et *trans-*) modifient la catégorie de la base du dérivé.

Corbin (1999 : 66) enfonce encore le clou en affirmant que « la conception dominante de la catégorisation affixale a la vie dure, malgré les nombreux contre-exemples auxquels elle se heurte (figurent en (1) quelques échantillons montrant que, en français, des préfixes s'appliquent à des bases nominales pour construire des adjectifs (1a) ou des verbes (1b), ou à des bases adjectivales pour construire des verbes (1c)) :

- (1a)  $a(n)_{PRÉF} + pétale_N \rightarrow apétale_A$  (une plante apétale)  
 $anti_{PRÉF} + gang_N \rightarrow antigang_A$  (la brigade antigang)  
 $trans_{PRÉF} + Alaska_{NP} \rightarrow transalaska_A$  (une traversée transalaska)
- (1b)  $a_{PRÉF} + paix_N \rightarrow apais[er]_V$   
 $dé(s)_{PRÉF} + puceau_N \rightarrow dépucel[er]_V$   
 $en_{PRÉF} + terre_N \rightarrow enterr[er]_V$   
 $trans_{PRÉF} + vase_N \rightarrow transvas[er]_V$
- (1c)  $a_{PRÉF} + plat_A \rightarrow aplat[ir]_V$   
 $é_{PRÉF} + large_A \rightarrow élarg[ir]_V$

<sup>201</sup> Corbin énumère en note une série d'auteurs variés tels Lehmann & Martin-Berthet, Guilbert, Martinet, Gardes-Tamine, Dubois, Béchade, ou Niklas-Salminen et précise « A ma connaissance, les seuls à se démarquer, dans cette belle unanimité, sont Riegel, Pellat & Rioul (1994 : 542) » (1999 : 65)

$$en_{PRÉF} + laid_A \rightarrow enlaid[ir]_V$$

»

Selon elle (*id.* : 67-70) la persistance de cette conception tient aux facteurs suivants : (i) la catégorisation se fait en général en finale du mot c'est-à-dire à droite, (ii) « les suffixes entrent dans davantage de combinaisons hétérocatégorielles que les préfixes », (iii) les préfixes possèdent un « caractère moins prototypiquement affixal », c'est-à-dire qu'ils peuvent éventuellement s'employer pour certains de façon autonome, et que sémantiquement ils s'associent plus facilement à des unités « à sens descriptif ». Corbin soutient néanmoins que l'instruction sémantique des suffixes comme des préfixes, malgré leur différence « détermine [aussi]<sup>202</sup> leur instruction catégorielle, et donc la catégorie des mots qu'ils servent à construire, en connexion avec les types sémantiques et catégoriels de bases sur lesquelles leur instruction sémantique les autorise à s'appliquer. »

Cette conception est également partagée par les auteurs de la *Grammaire méthodique du français* (1999 : 542) pour qui « les préfixes peuvent modifier la catégorie grammaticale du mot dérivé ». Avant et afin de pouvoir rejoindre cette conception, il nous faut pourtant prouver deux points essentiels sans lesquels la question du pouvoir catégorisateur des préfixes resterait infirmée, à savoir (i) accepter que l'unité servant de base aux mots construits possède une catégorie syntaxique à partir de laquelle et sur laquelle opère l'instruction sémantique et catégorielle du préfixe (ou du suffixe), et (ii) invalider la notion de parasynthèse verbale de type *embarquer*.

### 1.3. Comment définir les bases de la dérivation ?

Nombreux sont les morphologues qui se sont heurtés à cette problématique. Pourtant il nous semble qu'il faut n'y voir qu'un moindre mal. Si la notion de mot comme base dérivationnelle dérange, c'est que cette notion évoque « partie du discours », et qui dit *partie du discours* dit bien entendu unité prédisposée à occuper un rôle et une place syntaxique dans la phrase, et tout laisse a priori à penser que cette unité n'est pas encore armée à le faire puisqu'elle ne constitue qu'une forme sur laquelle va intervenir un procédé dérivationnel ; d'où la conclusion de Serbat (1989a : 6) : « la base d'un dérivé [est] *un thème porteur d'une notion sémantique*, mais [est] *situé en amont du passage des « notions » aux classes syntaxiques* ». Heureusement dans la littérature française actuelle, tout nous indique que la

<sup>202</sup> C'est nous qui rajoutons.

notion de mot, délicate à plusieurs égards, a été très largement et selon un consensus général, abandonnée au profit de la notion de base-mot ou base nettement plus pratique d'emploi<sup>203</sup>.

Reste à savoir ce que nous considérons être une base. Dans un article consacré au néologisme *déconsigne*, Riegel reprend et réfute l'idée lancée par Serbat en 1989 (« mais abandonnée par ce même auteur dans une étude ultérieure sur les « préverbes » Serbat 1997 » (Riegel, 2000 : 116)) selon laquelle la base sur laquelle s'applique un procédé dérivationnel parce qu'elle n'est pas un mot, ne possède pas d'information syntaxique et par conséquent est acatégorielle en vertu de deux arguments. Selon Riegel, les bases sont catégorisées en premier chef parce qu'elles participent de façon notionnelle aux sens prédictibles des mots construits (« [...] il s'avère que le contenu instructionnel des affixes dérivationnels opère sur la signification de bases catégorisées et non pas sur des contenus notionnels catégoriellement désincarnés » (Riegel, 2000 : 120)), ensuite parce qu'elles permettent des procédés morphologiques « sans contrepartie phonologique » (*id.* : 122) à savoir des conversions.

Le premier argument avancé par Riegel est illustré et conforté de façon convaincante par Gerhard-Krait :

« La réticence affichée de Serbat à conférer à la notion sémantique véhiculée par la base une catégorie pose toutefois un problème d'ordre épistémologique. En effet, partant du verbe *beurrer*, par exemple, la préexistence du concept nominal *beurre* est absolument nécessaire à la construction du sens de ce verbe qui signifie « recouvrir une tranche de pain, un plat du matériau de couverture *beurre* ». Le matériau de couverture est représenté par une base qui a une antériorité formelle, sémantique et épistémologique par rapport au lexème qu'elle permet de construire. En qualité d'entité physique du 1<sup>er</sup> ordre, la nominalité de *beurre* ne fait ontologiquement aucun doute, puisque les noms désignent par définition des objets [...]. Quant à sa nominalité grammaticale, elle prédispose cette notion à des usages non prédicatifs. » (2000 : 58)

La conception grammaticale traditionnelle qui classe les mots selon des critères notionnels<sup>204</sup> reste on le sait très vague puisque comme le précisent Riegel *et al.* « le nom, par exemple peut désigner, outre « les êtres vivants, les choses, les qualités », des procès (*course*, *destruction*), des états et des manières d'être (*tristesse*, *obséquiosité*), des portions d'espace (*panorama*) et de temps (*semaine*, *siècle*) ainsi que des quantité (*litre*, *multitude*) » (1999 :

<sup>203</sup> C'est le cas de Corbin (1987a, 1991 et s.) et des autres membres de l'équipe SILEX, Gerhard-Krait (2000), Riegel *et al.* (1999) et de la majorité des auteurs de manuels récents de lexicologie ou de morphologie dérivationnelle. Employant les termes de racines, radicaux et thèmes, Huot (1994, 2001) fait pratiquement figure d'exception. Notons ici que la notion de *mot* est largement utilisée en syntaxe.

<sup>204</sup> Les N renvoyant à des objets, des être vivants etc., les A à des propriétés, et les V à des procès ou à des états.

118). Pourtant, elle s'avère très fonctionnelle en morphologie dérivationnelle puisqu'elle permet (avant d'affiner l'étude) d'étiqueter catégoriellement les bases de dérivation selon des notions sémantiques générales, afin de rendre compte des types de catégories auxquelles s'adjoint tel ou tel affixe, permettant ainsi de postuler l'existence de règles dérivationnelles<sup>205</sup>.

L'acceptation de la catégorisation de la base de dérivation reste très délicate sur le plan des critères syntaxiques ou distributionnels qu'il faudrait lui conférer. Gerhard-Krait adopte à ce propos une position tout à fait judicieuse puisqu'elle choisit de se placer et de rester au niveau morphologique propre au lexique construit, afin de ne pas s'aventurer trop loin dans des questions qui dépassent le cadre dans lequel elle s'inscrit :

« Si une catégorisation sur critères syntaxiques ou discursifs paraît difficile dans le cadre théorique qui est le nôtre, une catégorisation lexicale à fondement sémantico-ontologique, aussi imparfaite soit-elle, reste une position raisonnable. Notamment, si le fait de conférer un *trait catégoriel* à la base a pour effet de ne pas couper tout lien entre les bases des mots dérivés et les mots du lexique auxquels elles sont sémantiquement et formellement rattachables. » (2000 : 61)

Cette position est tout à fait légitime si l'on considère la morphologie dérivationnelle (et les règles qui la composent) comme un domaine autonome de la grammaire situé en amont du composant syntaxique considéré comme le lieu de la performance linguistique. Dans ce qui suit nous utiliserons les termes *base nominale*, *base adjectivale* et *base verbale* pour désigner des bases rattachées aux grandes catégories lexicales que sont les noms, les adjectifs et les verbes. Nous attribuerons donc comme Gerhard-Krait un trait catégoriel aux bases de dérivation pour les mêmes raisons qu'elle.

#### 1.4. La parasynthèse verbale

La parasynthèse fait partie de ces robustes notions linguistiques qui résistent aux temps et aux évolutions des mentalités. Ce terme ancien « dont la paternité revient, si l'on en croit la tradition, à Darmesteter » (Corbin, 1987a : 121) jouit encore aujourd'hui d'une belle notoriété en morphologie dérivationnelle et en lexicologie, et sa pérennité reste surprenante :

« Il est étonnant de constater la fortune de cette notion, qui présente la particularité de

<sup>205</sup> C'est ce que fait la *GMF* (1999 : 545) en présentant par exemple la liste des schémas (ou structures) combinatoires des préfixes : [Préf + [-]N]<sub>N</sub> / [Préf + [-]N]<sub>ADJ</sub> / [Préf + [-]N]<sub>V</sub>, [Préf + [-]ADJ]<sub>ADJ</sub> etc., utilisée par ailleurs par Corbin (1987a) ou (1999 : 68), et que l'on retrouve également dans la préface du *Grand Larousse de la langue française* (vol. 1, 1971).

traverser, inchangée, les diverses théories, de la grammaire historique (Darmesteter) à la GGT (Dubois (1969) ; Guilbert (1975) dans le cadre transformationnel français, Zribi-Hertz (1972), Booij (1977) par exemple, dans la cadre lexicaliste), en passant par le structuralisme et le distributionnalisme (Togeby (1965), Reinheimer-Rîpeanu (1974), etc. » (*ibid.*)<sup>206</sup>

Comme le montre notre note de bas de page précédente, la définition de la parasyntèse se retrouve à peu près énoncée de la même manière chez tous les auteurs. Reinheimer-Rîpeanu qui y a consacré une monographie entière la définit en ces mots :

« On a attribué aux dérivés parasynthétiques cette particularité d'être créés par suite de l'adjonction simultanée à un même radical d'un préfixe et d'un suffixe. » (1974 : 7)

L'étymologie même du terme *parasyntèse* nous renseigne sur son mode de fonctionnement. Il s'agit d'une procédure morphologique visant à placer deux affixes, un préfixe et un suffixe, à côté (« para ») d'une base afin d'en opérer une fusion (« synthèse ») lexicale. Evidemment, comme le précise Corbin « les principes de la morphologie concaténatoire sont pleinement à l'œuvre dans l'analyse parasynthétique » (1987 : 121), puisqu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un assemblage de trois morphèmes en une nouvelle unité lexicale, assemblage qui se fait, et les auteurs insistent sur ce point, de façon « simultanée ».

La parasyntèse regroupe deux cas de figure :

« la *parasyntèse verbale*, où les dérivés sont du type *préfixe-radical-affixe d'infinitif* (ex. *a-lun-ir*), réputée productive<sup>207</sup>, et la *parasyntèse nominale*, formant des dérivés adjectivaux (ex. *anti-alcool-ique*) ou nominaux (ex. *en-câbl-ure*), réputés rares<sup>208</sup> » (Corbin, 1980 : 181)

La validité de la notion de parasyntèse se fait pour l'essentiel sur le constat de

<sup>206</sup> Cette liste complète celle déjà longue présentée par Corbin (1980 : 183) : « Brunot (1926 : 214), Nyrop (1936 : 215), Brøndal (1943 : 125), Guilbert (1975 : 204), Désirat & Hordé (1976 : 173), Chaurand (1977 : 161), etc. », liste que nous pourrions prolonger à l'infini. Rien de surprenant donc à retrouver intacte cette notion dans une grammaire prescriptive comme Grevisse (1986 : 253-254) : « **La formation parasynthétique** consiste à créer un mot nouveau, surtout un verbe ou un adjectif en -é, en ajoutant à un mot primitif simultanément un préfixe et un suffixe [...] », mais aussi dans un ouvrage d'introduction à la linguistique « qui se présente comme une grammaire descriptive et non comme une grammaire prescriptive du bon usage » (Gardes-Tamine, 1998 : 5) : « **La formation parasynthétique** : ce mode de formation combine préfixation et suffixation et se définit comme l'adjonction simultanée à une base d'un préfixe et d'un suffixe : *herbe* : *dés-herb-er*. » (*id.* : 75), ou même dans un ouvrage de lexicologie relativement récent (Niklas-Salminen, 1997 : 63-64).

<sup>207</sup> L'exemple prototypique depuis Darmesteter semble être *embarquer*.

<sup>208</sup> La parasyntèse nominale fera l'objet d'une discussion plus loin : 2<sup>ème</sup> partie : Chapitre III – 5.2. et 5.3. : 236-242.

l'inexistence d'une étape intermédiaire, ou selon les mots de Corbin (1980 : 182) « comme une solution de pis-aller quand une analyse par préfixation ou suffixation s'avère impraticable ». En effet, les partisans de la parasyntèse postulent « l'adjonction simultanée d'un préfixe et d'un suffixe » lorsque ni la préfixation ni la suffixation ne semblent opératoires individuellement :

« C'est ainsi que de barque l'on fait em-barqu-er, dé-barqu-er, deux composés absolument uns et dans lesquels on ne retrouve ni de composés débarque, embarque, ni un dérivé barquer, mais le radical barque. » (Darmesteter, 1894 : 97)

« *Débarquer* vient directement de *barque*, car ni *\*débarque*, ni *\*barquer* n'existent. » (Grevisse, 1986 : 254)

« Soient en effet les verbes *dégeler* et *détacher* en face de *décourager* et *décontenancer*. Dans les premiers, la suppression du préfixe aboutit à une base existant dans la langue, dont le dérivé est antonyme (de sens contraire) : *geler* et *tacher*. Pour les seconds, les bases n'existent pas à l'état libre : *\*courager* et *\*contenancer*.

Le mode de dérivation n'est donc pas tout à fait le même pour les uns et les autres.

Dans un cas, on posera les étapes suivantes :

0. étape initiale : base	<i>gel</i>	substantif
1. suffixation	<i>geler</i>	dérivé verbal
2. préfixation	<i>dégeler</i>	dérivé verbal

et dans le second :

0. étape initiale : base	<i>courage</i>	substantif
2. suffixation + préfixation	<i>décourager</i>	dérivé verbal. » (Gardes-Tamines, 1998 : 75)

La notion d'étape intermédiaire justifiant la parasyntèse dépasse le cadre de la formation des dérivés désignés sous cette étiquette. En effet, Corbin, principale adversaire de la parasyntèse, montre qu'il s'agit là encore de l'idée que l'on se fait du lexique construit. Selon elle, « la plupart des linguistes se fondent sur l'attestation (ou, plus souvent, sur le sentiment qu'ils en ont), pour construire les règles de formation des mots. » (1980 : 183)<sup>209</sup>. Or, le modèle qui est le sien, qui décrit non seulement le lexique construit attesté mais aussi le

<sup>209</sup> Critique adressée notamment à Reinheimer-Rîpeanu (1974) qui fonde son étude sur un corpus recueilli à partir de dictionnaires.

lexique construit possible exclut de son champ ce critère de validité.

Chose plus grave, les partisans de la parasyntèse, toutes étiquettes confondues, reconnaissent à l'élément *-er* ou *-ir* des propriétés suffixales là où il y en a pas. En effet, sauf à confondre morphologie lexicale et morphologie grammaticale, les terminaisons *-er* et *-ir* sont des marques flexionnelles et non des suffixes dérivationnels. Cet argument contre l'analyse des parasyntétiques dits verbaux est formulé par Corbin (1980, 1987a) puis repris par les auteurs de la *GMF* :

« Ce traitement implique que l'affixe d'infinitif soit considéré comme un suffixe dérivationnel, ce qui est tout à fait contestable. » (Corbin, 1980 : 189)

« La notion de parasyntèse verbale s'appuie à la fois sur le principe de non-attestation d'une étape intermédiaire, et sur le fait que l'affixe de l'infinitif est considéré comme un suffixe. [...] Or divers arguments peuvent être avancés contre l'assimilation de l'affixe d'infinitif à un suffixe : 1) [...] la désignation, lexicographique et métalinguistique, d'un verbe par son infinitif est une convention arbitraire. Dans les dictionnaires latins, le verbe est identifié par la première personne du singulier du présent de l'indicatif, en sanskrit par la racine. [...] Il est probable que l'assimilation de l'affixe d'infinitif à un suffixe provient en partie d'une confusion entre la langue et la métalangue ; si on la prenait au sérieux, il faudrait construire autant de règles parasyntétiques qu'il y a d'affixes flexionnels différents dans la conjugaison française : une pour em-barqu-er, une pour em-barqu-ons, une pour em-barqu-ait, etc. » (Corbin, 1987 : 124-125)

« l'immense majorité des formes citées comme exemples de formations parasyntétiques n'en sont pas, pour la bonne et simple raison que si elles sont effectivement préfixées, elles ne comportent pas de suffixe, mais une désinence verbale (en général, le morphème de l'infinitif, forme de citation traditionnelle des verbes et qui commute avec les autres désinences du verbe) : *affoler*, *émincer*, *prolonger* ; *amerrir*, *aplatir*, *anéantir*, *embellir*, *refroidir* [...], etc. sont des bases adjectivales [et nominales]<sup>210</sup> élargies par un préfixe recatégorisateur qui en fait simplement des verbes. » (Riegel *et al.*, 1999 : 545-546)

Compte tenu des arguments qui viennent d'être cités, les formations de type

<sup>210</sup> C'est nous qui complétons.



*embarquer* ne peuvent plus être tenues comme des formations parasynthétiques. Aussi ces dérivés sont-ils appelés « faux-parasynthétiques » dans la *GMF* (1999 : 542), et constituent-ils de simples préfixations où le préfixe « recatégorise la forme dérivée en un verbe sans l'aide d'aucun suffixe » (*ibid.*). *Embarquer* et *allonger* auront dès lors les structures suivantes (Corbin, 1987 : 129)<sup>211</sup>:

[ (en)<sub>af</sub> [barque]<sub>N</sub> ]<sub>V</sub>

[ (a)<sub>af</sub> [long]<sub>A</sub> ]<sub>V</sub>

On notera cependant une différence entre le modèle de Corbin et celui de la *GMF* au sujet de la parasyntèse nominale. Alors que Corbin rejette toute forme de parasyntèse (« il n'y a que de faux parasyntétiques » (1987a : 137)) et attribue à un dérivé comme *encâblure* le schéma suivant :

[[ (en)<sub>af</sub> [câble]<sub>N</sub> ]<sub>V</sub> (ure)<sub>af</sub> ]<sub>N</sub>

c'est-à-dire assigne aux règles de formation de mots la contrainte de ne pouvoir « ajouter qu'un affixe à la fois » (*id.* : 138), et propose une succession d'opérations morphologiques<sup>212</sup> qui ne tiennent pas compte de la non-attestation du verbe °*encâbler*, les auteurs de la *GMF* semblent plus prudents, puisque selon eux il existerait bien des cas de réelle parasyntèse<sup>213</sup>, confirmés par l'absence d'une étape intermédiaire<sup>214</sup>.

Hormis Corbin et les auteurs de la *GMF*, rares sont les auteurs à avoir révisé ou discuté la notion de parasyntèse, même si progressivement certains morphologues ou lexicologues ont intégré les démonstrations énoncées plus haut (cf. Lehmann & Martin-Berthet, 1998 par ex.).

Dans une critique à peine voilée de l'argumentation de Corbin, Serbat (1989b) propose de nouvelles « suggestions pour l'analyse des verbes préfixés « parasyntétiques » ». Serbat identifie trois types de verbes latins dits « parasyntétiques » :

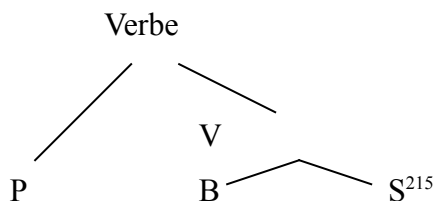
<sup>211</sup> Même schéma dans la *GMF* (1999 : 545)

<sup>212</sup> Ici en l'occurrence, une préfixation suivie d'une suffixation : [ (en)<sub>af</sub> [câble]<sub>N</sub> ]<sub>V</sub> (*câble* → *encâbler*), puis [[ *encâble*]<sub>V</sub> (ure)<sub>af</sub> ]<sub>N</sub> (*encâbler* → *encâblure*).

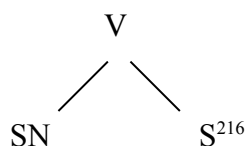
<sup>213</sup> « **La formation parasyntétique** constitue un cas particulier d'affixation où le dérivé est obtenu par l'adjonction simultanée à un radical d'un préfixe et d'un suffixe. Ainsi le verbe *dératiser* est construit par l'antéposition du préfixe *dé-* et la postposition du suffixe verbal *-is-* au nom *rat*. De même, le nom *encolure* est formé par l'adjonction simultanée du préfixe *en-* et du suffixe nominal *-ure* au nom simple *col*. En effet, à côté d'*encolure*, \**encol* et \**colure* n'existent pas, non plus que les dérivés \**dérat* et \**ratiser* par rapport à *dératiser*. » (1999 : 545)

<sup>214</sup> Encore une fois l'attestation est un critère déterminant dans l'analyse du lexique construit, et on le voit bien, la théorie oscille entre une position historicisante (de l'attestation à tout prix) et la position radicale de Corbin pour laquelle l'attestation ne vient que confirmer une règle dérivationnelle, jamais l'infinir.

- les premiers de type *repugnāre* ont un schéma binaire puisqu'il s'agit d'une préfixation d'un verbe simple, ici de *pugnāre* :



- les deuxièmes de type *insinuāre* sont des hypostases verbales de syntagmes nominaux, ici du syntagme nominal *in sinum* :

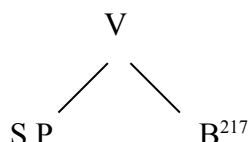


- Les troisièmes de type *obserare*, unissent le préfixe et le suffixe dans un premier temps, soit ici :

« S : *-āre* : « exercer une action »

P : *ob-* : « contre » (c'est-à-dire : réaliser une protection »)

B : *-sera-* : « avec un verrou » (Serbat, 1989b : 13), selon le schéma :



Dans ce dernier type de verbe, « le suffixe *-āre* verbalise la notion véhiculée par le préfixe ; et [l]e verbe nouveau est à interpréter en relation (sémantique) avec B :

*ē – dent – āre*, c'est « opérer – un enlèvement » « à propos des dents » » (*id.* : 14). En extrapolant vers le français, Serbat conclut que « de riches séries comme *empierrer*, *dépierrer*, *déherber*, *décapiter*, etc. requièrent la même analyse que *ēdentāre*. *Défigurer* exprime une « opération de mutation – concernant la figure » et n'a aucun rapport direct avec *figurer*. C'est par pur apriorisme que D. CORBIN par ex. décrète que *désherber* suppose un *\*herber* dont il serait le préfixé. » (*ibid.*).

L'originalité de cette conception (même si la notion de suffixe est ici blâmable) est de

<sup>215</sup> Serbat (1989b : 13) où P est le préfixe, B est la base, et S est la marque flexionnelle de l'infinitif.

<sup>216</sup> Serbat (*ibid.*) où SN = syntagme nominal.

<sup>217</sup> Serbat (1989b : 14) où S P = suffixe et préfixe.

rapprocher l'instruction sémantique du préfixe, de celle de la marque verbale, conception que l'on retrouve aussi chez Gather (1999).

Dans un article très fourni, Gather fait le bilan des différentes manières d'envisager la parasyntèse en français et en espagnol. Après avoir exposé les raisons pour lesquelles la parasyntèse est un « problematisches Konzept » à la lumière de l'argumentation de Corbin (problème de l'affixe de l'infinitif), du problème que pose théoriquement l'ouverture d'un troisième procédé d'affixation à côté des deux majeurs (préfixation et suffixation), de la représentation à trois branches qui s'oppose au principe générativiste de la *Binary Branching Hypothesis*, puis des alternatives offertes par la « Zirkumfigierung »<sup>218</sup> ou celle de Corbin (un seul procédé dérivationnel : la préfixation), Gather propose la structure « [Präfix [[X]<sub>x</sub> Suffix]<sub>v</sub>]<sub>v</sub> » comme hypothèse. Selon lui, et d'accord avec Gauger<sup>219</sup>, dans les parasyntèses verbales, le préfixe porte non seulement une instruction sémantique, mais aussi un pouvoir verbalisateur ou de verbalisation (« Verbalisierung »). Cette conception qui conserve la notion de parasyntèse a l'avantage, un peu à la manière de la « Zirkumfigierung », de pointer du doigt l'étroite relation qui unit le préfixe et la marque verbale, c'est-à-dire de se focaliser sur le bouleversement notionnel en jeu dans ce type de formations dérivationnelles (passage d'un nom ou d'un adjectif à un procès). Malheureusement, si l'article de Gather nous invite à nous interroger sur une possible alternative aux différentes positions adoptées face au problème de la parasyntèse, son point de vue reste, comme celui de Serbat (1989b) d'ailleurs, avant tout programmatique.

Comme nous l'avons vu, la parasyntèse reste un problème épineux à bien des égards : l'éliminer en bloc signifierait n'adopter qu'un seul type de procédé par opération dérivationnelle et faire l'impasse sur la notion d'attestation. Éliminer la parasyntèse verbale sans éliminer la parasyntèse nominale reviendrait à marginaliser encore d'avantage cette dernière, conserver la parasyntèse verbale comme le font la plupart des auteurs reviendrait à contredire l'argument selon lequel la marque de flexion de l'infinitif n'entre pas dans les procédés dérivationnels, etc. Selon nous, la notion de parasyntèse verbale telle qu'elle est perçue par la grammaire traditionnelle n'est plus recevable, et nous pencherons clairement du côté de Corbin ou des auteurs de la *GMF* et de l'argumentation qui s'en suit<sup>220</sup>. Pourtant, nous ne tomberons pas dans le piège de la facilité qui ferait de ce type de mots construits des préfixés au même titre qu'*inhabituel* ou *antigang* par exemple. Nous sommes convaincu,

<sup>218</sup> Conception d'un morphème discontinu formé de deux morphèmes (préfixe... affixe infinitif) que l'on retrouve notamment chez Rainer (1993).

<sup>219</sup> « So glaubt Gauger (1971, 76), daß *a-* (und ebenso *en-*) lediglich « ein inhaltloser, zusätzlicher Indikator der Verbalisierung » sei. » (Gather, 1999: 109).

<sup>220</sup> Nous examinerons plus loin des cas de parasyntétiques tel *encolure*.

comme l'ont d'ailleurs justement pressenti Gather ou Serbat, que dans ce type de dérivés, le préfixe entretient un rapport étroit avec la notion de verbalité, rapport qui a sans doute contribué à faire voir une combinaison concomitante (préfixe – affixe de l'infinitif) pour toute une série de termes<sup>221</sup>. Quoi qu'il en soit, preuve en est que le préfixe possède dans ce type de formations un pouvoir catégorisateur indéniable, pouvoir qui n'est pas réservé aux seuls préfixes appelés « transcatégoriels ».

## 2. Les travaux portant sur la préfixation

Compte tenu des idées reçues sur la préfixation dont nous avons vu pourtant qu'elles étaient pour l'essentiel infondées, l'analyse de ce mécanisme de formation de mots a pris du retard dans les études en morphologie dérivationnelle. C'est en tout cas le constat liminaire que font Amiot et Gerhard-Krait :

« En fait, peu d'études particulières ont été menées sur la préfixation et celles qui l'ont été concernaient en général des préfixes intensifs comme *sur-*, *super-*, *ultra-* (cf. Guilbert & Dubois (1961), Widdig (1982)), des préfixes négatifs comme *a-*, *dé-*, *in-* et leurs variantes (cf. Anscombe (1994), Boons (1984), Corbin (1976, 1980), Gary-Prieur (1976), Schifko (1976), Tranel (1976), etc.), ainsi que des préfixes particuliers comme *re-* ou *anti-* (cf. Corbin (1987a), Dubois (1969), Durand (1982), Mok (1964 et 1980)). » (Amiot, 1997 : 12)

« le peu d'études qui lui sont consacrées, au regard de celles qui portent sur la suffixation, laisse sans doute augurer de sérieuses difficultés dans son traitement. On peut signaler, à cet égard, la faible proportion des préfixes étudiés dans le cadre des recherches de l'équipe lilloise *Silex*. A notre connaissance, on ne peut comptabiliser, outre le travail d'envergure d'Amiot (1997) sur les préfixes dits d'antériorité temporelle et ses recherches actuelles sur le préfixe *re-*, que ceux programmatiques de Corbin (1992, 1997b et à paraître) sur le traitement du préfixe *dé(s)-* et d'un certain nombre d'autres préfixes évoqués ponctuellement. » (Gerhard-Krait, 2000 : 35)

Les raisons qui justifient la réticence à l'égard de la préfixation sont diverses. Outre les

<sup>221</sup> Rappelons à ce titre que Darmesteter avait établi que des verbes comme *déplumer* ou *déborder* étaient des parasynthétiques selon un critère sémantique qui unissait davantage ces dérivés aux bases *plume* et *bord* qu'aux verbes *plumer* et *border* (cf. Corbin, 1987 : 123), preuve s'il en est du rapport entre la préfixation et la notion de « verbalité ».

raisons précédemment évoquées, notamment sur le sémantisme a priori limité de certains préfixes ou sur le problème de leur pouvoir catégorisateur<sup>222</sup>, la question définitoire elle-même du préfixe reste problématique. Héritiers d'anciennes prépositions ou d'anciens adverbes, les préfixes ont de la peine à trouver un statut au sein des études morphologiques. C'est ce que laissent entendre aussi bien Gerhard-Krait qu'Amiot :

« les préfixes, que l'on a souvent traités comme des éléments hybrides – ce sont de mauvais exemplaires de composition, des avatars de prépositions ou d'adverbes (Corbin, à paraître) et de mauvais exemplaires de dérivation – ont un comportement qui n'est pas théorisé à sa juste mesure. » (Gerhard-Krait, 2000 : 35)

« Une explication peut être avancée pour expliquer ce désintérêt : les préfixes sont des éléments de la langue très proches des prépositions. » (Amiot, 1997 : 13)

Il n'est pas surprenant dès lors de voir que certaines d'études (souvent anciennes) ont tout simplement envisagé de rattacher l'étude préfixale à l'étude des prépositions en assimilant ces deux procédés.

## 2.1. Le préfixe analysé comme une préposition

Cette conception de la préfixation a fait peu d'émules si l'on en croit Gerhard-Krait (2000 : 36) qui cite « Brondāl [sic] (1950), Pottier (1962), Zwanenburg (1992) et Rousseau (1995) ». L'ouvrage de Pottier, *Systématique des éléments de relation* (1962), est le plus emblématique des ouvrages ayant traité les préfixes par le biais de l'analyse des prépositions. Malgré les différences formelles indéniables entre préfixes et prépositions, Pottier justifie un traitement commun à partir de critères sémantiques et syntaxiques. Ainsi, selon Pottier, les préfixes, parce qu'ils sont d'anciennes prépositions, possèderaient un comportement sémantique et syntaxique similaire aux prépositions, ce qui lui fait dire qu'« il n'y a pas de différence de nature entre préposition et préfixe [...] et [qu']il n'y a aucune raison d'en scinder l'étude. » (Pottier, 1962 : 100). Si l'on considère comme Pottier que les préfixes sont

<sup>222</sup> « Le choix de ces préfixes est dû au fait qu'ils posent effectivement toute une série de problèmes intéressants : problèmes sémantiques, comme par exemple, pour les préfixes négatifs, celui de la portée de la négation ; problèmes phonétiques, ainsi des différentes réalisations des préfixes *dé-* et *in-* selon les contextes dans lesquels ils se trouvent employés, et problèmes plus particulièrement morphologiques : la tradition grammaticale considère généralement qu'un mot préfixé ne peut appartenir à une catégorie lexicale différente de celle de sa base ; or, un préfixe comme *anti-*, par exemple, semble ne pas suivre ce principe. » (Amiot, 1997 : 12)

des éléments de relation qui structurent la pensée au même titre que les prépositions, les emplois préfixaux ne seraient qu'une simple variante des emplois prépositionnels. Pottier étudie donc le passage de l'état de préposition à l'état de préfixe, mais omet d'expliquer clairement les différences entre les comportements prépositionnels et les comportements préfixaux. Aussi Amiot reproche-t-elle à juste titre à Pottier de ne jamais considérer l'emploi préfixal dans sa spécificité. Assimilés aux prépositions, les préfixes sont simplement rattachés aux analyses de ces dernières et sont mis en quelque sorte au second plan de l'étude. Amiot rappelle pourtant que les emplois préfixaux et les emplois prépositionnels ne sont pas à mettre au même niveau, notamment parce que préfixes et prépositions n'ont pas les mêmes valeurs fonctionnelles :

« les formes préfixées ne disent pas la même chose que les formes non préfixées qu'il est possible de leur faire correspondre. Dans les formes préfixées, en effet, le préfixe s'adjoint à une base pour former une nouvelle unité conceptuelle dont le sens stable, va pouvoir être conceptualisé ; ce qui n'est pas le cas lorsqu'une préposition est employée dans une construction syntagmatique. » (Amiot, 1997 : 50)

Cette critique nous semble pertinente puisque si l'on considère, par exemple, les deux phrases suivantes :

- (1) *Le gardien **em**prisonne le détenu.*
- (2) *Le gardien met le détenu **en** prison.*

force est de constater que dans la phrase (1) le préfixe *en-* est adjoint à la base nominale *prison* pour construire une nouvelle unité lexicale autonome syntaxiquement, le verbe *emprisonner*, alors qu'à l'inverse, dans la phrase (2) la préposition *en* ne fait que jouer le rôle de relateur ou d'élément de relation, servant de lien entre le GN *le détenu* et le GN *prison*.

Cependant, si l'on fait abstraction de l'analogie « tentatrice » entre prépositions et préfixes, Pottier reste un des premiers à avoir « théoris[é] le problème des éléments de relation » (*ibid.*). Pour lui, chaque préposition, et par conséquent chaque préfixe posséderait un sens abstrait, susceptible de « se concrétiser de différentes manières, en différents effets de sens » (*ibid.*). Ainsi Pottier établit que l'effet de sens de chaque préfixe est déterminé par son appartenance à l'une des trois catégories suivantes : espace, temps, notion<sup>223</sup>. Dans cette perspective, le préfixe *en-* a pour sens « atteinte d'un lieu avec entrée ou contact » lorsqu'il

<sup>223</sup> Ce sont les *concepts universaux* de Pottier : « A partir de l'ego s'organisent les trois champs d'application : spatial, temporel et notionnel. » (Pottier, 1992 : 73).

est « de nature spatiale » et peut être représenté par le schéma de la figure 1 (Pottier, 1962 : 214-215). Ce même préfixe admet en outre le sens « atteinte de la notion » lorsqu'il est « de nature notionnelle » (cf. figure 2 : *id.* : 260) :

Figure 1 :

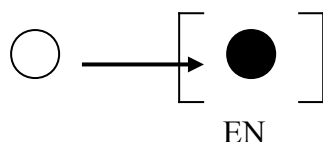
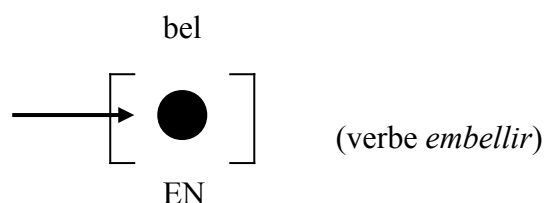


Figure 2 :



Gerhard-Krait (2000 : 89) admet la valeur de l'analyse de Pottier sur le plan sémantique puisque selon elle « le fait de concevoir les préfixes comme des éléments relationnels est tout à fait pertinent pour l'appréhension de leur sémantisme ». Mais, comme Amiot, elle réfute l'assimilation des préfixes et des prépositions au motif de la faible « fiabilité » de la conception de Pottier qui « sans que cela ne soit explicitement formulé dans ses travaux [demeure] une conception syntaxique de la genèse des mots construits. » (*ibid.*).

Alors que tout nous indique, en écoutant la voix de la prudence, et en accord avec Gerhard-Krait (*id.* : 90) que « le lien préfixe / préposition, lorsqu'il existe, étymologiquement et / ou formellement et / ou sémantiquement, n'est qu'un lien de ressemblance superficiel qui ne permet absolument pas de postuler une quelconque identité fonctionnelle », nous verrons plus loin au sujet de l'analyse du préfixe qui nous occupera que les débats alimentés par cette question sont loin d'être clos et poussent à examiner plus en détail ce point.

## 2.2. L'hypothèse syntaxique

Comme nous l'avons déjà évoqué, l'hypothèse syntaxique développée par Darmesteter dans la cadre grammatical traditionnel, puis par Dubois et Guilbert dans l'optique de la première version de la grammaire générative<sup>224</sup>, se fonde sur l'idée que la préfixation est une opération syntaxique. Darmesteter postule que le *mot composé* est l'ellipse d'une phrase de base. Il en résulte que le mot composé représente le condensé d'une expression phrastique, en d'autres termes qu'« un mot composé est une proposition en raccourci » (Darmesteter,

<sup>224</sup> L'article de Gilbert (1973) donne un bon aperçu des travaux menés dans ce cadre théorique, par Rey (*anti-*), Peytard (*auto-*, *mini-*, *télé-*), etc.

1893 : 5, cité par Amiot, 1997 : 27).

Les théories de Guilbert et Dubois rejoignent celle de Darmesteter. La préfixation est envisagée comme une opération syntaxique guidée par les règles de transformations phrastiques qui produisent (génèrent) un mot préfixé à partir d'une phrase de base. Guilbert, après d'autres, considère que la préfixation « est une procédure qui permet de créer des unités lexicales à partir de la structure syntaxique d'une phrase sous-jacente » (Guilbert, 1971 : XLIV).

Les deux principales critiques adressées à l'hypothèse syntaxique portent d'une part sur le bien-fondé du choix d'une seule phrase de base, et d'autre part sur la manière d'aborder le sens des mots préfixés.

En effet, le choix d'une phrase sous-jacente ou phrase de base s'avère difficile, car plusieurs paraphrases d'un mot construit sont souvent possibles. Ainsi Gerhard-Krait (2000 : 25), partant du constat que les phrases : *le cuisinier [enlève le sel] contenu dans la morue / le cuisinier [rend] la morue [non salée] / le cuisinier [fait en sorte que] la morue [ne soit plus salée]*<sup>225</sup>, sont trois paraphrases tout à fait susceptibles de représenter la structure sous-jacente du mot construit *dessaler* dans l'énoncé *le cuisinier dessale la morue*, se demande « ce qui justifie la préférence accordée à une seule d'entre elles et les raisons de son élection au statut de structure de base » (*ibid.*). Elle pose ainsi la question de savoir si le fait d'ériger une paraphrase en phrase de base permettant de créer un mot préfixé particulier n'est pas le résultat d'un choix aléatoire et pas conséquent subjectif.

Par ailleurs, il semble que l'hypothèse syntaxique omette bien souvent de se préoccuper du sens pour ne privilégier que la syntaxe. Comme l'a bien montré Gerhard-Krait (2000 : 27), les noms déverbaux *chanteur* et *penseur*, qu'elle prend comme exemples ne peuvent pas se réduire aux paraphrases *personne qui chante* et *personne qui pense*, car « si je chante bien (juste), le matin sous ma douche, je ne suis pas pour autant une chanteuse, [...] je ne fais que bien chanter. En revanche, je peux dire de Luis Mariano qu'il était un bon chanteur, parce qu'avant tout, c'était un bon chanteur identifié comme tel. ». Gerhard-Krait met ainsi en garde contre l'abus de « paraphrases à valeur de calques structurels et sémantiques » (*ibid.*). Amiot montre également, en reprenant les exemples *préclassique* et *prédigéré*<sup>226</sup>, que ces deux mots construits ne peuvent pas se paraphraser ou être dérivés des groupes nominaux de base *classique avant classique* et *digéré avant digéré*<sup>227</sup>, ce qui l'amène à conclure que « le fait de considérer la préfixation comme une opération syntaxique qui

<sup>225</sup> Nous avons rajouté les crochets

<sup>226</sup> Exemples de Dubois (1979 : 178-179).

<sup>227</sup> Comme le suggère Dubois (*ibid.*).



dérive les mots construits à partir de phrases de base au moyen de règles transformationnelles ne [...] semblent pas pertinent » (Amiot, 1997 : 32). Ce même constat se retrouve chez Gerhard-Krait, qui pense qu'« assimiler structurellement le mot à sa paraphrase, par le biais d'opérations d'effacement et de transformation, est une opération risquée et, en dernière analyse, infondée » (2000 : 28).

### 2.3. Les analyses actuelles

Les études menées sur la préfixation ont pour l'essentiel suivi les modes et les courants théoriques. Certains préfixes fortement étudiés ont même fait l'objet d'innombrables tentatives de description. Le préfixe *re-* par exemple a connu des analyses aussi diverses que variées : analyse structuraliste distributionnelle (Mok, 1964), tentative d'application de la théorie psychomécanique (Dolbec, 1988) ou encore approche culiolienne (Franckel (1997), Jalenques (2002)). Le préfixe *dé(s)-* a connu lui aussi diverses fortunes : analyses d'inspiration structuraliste (Martinet, 1985), théorie générativiste (Gary-Prieur, 1976), syntaxique (Boons (1984), Muller (1990)) et, bien sûr, application du modèle associatif de Corbin (Corbin (1987a), Gerhard-Krait (2000) etc.

Outre les travaux issus des grands modèles théoriques, comme le structuralisme ou le générativisme (hypothèse lexicaliste comprise), que nous avons évoqués tout au long de notre présentation, actuellement le seul cadre théorique réellement productif dans le domaine de la description du système préfixal du français est le modèle associatif de Corbin, même si d'autres travaux plus ponctuels voient le jour de çà de là.

#### 2.3.1. Le modèle de Corbin

Dans le sillage du modèle de Corbin, les travaux sur les préfixes sont encore peu nombreux<sup>228</sup>. L'étude de la préfixation temporelle a fait l'objet de la thèse de doctorat d'Amiot. Ce travail, déjà cité, s'inscrit dans la lignée du modèle associatif de Corbin comme le confesse son auteur : « je situerai mes recherches dans le cadre de la morphologie dérivationnelle élaborée par D. Corbin (1987a et 1991), théorie dont la caractéristique principale est d'être une théorie associative dans laquelle la forme et le sens d'un dérivé sont construits simultanément. » (Amiot, 1997 : 17). Gerhard-Krait (2000) dont le travail porte sur

<sup>228</sup> Du moins en ce qui concerne les travaux aboutis (thèse ou monographie, voir notre bibliographie). Nous ne mentionnerons pas les travaux de maîtrise ou de D.E.A. entrepris au sein de l'équipe de recherche *SILEX* qui ne connaissent pas de publication.

la préfixation en *dé(s)-* suit à peu de choses près le même modèle théorique : « La morphologie dérivationnelle telle que nous la concevons se conforme grosso modo au modèle descriptif associatif réactualisé de Corbin 1991a, 1991b par rapport au modèle initial de 1987a. L'optique de l'équipe *SILEX* « repose sur l'idée que le sens d'un mot construit est construit en même temps que sa structure morphologique, et compositionnellement par rapport à celle-ci, et que la représentation grammaticale doit refléter cette construction simultanée de la structure et du sens » (Corbin, 1991a :9) » (2000 : 33)

Largement présenté, nous ne nous attarderons pas plus longtemps sur les tenants et les aboutissants de ce modèle. Il convient cependant de rajouter ici un point essentiel. Le modèle théorique de Corbin réfute la distinction entre préfixe et suffixe, et fait de ces deux unités des affixes aux mêmes propriétés définitoires, à savoir une combinatoire et une instruction sémantique<sup>229</sup> et un pouvoir catégorisateur. Selon la dernière version du modèle, Corbin rajoute que « l'instruction sémantique dont les affixes sont porteurs à la fois détermine leur instruction catégorielle, et donc la catégorie des mots qu'ils servent à construire, en connexion avec les types sémantiques et catégoriels de bases sur lesquelles leur instruction sémantique les autorise à s'appliquer. » (2001 : 58)<sup>230</sup>.

Cette précision est importante en terme et de terminologie et de répercussion sur l'entreprise de l'étude préfixale, puisqu'il ressort in fine que son étude ne diffère pas de l'étude suffixale. Ainsi selon Gerhard-Krait (2000 : 114) :

« Dans l'optique lexicaliste et associative, on a montré que tout porte à croire que le procédé constructionnel à décrire, à savoir la préfixation, trouve sa place dans la dérivation selon des principes en partie analogues à ceux qui régissent la construction de mot par suffixation. En effet, préfixes et suffixes ont un pouvoir catégorisateur qui émane de l'instruction précodée qu'ils véhiculent. »

### 2.3.2. Les alternatives d'inspiration culiolienne

Parallèlement aux travaux entrepris dans la lignée de Corbin, nous avons relevé quelques analyses préfixales menées dans le cadre de la théorie de Culioli : (Franckel (1997) :

<sup>229</sup> Même si Corbin reconnaît qu'il existe « une répartition sémantique globale des préfixes et des suffixes assez nette » (2001 : 56). Alors que les préfixes s'emploient dans les opérations sémantiques de type : « localisation spatiale et temporelle », « "négation", "privation", "opposition " », « quantification », les suffixes entrent davantage dans les opérations de type : « mise en relation », « évaluation », « collectivisation », « dénomination d'un procès », « dénomination de l'argument d'un procès » (*id.* : 56-57).

<sup>230</sup> C'est le « principe d'unicité sémantique » qu'évoque Dal dans son article (1997b).

préfixe *re-*, Franckel & Lebaud (1991) : préfixe *en-* et préposition *en*<sup>231</sup>, Jalenques (2002<sup>232</sup>) : préfixe *re-*, Paillard (2002) : préfixe *sous-*). Ce courant de pensée se situe résolument à l'opposé des travaux morphologiques traditionnels et de ceux du groupe *SILEX* puisque dans cette approche :

« le sens des unités n'est pas donné mais se construit dans des énoncés. L'hypothèse centrale [...] est que l'identité d'une unité se définit non par quelque sens de base, mais par *le rôle spécifique qu'elle joue* dans les interactions constitutives du sens des énoncés dans lesquels elle est mise en jeu. Ce rôle est appréhendable non pas comme un sens propre de l'unité, mais à travers la variation du résultat de ces interactions. [...] Le sens des unités se construit dans et par l'énoncé, en même temps qu'elles déterminent le sens de ces énoncés. Il n'y a pas de sens propre et de sens dérivé par métaphore : la valeur brute de l'unité est toujours une valeur abstraite, une épure, pas une désignation, un potentiel et non un contenu. » (Franckel, 2002 : 9-10)

Cette conception se distingue de l'approche dite « mentaliste » en cela que le sens des unités lexicales (et le langage lui-même) n'est plus une « sorte de « traduction » de la pensée », mais « est considéré en tant que déterminé et construit par le matériau verbal qui lui donne corps, c'est-à-dire les unités de langues organisées selon des règles syntaxiques et intonatives. » (*id.* : 4). En d'autres termes, et contrairement à la conception classique faisant de la langue un instrument de la pensée, « le langage constitue une forme de pensée. » (*ibid.*). Ce choix théorique et méthodologique, supposant une forte interaction entre l'unité et son contexte, a eu de fortes implications dans la perception et le traitement de la préfixation.

Dans son article consacré au préfixe *re-*, Jalenques prend le contre-pied des analyses du groupe *SILEX* notamment sur le plan du sémantisme des mots construits. Jalenques reproche à ce modèle de ne considérer que les relations à l'œuvre à l'intérieur des unités construites, c'est-à-dire de faire le choix d'une morphologie « d'approche interne » et d'écarter toute « approche externe ». Dans cette approche :

« les propriétés sémantiques des mots affixés et les relations sémantiques entre les affixes et leurs bases sont étudiées indépendamment de l'étude des relations sémantiques de ces mots affixés avec leurs contextes d'emplois. En d'autres termes, les mots affixés sont étudiés hors emplois. Il s'agit d'un parti pris sur le plan heuristique. » (Jalenques, 2002 : 80)

<sup>231</sup> Cet article sera examiné et utilisé ultérieurement.

<sup>232</sup> Issu d'une thèse de doctorat consacrée à ce préfixe : Jalenques, P., 2000.

D'autre part, Jalenques soulève un second lièvre lorsqu'il remarque que la conception du sens du mot construit est doublement interne puisque le traitement de la polysémie des unités lexicales se fait par l'intermédiaire des concepts de la métaphore et de la métonymie à l'intérieur même du mot construit. Considérant que le lexique construit n'est pas hiérarchisé selon des critères de régularité et d'irrégularité, mais selon « une gradation continue dans l'idiomaticité » (*id.* : 78)<sup>233</sup>, Jalenques admet une « hétérogénéité des propriétés sémantiques de nombreux  $V_{RE}$ , et donc [...] une très grande diversité de leurs emplois. » (Jalenques, 2002 : 78), ce qui va évidemment à l'encontre des principes de base du modèle de Corbin. Si Jalenques reconnaît la nécessité d'allier « les points de vue interne et externe comme étant dans une relation de complémentarité nécessaire », c'est-à-dire de compléter cette vision réductrice, sa critique porte notamment sur l'analyse de la préfixation par le groupe *SILEX* :

← « Nous ne contestons pas la pertinence du modèle SILEX dans l'étude sémantique des mots suffixés, mais par contre nous questionnons sa pertinence dans le domaine préfixal. [...] Nous admettons donc la nécessité de deux théories sémantiques distinctes, mais complémentaires, pour traiter les suffixes et les préfixes. » (*id.* : 82-83) →

A la suite de Paillard (1998), Jalenques postule deux hypothèses :

- « i) sur le plan sémantique, un préfixe verbal est conçu comme un relateur
- ii) la portée de ce relateur est variable » (*id.* : 87)

La première hypothèse n'est pas révolutionnaire en soi. La deuxième hypothèse en revanche laisse présager une nouvelle conception du sens d'une unité (verbale) préfixée. Celle-ci ne se construirait plus à l'intérieur de l'unité (via des procédures sémantiques régulières (règles sémantiques) ou conjointes), mais de façon « dynamique » en rapport avec les unités contextuelles qui l'entourent, notamment les arguments du verbe construit :

- « La seconde hypothèse conduit à admettre que, sur le plan sémantique, un préfixe n'est pas en relation uniquement avec la base verbale, mais, en l'occurrence,

<sup>233</sup> Jalenques (2002 : 78) reprend le schéma de Dolbec (1988) montrant que les verbes préfixés en *re-* suivent une échelle allant d'une composition « dont le sens est perçu par les locuteurs comme clairement composé du sens de RE et du sens du simplex » (à gauche), à des « emplois idiomatiques du préfixe RE » (à droite) :

*refaire recoller revendre retrouver reconvertir repêcher rejeter rassembler renier remarquer redouter regarder*

également avec les arguments du verbe. Cette hypothèse implique une conception dynamique de la construction du sens des mots préfixés. Cette position théorique a une conséquence méthodologique [...] : l'analyse ne peut se limiter à l'étude sémantique des  $V_{RE}$  considérés hors emplois, mais doit au contraire prendre en compte l'ensemble de la structure argumentale des  $V_{RE}$  considérés en emplois. » (*ibid.*)

Nous retrouvons ici la conception de la théorie « constructiviste<sup>234</sup> » dont parle Franckel, théorie qui fait la part belle au contexte dans la construction du sens : « Cette approche que l'on peut appeler *dynamique* de la contextualisation conduit à une analyse du *sens en devenir*. » (Franckel, 2002 : 10).

### 2.3.3. Les alternatives romanistes

Peu d'études romanistes ont pris comme objet la préfixation du français. Le travail de Bornschier (1971), placé du côté comparatiste français-allemand, n'apporte guère de résultats fondamentaux. La théorie en œuvre pour traiter la préverbation française est proche de celle de Pottier (1962), par son recours à des schémas sémantiques traduisant l'instruction sémantique de tel ou tel préfixe.

Cette même conception se retrouve chez Weidenbusch (1993) où d'ailleurs la préfixation est systématiquement examinée à la lumière des prépositions. L'intérêt de l'ouvrage de Weidenbusch réside principalement dans la classification des mots construits opérée empiriquement à partir de la catégorie de la base utilisée, de son type de sens, et du type d'instruction sémantique véhiculée par le préfixe. Ainsi pour le préfixe *en-*, Weidenbusch a classé les verbes dont le sens répond à l'instruction « Lokal <mettre en> », selon le type de lieu désigné par la base : « Behältnis » : *embariller*, *emboîter*, *embouteiller* etc. « Ort » : *embanquer*, *embarquer*, *embastiller*, *emmagasiner* etc., « Körperteile » : *embecquer*, *emboucher*, *empaumer*, *empoigner* etc. (1993 : 122-123).

Cette classification minutieuse reste très avantageuse, et nous ne manquerons pas de nous servir de ses résultats dans notre propre analyse. Comme nous l'avons déjà signalé, les travaux romanistes sont effectués à partir de l'examen de vastes corpus, et fondent presque exclusivement leur scientificité sur le poids empirique de leurs résultats.

<sup>234</sup> A ne justement pas confondre avec le terme « constructivisme » également utilisé pour caractériser la construction du sens et de la forme des mots chez Corbin.

### 3. Les études consacrées à / ou mentionnant le préfixe *en-* :

Les études portant sur le préfixe *en-* ne sont pas légion. A notre connaissance, seule Leduc, dans le cadre de *SILEX*, envisage l'analyse exclusive de ce préfixe à l'heure actuelle. Quelques autres auteurs en font état en marge de leurs travaux notamment parallèlement à l'étude de la préposition *en* (Khammari (2004) ou Franckel & Lebaud (1991)), ou de façon tout à fait ponctuelle (Hristov (1977), Adouani (1995), Hannahs (1995), Di Sciullo (1996), Roger (2003a, 2003b) ou encore pour l'ancien français, Wagner (1952)).

#### 3.1. Comparaison avec la préposition homomorphe

Le traitement du préfixe *en-* et de la préposition *en* comme éléments de relation a déjà été fait par Pottier (1962) et par Zwanenburg (1992). Cette conception est naturellement due au fait que ces deux morphèmes sont issus étymologiquement de la même préposition latine *in*, et que le rapprochement tant fonctionnel que sémantique paraît légitime à ce titre. Nous avons précédemment présenté les critiques formulées par Amiot ou Gerhard-Krait contre ce choix théorique, mais nous voudrions développer les hypothèses faites au sujet du préfixe *en-* et de la préposition *en* afin de ne pas exclure certaines pistes de recherche.

A la suite de Franckel & Lebaud qui postulaient « l'hypothèse que toutes ses réalisations [celles de la préposition *en*], préfixées ou non, relèvent, à un niveau suffisant d'abstraction, d'une invariance de fonctionnement » (1991 : 56-57), Khammari soutient que :

« l'hypothèse peut être soutenue que *en*<sub>préposition</sub> et *en*<sub>préfixe</sub> relèvent également d'une même unité. La seule distinction serait d'ordre morphologique selon que *en* est détaché ou attaché. » (2004 : 170).

Pour ce faire, Khammari présente parallèlement le fonctionnement de la préposition et le fonctionnement du préfixe, et trouve des analogies pertinentes. En effet, une des caractéristiques de la préposition *en* n'est pas simplement d'ordre spatial (introduction dans un lieu) mais « ajoute à l'indication spatiale l'instruction de comprendre la localisation d'une certaine manière (il s'agit du lieu en tant qu'il est le siège d'une certaine fonction) et d'attribuer au sujet qui y est localisé le statut inhérent de ceux qui s'y trouvent de par cette fonction » (*id.* : 172)

Khammeri reprend ainsi l'idée de Wagner et Pinchon (1962) selon laquelle la préposition *en* « opère à la fois une localisation et une « caractérisation » » (*ibid.*). Les exemples sont à ce titre significatifs :

- (1) « *L'enfant est en orphelinat* » (*ibid.*) signifie que cet enfant est orphelin
- (2) « *Max est entré en clinique* » (*id.* : 173) signifie que Max est davantage un patient qu'un « gardien de la paix ou [...] un livreur de plantes vertes ».

Khammeri retrouve cette idée de caractérisation dans le fonctionnement du préfixe *en-*. En effet, outre l'instruction sémantique d'intériorité, le préfixe « focalise sur la fonction du lieu et le statut que cette dernière confère aux individus qui s'y trouvent » (*id.* : 175), et en ce sens le caractérise. Ainsi, alors que les phrases :

- (3) « *Max encage le lion* »
- (4) « *Max encave le vin* »
- (5) « *L'agriculteur engrange le blé* »

sont acceptables, les phrases :

- (6) « *\*Max encage l'eau* »
- (7) « *\*Max encave les meubles* »
- (9) « *\*L'agriculteur engrange le râteau* »

sont inacceptables. Au vu de ces exemples, Khammeri admet que « le verbe résultant de la préfixation d'un Nom de lieu [(en)<sub>af</sub> [lieu]<sub>(N)</sub>]<sub>v</sub> conduit à une interprétation spécifique de l'occupant du lieu » (*id.* : 176), ce qui lui permet de franchir un pas supplémentaire, à savoir « conclure à l'existence d'un rapport étroit entre préfixe et préposition » (*id.* : 176-177).

Evidemment l'intuition de Khammeri sur la spécificité sémantique des arguments des verbes préfixés des exemples ci-dessus n'est pas contestable, et il est même tout à fait certain que l'environnement des verbes préfixés est à examiner de près afin de saisir toute la mesure de l'instruction sémantique du préfixe en question. Si nous ne contestons pas les observations faites sur la notion de caractérisation de la préposition *en*<sup>235</sup>, nous émettons des réserves quant à la validité de cette hypothèse rapportée au préfixe.

L'opposition faite sur la base des exemples (3) et (6) nous paraît irrecevable dès le départ. En effet, dans l'exemple (6) ce n'est pas l'instruction sémantique du préfixe qui interdit le GN *l'eau* en fonction de complément, mais bien le sémantisme de la base nominale *cage* dont le sens 'loge garnie de barreaux' (PR) voulant qu'elle soit utilisée pour enfermer

<sup>235</sup> Parce que ce travail n'a pas sa place ici.

des animaux sauvages, des oiseaux ou même dans un sens dérivé des individus ('prison' (PR)), voire un ballon de football ('but délimité par le filet' (PR)), n'est pas prévu pour contenir un liquide.

L'opposition (4) / (7) n'est pas plus pertinente. Si la phrase *Max encave le vin* est tout à fait heureuse, c'est que le sens du verbe *encaver* est bien 'mettre en cave (du vin)' (PR). L'objet prototypique est le vin, mais il pourrait s'agir d'autres boissons comme le précise le TLF « L'obj. désigne gén. une boisson », par exemple de la bière. Ce qui est important ici c'est l'idée de conservation qui est activée dans le sens de *cave*. Ce sens se retrouve dans le dérivé *encavage* terme suisse romand dont le sens est 'action de mettre en cave des aliments' (PR) que ce soit des boissons ou du fromage par exemple, ou dans le dérivé *encavement* dont le sens est similaire et pour lequel le TLF donne la citation suivante : « Venant s'était mesuré avec Didace et Amable à l'encavement des pommes de terre (GUÈVREMONT, *Survenant*, 1945, p. 34) ». Un autre sens proposé par le TLF mais considéré comme vieux et régional fait même mention de 'mettre dans un trou'. Quoi qu'il en soit, la phrase *Max encave les meubles* est mal choisie dans la mesure où l'on pourrait considérer que pour une raison ou une autre, le protagoniste ait à préserver ou à conserver pour un temps des meubles (raisons climatiques, protection quelconque contre le pillage, arrivée imminente de l'huissier etc.). Cette phrase est tout à fait plausible même si la cave n'est pas l'endroit le mieux choisi pour la conservation d'objets en bois en raison de l'humidité qui la caractérise.

La phrase (9) n'est pas davantage un bon contre exemple. En effet, d'après le sens de *grange* lui-même 'bâtiment clos servant à abriter la récolte'<sup>236</sup> (PR), il est tout à fait naturel que ce lieu soit réservé à diverses céréales comme le blé, l'avoine, le maïs, le seigle, etc. et que la phrase *L'agriculteur engrange le blé* soit sémantiquement irréprochable. Si le râteau peut trouver sa place dans une grange, cela n'est pas son endroit de rangement prototypique, c'est pourquoi la phrase *L'agriculteur engrange le râteau* n'est pas en soi inimaginable mais simplement aberrante dans la normalité. Si d'aventure l'agriculteur avait laissé traîner son râteau sur une botte de foin et avait engrangé le tout, râteau compris, la phrase *Par mégarde l'agriculteur a engrangé le râteau* serait tout à fait correcte.

Comme nous avons essayé de le montrer, les arguments avancés par Khammeri résistent mal une analyse détaillée, et il semble que la critique principale qu'il faille faire à son approche est de trop forcer le trait afin de retrouver des analogies entre préposition et préfixe. S'il existe bien une interaction sémantique entre le préfixe et sa base qu'il s'agit d'expliciter (choix de la base, mais aussi choix de certaines caractéristiques de la base),

<sup>236</sup> Son étymologie le rapproche sémantiquement de *grain* : *grange* < lat. pop. °*granica* < lat. *granum* 'grain'.



l'unité lexicale construite, surtout quand elle est verbale, possède une structure valencielle qui lui est propre ainsi que des types d'arguments bien spécifiques qu'il s'agit également de mettre au jour. Dans ce qui précède nous avons pu constater à ce titre un phénomène de collocation qui semble très fort pour les verbes préfixés.

Avant d'entreprendre l'étude du préfixe *en-*, et afin d'en légitimer l'analyse comme préfixe à part entière et non comme simple avatar de la préposition *en*, Leduc (2001) a consacré un mémoire de maîtrise à l'« étude contrastive du préfixe et de la préposition homomorphes ». Les conclusions justifiant une différence de traitement sont suffisamment éloquentes pour écarter toute tentative de rapprochement entre ce préfixe et la préposition homomorphe. Ainsi, préposition et préfixe s'opposent sur trois points :

1) d'un point de vue catégoriel tout d'abord puisque la préposition sélectionne six types de catégories (nominale, adjectivale, pronominale, cardinale, verbale et adverbiale) alors que le préfixe n'en sélectionne que trois (nominale, adjectivale et verbale) (2001 : 82),

2) d'un point de vue sémantique (*id.* : 83)

3) d'un point de vue instructionnel, puisque comme l'a bien montré Leduc :

- « le préfixe ne peut situer un référent au sein d'un espace temporel »,
- « la préposition ne dévolue pas l'aspect perfectif au verbe au participe présent avec laquelle elle forme le gérondif »,
- « le préfixe ne peut, au contraire de la préposition, renseigner sur la matière composante d'un référent, car lorsqu'il s'adjoint à une base ayant pour référent une matière, il lui distribue le rôle de recouvrement »,
- « réciproquement, la préposition ne peut instruire la relation de recouvrement comme le fait le préfixe »<sup>237</sup>. »

D'où cette conclusion : « On est en droit de parler de deux êtres linguistiques, comme l'ont fait avant moi Dany Amiot (1997) pour *avant(-)*, Danièle Corbin (1999) pour *sous(-)* et Georgette Dal (sous presse) pour *contre(-)*. » (*id.* : 85).

### 3.2. Les études ponctuelles

Certains articles ou ouvrages mentionnent, sans entrer dans une étude systématique, le préfixe *en-*. Notre présentation de certains d'entre eux se décompose en trois volets : celui ou

<sup>237</sup> Comme l'illustre l'exemple « *la table est en caoutchouc* » qui s'oppose à « *la table est encaoutchoutée* » (Leduc, 2001 : 83)

ceux qui évoque(nt) : (i) la productivité du préfixe, (ii) sa valeur expressive, (iii) sa valeur spatiale. Ce découpage permettra de faire plus facilement le lien avec les points que nous verrons plus loin de façon approfondie, et d'apprécier ainsi la pertinence des remarques d'auteurs à qui il faut rendre justice.

- (i) Se basant sur les données du *Dictionnaire des mots contemporains*<sup>238</sup> et de la base de néologismes *Bornéo*, Humbley note, dans son article consacré à l'évolution du lexique français durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, que les préfixes les plus employés en néologie sont, et de façon ordonnée en partant du plus productif, *anti-*, *hyper-*, *dé-*, *super-*, *non-*, *auto-*, *méga-* et *sur-* (2000 : 76). Ce constat implique que la vitalité de *en-* est faible voire très faible pour la période actuelle, d'autant plus qu'il n'en est pas fait mention une seule fois au cours de l'article<sup>239</sup>.
- (ii) La valeur expressive du préfixe *en-* est signalée par Brunet (1981) dans la somme qu'il consacre au lexique français depuis la Révolution de 1789 et qui se base notamment sur la statistique lexicale. La préfixation par *en-* réunit une grande quantité d'hapax, c'est pourquoi la liste de ses occurrences est qualifiée d'« originalité pittoresque<sup>240</sup> » (1981 : 611). Sur la question de la valeur expressive, Brunet fait la remarque suivante :  
« [D]es créations comme **embabouiné**, **embarricadé**, **embarbouillage**, **embastionné** (sur le modèle **embastiller**), **embecquer**, **embérésiné**, **emberlifier** (avatar estropié de **emberlificoter**), **embesogner**, **embestialiser**, échappent à la nomenclature des dictionnaires. Mais il s'agit d'une dérivation à forte valeur expressive [note : « Cette expressivité est bien souvent humoristique ou dépréciative (**embiéré** = mis en bière), **emberlingué**, **embistrouillé**, **emberloqué**, **emburelucoquer**, etc.) et n'importe quelle base peut servir à la modalité factitive, même un nom propre : ainsi trouve-t-on **embaraglioulé** dans les **Caves du Vatican** à partir du nom du héros. »], qui est propre à la prose littéraire et indésirable dans les textes techniques<sup>241</sup> [...]. » (*ibid.*)
- (iii) L'instruction de mouvement véhiculée par *en-* est signalée par deux auteurs dans une perspective générative. Cunita, dans son analyse du verbe

<sup>238</sup> Gilbert, P., 1985, *Dictionnaire des mots contemporain*, Dictionnaires Le Robert, Paris

<sup>239</sup> Ici nous considérons que ne pas mentionner le préfixe *en-* revient à le mentionner par défaut.

<sup>240</sup> Cette désignation étaye la notion de faible productivité du préfixe sauf pour des besoins dénominatifs bien spécifiques.

<sup>241</sup> Voir dans la 2<sup>e</sup> partie notre remarque sur les variations diaphasiques et diastratiques : 179.

*empaqueter*, qualifie le préfixe *en-* de « réalisateur de la localisation spatiale » (1980 : 137). Si cette remarque est juste, son analyse est contestable par ailleurs, puisqu'elle érige ce verbe en exemple prototypique de parasynthétique verbal, et qu'elle explique la transformation : « mettre (*la moisson*) **en** / **dans** *la grange* → **engranger** (*la moisson*) » (*id.*, 138) comme le produit d'une « mutation » de la préposition en affixe préfixal, à la manière des générativistes non lexicalistes comme Guilbert. Plus récemment, Di Sciullo note qu'un préfixe comme *en-* instruit une direction dans l'espace ou sur une échelle. Ainsi, selon elle, les préfixes appartenant à cette catégorie « indicate its direction in a space (*embarquer* 'to embark', *débarquer* 'to disembark') or on a scale (*appauvrir* 'to become poor', *enrichir* 'to become rich'). (1996 : 187).

Dans une perspective plus traditionnelle, le bulgare Hristov note que les préfixes *a-* (*ad-*), *e-* (*ex-*), *en-* (*em-*) et *pro-* possèdent tous des valeurs spatiales. Pour lui, « EN- /EM- indique la pénétration à l'intérieur de quelque chose. » (1977 : 49). D'ailleurs, le changement d'état dénoté par « EMPIRER, ENLAIDIR, EMBELLIR, ENCOURAGER est déduit de l'idée de pénétration, d'entrée dans une qualité qui n'est autre chose que l'obtention de cette qualité. » (*ibid.*), ce qui en dernière instance s'avère très pertinent.

D'autres études font nécessairement référence au préfixe *en-* de façon plus ou moins spécifique. A notre connaissance, et si nous rajoutons celles présentées ailleurs, nous en avons présenté les principales et avons donné un large aperçu des travaux menés jusqu'à aujourd'hui. C'est maintenant à la lumière des éléments réunis tout au long de cette première partie consacrée aussi bien à une présentation des travaux menés avant nous (en lien avec leurs orientations théoriques, méthodologiques voire idéologiques), qu'à une discussion d'ensemble sur la discipline que nous entrerons dans l'analyse de l'affixe qui nous sert d'exemple.

## 2<sup>e</sup> partie : Etude du préfixe *en-*

Définition cruciverbiste :

« Ça introduit : **E N** »<sup>242</sup>



## Chapitre I – Le cadre théorique

### 1. La sémantique des mots construits

L'interprétation sémantique s'avère de toute évidence une tâche complexe, pour ne pas dire la tâche la plus complexe dans la description des phénomènes langagiers, et la sémantique lexicale n'échappe pas à cette réalité même si son champ disciplinaire paraît plus circonscrit. A cette difficulté intrinsèque viennent s'ajouter, comme s'il fallait encore corser l'affaire, d'abord le fait qu'il n'existe pas de véritable doxa en sémantique, mais bien quantité de modèles sémantiques, tant et si bien que Tamba-Mecz dans sa présentation de cette matière au sens disciplinaire du terme, c'est-à-dire depuis Bréal, pose la question fatidique : « La ou les sémantiques ? » (1998 : 7) ; ensuite qu'aujourd'hui, et tout particulièrement en sémantique lexicale, l'on assiste à une telle effervescence (« tout bouge actuellement en matière de sens lexical » (Kleiber & Riegel, 2004 : 31)) que même ce que Kleiber et Riegel nomment « les principaux piliers du paradigme ancien » (*ibid.*), c'est-à-dire ce que l'on croyait être du domaine des acquis théoriques fait l'objet de critiques et de revirements.

Parmi les débats sémantico-philosophiques qui animent les sémanticiens et qui vont bon train si l'on en croit Kleiber (1999 : 15-52), la controverse concernant le lien entre la langue et le réel, ou en d'autres termes entre la langue et la porte de sortie que constitue la référence ou l'extra-linguistique est toujours (ou à nouveau) d'actualité et promet de l'être encore un certain temps. Il semble que nous dépassons ici la stricte limite de notre sujet au point de nous demander ce que viennent faire au juste les questions proprement sémantiques en morphologie dérivationnelle. Or, parce que la forme et les sens des mots construits sont justement fortement liés et que le sens importe autant que la forme en morphologie, la question de leur(s) sens se pose véritablement, et sur cette question le morphologue doit trancher.

### 1.1. La question du sens des mots construits et du sens d'un préfixe

Les pages qui ont précédé nous auront permis de montrer que les modèles qui ont eu pour objet les questions de morphologie dérivationnelle recourent, chacun à leur manière, à des systèmes interprétatifs, soit existants en les empruntant directement, soit comme c'est le cas pour le modèle de Corbin, en les forgeant de toute pièce, pour les besoins de la cause. Dans ce qui suit, il sera avant tout question de méthode. Car avant de croire au bien-fondé de telle interprétation des mots construits, il nous paraît important de nous poser des questions préalables et nécessaires.

### 1.2. Quelle théorie sémantique adopter ?

Evidemment, il n'est pas question pour nous de répondre à des questions théoriques qui dépassent notre cadre. Pourtant, pour reprendre l'exemple cité plus haut, le débat existant entre les défenseurs d'une sémantique référentielle et ceux d'une sémantique aréférentielle, s'il ne nous concerne pas au premier chef (il n'intervient pas directement dans notre sphère de réflexion), et qu'il semble appartenir exclusivement aux sémanticiens et aux philosophes du langage d'y répondre, touche de trop près la conception même du signe linguistique pour ne pas en faire état ici.

Grâce à Kleiber (1999) nous savons que les partisans d'un sens aréférentiel, s'ils ne démentent pas complètement la notion de référence, réfutent l'aspect « stable ou conventionnel » du sens en faisant l'hypothèse d'un sens à construire ou à reconstruire, c'est-à-dire en admettent que le sens s'élabore contextuellement<sup>243</sup>. Si les nouvelles conception du sens linguistique qui s'inscrivent dans une entreprise de déconstruction du sens peuvent être séduisantes à certains égards<sup>244</sup>, nous avons pris le parti de conserver une position traditionnelle ou du moins de nous inscrire dans la continuité des travaux qui, partant de l'hypothèse de la double face du signe linguistique, s'élargissant vers le triangle sémiotique (sortie référentielle) sans cesse réajusté depuis<sup>245</sup>, et en tout cas de rester dans le cadre d'une sémantique tournée vers la référence. Ce choix est motivé par les nombreux arguments

---

<sup>243</sup>

Cf. aussi notre présentation (1<sup>re</sup> partie. Chapitre IV- 2.3.2. : 115-116) des alternatives d'inspiration culiolienne.

<sup>244</sup> Voir la très bonne présentation de Kleiber (1999).

<sup>245</sup> Voir Lebsanft & Gleßgen (2004) pour plus de détails.

développés par Kleiber en faveur d'une sémantique référentielle et du modèle qui en découle, modèle auquel nous nous référons (1999 : 35-52). Celui-ci fait le postulat d'un sens qui, « branché sur la référence » (*id.* : 51) est, pour l'essentiel<sup>246</sup> conventionnel, c'est-à-dire non construit parce qu'il répond à des conditions objectives dites « nécessaires et suffisantes »<sup>247</sup>, et hétérogène, en tant qu'il peut être i) descriptif ou ii) instructionnel, ou iii) les deux. En cela nous partageons totalement la définition du sens que propose Kleiber :

« [...] le sens obéit à deux modèles référentiels différents : le modèle descriptif, celui qui indique quelles sont les conditions (nécessaires et suffisantes ou prototypiques) auxquelles doit satisfaire une entité pour pouvoir être désignée ainsi, et le modèle instructionnel, qui marque le moyen d'accéder au ou de construire le référent. Le premier est prédicatif, le deuxième met en jeu des mécanismes dynamiques (déictiques, inférentiels), qui ne constituent pas des propriétés du référent, mais des balises plus ou moins rigides pour y arriver. » (1999 : 50)

Cette définition reflète certes une conception hétérogène du sens, mais elle a l'avantage de faire clairement la part des choses entre la partie du sens qui est stable, conventionnelle, donnée et partagée pourrait-on dire<sup>248</sup>, et la partie du sens qu'il reste à construire via ou grâce à des instructions sémantiques qui indiquent comment atteindre ce (nouveau) sens. D'une certaine manière, cette conception évite deux écueils théoriques, à savoir une conception du sens trop rigide où l'interprétation sémantique serait déterminée de façon décisive et radicale à partir de règles sémantico-logiques souvent trop puissantes<sup>249</sup>, ou en péchant par excès inverse, une conception d'un sens en perpétuelle construction où rien n'est établi a priori, conception qui se heurte au bon sens puisqu'il paraît évident qu'une partie du sens au moins doit se présenter de façon stable au sein d'une collectivité linguistique<sup>250</sup>.

Selon un consensus actuel<sup>251</sup>, le sens d'un mot construit est le résultat d'un calcul, ou d'un sens compositionnel entre les sens des différents éléments entrant dans la formation du nouveau lexème, et cela en vertu de la doctrine toujours à l'œuvre en morphologie

<sup>246</sup> Nous verrons justement qu'il peut en être autrement dans certains cas.

<sup>247</sup> Qui fondent la stabilité du sens d'un point de vue intersubjectif.

<sup>248</sup> Les « conditions nécessaires et suffisantes ou prototypiques » constituent en cela des arguments qui participent d'une « logique du sens » qui est objective ou du moins intersubjective.

<sup>249</sup> Dont le résultat ne reviendrait qu'à dresser une longue nomenclature associant mots et concepts, et susceptible de contenir des « monstres sémantiques ».

<sup>250</sup> Autrement comment imaginer qu'une compréhension un tant soit peu élaborée puisse avoir lieu entre deux locuteurs ?

<sup>251</sup> Voir notre présentation des manuels de lexicologie et de morphologie dérivationnelle français.



dérivationnelle et énoncée par Corbin (1991 : 9) selon laquelle :

« le sens d'un mot construit est construit en même temps que sa structure morphologique, et compositionnellement par rapport à celle-ci, et [...] la représentation grammaticale doit refléter cette construction simultanée de la structure et du sens. »

Cette conception suit le dogme d'un système associatif dont le fondement théorique même repose sur la parfaite adéquation entre forme et sens au sein de la classe des mots construits. Nous ne reviendrons pas sur les bases théoriques de ce modèle qui reposent principalement sur des règles de type génératives dont certains aspects trop rigides ont été critiqués plus haut. Par contre il nous faut réévaluer les procédures utilisées par les auteurs qui s'en réclament, rediscuter les problèmes sémantiques spécifiques aux mots construits et examiner leurs implications.

En effet, nous avons eu l'occasion de voir que la conception sémantique initiale du modèle de Corbin a subi un certain nombre de réajustements théoriques dont nous avons fait état notamment parce que celle-ci n'arrivait plus à rendre compte précisément du sens de certains mots construits. Ainsi, pour résumer la situation, alors qu'au départ, selon le dogme établi par le modèle, l'accès à la référence d'un mot construit ne se faisait qu'en langue, c'est-à-dire à partir de règles sémantiques de base (sens prédictible) complétées du reste par d'autres ajustements sémantiques<sup>252</sup> dans les recherches sémantiques plus récentes entreprises sur ce modèle, comme celle de Temple (1999) par exemple, il est admis que l'accès à la référence des mots construits ne se fait pas uniquement en langue mais encore par d'autres voies.

Kleiber montre fort bien devant quelle aporie se trouvent ceux qui étudient le sens des mots construits en se contentant d'additionner les parties de sens qui constituent ou entrent dans la formation du mot construit, et qui du coup se retrouvent devant deux sens différents, à savoir i) un sens compositionnel et ii) un sens réel. Selon lui, le contexte n'entre pas en jeu pour expliquer le décalage entre ces deux sens. Le problème prendrait sa source ailleurs. Ainsi, même si le sens des parties constitutives des mots construits continue de participer à la construction du mot construit en tant qu'« ingrédients », et qu'il n'est pas question d'en réfuter les interactions, ce que semblent avoir oublié les partisans de ce modèle, c'est que lorsqu'un mot nouveau se crée, il y a nouvelle dénomination. Ce constat se trouve formulé ainsi :

<sup>252</sup> Toujours issus de phénomènes langagiers comme c'est le cas pour les figures de rhétoriques : métaphore, métonymie, méronymie.

« Ce qui manque, à notre avis, en général, dans la littérature sur la sémantique des mots construits, c'est précisément le facteur dénominatif. Son intervention permet de résoudre la difficulté rencontrée par les tenants d'un sens construit qui ne coïncide plus, en ce qu'il est beaucoup plus large, avec les sens présentés par les mots construits. Si l'on suit notre analyse des dénominations et que l'on accepte par là-même que le fait de construire un mot débouche sur une nouvelle dénomination, il ne peut plus être équivalent à la somme des éléments qui ont permis de construire le mot. Autrement dit, le sens d'un mot construit n'est jamais totalement compositionnel, sinon il n'y aurait pas dénomination et pas vraiment de mot construit. (Kleiber, 2003 : 40)

Si l'on suit cette conception du sens des mots construits, le sens prédictible à partir de la RCM correspondant à un type de procédé morphologique prévoit un sens générique relativement large dont une portion seulement va être actualisée par le mot construit. Celui-ci prendra son sens effectif en fonction du besoin dénominatif particulier qu'il aura à remplir<sup>253</sup>.

### 1.3. Le rôle instructionnel du préfixe

Bien que le préfixe ne possède pas de fonction dénominative, il participe de façon décisive à la construction ou à l'élaboration du sens des mots construits. En d'autres termes, si le préfixe n'a pas de dénotation référentielle, il intervient dans le processus de construction et d'interprétation du mot construit qui permet d'accéder à son référent. Dans ce sens il donne des informations sur la manière de construire le référent du mot qu'il construit, à partir de la base (et du référent de la base) à laquelle il s'ajoute. Car le sens du préfixe n'est pas descriptif, mais instructionnel. Le préfixe véhicule une instruction sémantique, sorte de « sens codé, conventionnel » ou « information » (Gerhard, 2000 : 105) qui caractérise « le type d'opération sémantique à effectuer sur le sens de la base pour construire le sens global de la forme dérivée » (Riegel *et al.*, 1999 : 542). L'instruction sémantique propre à chaque préfixe opère sur le sens de la base ; le résultat de cette combinaison entre par la suite, en partie du moins (nous le verrons par ailleurs), dans le sens du mot construit.

Comme les préfixes, les suffixes véhiculent des sens instructionnels non descriptifs, pourtant ces deux types d'affixes se distinguent en vertu du type d'instruction qu'ils portent. Si les suffixes véhiculent des instructions sémantiques variées, Gerhard-Krait (2000 : 107)

<sup>253</sup> Voir plus loin l'exemple du sens du verbe *encarafer* : 191.

cite comme exemples « le collectif dans *feuill* –*age*, le péjoratif dans *vin* –*asse*, le processuel dans *vampir* –*is*- (*er*) [...] », l’instruction sémantique des préfixes semble se focaliser principalement sur des relations de repérage avec le référent de base. La *GMF* indique que : « les préfixes opèrent sur une base pour construire une signification nouvelle à partir de diverses relations de repérage (au sens le plus général du terme) avec le référent de la base : repérage spatial (*antichambre*, *parterre*, *enterrer*), temporel (*avant-goût*, *après demain*), comparatif (*isotherme*, *hétérosexuel*), quantificateur (*multilingue*, *unidimensionnel*) » (Riegel et al., 1999 : 544). On l’a vu, le préfixe agit sur la base par le biais d’opérations portant sur son sens ; à ce titre le préfixe peut être considéré comme un opérateur qui véhicule une instruction sémantique et met en œuvre l’opération de construction du sens grâce à des opérations de repérage, en relation avec la base. Il nous reste maintenant à étudier plus en détail le sens de cet opérateur.

Nous avons parlé précédemment de « sens codé, conventionnel » termes empruntés à Gerhard-Krait pour qualifier l’instruction sémantique véhiculée par le préfixe. Amiot, quant à elle, reste plus prudente quant au caractère bien « codé » du sens des préfixes et préfère émettre « l’hypothèse que le sens d’un élément de relation n’est pas donné par avance mais [qu’il] doit se construire de façon dynamique » (Amiot, 1997 : 51). Ainsi les différentes opérations qui entrent dans la construction du sens du mot construit contribueraient à créer en partie au moins l’instruction sémantique du préfixe. Dans cette optique la notion de repérage émanerait du sens construit et non du sens spécifique propre à l’opérateur. Gerhard-Krait critique cette définition du sens du préfixe. Pour elle, les repérages spatiaux, temporels ou autres découlent directement de l’instruction sémantique du préfixe. Ainsi la notion d’éloignement, instruction sémantique véhiculée par le préfixe *dé(s)*-, par exemple, « constitue bien [...] un sens instructionnel conventionnellement précodé qui n’est donc plus à construire » (Gerhard-Krait, 2000 : 108). D’où encore l’interrogation : « De quel autre élément de la structure des mots construits par préfixation de l’opérateur *dé(s)*- la notion d’éloignement pourrait-elle bien émaner si ce n’est du préfixe ? » (Gerhard-Krait, *id.* : 107).

Nous partageons sans réserve la thèse de Gerhard-Krait sur la question d’un « sens instructionnel précodé » propre à chaque préfixe. Les arguments sollicités en faveur d’un sens instructionnel d’éloignement unique et spécifique au préfixe *dé(s)*- tout au long de sa monographie consacrée à ce préfixe (2000) nous auront convaincu du bien-fondé de ce type d’approche. Evidemment, si le sens instructionnel de tel ou de tel préfixe est stable, il reste une quantité d’autres facteurs sémantiques qui viennent s’ajouter lorsqu’il s’agit d’interpréter

le sens du mot construit qui résulte du processus de préfixation. Un certain nombre de contraintes que nous allons examiner maintenant sont à prendre en considération, même si, d'un point de vue théorique, l'instruction sémantique conventionnelle propre à chaque préfixe ne fait aucun doute.

### 1.3.1. Un exemple : l'orientation vers l'intériorité instruite par le préfixe *en-*

L'instruction de base véhiculée par le préfixe *en-* peut se définir comme un mouvement de rapprochement que l'on peut qualifier d'orientation vers une intériorité<sup>254</sup>. Dans les formations verbales dénominales et désadjectivales que nous étudierons plus loin, il apparaîtra sur des exemples précis, que cette instruction conduit de façon systématique au déplacement d'une entité mobile, la *cible*, vers une entité stable faisant office de repère, le *site*. Ainsi nous avons tout naturellement rangé les verbes dénominaux préfixés en *en-* dans la classes des verbes de déplacement. Notre approche mérite tout de même une objection. Les verbes figurant dans les exemples choisis n'ont-ils pas, du fait de leurs propriétés sémantiques particulières, validé trop facilement l'hypothèse d'un mouvement spatial unique instruit par le préfixe *en-* ? Nous avons en effet sciemment utilisé des verbes dont le sens premier souvent concret permettait de voir de façon précise quelles relations spatiales unissent la *cible* et le *site*, afin non seulement de définir ces deux notions, mais aussi de montrer les rôles que jouent la base nominale et les arguments du verbe dans le procès.

Dans ce qui suit, nous montrerons que le fait d'assigner au préfixe *en-* un seul et unique sens, à savoir une instruction sémantique de mouvement définie comme une orientation vers une intériorité, n'est pas un principe réducteur, mais au contraire un objectif théorique. Par là nous souhaitons prouver que l'instruction de base du préfixe *en-* est celle d'un mouvement spatial primaire dont les réalisations changent en fonction des contraintes sémantiques exercées par la base et parfois par les arguments du verbe. Ainsi l'instruction de base du préfixe pourrait varier en fonction du contexte sémantique immédiat. Cette instruction varierait d'un mouvement concret, de type déplacement d'une entité dans une autre, à un mouvement plus abstrait, le changement d'état par exemple.

<sup>254</sup> Nous verrons plus loin que cette instruction de mouvement existe depuis le latin.

### 1.3.2. Un déplacement primaire sujet à des variations

Les verbes construits que nous mentionnerons plus loin ont tous la particularité de décrire avec plus ou moins de précision le déplacement d'une entité à l'intérieur d'une autre. C'est le cas par exemple des verbes *embouteiller*, *enfournier*, *enterrer*, *engouffrer*, *encager*, *embrocher*, *engrener* etc. Pour ces verbes la situation décrite lors du procès est claire : une entité définie comme la *cible*, dénotée par la base du verbe (ex. *broche*) ou par le COD (ex. *vin*), est mise en mouvement grâce à l'instruction portée par le préfixe, et déplacée à l'intérieur d'une entité définie comme le *site*, elle-même dénotée par la base nominale du verbe (ex. *bouteille*) ou par le COD (ex. *volaille*). Le point commun de tous ces verbes est le suivant : l'aboutissement du mouvement instruit par le préfixe *en-* est l'entrée de la *cible* à l'intérieur du *site*. Cette entrée peut être totale : l'entité *os* entre complètement à l'intérieur de l'entité *potager*<sup>255</sup> (*Le chien du voisin a enterré son os dans le potager*) ou partielle : l'entité *broche* entre en partie seulement à l'intérieur de l'entité *volaille* (*Le boucher embroche la volaille*). L'entrée de la cible à l'intérieur du *site* constitue un facteur récurrent pour l'ensemble de ces verbes, c'est pourquoi ils ont sur ce point une proximité sémantique évidente. Pour preuve, chacun de ces verbes peut se paraphraser par l'expression : *faire entrer x (la cible) dans y (le site)*

*Les vignerons font entrer le vin dans les bouteilles.*

*Le boulanger fait entrer le pain dans le four.*

*Le boucher fait entrer la broche dans la volaille.*

Néanmoins tous les verbes dénominaux préfixés en *en-* ne décrivent pas un déplacement aussi abouti. L'entrée de la cible dans le *site* est une réalisation particulière du mouvement instruit par le préfixe. Si certains verbes évoquent un tel déplacement, c'est que leur contexte sémantique leur permet une telle opération. Les contraintes sémantiques exercées par les bases nominales et par les GN en fonction de COD sont déterminantes dans

<sup>255</sup> La terre du potager bien entendu.

la construction du sens du verbe dérivé ; c'est elles qui conditionnent le type de mouvement adopté par la cible. Les verbes ci-dessus ont la particularité de permettre le déplacement d'une entité dans une autre du fait notamment de la nature des noms ou GN jouant le rôle de *site*. Nous remarquerons en effet que la plupart des *sites* sont dénotés par des noms dont le référent renvoie à des espaces de type *contenant* (ex. *bouteille, four, barque, cage* etc.), c'est-à-dire des espaces dont la fonction même est de contenir des entités prédéterminées<sup>256</sup>, ou à des espaces susceptibles de contenir totalement ou partiellement une entité faisant intrusion dans leurs corps (ex. *terre, volaille* ...). D'autre part, les cibles sont toutes dénotées par des noms ou des GN dont le référent renvoie à une entité, qui, du fait de sa taille (toujours inférieure à celle du site), de sa nature ou de sa qualité, est potentiellement destinée à occuper une portion ou la totalité de l'espace défini par le site : le vin est généralement contenu dans une bouteille, le pain se cuit dans un four, un animal est enfermé dans une cage etc.

Certains verbes dénominaux préfixés en *en-* ne décrivent pas l'entrée d'une *cible* dans un *site*, mais l'adjonction d'un élément à un autre<sup>257</sup>. Ces verbes (ex. *embouer, emplumer, ensabler, enguirlander* etc.) sont toujours des verbes de déplacements, mais l'aboutissement du procès n'est pas le même que pour les verbes précédents. Pour ces verbes, les relations spatiales dynamiques qui unissent la *cible* et le *site* ont pour résultat le recouvrement total ou partiel d'une surface dénotée par le *site* par une entité dénotée par la *cible* :

*Il a em[miel]<sub>x</sub> lé [ses tartines]<sub>y</sub>.*

*Les enfants ont en[guirland]<sub>x</sub>é [le sapin de Noël]<sub>y</sub>.*

*Les agents d'entretien ont en[sabl]<sub>x</sub>é [l'allée]<sub>y</sub>.*

Les verbes ci-dessus peuvent se paraphraser par les expressions : couvrir y (le site) de x (la cible) ou mettre x sur y :

*Il a mis [du miel]<sub>x</sub> sur [ses tartines]<sub>y</sub>.*

*Les enfants ont couvert [le sapin de Noël]<sub>y</sub> de [guirlandes]<sub>x</sub>.*

<sup>256</sup> La bouteille est par définition un récipient servant à contenir des liquides, le four est destiné à la cuisson de certains aliments, la barque est un moyen de transport servant à véhiculer des hommes ou des marchandises, etc.

<sup>257</sup> Voir plus loin, Chapitre III – 2.6. : 204-206.

*Les agents d'entretien ont (re)couvert [l'allée]<sub>y</sub> de [sable]<sub>x</sub>.*

D'autres verbes décrivent simplement un rapprochement de la *cible* et du *site*. Les verbes *emboucher* et *enverguer* par exemple décrivent un contact entre un *site* et une *cible*, sans qu'il y ait entrée de la *cible* dans le *site* ou recouvrement du *site* par la *cible*. Le déplacement de la *cible* s'achève lorsque les deux entités sont entrées en contact :

*Les musiciens ont em[bouch]<sub>y</sub>é [leurs instruments]<sub>x</sub>.*

*Les marins ont en[vergu]<sub>y</sub>é [la voile]<sub>x</sub>.*

La particularité de ces verbes est de pouvoir se paraphraser par des expressions telles :

*rapprocher x (la cible) de y (le site) ou diriger x vers y*

*Les musiciens ont rapproché [leurs instruments]<sub>x</sub> de [leurs bouches]<sub>y</sub>.*

*Les marins ont rapproché [la voile]<sub>x</sub> de [la vergue]<sub>y</sub>.*

alors que les paraphrases précédentes *faire entrer x dans y* ou *couvrir x de y*, sont impossibles :

*\*Les musiciens ont fait entrer leurs instruments dans leurs bouches.*

*\*Les marins ont fait entrer la voile dans la vergue.*

*\*Les musiciens ont couvert leurs bouches de leurs instruments.*

*\*Les marins ont couvert la vergue de la voile.*

Nous avons vu que l'instruction de mouvement véhiculée par le préfixe *en-* peut conduire à différents types de déplacement. Nous en avons déduit que des contraintes sémantiques, notamment celles issues de la base et du C.O.D. du verbe, jouent un rôle sur l'ensemble du procès. Les propriétés sémantiques de la *cible* et du *site* pourraient en effet considérablement conditionner la réalisation de tel ou tel déplacement. A ce sujet, nous avons constaté que le déplacement de la *cible* peut se concrétiser selon trois formes : (i) la *cible*

*entre à l'intérieur du site*, (ii) *la cible recouvre le site*, (iii) *la cible se dirige vers le site et entre en contact avec lui*. Pour simplifier, on dira que l'instruction sémantique du préfixe *en-* est à l'origine d'un déplacement d'une *cible* vers/dans/sur un *site*. Mais que dire de l'instruction sémantique de base du préfixe *en-* ? Le fait de considérer l'existence de différents types de déplacements, en vertu des propriétés sémantiques des bases et des GN en fonction de COD, nous renseigne sur la nature de l'instruction sémantique de base du préfixe *en-*. Si l'instruction sémantique de base de *en-* ne peut se définir par un déplacement, et un seul, du type : entrée dans un espace, adjonction d'une entité à une autre ou rapprochement de deux entités, c'est le dénominateur commun aux trois déplacements qui caractérise l'instruction de base propre à l'ensemble des déplacements. Le dénominateur commun aux différents déplacements est *l'orientation vers une intériorité*, car l'instruction sémantique de base portée par le préfixe conduit toujours au déplacement d'une entité, la *cible*, vers une autre, le *site*, et notamment vers son centre. L'aboutissement du déplacement commandé par le préfixe *en-* connaît nous l'avons vu un certain nombre de variations, dues aux propriétés sémantiques des noms dénotant la *cible* et le *site*. L'orientation vers une intériorité peut conduire en effet, soit à l'entrée de la *cible* dans le *site*, soit au recouvrement du *site* par la *cible*, soit au simple rapprochement des deux entités. En définitive, le préfixe *en-* opère sémantiquement sur la *cible* pour lui donner, et l'impulsion nécessaire à son déplacement, et l'orientation de son mouvement. En cela le préfixe *en-* s'apparente à un *vecteur orienté*. En mathématiques, le *vecteur* se définit par une *direction*, un *sens* (les deux notions sont pour nous complémentaires), et une *longueur*. La *longueur* du vecteur sert généralement à indiquer une *force*. Le préfixe *en-* peut se comparer à un *vecteur* dans la mesure où il conceptualise une *direction* ou *orientation vers une intériorité*, et une *force* (la force motrice nécessaire au déplacement de la *cible*). Dans tous les cas, *en-* instruit un mouvement spatial de base qui se spécifie en fonction d'un certain nombre de contraintes sémantiques encore à définir.

### 1.3.3. Mouvement concret vs mouvement abstrait : les formations verbales désadjectivales et les formations dénominales dénotant un changement d'état

L'instruction sémantique du préfixe *en-* correspond à un mouvement spatial de base qui, sur le plan concret se réalise sous la forme d'un déplacement d'une entité vers une autre ; c'est le cas pour les verbes dits de déplacements. Cette notion de mouvement se retrouve mais à un degré plus abstrait dans des verbes dont le sens est perçu comme un changement d'état



ou une transformation, à la différence près que le mouvement instruit par *en-* ne coïncide plus avec un déplacement d'entités concrètes, mais avec un déplacement abstrait dont le résultat est le changement d'état<sup>258</sup>. Nous pensons qu'il est possible de conceptualiser le déplacement d'entités abstraites comme c'est le cas dans *encourager un élève* par exemple, de la même manière que pour un déplacement d'entités concrètes du type *encoffrer des bijoux*.

Le changement d'état et la transformation correspondent cognitivement à un mouvement abstrait qui s'apparente à un mouvement spatial, car le passage d'un état à un autre se caractérise par un déplacement d'entités abstraites comparable à celui d'entités concrètes. Des verbes comme *empourprer*, *encrapuler*, *encolérer* ou *enlaidir* peuvent facilement se paraphraser par les expressions *devenir* ou *se mettre en (l'état de)* :

1a) *Le soleil empourpre l'horizon.*

1b) *L'horizon devient pourpre (à cause du soleil).*

2a) *Depuis qu'ils travaillent en Suisse nos voisins s'embourgeoisent !*

2b) *Depuis qu'ils travaillent en Suisse nos voisins deviennent (plus) bourgeois !*

3a) *Pierre s'encrapule.*

3b) *Pierre devient une crapule.*

4a) *Marie s'encolère.*

4b) *Marie se met en colère.*

5a) *Jeanne s'enlaidit avec ce chapeau ridicule.*

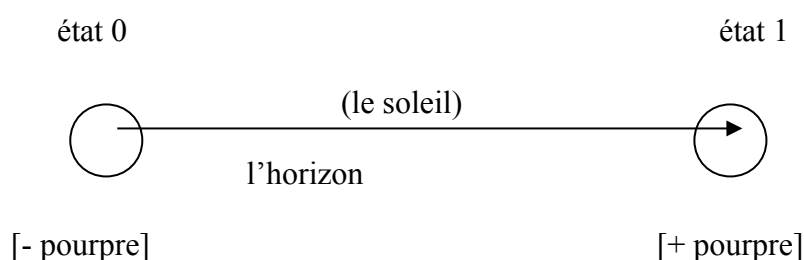
5b) *Jeanne devient (plus) laide avec ce chapeau ridicule.*

Ces paraphrases ont la propriété de décrire l'entrée dans un (nouvel) état. Dans la phrase 1a), le préfixe *en-* instruit un mouvement abstrait qui fait passer l'entité *horizon* (la *cible*) d'un état premier dont les propriétés de couleur ne sont pas définies, mais que nous noterons sémantiquement par [- pourpre] à un état second (dénnoté par le *site*) caractérisé par la propriété *d'être pourpre* [+ pourpre]. Il en va de même pour l'entité *voisins* qui passe de l'état

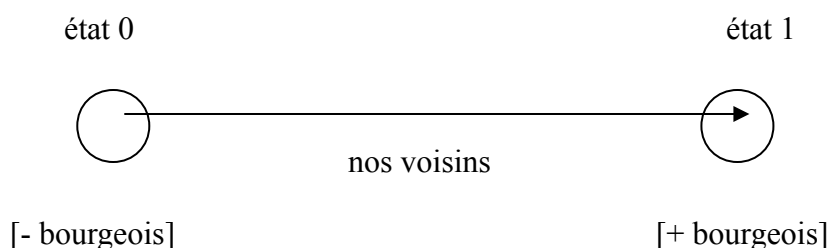
<sup>258</sup> Voir Chapitre III – 2.4. et chapitre III – 3.1.1.

[- bourgeois] à l'état [+ bourgeois] et l'entité *Pierre* qui passe de l'état [- crapule] à l'état [+ crapule]. Dans la phrase 4b) la paraphrase du verbe *s'encolérer*, « se mettre en colère », signifie littéralement « se placer (soi-même) dans l'état de colère ». Ces exemples nous montrent que le changement d'état constitue bien un mouvement abstrait, qu'il s'agisse d'une transition entre deux états (la paraphrase en *devenir* illustre le passage d'un état à un autre) ou de l'entrée physique ou quasi physique dans un nouvel état (cf. *enlaidir*, et *s'encolérer*). Ce mouvement, moins concret que celui en œuvre dans les déplacements d'entités concrètes se conceptualise et se schématise de la même manière que le précédent, en l'occurrence grâce à un vecteur indiquant une direction (l'orientation vers un nouvel état), et une force nécessaire au déplacement (passage d'un état à un autre). Nous pouvons ainsi schématiser les phrases 1a) et 2a) par exemple, de la manière suivante :

phrase 1a) *Le soleil empourpre l'horizon.*



phrase 2a) [...] *nos voisins s'embourgeoisent !*



Le changement d'état correspond à un mouvement abstrait voisin du mouvement d'entrée d'une entité concrète dans une autre. Le *site* dénote, dans le cas des verbes « de changement d'état », le nouvel état dans lequel va entrer une entité. Il s'agit donc toujours du déplacement d'une entité dans une autre. L'entité en mouvement (la *cible*) acquiert quant à

elle, les propriétés sémantiques intrinsèques à l'état dénoté par le référent du *site*. Ces propriétés peuvent être de nature *aspectuelle* (ex. *s'engauloiser* = prendre une allure gaie et franche comme un gaulois), de nature *formelle* (ex. *s'embouler* = prendre la forme d'une boule), *caractéristique* d'une personne, d'un groupe d'individus (ex. *emmarquiser* = élever au rang de marquis, *embrigander* = rendre brigand) ou liées à un sentiment (ex. *enrager*, *enamourer*, *encapricer*, *encolérer*) etc.

Le changement d'état émane de la même instruction sémantique de base que celle motivant le déplacement d'entités concrètes. Il fait partie des variations sémantiques consécutives au mouvement de base instruit par le préfixe, au même titre que l'entrée d'une entité dans une autre, l'adjonction d'une entité à une autre ou le rapprochement de deux entités. Comme nous l'avons déjà précisé, c'est le contexte sémantique (nature de la base et des arguments) qui spécifie le type de déplacement qui s'élabore à partir du mouvement spatial de base instruit par le préfixe. Lorsque la base dénote une entité abstraite renvoyant à un état (ex. le sommeil, le rhume) ou à un nom caractérisant un ou plusieurs états spécifiques (ex. un génie, un brigand) ou encore une propriété (ex. *beau*), les verbes construits sur ces bases (*ensommeiller*, *enrhumer*, *engéniser*, *embrigander*, *embellir*) ont la particularité de décrire un mouvement abstrait correspondant à un changement d'état. Ce déplacement, analogue d'un point de vue cognitif au déplacement d'une entité physique dans une autre (ex. *empaqueter*), décrit le déplacement d'une entité abstraite, à l'intérieur d'une entité dénotant un état. Evidemment, comme nous l'expliquerons plus loin, les formations désadjectivales correspondent de façon plus prototypique au mouvement de changement d'état.

#### 1.4. Les contraintes sémantiques entre préfixe, base et arguments verbaux

La *GMF* (1999 : 543) parle très justement de « syntaxe interne » lorsqu'elle décrit le mode de fonctionnement et les règles qui président la construction des mots dérivés. En effet nous aurons l'occasion de montrer l'importance des rôles syntaxiques des différents arguments des verbes, notamment dénominatifs, préfixés par *en-* dans les relations de repérage et de mouvement s'inscrivant dans le cadre spatial établi à l'intérieur de la phrase et des relations que ces arguments entretiennent avec la base nominale (voire adjectivale) du verbe et avec le préfixe. Nous pensons qu'au sein même des verbes que nous traiterons, mais aussi au sein de tous les verbes construits par préfixation, se joue une « micro sémantique » de la

même manière que se joue une « micro syntaxe » ou « syntaxe interne ». En effet, le sens du mot construit, parce qu'il est le résultat d'un produit, est la combinaison sémantique de l'instruction sémantique véhiculée par le préfixe *en-*, du sens et généralement de certaines propriétés sémantiques seulement, du nom servant de base au verbe, et donc le résultat d'un micro-système sémantique. Ce micro-système qu'est le mot préfixé est ensuite directement lié à l'ensemble de la phrase par le biais des relations sémantiques qu'il entretient avec les arguments du verbe. Pour finir nous montrerons très brièvement que dans la compositionnalité du sens prédictible du mot construit, chacun des éléments cités plus haut pose un certain nombre de contraintes sémantiques à un ou plusieurs autres éléments et qu'il existe donc diverses relations sémantiques entre d'une part le préfixe et la base à l'intérieur du mot construit, et d'autre part entre le mot préfixé et les arguments du verbe.

#### 1.4.1. La contrainte sémantique : préfixe/base

L'instruction sémantique véhiculée par le préfixe *en-* porte directement sur la base nominale ou adjectivale<sup>259</sup> du verbe dérivé. La *GMF* (1999 : 544) observe à ce sujet que « les préfixes opèrent sur une base pour construire une signification nouvelle à partir de diverses relations de repérage [...] avec le référent de base ». Le préfixe *en-*, parce qu'il instruit un mouvement vers l'intériorité, articule le déplacement d'une entité grâce au repérage spatial mis en place conjointement par le référent de la base et par le référent du GN en position de COD. Dès lors, la dynamique propre au déplacement instruit par *en-* est nécessairement en relation avec le support lexical apporté par la base et par le GN complément pour construire en partie le référent du verbe construit. Nous avons montré en effet que le processus de déplacement décrit par le verbe préfixé doit obligatoirement s'inscrire dans un cadre spatial élémentaire où la base nominale et le GN en fonction de COD jouent réciproquement, et suivant le type de processus à décrire, les rôles de site et de cible, c'est-à-dire de repère spatial et d'entité en mouvement. Le préfixe sert d'impulsion au mouvement de l'entité dénotée par l'un des deux éléments cités ci-dessus, et en cela a besoin du repérage spatial contenu en partie dans le mot construit, voire dans le reste de la phrase.

Si la base est nécessaire au préfixe *en-* pour construire le processus de déplacement qu'il instruit, celle-ci est également soumise à des contraintes sémantiques directement liées

<sup>259</sup> C'est moins vrai pour les bases verbales où *en-* est un préverbe.

au préfixe. Aussi a-t-on remarqué que le préfixe *en-* sélectionne certaines propriétés sémantiques au niveau de la base, et conditionne le choix du type de base utile à l'agencement du procès. En effet nous avons relevé au cours de notre analyse empirique (voir plus loin) un certain nombre de critères de sélection de la base employée lors de la construction du verbe dérivé. Pour les verbes construits sur le modèle de  $N_0$  – *embouteiller* –  $N_1$ , la base dénote en général un contenant capable de contenir une entité, une entité susceptible de recouvrir une autre, un état spécifique, etc. Dans ce sens, le choix de la base n'est pas le résultat d'un fait aléatoire mais constitue une sélection d'un type bien précis de mot pouvant se prêter aux différentes relations spatiales mises en œuvre à partir de l'instruction du préfixe. Naturellement le GN en position de COD est lui aussi soumis aux contraintes attachées à l'instruction du préfixe, mais ces contraintes sont davantage liées à la base nominale du verbe et à la formation verbale dans son intégralité.

#### 1.4.2. La contrainte sémantique : base/arguments du verbe

Si le préfixe entretient avec la base un certain nombre de relations sémantiques, et du coup avec le GN en fonction de COD, c'est le rapport base/COD qui est de loin le plus intéressant. Parce que la base et le GN en fonction de COD jouent les rôles de site et de cible dans le processus décrit par le verbe, étant unis par un lien spatial, ces deux éléments ont un rapport privilégié l'un vis-à-vis de l'autre. Gerhard-Krait (1997, 1998) a très justement montré qu'il existe des relations de dépendance entre l'élément site et l'élément cible dans les verbes préfixés en *dé(s)-*. Ces relations de dépendance peuvent se répartir, pour ce type de verbes, en deux catégories. D'une part, une relation de type partie/tout telle qu'elle se présente dans *désosser un poulet* par exemple, d'autre part une relation nommée par Gerhard-Krait « relation d'attachement habituel », telle qu'on la trouve dans *dépoussiérer un meuble*<sup>260</sup>. Dans les deux cas, le verbe préfixé en *dé(s)-* décrit un processus d'éloignement entre les deux entités, d'où la rupture du lien unissant l'élément site à l'élément cible. Nous avons observé le même phénomène de dépendance entre l'élément site et l'élément cible de certains verbes préfixés en *en-*. Les verbes décrivant le processus d'entrée d'une entité dans une autre

<sup>260</sup> La relation dite *partie/tout* vient de ce que l'entité cible est contenue dans l'entité site avant d'en être extraite (le poulet contient des os). La relation dite de « relation d'attachement habituel » est ainsi nommée parce que l'entité cible entretient une relation de lien quasi naturel avec l'entité repère. En effet, l'entité *poussière* ne représente pas un élément étranger pour l'entité *meuble*, mais plutôt un élément qui en est pragmatiquement solidaire. Pour plus de précision voir Gerhard 1997 et 1998.

élaborent souvent des relations spatiales entre site et cible selon le rapport contenant/contenu c'est-à-dire selon une relation partie/tout ou du moins selon une relation « d'attachement habituel » telle que l'a proposée Gerhard-Krait. En effet, dans l'expression *emmancher un balai* ou *emmancher une pelle*, l'élément cible *manche* désigne bien la partie du tout dénoté par *balai* ou *pelle*. De la même manière, dans l'expression *embouteiller du vin*, l'entité jouant le rôle de site, dénotée par la base *bouteille*, constitue un contenant spécialement prévu pour contenir un liquide destiné à la consommation type *vin*, *eau*, *jus de fruit* etc. Les entités *bouteille* et *vin* sont donc déjà potentiellement unies par une relation « d'attachement habituel », ici une inclusion topologique. Ces exemples montrent simplement que les relations de dépendance qui unissent les entités site et cible dans les verbes préfixés par *en-* sont souvent les mêmes que celles exprimées dans les verbes préfixés par *dé-*. Ainsi certaines bases nominales acceptant les deux types de préfixation forment des couples de verbes exprimant deux processus complémentaires, à savoir le rapprochement ou l'union de deux entités, grâce au verbe préfixé par *en-*, et l'éloignement, c'est-à-dire la rupture entre ces deux mêmes entités, grâce au verbe préfixé en *dé(s)-*. Des couples de verbes comme *empoter/dépoter*, *emmancher/démancher*, *enfournier/défournier* ou *enterrer/déterrer* permettent de décrire deux processus inverses, d'une part le déplacement d'une entité vers l'intériorité d'une autre, et d'autre part le déplacement vers l'extériorité.

Si la forme construite est bien le résultat de la composition de la base nominale et du préfixe, nous avons vu que le sens du verbe construit dépasse le cadre de la micro-sémantique interne au mot préfixé puisqu'il s'appuie sur des relations sémantiques qui s'étendent aux autres arguments de la phrase, ce qui n'est pas surprenant puisque le mot construit est un verbe et que son environnement argumental est primordial.

### 1.5. Les changement(s) de sens postdérivationnel(s) et le facteur temporel

Nous illustrerons grâce à quelques exemples le fait qu'un verbe construit puisse évoluer sémantiquement à travers le temps et cette approche diachronique est nécessaire pour comprendre que certains verbes que nous rencontrerons plus loin, parce qu'ils ont perdu leur sens d'origine ou parce que leur sens s'est modifié au cours du temps, ne peuvent plus s'analyser aujourd'hui directement en vertu des règles sémantiques synchroniques. Il est nécessaire pour comprendre leur sens actuel (devenu opaque) de recourir à une étude diachronique, à moins de les ranger parmi les mots complexes non construits comme le fait

Corbin. Bien souvent, ces verbes ont été construits à partir des règles dérivationnelles encore usitées à l'heure actuelle, mais leur sens s'est modifié au fil du temps grâce à d'autres règles de changement de sens.

Certains verbes comme *empocher* et *emmerder* sont passés d'un sens concret à un sens figuré. *Empocher* signifiait d'abord "mettre dans sa poche" Ce sens aujourd'hui considéré comme archaïque n'est plus guère utilisé ; il a été remplacé par le sens "toucher, recevoir (de l'argent)", puisque l'on considère que mettre un objet dans sa poche, notamment de l'argent, signifie bien l'acquérir ou en tirer profit. De la même manière *emmerder* possédait le sens concret de "couvrir d'excréments" et était synonyme de *conchier*. Ce verbe était construit sur le modèle des verbes *embouser*, *encrotter*, *encroûter* etc. Le sens concret de ce verbe est sorti d'usage à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et a pris un sens figuré. Par métaphore les excréments ont été assimilés à de l'ennui, à des problèmes, c'est pourquoi le verbe a pris le sens de "couvrir de mépris, mépriser ; importuner".

Les verbes *engueuler*, *entêter* et *envisager* ont été construits à partir des règles de construction des verbes-sites. Ainsi *engueuler*, sur le modèle de *engorger*, a signifié littéralement "mettre dans la gueule". La base nominale *gueule* jouait donc le rôle de contenant. Sous l'influence du verbe simple *gueuler* qui signifie "invectiver grossièrement" (PR), le verbe *engueuler* a pris le sens de "critiquer, faire des reproches à (qqn)" (PR). Le verbe *envisager* a connu une évolution analogue. Alors qu'il signifiait "regarder quelqu'un au visage" (le regard se dirige vers le visage d'autrui), comme le verbe argotique *enfrimer* toujours utilisé<sup>261</sup>, ce verbe est sorti d'usage au XVII<sup>e</sup> siècle, et a été remplacé par *dévisager*. Il a pris les sens de "s'attacher par la pensée à une chose à venir" (PR) et "prendre en considération quelque chose" (PR) d'où "avoir en vue un événement qui doit arriver" (PR)<sup>262</sup>.

D'autres verbes ont changé de sens par analogie ou par extension de sens. Ainsi *entôler* qui signifiait d'abord "pénétrer dans une tôle<sup>263</sup> pour cambrioler" a conservé l'idée du vol pour désigner par la suite l'action de "voler un client" en parlant d'une prostituée. *Emmurer* qui possédait le sens bien précis d' "entourer de murs, de murailles" a pris le sens d' "enfermer, emprisonner définitivement" c'est-à-dire de cloîtrer un individu entre quatre murs ou à la manière de murs. Par catachrèse, le verbe *enfariner* ne s'emploie plus

<sup>261</sup> *Enfrimer* est construit sur la base nominale *frime* qui signifie "visage" en argot (DAFO). On connaît davantage le dérivé *frimousse* dont la signification (dans le registre familier) est " visage agréable d'enfant, de personne jeune" (PR).

<sup>262</sup> C'est ainsi que le jeu de mots entre *envisager* et *dévisager* est possible dans la chanson *Tandem* écrite par Serge Gainsbourg et interprétée par Vanessa Paradis en 1990 : « On m'envisage, on m'dévisage, comme une fille que je ne suis pas. ».

<sup>263</sup> *Tôle* (var. *taule*) signifie "maison, chambre ou prison" en argot (DAFO).

uniquement pour "couvrir de farine" une planche de pâtisserie par exemple, mais pour "couvrir de talc, de poudre, etc." c'est-à-dire de toute autre substance analogue à la farine ; d'où les expressions *enfariner les cheveux*, *enfariner la peau*.

Les quelques verbes cités nous ont permis de montrer assez et même trop rapidement que certains verbes connaissent une évolution sémantique quelquefois surprenante qui, parce qu'elle fausse ou du moins altère l'interprétation du verbe aujourd'hui, masque le sens originel du verbe tel qu'il découle des seules informations contenues dans la règle dérivationnelle. Calvet a constaté lui aussi qu'il existe au sein des verbes préfixés des irrégularités sémantiques dues notamment aux évolutions de sens et à des phénomènes langagiers imprévus. Relevant les propos du fantaisiste Patrick Font « On s'arrête pour manger, enfin pas pour manger, pour dégobiller à l'envers » au sujet de la nourriture servie par les restaurants sur les autoroutes<sup>264</sup>, il explique que « Patrick Font ne pouvait pas dire *engobiller*, qui n'existe pas, qu'il ne pouvait pas non plus dire *engueuler*, qui n'est pas le contraire de *déqueuler* et a un autre sens, et qu'il s'est trouvé acculé à cette forme 'dégobiller à l'envers' » (1993 : 45). Calvet montre ainsi que s'il existe bien des régularités au niveau des verbes construits à partir du couple de préfixes *en-/dé-*, par exemple *emballer/déballer*, *embarquer/débarquer*, *embaucher/débaucher* ou *embourber/débourber*, parce que ces préfixes servent à construire des verbes qui expriment une action et son contraire, la règle qui stipule qu'un verbe composé avec le préfixe *en-* fait son contraire en *dé-* ne s'avère pas totalement exacte. Calvet le prouve en montrant que le contraire de *débloquer* n'est pas *embloquer* mais *bloquer*, que le contraire de *déboucher* est *boucher* et non *emboucher*, et conclut que « la langue est parfois trompeuse lorsque l'on fait trop confiance à la régularité de ses paradigmes » (*ibid.*). Calvet a raison de renvoyer le lecteur à l'étymologie pour comprendre des phénomènes que les règles dérivationnelles ne suffisent pas à expliquer. L'étude diachronique nous permet effectivement de reconstituer les évolutions de sens d'un verbe (c'est le cas de *engueuler* par exemple) ou de comprendre pourquoi (en fait parce qu'ils n'ont pas été construits à partir des mêmes propriétés sémantiques d'une base analogue), deux verbes que l'on pourrait considérer comme des contraires, par exemple *encapsuler/décapsuler*, n'en sont pas réellement<sup>265</sup>.

<sup>264</sup> Calvet précise que ces propos ont été tenus en février 1993 sur France Inter.

<sup>265</sup> *Encapsuler* et *décapsuler* ne sont pas, contrairement aux apparences, construits sur la même base. S'il s'agit formellement de la même base nominale, ces deux verbes sont les produits de deux actualisations sémantiques différentes. *Décapsuler* est construit sur *capsule* (dep. 1864) 'calotte de métal qui sert à fermer une bouteille' (PR) alors que *encapsuler* est construit sur *capsule* (dep. 1834) 'enveloppe soluble de médicaments' (PR) même si ces bases sont issues du même étymon latin *CAPSULA* 'petite boîte'.



## **Chapitre II – Un parcours diachronique**

Décrire un affixe quel qu'il soit sans faire état de son origine et de son développement au cours de l'histoire de la langue relève plus du fantasme que de la réalité, car couper l'étude du lexique de sa part historique paraît, comme on vient de le voir, quelque peu risqué quand on sait ce que doit le lexique actuel au fonds lexical ancien. Nous ne nous justifierons donc pas davantage sur la nécessaire description diachronique qui s'impose.

Bon nombre de monographies lexicales accordent, et à juste titre, une partie historique à leur analyse, même si elles affichent clairement une orientation synchronique. Sans nous placer résolument dans une démarche historique, nous essaierons de comprendre, à travers l'examen de certaines phases importantes de l'histoire de la langue, les mouvements de continuité, mais aussi les ruptures propres au fonctionnement du préfixe que nous examinons.

## 1. Les données étymologiques

Les dictionnaires considèrent de façon unanime que le préfixe latin *in-*, lui-même issu de la préposition *in*, est l'étymon du préfixe *en-*. Ainsi le TLF signale que « *en-* [est] issu du préfixe latin *in-* dont les sens sont les mêmes que la préposition de la même forme » à savoir que *en-* « évoque l'entrée dans les limites d'un espace déterminé, l'acquisition d'un état, d'une forme nouvelle ou la création d'un nouvel espace ».

Le TLF fait néanmoins la distinction entre le préfixe *en-* qui, étymologiquement, remonte au préfixe latin *in-*, et sert aujourd'hui encore à la formation de verbes à partir de bases nominales, verbales ou adjectivales (« en composition avec un substantif, un adjectif qualificatif ou un verbe pour former des parasyntétiques essentiellement verbaux »), et l'élément formateur *en-* qui permet quant à lui de construire des verbes de mouvement. Ce dernier serait issu de l'adverbe latin *inde*, et représenterait « le point de départ du mouvement exprimé par le verbe », comme dans les verbes *emmener*, *emporter*, *encourir*, *s'enfuir*, *enlever* etc., de la même manière que l'adverbe *en* dans les constructions du type *s'en aller*, *s'en retourner* ou *s'en revenir*. Nyrop opère la même distinction, puisqu'il sépare le préfixe « EN, ou EM devant une labiale, [qui] vient du latin **in-** (im) : *enceindre* (incingere), *enflammer* (inflammare), *employer* (implicare) », du préfixe « EN, ou EM devant une labiale, [qui] dérive du latin **inde** » et « ne se combine qu'avec des verbes désignant un mouvement : *s'enfuir*, *s'enlever*, *s'ensuivre*, *entraîner*, *s'envoler*. » (1936 : 223-224).

L'origine distincte de ces deux éléments implique nécessairement un traitement homonymique. Outre l'aspect étymologique, ce traitement homonymique est motivé par d'autres raisons ; d'abord parce que leurs sémantismes divergent, ensuite parce que leurs instructions catégorielles sont différentes. En effet INDE n'admet que des bases verbales. L'homonymie est également justifiée par une configuration syntaxique propre à chaque élément. Ainsi *en-* < INDE n'est qu'occasionnellement un préfixe, ou même un préverbe devrait-on dire de façon plus exacte, puisque sa soudure au verbe n'est pas systématique loin de là, et, comme le précise Nyrop (1936 : 224) « La soudure de la particule est relativement récente. Dans *s'en aller*, elle ne s'est pas encore accomplie, ni dans la langue littéraire ni dans l'orthographe. », alors que *en-* < IN est systématiquement lié à une base.

Ces quelques remarques auront sans doute suffi à écarter de notre champ d'analyse l'élément *en* homomorphe issu de l'étymon INDE. Pourtant, si un dictionnaire comme le PR opère bien une distinction entre ces deux éléments, puisqu'il consacre une entrée pour

chacun des éléments :

« - en [ã] **pron.** et **adv.**, XI<sup>e</sup>; *ent* X<sup>e</sup>; lat. *inde*

- en- Element, du lat. *in-* et *im-*, de in « dans », servant, avec le radical substantif qu'il précède, à la formation de verbes composés »

les informations étymologiques contenues dans les articles de ce même dictionnaire restent bien souvent imprécises sur ce point. Rien ne nous permet de différencier *a priori* l'élément préfixal contenu dans le verbe *entraîner* (*en-* < IN) de celui contenu dans *s'envoler* (*en-* < INDE):

*entraîner* : XII<sup>e</sup>; de *en-* et *traîner* (PR)

*envoler* (*s'*) : v. 1260 ; de *en-* et *voler* (PR)

Sur ce point, le TLF offre une description nettement plus rigoureuse puisque la partie étymologique qui clôt l'article spécifie de façon générale l'élément employé :

*entraîner* : « Dér. de *traîner* ; préf. *en-* » (TLF)

*envoler* (*s'*) : « Composé de *en* pron. adv. de lieu et de *voler* » (TLF)

Il va sans dire que lors de l'élaboration de notre corpus, l'utilisation d'outils de vérification s'est imposée dès que l'intuition était insuffisante. Nous avons pris garde à ne pas confondre ces deux formants, dont la ressemblance formelle due à leur évolution phonétique est quelquefois trompeuse, mais dont la configuration sémantique suppose un traitement homonymique.

## 2. Du latin classique au latin vulgaire

### 2.1. Le fonctionnement du préfixe *in-* latin

La préfixation a été un procédé morphologique très productif en latin, c'est-à-dire en latin classique, mais aussi en latin vulgaire où elle devait répondre à des besoins expressifs. Selon Brunot : « Elle était certainement très abondante. » (1966 : 118). La tendance à la préfixation verbale en latin est encore signalée par Le Pennec-Henry :

« Sur l'ensemble du lexique, plus des deux tiers des verbes comportent un préfixe sinon deux. C'est dire l'importance de la préfixation. » (1987: 121)

L'utilisation du préfixe *in-* n'a pas échappé à cette tendance, et il semblerait même

qu'il ait tenu une place de choix au sein de la préfixation latine. Serbat le confirme en se basant sur des attestations littéraires :

« *In-* figure parmi les préfixes les plus utilisés. Il arrive en tête chez Cic., *Catil.*, devançant dans l'ordre, *ob-*, *ad-*, *sub-*, *prae-*, *con-*, *etc.* » (1996 : 522)

Brunot précise que les préfixes les plus fréquents, au niveau du latin populaire cette fois, auraient été *ad*, *de*, *ex*, *dis*, et que « parmi les préfixes assez féconds encore, on peut citer *in*, et, loin derrière, *per*, *re* et *sub*. » (1966 : 118-119)

Le mode de formation des préfixes verbaux mentionnés (*in-* compris) paraît avoir été initialement le même que celui que l'on trouve aujourd'hui pour les préfixes spatiaux, à savoir :

- soit une formation de type préverbal où le préfixe s'adjoint à un verbe préexistant : [préf. [X<sub>V</sub>]]<sub>V</sub>
- soit une formation de type préfixale conduisant à la formation d'un verbe à partir d'une base nominale ou adjectivale : [préf. [X<sub>N</sub>]]<sub>V</sub> ou [préf. [X<sub>ADJ</sub>]]<sub>V</sub>

Brunot observe que :

« le préfixe peut s'ajouter seul à un verbe déjà fait : *ad* + *captare* > *adcaptare* ; ou bien, on ajoute, soit à un nom, soit à un adjectif, à la fois un préfixe et le suffixe verbal. Ainsi de *ripa*, on tire d'un coup *ad-rip(a)-are*. » (1966 : 118)

Le Pennec-Henry (1987) fait également la distinction entre ces deux procédés de formation. Selon elle, le premier, où le préfixe « peut s'ajouter à un tout déjà existant [...] est de loin le plus répandu » (*id.* : 127). Le deuxième procédé, qui est perçu comme une parasyntèse verbale, connaît quant à lui deux réalisations :

« a) *sēgregāre*, (P + B) + S<sup>266</sup>

Le préfixe est incident à B ; l'ensemble P + B fait l'objet de la « translation » en verbe par la vertu de S (la relation est interne) ;

b) *obserāre*, (P + ...S) + B

Le préfixe s'unit au suffixe, et cet ensemble est déterminé par B. » (*ibid.*)

Nous avons reconnu ici la même démonstration que celle faite par Serbat (1989b) et

<sup>266</sup> P = préfixe, B = base, S = suffixe.

présentée plus haut (cf. 1<sup>ière</sup> partie, Chapitre IV, 1.4. La parasynthèse verbale : 102-108). Sans partager le même point de vue, notamment sur l'idée de la parasynthèse, l'intérêt ici est de remarquer que les préfixes latins pouvaient entrer aussi bien dans la construction de verbes déverbaux que dans la construction de verbes dénominaux ou désadjectivaux, comme le prouve l'examen de ces deux formations dénominales et désadjectivales.

L'instruction polycatégorielle des préfixes latins dont fait partie *in-* est corroborée par l'article de Allen (1981) portant sur la construction de verbes préfixés inchoatifs. Selon cet auteur, la base de la dérivation pouvait être nominale, adjectivale ou verbale :

« Analysed according to the roots from which they were derived, Latin inchoatives may be divided into denominatives, deadjectivals, and deverbals. » (1981: 80)

La préfixation latine avait néanmoins une nette préférence pour les bases verbales :

« the rule of formation of compounds with prefixes applies most often to deverbals »  
(*id.* : 81)

On notera que l'utilisation du préfixe *in-* dans la construction de verbes inchoatifs est très importante si l'on en croit les pourcentages présentés par le tableau de Allen (*id.* : 83) : « the percentage indicates the proportion of compound inchoatives taking a given prefix ». Ces pourcentages sont établis sur la base de la liste de préfixes fournie par le dictionnaire étymologique du latin de Walde<sup>267</sup> :

«	LATIN	
CON-	21	17%
IN-	20	16%
EX-	18	14%
RE-	15	12%
DĒ-	11	8.6%
OB-	11	8.6%
PER-	11	8.6%
AD-	6	5% etc. »

Ce dernier constat nous mène tout droit au sémantisme particulier du préfixe *in-*, dont le tableau précédent indique qu'il se rattache à la notion d'inchoativité.

<sup>267</sup> WALDE, A. & HOFMANN, J. B., 1965, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, I: A-L, Carl Winter, Heidelberg, et WALDE, A., 1954, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, II: M-Z, Carl Winter, Heidelberg

## 2.2. Le(s) sémantisme(s)

Le préfixe *in-* est de toute évidence un préfixe spatial, ou du moins un préfixe qui s'inscrit dans le concept de la spatialité, même si le pluriel employé dans notre titre de section laisse présager une certaine complexité au niveau de son traitement sémantique, notamment sur la question de la temporalité.

La définition de Ernout & Meillet va en tout cas dans ce sens :

« « en, dans » et « sur », en parlant de l'espace et du temps, que l'on considère les choses en état de mouvement vers un but (*in* et l'accusatif [...]) d'où le sens moral de « pour, en vue de », ou de repos (*in* et l'ablatif-locatif [...]). Le sens est le même quand *in* est préverbe [...]. *In-* s'ajoute souvent à des inchoatifs, pour marquer l'entrée dans un état nouveau : *incalēscō*, *inueterōscō*, *insuēscō*, etc. » (1932 : 457)

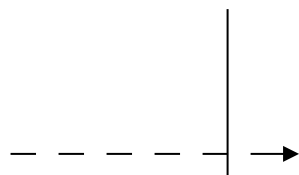
### 2.2.1. Le mouvement d'entrée, sens concret et sens figuré

Dans une visée très structuralisante, García-Hernández (1994) analyse le système préverbal latin. Le sens du préverbe *in-* est étudié à partir de la notion de limite, un concept utilisé par Pottier (1962) et repris par l'auteur :

« Le concept de limite est, de toute évidence, d'ordre spatial, de même que les relations d'approche et d'éloignement de cette limite. C'est pourquoi l'image graphique est une représentation adéquate de l'unité significative issue de la notion spatiale originelle attachée à chaque particule. La conception spatiale semble indispensable pour donner une représentation réelle et concrète des préfixes et des prépositions. » (García-Hernández, 1994 : 31)

Le sens concret de *in-* est décrit comme « l'entrée à l'intérieur d'une limite double » (*ibid.*), et à la manière de Pottier, le mouvement d'introduction est illustré par le schéma suivant (*ibid.*) :

*in-*



Selon García-Hernández, la différence entre le sens du préfixe *ad-* et le sens du préfixe *in-* repose justement sur la nature de la limite. Alors que la nature de la limite est simple pour *ad-*, elle est double pour *in-*. García-Hernández s'explique ainsi :

« La nature de la limite (simple, double, orientée, etc.) est décisive pour choisir l'emploi d'une particule. On conçoit d'ordinaire une torche (*fax*) comme une limite simple et une maison (*domus*) comme une limite double. Si l'on cherche à exprimer l'idée de mettre le feu à une torche ou à une maison, la modification préfixale de la base *-cendere* deviendra différente : *ad-* pour la limite simple (*facem accendere*) et *in-* pour la limite double (*domum incendere*) » (1994 : 31-32)

Cette explication en est une parmi d'autres. En tout état de cause, le sens du préfixe *in-* est associée à l'idée « d'entrée dans une limite double », idée que l'auteur avait déjà défendue antérieurement: « la fonction sémique de *in-* est analysée comme "pénétration dans une limite double" » (1989 : 151). L'idée de mouvement spatial orienté, qu'il s'agisse d'un mouvement d'entrée ou d'un mouvement de sortie, permet à García-Hernández d'utiliser la notion de latif et de classer en deux catégories certains préfixes. Ainsi :

« *Ad(-)*, *in(-)* et *sub(-)* ont un caractère allatif, comme *ab(-)*, *ex(-)* et *de(-)* ont un caractère ablatif. » (1994 : 36)

Cette opposition fonctionnelle est rapidement associée à une certaine forme d'antonymie, puisque les préfixes de la deuxième catégorie possèdent manifestement l'instruction inverse de sortie ou d'éloignement. Toujours est-il que selon une conception très structuraliste, Moussy établit une remarquable antonymie entre *in-* et *ex-* :

« Le latin est particulièrement éclairant quand on considère le couple antonymique *inire* / *exire* qui correspond au couple français *entrer* / *sortir*, puisqu'ici la morphologie et la sémantique se corroborent : le verbe *ire* est le support du sème commun « mouvement », tandis que les préverbes *in-* et *ex-* traduisent l'opposition de direction (« vers l'intérieur / vers l'extérieur ») : on peut dire que *ex-* inverse le sème de direction qu'exprime *in-*. Dans le couple *inire* / *exire* nous avons affaire à un

« couple idéal » d'antonymes. » (1998 : 112-113)

Sans tomber dans un excès de structuralisme, force est de constater que dans l'exemple précédent le caractère antonymique des deux verbes est assez évident. Et nous admettrons avec Moussy que dans l'antonymie lexicale d'inversion « les préfixes jouent également un rôle important » (1998 : 115) parce que certains d'entre eux véhiculent des instructions spatiales de mouvement qui dans certains cas s'opposent.

Si le sens concret semble avoir été à peu près circonscrit et défini comme une instruction de mouvement d'introduction<sup>268</sup>, nous devons nous questionner sur les autres sens de *in-* puisque nous avons relevé dans la définition de Ernout & Meillet l'extrait : « d'où le sens moral de « pour, en vue de » » qui sous-entendait un sens secondaire ou sens figuré.

Le Gaffiot propose une multitude de sens dérivés du sens concret, avec toujours l'idée d'entrée, non plus dans un cadre spatial cette fois, mais dans un cadre i) temporel ou ii) notionnel :

- « i)    **I** avec acc.  
       **2** [temporel, pour limiter un laps de temps] jusqu'à, pour  
       **II** abl.  
       **2** [temporel]  
       a) [espace de temps à l'intérieur duquel se place une action]  
       b) [pour dater un événement]
  
- ii)    **I** avec acc.  
       **4** conformément à, selon  
       **5** à l'égard de, envers  
       **6** pour, en faveur de [ou] contre » (1998 : 788-789)

Le sens notionnel que l'on retrouve dans les sens de « conformément à, selon », « à l'égard de, envers » et « pour, en faveur de [ou] contre » ne semble avoir été utilisé qu'en latin, puisque Pottier (1962) n'en fait plus état en français contemporain. L'explication du

---

<sup>268</sup> La structure syntaxique de la phrase latine est largement construite à partir de marques casuelles. La préfixation *y* est donc parfaitement associée. Sur ce point, la consultation de Serbat (1996) et Lehmann (1983) est profitable. Nous n'entrerons pas quant à nous dans cette problématique qui dépasse le cadre de notre travail.



sens de « contre » par García-Hernández n'est pas très convaincante :

« Le concept de limite permet d'expliquer des sens figurés qui apparemment n'ont pas de caractère spatial ; par exemple, *in* avec l'accusatif de personne indique une position opposée ou hostile (*oratio in Catilinam, oratio in Verrem*), à l'inverse du sens favorable de *pro* avec l'ablatif (*pro Marcello*). On peut se demander comment interpréter ce signifié secondaire « contre » de *in* à partir de la notion primaire « entrée dans une limite double ». Nous pouvons risquer une explication ; si l'on emploie la particule *ad(-)* en relation avec une personne, par exemple *adsequor te*, c'est qu'elle est considérée normalement comme une limite simple. C'est-à-dire on voit une personne comme si elle était une torche, de laquelle on s'approche (*ad*), et non pas une maison, dans laquelle on entre (*in*) [...]. Mais si l'on se sert de *in(-)* (*insequor te*), c'est que la personne est considérée comme une limite double, c'est-à-dire comme une maison, comme une enceinte, dont l'espace vital est envahi et dont les droits ou les intérêts ne sont pas préservés » (1994 : 32)

Si l'analogie sémantique avec le préfixe *in-* négatif (idée d'opposition) est à exclure, puisque Moussy (1998 : 118) rappelle en référence à Bader (1960) que « ces homonymes [*in-* préverbe et *in-* privatif] ne créent pas de véritables difficultés, car le contexte ne laisse presque jamais place au doute quant au sens », nous irions plutôt chercher du côté de l'exception ou du caprice linguistique tout simplement.

A l'inverse, le sens de « pour, en vue de » s'explique aisément par l'idée de direction. En effet, il paraît assez logique de concevoir de façon abstraite l'idée de rapprochement dans la notion de « faveur ». Qu'il s'agisse d'un concept ou d'un individu pour lesquels on a une certaine sympathie, le mouvement va toujours dans leur direction. En revanche l'antipathie génère davantage un mouvement d'éloignement ; cette direction est justement véhiculée par l'instruction sémantique du préfixe. Ce sens se retrouve encore aujourd'hui dans un verbe emprunté au latin comme *adhérer* dont le sens concret reflète l'idée spatiale de direction, de rapprochement : *adhérer à la route*, mais où le sens abstrait porte l'idée d'un rapprochement sur le plan intellectuel ou éthique : *adhérer à une opinion, à un parti*.

Le sens temporel quant à lui est toujours porté par la préposition *en* notamment pour délimiter une date ou un moment particuliers :

Cette bataille s'est déroulée **en** 1515.

Il viendra nous voir **en** avril.

mais il semblerait que cette utilisation soit réservée, en latin comme en français actuel, à la préposition et n'entre pas dans la configuration sémantique du préfixe ou du moins pas sous cette forme. Si nous insistons sur ce point c'est que la préfixation, en latin mais par la suite également, est intimement liée à des valeurs aspectuelles qui sont évidemment rattachées à la temporalité.

### 2.2.2. Les valeurs aspectuelles

Dans sa *Grammaire du latin* (1966), Collart précise :

« On peut dire aussi que la notion d'aspect est liée, dans une certaine mesure, à la préfixation : tout préfixe, en effet, présente le procès sous une forme plus déterminée, moins vague en tout cas, que le verbe simple » (1966 : 40-41)

García-Hernández part de la même hypothèse lorsqu'il entend « expliquer [...] comment les préverbes [sic] à sens latif deviennent des modificateurs aspectuels. » (1989 : 149). Selon lui, la fonction des préverbes latifs ne se limite pas à des fonctions sémantiques concrètes de type « approche », « pénétration », « éloignement » etc., lorsqu'ils se greffent à des verbes de direction ou de mouvement, même s'il s'agit de leur fonction initiale. Lorsqu'ils entrent dans la composition de verbes d'action ces derniers interviendraient sur « le mouvement en quoi consiste l'action comprise entre son début et son accomplissement » (*id.* : 152) c'est-à-dire auraient des implications sur le déroulement du procès.

En toute logique, les préverbes adlatifs possèderaient donc une instruction d'« ingressivité » répondant à leur instruction sémantique concrète de mouvement d'introduction ou de pénétration. Ainsi :

« les préverbes de la classe adlative (ad-, in-, ob- et sub-) créent des actions d'aspect ingressif :

[...] *aggredior* "entreprendre" ; [...] *ineo* : "commencer" ; [...] *instituo* : "commencer" » (*id.* : 152-153) »

Cette notion aspectuelle est importante, et pour l'instant nous allons nous contenter d'en faire le constat : les préfixes latins pouvaient véhiculer des valeurs sémantiques qui auraient eu une influence sur le déroulement du procès et par conséquent auraient possédé des

valeurs aspectuelles. Nous verrons plus loin que ces valeurs se retrouveront en ancien et en moyen français.

### 2.3. L'évolution de la préfixation entre le latin classique et le latin tardif

On sait que le latin classique possédait une structure grammaticale rigoureuse qui se relâcha au fil du temps. Haverling observe à ce titre un effritement sémantique entre le latin classique et le latin tardif pour ce qui est de la préfixation des verbes d'action :

« In Early and Classical Latin (ca. 200 BCE-ca. 200 CE) there is an opposition between unprefixated verbs indicating an atelic Activity and prefixed verbs used in a telic sense, for instance between *suadeo* 'try to persuade' and *persuadeo* 'persuade' (1a). In Late Latin (ca. 200 ce-ca. 600 ce), however, these semantic oppositions are blurred. » (2003 : 113)

Les fortes oppositions sémantiques dues aux préfixes ayant tendance à s'estomper progressivement, il semblerait que la fonction expressive des préfixes se soit peu à peu substituée à leur fonction sémantique initiale, qui s'effacera aussi au fil du temps.

Dans son article portant sur le verbe *dehabere* en latin tardif, Martín Rodríguez note que les préfixes qui visaient originellement à mieux spécifier le sens du verbe de base avaient rencontré, après un certain temps, des altérations formelles ou phonétiques qui « rendaient parfois inintelligible le rapport originel entre la base et son modifié » (2001 : 75-76). Cet effritement formel a eu des conséquences sur le plan sémantique puisque selon Martín Rodríguez toujours :

« la valeur expressive du préverbe, par suite de l'usure éprouvée à l'usage, finissait quelquefois par s'effacer, et le modifié en définitive, au point de vue du système, n'était guère plus qu'un synonyme de sa base, à laquelle, après une période où les deux formes ne différaient dans leur emploi que pour des raisons de style [...], il tendait à se substituer. Ce renouvellement lexical, qui a eu lieu d'abord dans la langue vulgaire, s'étend, à travers le bas-latin, jusqu'aux langues romanes : ainsi fr. *conduire*, esp. *conducir* (< *conducere*) correspondent mieux au contenu de *ducere* qu'à celui de son modifié. » (*ibid.*)

Brunot fait le même constat :

« Les textes vulgaires montrent même un emploi fréquent de verbes composés, là où le latin écrit se serait contenté de simples. Il est probable que d'abord le préfixe servait à donner au mot plus d'ampleur phonique et en même temps à ajouter quelque nuance. Puis peu à peu, l'analogie aidant, le préfixe s'introduisait là où il n'apportait aucun sens propre. [...] Il semblerait que cet abus, qui s'observe du reste aussi en langue classique, dût user les préfixes, et les rendre incapables de garder dans d'autres composés leur sens propre. Cette conséquence n'est nullement rigoureuse, et les préfixes restèrent capables d'exprimer quelque chose. » (1966 : 118)

Contrairement à la tendance générale qui va vers une élimination progressive des valeurs sémantiques introduites par les préfixes, notamment l'opposition entre des valeurs téliques véhiculées par les verbes préfixés et les valeurs atéliques des verbes non préfixés (Haverling, 2003 : 115), les valeurs sémantiques des préfixes *in-* et *ad-* semblent au contraire avoir pris de l'importance en latin tardif. D'après Haverling (*id.* : 123) :

« Several of the prefixes are no longer productive in their actional functions in Late Latin, but the prefixes *in-* and *ad-* are more productive than in earlier centuries. In the earlier periods *in-* emphasised the entrance into an action but now it indicates dynamicity more generally. »

De cette brève incursion dans la langue latine nous pouvons retenir quelques points essentiels :

- le procédé de préfixation est un procédé productif en latin et le préfixe latin *in-* a pris une part active dans ce type de procédé.
- les modes de formations préfixales du préfixe *in-* ont suivi les structures que l'on retrouve actuellement, à savoir la création de verbes à partir des trois types de bases (V, N, A) avec néanmoins une préférence pour les bases verbales, ce qui indique que le préfixe *en-* possédait dès sa genèse un pouvoir catégoriel polyvalent.
- Le préfixe *in-* latin véhiculait une instruction sémantique spatiale de mouvement (dirigé) d'introduction, qui se réalisait aussi bien concrètement que de façon plus abstraite dans des sens dits « dérivés ».
- La préfixation jouait un rôle dans la réalisation du procès verbal, c'est-à-dire possédait des valeurs aspectuelles. Le préfixe *in-* portait la notion d'inchoativité et d'ingressivité.

- Si le recours à la préfixation massive notamment préverbale a répondu à un besoin de spécification sémantique mais aussi à un besoin d'expressivité dont les préfixes sont caractéristiques, le facteur temps a eu un effet négatif sur le sémantisme des préfixes. En effet, en latin vulgaire, nombre de distinctions sémantiques opérées au moyen de préfixes ont été éliminées, ce qui va dans le sens d'une érosion sémantique progressive. Le préfixe *in-* aurait néanmoins bien résisté à cet effritement sémantique puisque l'instruction sémantique de ce préfixe aurait été particulièrement bien conservée.

### 3. De l'ancien français au français actuel

A notre connaissance, il n'existe pas de description d'ensemble du phénomène de la préfixation dans l'ancienne langue française. D'ailleurs comme nous l'avons déjà évoqué, la morphologie dérivationnelle reste toujours le parent pauvre des études médiévistes (cf. Buridant, 2000 : 14). Buridant remarque à ce propos :

« un premier constat s'impose d'abord, qui est un constat de carence : nous ne disposons pas d'un relevé systématique des préverbes en ancien français, soit pour la période du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. » (1995 : 291)

Vingt ans plus tôt, Rothwell faisait le même constat :

« Le système de préfixation de l'ancien français mériterait qu'on lui consacre une étude descriptive d'ensemble du point de vue fonctionnel ». (1973 : 250)

Pourtant, tout semble indiquer que la préfixation a été un procédé d'enrichissement considérable du lexique français. Les historiens de la langue ont souligné la richesse du lexique de l'ancienne langue, qu'il s'agisse de l'abondance des formes ou des innombrables

nuances de sens que celles-ci apportaient, et, parmi les mécanismes de formation lexicale, la préfixation a été un moyen très productif, au moins quantitativement.

Au niveau de la préfixation en général, Brunot indique dans un chapitre de son *Histoire de la langue française*, intitulé *Principaux changements lexicologiques du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, que :

« [si] un certain nombre de préfixes latin ont péri [...], il en reste encore au vieux français une quantité considérable [...] qui ont été remarquablement utiles au développement de notre vieux lexique. » (1966 : 285)

Ce témoignage est conforté par celui de Buridant, dans lequel il faut noter la mention de la productivité du préfixe *en-* :

« Un premier bilan, établi à partir d'un dépouillement systématique de l'*Altfranzösisches Wörterbuch* de Tobler-Lommatzsch, mais aussi à partir de dépouillements personnels englobant quelques textes du XIV<sup>e</sup> siècle, dont des traductions particulièrement révélatrices de l'emploi de certains préverbes, permet de relever un large ensemble de préfixes productifs : *a-*, *en-*, *bes-*, *mes-*, *des-*, *es-*, *mal-*, *entre-*, *par-*, *por-*, *tres/trans-*, *sor-*, *sus-*, *fors-*, *super-*, *circon-*. » (1995 : 294)

Face à ces premiers témoignages que nous allons vérifier empiriquement, un deuxième constat s'impose pourtant. Si la préfixation a été un mécanisme productif dans l'ancienne langue, cette tendance a été contrebalancée par la suite. Ce constat est corroboré par la disparition massive d'une partie du lexique de l'ancienne langue, notamment du lexique construit au moyen de préfixes. Les constats qui font état de cette situation ne manquent pas. Huguet par exemple explique ce renversement par le bouleversement syntaxique de la langue française qui conduit progressivement vers des formes analytiques au détriment des formes synthétiques héritées du latin auxquelles participe la préfixation. Ainsi, selon lui :

« La langue du moyen âge faisait usage des préfixes beaucoup plus que la langue moderne. Un verbe à préfixe est une construction synthétique à laquelle nous préférons la forme analytique. Ce que notre ancienne langue disait en un seul mot nous le disons souvent en deux ou davantage, et nous marquons par des mots accessoires les rapports que le préfixe indiquait autrefois. Nos ancêtres disaient : il anuite, nous disons : il fait nuit. » (Huguet, 1967 : 224)

Dans son article *Remarque sur la valeur des préverbes a- et en- en ancien français*, Wagner (1952 : 54) va jusqu'à utiliser les termes de « déperdition » et de « déflation » pour exprimer la perte notable de mots construits au moyen de ces deux préfixes.

### 3.1. La productivité et le mode de formation du préfixe *en-*

Nous avons pris le parti de vérifier les deux constats précédents au moyen d'une analyse empirique menée à partir d'un échantillon de constructions verbales. Notre corpus, limité à 232 verbes<sup>269</sup>, nous aura servi à rendre compte de certaines tendances générales idéalement applicables à l'ensemble du lexique, notamment pour les questions d'ordre historique.

Les principales périodes d'utilisation du préfixe *en-* ont été délimitées à partir des premières attestations des formations préfixées. Notre recensement a été fait siècle après siècle d'abord en fonction de l'origine de l'étymon, puis quelle qu'en soit son origine. En effet, l'origine de l'étymon, c'est-à-dire l'origine de la base, servant à la construction du verbe préfixé n'est pas déterminant ici, puisqu'il s'agit avant tout de mesurer la productivité de l'élément préfixal qui s'y joint. Il semblerait d'ailleurs que l'origine de l'étymon n'ait pas de réel impact sur les périodes de création.

Le tableau qui suit résume la collecte des données et mesure la productivité quantitative du préfixe *en-* :

siècle	type de base			total
	N	ADJ	V	
XI <sup>e</sup>	1	1	8	10
XII <sup>e</sup>	23	8	19	50
XIII <sup>e</sup>	30	8	10	48
XIV <sup>e</sup>	14	1	1	16
XV <sup>e</sup>	8	0	1	9
XVI <sup>e</sup>	37	5	1	43
XVII <sup>e</sup>	18	2	1	21
XVIII <sup>e</sup>	5	0	1	6
XIX <sup>e</sup>	21	1	0	22
XX <sup>e</sup>	7	0	0	7
total	164	26	42	<b>232</b>

<sup>269</sup> Cet échantillon tiré du FEW nous semble représentatif dans la mesure où il a été élaboré de façon aléatoire à partir d'étymons d'origines diverses (latines, germaniques, anglaises ou orientales) commençant par les lettres B, M, P, S, T, U, V et W (la lettre B n'a pas été prise en compte pour les étymons latins et grecs, par mesure de précaution liées à l'utilisation du premier volume du FEW).

L'examen de ce tableau<sup>270</sup> permet de dégager deux points essentiels. D'abord, en ce qui concerne les périodes d'utilisation du préfixe, deux grandes périodes ressortent clairement. La première qui commence bien avant le XI<sup>e</sup> siècle mais dont les attestations ne débutent qu'à partir des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles nous prouve que la préfixation fut très productive dans l'ancienne langue puisque celle-ci est très bien représentée aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles mais qu'elle connaît un certain essoufflement à partir du XIV<sup>e</sup> siècle et se retrouve pratiquement au point mort au XV<sup>e</sup> siècle. Une deuxième grande période s'ouvre au XVI<sup>e</sup> siècle.

Lorsque l'on entre un peu plus dans les détails, nous constatons un deuxième point important. Outre le fait que de façon générale l'instruction du préfixe *en-* suive toujours une polycatégorialité, comme ce fut le cas en latin, qui perdure pratiquement jusqu'à nos jours, il est particulièrement frappant de constater une différence de fortune entre les créations effectuées à partir de bases verbales et celles effectuées à partir de bases nominales et adjectivales au fil des siècles.

Ainsi, il est significatif de voir que les verbes préfixés construits à partir de bases verbales n'ont été attestés pour l'essentiel que dans l'ancienne langue. Ce mode de formation relativement productif en ancien français est devenu quasi inexistant à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Aucune attestation n'a été relevée en français moderne et contemporain, et il semblerait que ce mode de formation ait complètement disparu. Cette remarque est d'autant plus importante qu'elle signifie pour l'élément *en-*, la perte progressive de sa fonction préverbale, fonction qui fut déterminante en latin, à l'avantage d'une fonction préfixale plus importante. A ce titre, Turcan (2001) constate un phénomène global de « dépréverbation », phénomène dans lequel *en-* semble s'inscrire.

A l'inverse, la préfixation à partir de bases nominales, très productive en ancien et en moyen français, a connu un premier regain de productivité au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, puis un second au XIX<sup>e</sup> siècle et reste encore productive aujourd'hui, puisque notre corpus compte sept attestations au XX<sup>e</sup> siècle. Les formations dérivées à partir de bases adjectivales ont suivi la même évolution. Néanmoins, contrairement aux verbes construits à partir de bases nominales, ce type de formation semble être tombé en désuétude, puisqu'une seule forme, le verbe *embourgeoiser* (dep. 1831), n'est attesté au XIX<sup>e</sup> siècle, mais qu'aucune ne l'est au XX<sup>e</sup> siècle.

Tout nous conduit à penser que la préfixation que nous étudions s'oriente progressivement vers une monocatégorialité nominale, c'est-à-dire vers la création de verbes construits exclusivement à partir de bases nominales. Mais cette tendance devra être

<sup>270</sup> Son pendant graphique (ANNEXE 1) offre une bonne illustration visuelle des propos qui suivent.



confirmée par l'examen de la langue d'un point de vue synchronique. Quoi qu'il en soit, les premières attestations que nous avons recueillies dans le FEW, confortent le constat initial selon lequel le préfixe *en-*, comme d'autres préfixes d'ailleurs, a largement contribué à l'enrichissement du vocabulaire de l'ancienne langue.

### 3.2. Le(s) sémantisme(s)

L'instruction sémantique de *en-* dans l'ancienne langue, rejoint l'instruction de mouvement d'introduction véhiculée par le préfixe latin *in-*, celle-là même que l'on retrouvera en français contemporain, et il en va de même pour les sens dérivés ou figurés. Nous ne nous attarderons donc pas ici sur une analyse qui sera faite plus loin.

L'aspect de l'ancienne langue qui nous occupe est la perte importante d'une partie de son lexique. Effectivement, sur les 232 verbes que compte notre corpus, 120 ne sont plus attestés aujourd'hui, soit une perte d'environ la moitié des occurrences.

Plusieurs arguments concourent à l'explication de cette sortie d'usage massive. La première que nous avons empruntée plus haut à Huguet repose sur le changement structurel qui s'est opéré entre une langue synthétique et une langue analytique. Ce facteur est évidemment à prendre en considération, mais il n'est pas déterminant, sinon comment comprendre l'extrême productivité d'un préfixe comme *dé(s)-* aujourd'hui ?

Le deuxième argument porte sur des critères stylistiques ou esthétiques. Sur la base des sources écrites que nous possédons (littéraires notamment), il semblerait que les auteurs médiévaux aient eu recours à une large palette de préfixes répondant à des besoins stylistiques particuliers. C'est ce que suggèrent Wagner, Buridant ou Brunot :

« Admettons comme hypothèse de travail que le nombre élevé des composés à l'aide de *a-* et de *en-* en ancien français ait répondu à certains besoins. Une déflation aussi brusque et aussi forte est peut être le signe que ce type de composition n'occupe plus aujourd'hui en français la place qu'il tenait ou que les écrivains ont voulu lui faire tenir. » (Wagner, 1952 : 54)

« [...] ils [les préfixes] sont aussi le lieu d'une grande créativité lexicale qui peut s'inscrire dans le cadre d'une esthétique de la *variatio*. » (Buridant, 1995 : 321)

« il a existé autrefois une foule de jolis mots que nous ne pouvons plus rendre que par des périphrases : *abelir* (sembler beau), *s'acorer* (être dans le chagrin) [...], *avesprer* (venir sur le soir), *avoier* (mettre sur la voie) [...], *empieger* (prendre au piège) [...], *enlatiner* (instruire en latin), *enlignagier* (prouver sa descendance), *ennoitier* (commencer à faire nuit), *enoiseler* (nourrir comme un oiseau) [...] » (Brunot, 1966 : 350)

Ce facteur paraît nettement plus important, car il obligerait à considérer la préfixation sous l'angle des variations diastratiques et diaphasiques, chose relativement peu examinée pour l'heure. Sur cette base par exemple nous pourrions montrer que la préfixation par *en-* semble nettement plus productive dans le lexique technique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de la même manière qu'elle l'a été dans la langue littéraire médiévale. Ce regain de productivité se retrouve en effet dans la créations de verbes techniques comme *emmétrer* (dep. 1842) "disposer en vue de faciliter le métrage", *emmotter* (dep. 1845) "garnir de terre des racines afin d'en faciliter le transport", *empatter* (1845-1930) "joindre, soutenir à l'aide de pattes un ouvrage de maçonnerie", *empêner* (dep. 1836) "ajuster le pêne d'une serrure sur son palastre", *ensiler* (dep. 1873) "mettre des produits agricoles en silo", *ensouter* (dep. 1922) "mettre dans la soute d'un navire", ou encore *enstérer* (dep. 1930) "mettre en tas par stères" pour ne citer que les exemples tirés du corpus.

Le troisième argument prend en considération la forte concurrence qui a existé entre les formes préfixées par *en-* et par *a-* construites à partir d'une base analogue ou encore de la concurrence entre formes préfixées et formes simples dans l'ancienne langue, et dont la contrepartie a été la diversité des formes pour la même signification ou presque.

### 3.2.1. La concurrence *en-* / *a-*

Du fait de leur instruction sémantique voisine, ces deux préfixes se sont régulièrement retrouvés en situation de concurrence dans des formations verbales de même base lexicale. Cette concurrence a été signalée par de nombreux historiens de la langue. Nyrop note ainsi :

« Au moyen âge, il y avait souvent hésitation entre deux préfixes. On trouve *acoragier*

/ *encoragier, adamagier / endomagier, aragier / enragier* » (1936 : 217)

Si les exemples de concurrence sont fréquents, l'influence de tel ou tel préfixe est plus difficile à cerner, et Huguet semble avoir bien du mal à savoir pourquoi dans certains cas, *en-* a évincé *a-*, tandis que dans d'autres, c'est *a-* qui a éliminé *en-* :

« Beaucoup de mots à préfixes ont disparu et ont été remplacés par d'autres qui ont même radical, même sens, mais des préfixes différents [...] Ainsi on disait non pas *améliorer*, mais *emmeliorer* et *emmeilleurer*. Quand deux mots ne différant que par le préfixe avaient exactement la même signification, on s'est habitué à employer toujours l'un de préférence à l'autre. Mais il est impossible de dégager une loi d'après laquelle ce choix ait été fait, car les résultats de la concurrence sont souvent contradictoires. L'on a préféré *encourager* à *accourager*, *environner* à *avironner*, mais *appauvrir* à *empauvrir*, *avilir* à *envilir*. » (1967 : 247)

Dans bien des cas, il est difficile de trancher. Mais l'analyse du phénomène de concurrence entre *en-* et *a-* à partir des verbes de notre corpus nous a néanmoins permis de dégager quelques principes.

Il apparaît très clairement que la concurrence entre ces deux préfixes a été particulièrement forte pour les verbes construits sur des bases adjectivales. En effet, sur les 26 verbes recensés, 15 ont fait l'objet d'une concurrence. Compte tenu des premières attestations, il semblerait que ce soit le préfixe *en-* qui soit entré en concurrence avec le préfixe *a-* ; cette concurrence a débuté en ancien français, et s'est achevée entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle avec la disparition des verbes préfixés en *en-*. Voici quelques exemples :

*avérer* (dep. XII<sup>e</sup> s.) / *enverer* (XIII<sup>e</sup> s., hapax)

*avilir* (dep. 1050) / *envilir* (XII<sup>e</sup>-1554)

*appesantir* (dep. 1119) / *empesantir* ((XIII<sup>e</sup>-1608)<sup>271</sup>

Ce constat est d'une grande importance. En effet, il en ressort qu'à partir de la normalisation de la langue, c'est-à-dire à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, le préfixe *en-* n'est plus aussi facilement associé à une base adjectivale dans la construction d'un verbe dont le sens répond approximativement à "rendre ADJ", mais que cette règle de construction est davantage associée au préfixe *a-*, ceci afin d'éviter d'inutiles doublets. Il semblerait même que la règle [*en-* [X<sub>ADJ</sub>]]<sub>V</sub> ne soit plus productive en français contemporain, ce qu'il faudra évidemment

<sup>271</sup> Pour les autres exemples, voir ANNEXE 2.

vérifier en synchronie.

Pour ce qui est de la concurrence des verbes construits à partir de bases nominales, qui est moins forte (26 verbes sur 164), la chose est moins aisée. Il semblerait que les préfixes *en-* et *a-* se soient mutuellement concurrencés en ancien français, en moyen français, et pour quelques-uns en français classique également<sup>272</sup>. En règle générale, le verbe évincé sort de l'usage au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>273</sup>, ce qui laisse encore présager une influence déterminante de la norme.

### 3.2.2. La concurrence formes préfixées / formes non préfixées

Parallèlement à la concurrence entre les deux préfixes, on peut constater une concurrence entre une forme préfixée et une forme simple construites à partir de la même base. A ce propos, Huguet note :

« Au XVI<sup>e</sup> siècle, on pouvait indifféremment employer avec ou sans préfixe des verbes qui, aujourd'hui en ont toujours un. A cette époque le simple et le composé avaient exactement le même sens. S'il s'était établi une distinction nous permettant d'utiliser l'un et l'autre, ils auraient pu tous les deux vivre. Mais les mots étant restés tout à fait synonymes, nous avons suivi nos tendances habituelles et abandonné l'un des deux. » (1967 : 234)

Les résultats de notre enquête valident la remarque de Huguet dans la mesure où les cas de concurrences entre formes préfixées et formes simples sont nombreux. Dans certains cas, ce sont même plusieurs formes préfixées qui sont entrées en concurrence avec la forme simple. En règle générale, il semblerait que la langue ait souvent préféré faire l'économie d'une forme préfixée. Pour ce qui est de la formation à partir de bases adjectivales, à une exception près, c'est toujours la forme préfixée qui est entrée temporairement en concurrence avec la forme simple, et qui a progressivement disparu<sup>274</sup>. Il en va de même pour les bases verbales<sup>275</sup>, pour lesquelles, à une exception près seulement, la forme préfixée est concurrente de la forme simple. Dans deux cas (*mêler/emmêler* et *brouiller/embrouiller*), les deux formes ont survécu avec la même signification. Cette dernière observation renforce en tout cas l'idée

<sup>272</sup> Cf. ANNEXE 3.

<sup>273</sup> Ceci est spécialement vrai pour les verbes préfixés en *a-*.

<sup>274</sup> Cf. ANNEXE 4.

<sup>275</sup> Voir ANNEXE 5.

selon laquelle le préfixe *en-* perd progressivement sa qualité de préverbe.

Lorsque les bases sont nominales, la concurrence est réciproque<sup>276</sup>. De la concurrence de la forme préfixée sur la forme simple et de la concurrence inverse, il est difficile de dire laquelle des deux est la plus forte.

Après ces quelques remarques, nous sommes en droit d'affirmer que la concurrence entre les formes préfixées par *en-* et par *a-* et entre formes préfixées et formes non préfixées est un phénomène qui, sans être spécifique à l'ancienne langue, a contribué à l'élargissement de son lexique grâce à la création de nombreux doublets voire triplets. De façon générale, la standardisation de la langue et par conséquent l'influence de la norme sur le lexique a eu un impact sur la préfixation par *en-* puisque la langue eut tendance à éliminer systématiquement les formes redondantes jugées superflues, même si le lexique actuel en connaît encore des résidus, par exemple les couples *pailler/empailler* ou *brancher/embrancher* dont un des sens au moins est commun au verbe simple et au verbe préfixé. Le lexique de l'ancienne langue a été à ce titre plus propice au foisonnement des formes puisque la liberté lexicale y était plus importante.

Si les concurrences évoquées plus haut concourent à donner l'impression d'un appauvrissement du rôle sémantique du préfixe dans l'ancienne langue, nous pensons au contraire que la préfixation a joué pleinement de son caractère expressif, et son renforcement n'est que la preuve d'une langue en mouvement dont la transposition ou transcription à l'écrit ne peut se faire sans tâtonnement linguistique.

### 3.2.3. La valeur aspectuelle

Outre leur instruction sémantique, les préfixes *en-* et *a-* ont véhiculé, à l'instar de la préfixation latine, une valeur aspectuelle qui a favorisé leur utilisation en ancien et moyen français. La perte de la valeur aspectuelle des préfixes lors de la standardisation de la langue a pu également être un facteur de diminution de leur productivité, notamment dans leur emploi préverbal.

Pour l'ancien français, Buridant (1995 : 299) remarque que « sur le plan sémantique, un ensemble important de préfixes peuvent se distribuer scalairement sur un vecteur marquant différentes **phases** d'un procès verbal ». Le préverbe *en-* correspond à « la phase ingressive » du procès, puisque ce dernier « marque aussi l'engagement dans un procès ou le procès

---

<sup>276</sup> Cf. ANNEXE 6.

transformatif » (*id.* : 302)

Pour le moyen français, Martin (1971 : 80) précise que « si le système suffixal n'entretient avec la notion d'aspect que des rapports lointains et quasiment fortuits, les préfixes s'en rapprochent par des affinités toutes naturelles. » Parmi ces préfixes, Martin repère les préfixes dont le « rôle essentiel [est] de signifier l'aspect » à savoir « *a-* et *en-*, préfixes de la perfectivité, et *re-*, préfixe de l'itération » (*id.* : 81). Plus précisément :

« Le préfixe *en-* rend infailliblement perfectifs tous les verbes qu'il sert à former, [...] (*enflammer, enchaîner, encartonner, encaisser... enrichir, enivrer, engourdir, enlaidir...*) » (*id.* : 82)

Dans son article consacré au préfixe *a-/ad-* en moyen français, Martin (2001) reprend l'idée guillaumienne de « signifié de puissance » pour unifier le sémantisme du préfixe. Ainsi selon lui « ce qu'il y a de commun à toutes les fonctions sémantiques recensées<sup>277</sup> c'est l'idée de perfectivité : tous les verbes en *a-/ad-* sont des verbes perfectifs – ou pour le moins inchoatifs ; ils portent en eux l'idée d'une limite au-delà de laquelle le procès, devenu effectif, se résout dans un état résultant » (2001 : 314). L'idée de limite visée (*a-*) ou atteinte (*en-*) se retrouve être une abstraction du mouvement spatial véhiculé par l'instruction sémantique du préfixe, cette fois au niveau du déroulement du procès.

Entre l'ancienne langue et le français de la Renaissance et le français classique surtout, un bouleversement notoire est signalé par Dufresne *et al.* (2001 : 33) :

« un changement important [est] survenu dans le système aspectuel du moyen français : la perte de productivité de certains préfixes aspectuels. On peut observer au cours du moyen français (14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles) une décroissance graduelle du recours au processus de préfixation aspectuelle. »

Si l'objet de l'article s'intéresse particulièrement au cas du préfixe *a-*, les observations sont applicables au préfixe *en-* puisque « la préfixation aspectuelle d'origine latine avec, entre autres *a-*, *en-*, *par-*, *re-*, est un processus morphologique dont la productivité s'est prolongée de l'ancien français à la toute fin du moyen français » (*id.* : 34). Le constat des auteurs est le suivant : alors qu'en ancien français l'aspect exprimé par le temps du verbe est largement compensé voire « écrasé » par l'aspect lexical (donc la préfixation), cette tendance change en moyen français puisqu'à cette période « il y a une interdépendance entre l'aspect lexical et le temps » (*id.* : 46). En effet à partir du moyen français l'aspect perfectif/imperfectif est davantage porté par la temporalité (temps imparfait/passé simple), mais toujours en lien étroit

<sup>277</sup> « Attribution », « localisation » et « perfectivité ».

avec l'aspect lexical. Selon Dufresne *et al.* la grammaticalisation de l'aspect avec notamment l'introduction du passé simple élimine toute forme d'opposition aspectuelle véhiculée par les préfixes et sonne le glas de leur valeur aspectuelle. En conclusion, ces auteurs perçoivent « une érosion sémantique » du préfixe *a-* et constatent que par la suite « le sens du préfixe s'est limité à n'exprimer que la direction ». (*id.* : 52)

Il semblerait que pour l'essentiel le préfixe *en-* ait suivi le même processus, puisque la valeur aspectuelle héritée du latin et vivace dans l'ancienne langue ne soit plus fonctionnelle de façon systématique en français contemporain en particulier en ce qui concerne la notion de perfectivité. Si l'absence de productivité de constructions verbales formées à partir de bases adjectivales dont le sens "rendre ADJ" relève de l'aspect inchoatif est confirmée, même le caractère d'inchoativité semble perdu pour ce préfixe.

### 3.3. Le préfixe populaire et le préfixe savant

Le préfixe populaire *en-* dont la forme a évolué phonétiquement a connu une concurrence savante qui, même si elle n'est plus opérante actuellement, doit être mentionnée. Cette concurrence entre le préfixe populaire et le préfixe savant *in-* directement emprunté au latin a été en effet à l'origine de nombreux doublets quelque fois encore attestés en français contemporain. Huguet observe que, lorsqu'il y a eu concurrence entre deux verbes par ailleurs synonymes, le choix s'est souvent fait en faveur du préfixe savant :

« Le préfixe *in-* l'a emporté souvent sur le préfixe *en-*, que nous trouvions dans *emmatriculer*, *immatriculer* ; *encarcerer*, *incarcérer* ; *encliner*, *incliner* ; *enfernal*, *infernal* ; *ingénieur*, *ingénieuer* ; *investir*, *investir*. » (1967 : 251-252)

Les résultats de l'analyse de notre corpus confirment cette concurrence principalement pour des verbes construits à partir d'une base verbale, c'est-à-dire en fonction préverbale, et dont la grande majorité sont directement empruntés à des verbes latins déjà préfixés<sup>278</sup>. Le verbe a toujours été d'abord attesté avec le préfixe *en-*. C'est dans la période qui s'étend de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, période d'enregistrement de nombreux latinismes et hellénismes, que Picoche et Marchello-Nizia (1998 : 345) qualifient de véritable « invasion de mots savants », que le préfixe savant *in-* entre en concurrence avec le préfixe populaire et se substitue à lui. Le changement de préfixe qui est une sorte de « reconversion

<sup>278</sup> Voir ANNEXE 7

savante » s'inscrit parfaitement dans cette période de (re)latinisation du lexique français.

Il est important de noter que cette concurrence est nulle pour les verbes à bases adjectivales et très limitée lorsque les bases sont nominales, puisque deux cas seulement ont été relevés :

*immatriculer* (1485 ; dep. 1564) / *emmatriculer* (1543-1660)

*introniser* (dep. 1220) / *entrosner* (XIV<sup>e</sup>-1613)

Ces deux exemples sont d'ailleurs plus à classer du côté des emprunts que des créations véritables puisque *immatriculer* est issu du latin médiéval *immatriculare*, et *introniser* du latin ecclésiastique *inthronizare*.

Dès lors, il semblerait que la concurrence préfixale populaire/savant n'ait touché que le phénomène de la préverbation auquel *en-* ne participe plus aujourd'hui. L'attestation de certains doublets comme *imprimer/empreindre* qui ont survécu parce que leurs sens se sont peu à peu différenciés est à voir uniquement comme un vestige du passé.

### 3.4. Bilan

De ce détour diachronique, nous pouvons retenir certains points essentiels :

Au niveau sémantique et catégoriel :

- continuée tout au long de l'ancien et du moyen français sur le modèle latin, le préfixe *en-* a perdu sa fonction préverbale à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, ce qui contribuerait à valider une hypothétique « dépréverbation » qu'il faudrait vérifier ailleurs, mais confirme en tout cas la valeur essentiellement préfixale de *en-*.
- la réduction progressive de la productivité de *en-* en fonction préverbale est étroitement liée à la perte de la valeur aspectuelle véhiculée par certains préverbes depuis le latin et inscrite à partir du français du XVI<sup>e</sup> siècle dans le système temporel exclusivement.
- si la règle de formation [*en-* [X]<sub>N</sub>]<sub>V</sub> est toujours productive actuellement, la règle [*en-* [X]<sub>ADJ</sub>]<sub>V</sub> semble nettement moins productive. Le sens de "rendre ADJ" semble davantage instruit par la formation concurrente en *a-* : [*a-* [X]<sub>ADJ</sub>]<sub>V</sub> et ceci depuis la période de standardisation de la langue, voire



par des formations non préfixées :  $[[X]_{\text{ADJ}}]_{\text{V}}$ . De toute évidence la préfixation en *en-* s'oriente progressivement vers une monocatégorialité de type  $N \rightarrow V$ .

Au niveau de la productivité :

- la préfixation a joué un rôle important dans l'enrichissement de l'ancienne langue en créant de nombreux doublets voire triplets de sens similaire qui n'ont pas été conservés par la suite, notamment à partir de la standardisation de la langue en français classique.
- la perte de nombreuses constructions préfixées relève certes d'un changement dans la structure de la langue débuté en moyen français, mais aussi éventuellement d'un changement au niveau des besoins expressifs (langue riche et variée au moyen âge contre une langue faite de concision et de précision en français classique), mais aussi et surtout d'une élimination systématique des superfluités lexicales que nous avons observées entre préfixes concurrents (*en-* / *a-*) ou avec les formes simples qui sont pour l'essentiel préférées aux formes complexes.

### Chapitre III – Parcours synchronique

L'étude diachronique menée précédemment nous aura appris que la deuxième période de productivité du préfixe *en-* s'est ouverte au XVI<sup>e</sup> siècle, période où la fonction de préverbe s'est peu à peu estompée, et où seules les formations dénominales et désadjectivales sont encore opérantes. Si ce préfixe a connu un emploi important dans le lexique jusqu'à nos jours, celui-ci semble néanmoins s'essouffler en français contemporain, en particulier en ce qui concerne les formations désadjectivales, et les acceptions récentes s'orientent, comme nous le verrons ci-après, vers des usages techniques ou pragmatiques particuliers. Alors que le préfixe *dé(s)-*, qualifié bien souvent d'antonyme de *en-*, connaît aujourd'hui encore une forte utilisation dans les trois types de formations (dénominales, désadjectivales, déverbaux) et se retrouve dans de nombreuses créations appartenant à tous les domaines de la langue, notre préfixe suit une tendance inverse qui le conduit vers un emploi néologique de plus en plus marginal. Mais il ne suffit pas de s'en tenir à la vitalité d'un affixe pour le décrire. Si *en-* a perdu une grande part de sa productivité, il n'en reste pas moins que le lexique actuel en garde une trace importante, et que le locuteur francophone en fait usage régulièrement dans l'emploi d'occurrences préfixées dont il ne reconnaît pas toujours le caractère construit. C'est cet usage que nous allons étudier à présent.

#### 1. La constitution du corpus

Malgré les réserves que l'on peut avoir à utiliser un corpus lexicographique, notamment si l'on considère le caractère nécessairement imparfait des données dictionnairiques tant au niveau du contenu quantitatif (échantillon fragmentaire) ou qualitatif (nature subjective des définitions et par conséquent des résultats) qu'au niveau de la

méthodologie lexicographique<sup>279</sup>, celui-ci reste fondamentalement, parallèlement à l'intuition linguistique, le matériau dont doit s'accommoder tant bien que mal le morphologue et le lexicologue, s'ils veulent mettre au jour les régularités des procédés morphologiques. En effet, celles-ci ne peuvent s'apprécier qu'à partir d'un échantillonnage récolté sur une base lexicographique.

### 1.1. Les préliminaires épistémologiques et les enjeux idéologiques

Nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer que, si nous acceptons la théorie de Corbin sur la question de l'associativité qui constitue le noyau dur des principes sur lesquels se fondent les règles de formation des mots construits<sup>280</sup>, nous ne souscrivons pas totalement à sa théorie notamment sur la conception qu'elle a du lexique construit. Nous nous proposons donc de discuter l'option théorique sous-jacente à la position du morphologue sur ce point.

Deux alternatives sont ouvertes. D'un côté, l'alternative classique voire conservatrice qui imagine le lexique comme un réservoir lexical au contenu, certes variable via les néologismes et les archaïsmes, mais nécessairement délimité et qui se fonde sur les attestations langagières enregistrées, et de l'autre, la vision d'un lexique construit généré au moyen de règles en nombre fini, qui, sur le modèle de la syntaxe, offre un nombre illimité de formes, qu'elles soient d'ailleurs enregistrées ou non. Rappelons à ce titre que Corbin considère qu'un mot construit selon les règles appropriées appartient au lexique, qu'il soit attesté ou non (c'est-à-dire, plus ou pas encore enregistré par les dictionnaires). S'il fallait caricaturer, nous pourrions dire que nous trouvons d'un côté une conception normative fondée sur l'attestation et l'enregistrement dictionnaire, donc fatalement rétrograde, et de l'autre, une conception nettement plus ouverte.

Ce choix théorique est d'autant plus important lorsqu'il se situe dans le cadre très particulier de la langue française. Comme pour l'orthographe et la grammaire, celle-ci suit une longue tradition puriste en matière de vocabulaire. Il suffit de lire le court extrait suivant pour s'en convaincre :

« A notre époque où pullulent inventions et créations dans tous les domaines, où le premier inventeur venu ou lanceur de produit peut mettre en circulation de véritables

<sup>279</sup> A laquelle Corbin (1987a) reproche le manque de rigueur voire l'absence complète de théorie lexicale.

<sup>280</sup> D'autres principes sont à l'œuvre dans les propriétés définitoires des RCM énoncées par Corbin, comme les notions de stratification, de rapport catégoriel etc.

monstres linguistiques, le besoin se faisait sentir d'un organisme assez autorisé pour donner son avis sur les mots nouveaux, et pour barrer la route aux néologismes contraires aux tendances et au génie français. » (Dauzat, 1947 : 122)

Evidemment, le contexte de publication de ce texte y est pour beaucoup. Il n'empêche, l'ouvrage a été couronné par l'Académie française dès sa première édition en 1943, et illustre bien la conception normative qui perdure aujourd'hui encore<sup>281</sup>. Aussi Zwanenburg a-t-il raison de pointer du doigt cette exception française dans son article consacré à la formation des mots en français dans le LRL :

« Depuis Pichon 1935-1940 et Dauzat 1937 la discussion sur la formation des mots française a été dominée par le problème de la productivité. Cela s'explique sans aucun doute par la tradition de purisme et de conservatisme linguistique que la France a connue depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Cette tradition faisait qu'on hésitait à former des mots nouveaux » (1990 : 72)

Nous avons eu l'occasion de voir au cours de notre première partie que la conception du lexique construit et la théorie linguistique restent très imbriquées. Adopter l'idée d'un trésor lexical (d'ailleurs construit ou non) revient à considérer le vocabulaire dans son environnement social et historique, en tout cas en rapport avec la société et la norme, c'est-à-

<sup>281</sup> Surtout en littérature d'ailleurs, et à la grande joie d'un auteur qui s'inscrit justement dans la rupture avec la norme : « Les Français eux, sont soudés ; ils sont soudés au style Voltaire, qui était une jolie forme d'ailleurs, qui fut copié par Bourget, par Anatole France, et puis finalement par tout le monde. [...] C'est très difficile d'inventer des mots, et c'est très difficile de changer de style. A ce point que je crois que celui-là est vraiment ce qu'il faut à notre petite civilisation française, qui aura duré quatre cents ans, quatre siècles, rien du tout. ». (Céline, 2001 : 935). Le sentiment d'austérité de la langue française liée à sa concision et à sa structure très rigide, fortement conditionnée par la norme directement issue du XVII<sup>e</sup> siècle, est d'autant plus ressenti par un étranger. Le commentaire du philosophe roumain Emil M. Cioran qui décida d'écrire en français assez tardivement est assez éloquent à ce propos : « J'ai commencé à écrire en français à trente-sept ans. Et je pensais que ce serait facile. Je n'avais jamais écrit en français, sauf des lettres à des bonnes femmes, des lettres de circonstances. Et tout d'un coup, j'ai eu d'immenses difficultés à écrire dans cette langue. Ça a été une sorte de révélation, cette langue qui est tout à fait sclérosée. Parce que le roumain, c'est un mélange de slave et de latin, c'est une langue extrêmement élastique. On peut en faire ce qu'on veut, c'est une langue qui n'est pas cristallisée. Le français, lui, est une langue arrêtée. » (Cioran, 1995a : 1746). Si Cioran prend le français comme langue d'écriture, c'est qu'il a besoin d'une langue figée comme fut le latin à une certaine époque, mais il a naturellement conscience que cette langue évolue aujourd'hui, et il en vient pratiquement à déplorer son déclin historique inéluctable : « A l'époque des salons, le français acquit une sécheresse et une transparence qui lui permirent de devenir universelle. Lorsqu'il commença à se compliquer, à prendre des libertés, sa solidité en souffrit. Il se libère enfin au détriment de son universalité et, comme la France, évolue vers l'antipode de son passé, de son génie. Double désagrégation inévitable. Au temps de Voltaire, chacun essayait d'écrire comme tout le monde ; mais tout le monde écrivait parfaitement. Aujourd'hui, l'écrivain veut avoir son style à lui, s'individualiser par l'expression ; il n'y arrive qu'en défaisant la langue, qu'en violentant ses règles, qu'en sapant sa structure, sa magnifique monotonie. » (Cioran, 1995b : 898). Ce dernier commentaire est à mettre en relation avec celui de Céline. Reste que ces remarques s'appliquent principalement au domaine de la syntaxe ; même si, nous l'avons vu, le domaine lexical est également directement tributaire de la norme, mais dans une moindre mesure.

dire voir dans la création d'un terme dérivé nouveau un besoin dénominatif ou expressif caractéristique d'un ou de plusieurs locuteurs à un moment donné de l'histoire. Au contraire, ne considérer le lexique construit que comme appartenant au domaine de la compétence du locuteur, revient à supprimer le lien avec l'histoire, et s'enfermer dans un système lexico-grammatical fermé à toute forme d'interaction avec la réalité<sup>282</sup>. Il est très difficile de trancher, tant les deux hypothèses semblent pertinentes sur certains points. La première hypothèse a l'avantage de mettre en avant les ancrages pragmatiques du lexique construit en fonction des variations linguistiques (historiques, sociales, géographiques), variations qui échappent en général à la conception de Corbin par exemple. La deuxième hypothèse a quant à elle le mérite de mener directement une procédure déductive qui se fonde sur l'hypothèse d'existence de règles grammaticales de construction du lexique prises isolément, et n'appartenant *in fine* qu'au domaine de la compétence grammaticale propre à chaque locuteur.

Notre conception se place résolument au centre de ces deux approches parce que d'un côté il nous semble que la linguistique ne peut se soustraire complètement à sa nature fondamentalement expérimentale, et que de l'autre, elle doit pouvoir, comme toute science, élaborer des règles proches du modèle mathématique, capables pour ce qui la concerne de modéliser le système langagier. Dès lors, notre étude fera coïncider à la fois une entreprise empirique fondée sur des faits lexicaux ou extralinguistiques et une entreprise plus analytique.

## 1.2. Nos méthodes d'interrogation

Notre investigation se fonde sur un relevé systématique des formations verbales préfixées par *en-*, c'est-à-dire des constructions prototypiques du mode de fonctionnement de cet élément préfixal<sup>283</sup>. Le relevé s'est effectué à partir de deux dictionnaires suffisamment

<sup>282</sup> Cette remarque prend toute sa valeur lorsque l'on constate que certains procédés morphologiques participant à la création lexicale connaissent des périodes de productivité parfaitement hétérogènes du point de vue quantitatif. Nous pensons que ces périodes coïncident avec des phases historiques d'emploi dont le lien avec des phénomènes extralinguistiques (besoins dénominatifs particuliers, norme linguistique etc.) sont non négligeables d'autant plus lorsque l'on constate que certains procédés morphologiques continuent d'être productifs depuis le latin. Evidemment, et a contrario, l'on pourrait faire abstraction de ce critère, et considérer que tous les procédés morphologiques répondant à des RCM sont présents à tous moments dans la langue et ne demandent qu'à être activés. Mais même selon cette hypothèse, réfutant en principe les notions d'archaïsme et de néologisme, il est difficile au morphologue de ne pas considérer les phases productives de tel ou tel affixe. Ainsi, et à titre d'exemple, dans sa thèse portant sur le préfixe *-ien*, Lignon choisit d'incorporer un vaste échantillon de néologismes. Selon elle, cette étude complémentaire n'altère pas les résultats sémantiques et phonologiques fondés sur l'appréciation des données issus d'un corpus dictionnaire classique. Pourtant, en franchissant ce pas, l'auteur accepte que cette étude complémentaire renforce certaines classes sémantiques en terme de productivité, et admet même l'importance de la norme, comme nous le prouve la phrase suivante « Ce corpus [de néologismes] ne diffère pas d'un corpus plus traditionnel et plus normé » (2000 : 48).

<sup>283</sup> Les autres types de formations jugées mineures et périphériques sont analysées séparément et sont par

représentatifs de la langue française actuelle. Le premier, le *Trésor de la langue française* (TLF) nous aura servi, compte tenu de son exhaustivité, à récolter, sans l'apport complémentaire de dictionnaires de spécialités, une somme importante d'occurrences. Le deuxième, le *Petit Robert* (PR) aura quant à lui été choisi en raison de sa grande qualité méthodologique tant du point de vue du contenu des articles, que de l'exactitude de ses notes étymologiques<sup>284</sup>, et enfin de la modernité de son édition<sup>285</sup> qui inclut les attestations les plus contemporaines.

Le corpus élaboré à partir de ces deux dictionnaires a été enregistré dans une base de données grâce au logiciel *Filemaker*. Cette base ressemble à une sorte de dictionnaire informatisé réservé aux formations verbales préfixées par *en-*. Les fonctionnalités inhérentes à ce logiciel nous auront permis, d'abord la conservation informatique de toutes nos occurrences, ensuite la consultation de cette liste à partir d'une série d'interrogations. Ainsi, avant d'avoir rendu possible des questionnements bien déterminés selon certains paramètres, nous avons en quelque sorte « préparé » notre corpus, et ceci selon des critères d'interrogation préalablement définis.

L'annexe 8 présente la maquette d'un verbe de notre corpus. Deux types d'informations apparaissent dans chacune des fiches informatisées :

- les premières données ne sont pas traitables d'un point de vue informatique. Elles reprennent les sens de chaque base (actualisée par le dérivé) et de chaque verbe préfixé. Ces données sont tirées des définitions dictionnairiques et sont présentées sans aucun traitement particulier, sauf réduction, en vertu d'une exigence de synthèse
- les secondes données, en revanche peuvent être soumises à une interrogation informatique simple puisqu'elles répondent à des critères que nous avons préalablement définis<sup>286</sup>. Les critères d'interrogation retenus sont les suivants :
  - la catégorie de la base
  - le type sémantique de la base
  - le groupe verbal
  - la valence du verbe

---

conséquent exclues de notre corpus.

<sup>284</sup> Celles-ci sont issues des informations tirées du FEW considérées comme les sources les plus sûres.

<sup>285</sup> 2001.

<sup>286</sup> Les fonctionnalités de ce logiciel ne sont en effet pas très étendues, du moins apparaissent comme telles pour le néophyte que nous sommes. Son utilisation très simple en fait cependant une base de données très précieuse.

- le siècle, voire la date précise, de la première attestation
- la marque diachronique éventuelle
- les marques diastratiques et diaphasiques éventuelles
- le mode de formation (c'est-à-dire le procédé morphologique employé)
- le ou les dictionnaire(s) attestant l'occurrence
- le type de procès décrit par l'occurrence verbale

A chacun de ces critères correspond un ensemble de réponses potentielles préalablement définies. Ainsi par exemple, le critère « catégorie de la base » admet l'une des trois réponses suivantes : « N », « ADJ », « V ». Ces réponses permettent, de façon instantanée, d'avoir accès aux occurrences qui nous intéressent pour chaque type d'interrogation. Elles offrent donc la possibilité de travailler rapidement, sans se perdre dans la consultation de fiches papier<sup>287</sup>, et de manière efficace et ordonnée puisque de nombreux regroupements peuvent être faits simultanément. Il est donc parfaitement possible de demander au logiciel de fournir toutes les fiches dont les verbes sont construits à partir de bases nominales, puis de spécifier encore l'interrogation en ne demandant que celles dont le type de procès décrit coïncide avec 'l'entrée dans un contenant', et d'affiner encore la recherche en ne considérant par exemple qu'une époque donnée ; et ainsi de suite, tant le nombre de combinaisons potentielles est grand. Les réponses aux questions prévues dans le cadre de nos interrogations ont été retranscrites en annexe 9, à seule fin de rendre compte de l'étude menée en amont.

### 1.3. Quelques remarques sur le corpus

Notre corpus comptabilise un total de 290 occurrences. Ces types lexicaux coïncident avec les mots dont le procédé répond à une dérivation préfixale établie à partir d'une base française appartenant à l'une des trois catégories lexicales majeures N, ADJ et V. Ce corpus est délibérément limité. En effet, il doit pouvoir être suffisamment représentatif du mode de formation étudié dans la langue française standard et actuelle, sans pour autant pécher par exhaustivité. La tentation était grande de vouloir rassembler toutes les formes, et nous nous sommes souvent surpris à étendre nos investigations dans différents dictionnaires spécialisés (termes techniques, langage des jeunes, régionalismes etc.). Ainsi, si certaines formes tirées de dictionnaires autres que le PR ou le TLF apparaissent dans les pages qui précèdent ou qui

<sup>287</sup> Ce qui est malheureusement souvent le cas pour le morphologue.

suivent, il ne s'agit que d'exemples venant renforcer le corpus de base, et nous ne manquons pas de signaler les sources abrégées. Nous nous sommes efforcé, dans la mesure du possible, de nous centrer sur un échantillon significatif, et avons procédé pour ce faire à quelques ajustements au niveau du traitement de certaines formes tirées du PR ou du TLF dont nous faisons état dans ce qui suit.

### 1.3.1. Les emprunts

Les emprunts faits au latin comme *enduire* <lat. *inducere*, ou à d'autres langues romanes comme *embarrasser* <esp. *embarazar* ou *embarder* <prov. *embarda* ont été conservés dans la base de données (44 occurrences) mais ne sont retenus dans notre travail qu'à titre d'exemple si besoin est, jamais dans l'analyse. On remarquera que les procédés de formations initiaux de ces verbes d'origines sont les mêmes que ceux utilisés par le français<sup>288</sup>. Ainsi, la préverbation locative (lat. *inducere* 'conduire dans' < lat. *ducere* 'conduire') ou simplement intensive (lat. *inflammare* 'mettre en flamme' < lat. *flammare* 'enflammer', lat. *incingere* 'enceindre, entourer' < *cingere* 'entourer') en *in-* latine a formé de nombreux verbes latins directement repris en français (ici *enduire*, *enflammer*, *enceindre*). Le latin connaissait en outre aussi les formations verbales dénominales préfixées par *in-*, et certaines de ces formations ont également fait l'objet d'emprunts en français (ex. *empêcher* <bas lat. *impedicare*<sub>v</sub> < *pedica*<sub>N</sub> "liens aux pieds, piège", *empêtrer* <lat. vulg. °*impastoriare*<sub>v</sub> < *pastoria*<sub>N</sub> "corde qui retient un cheval broutant")<sup>289</sup>.

### 1.3.2. Les variations diatopiques

La variation diatopique à l'intérieur même d'un procédé morphologique comme celui que nous étudions mériterait une attention toute particulière, ce qui nécessiterait un travail d'envergure tant au niveau des formes (encore) présentes sur le territoire français (régionalismes voire formes dialectales) que celles que l'on trouve dans d'autres espaces francophones (Belgique, Suisse, Canada, pays d'Afrique du Nord, etc.). Un tel travail

<sup>288</sup> Cette remarque a déjà été validée pour le latin dont nous avons montré plus loin qu'il connaissait déjà ces procédés de formation. L'ouvrage de Reinheimer-Ripeanu (1974), critiquable d'un point de vue théorique, a au moins l'avantage d'opérer des comparaisons tout à fait judicieuses entre certaines langues romanes et de montrer que des procédés morphologiques hérités du latin suivent des continuums parallèles.

<sup>289</sup> Il en va de même par exemple pour la formation verbale dénominale française *encabaner* (1845) par exemple, qui est directement empruntée à la formation provençale *encabaná* construite à partir de la base nominale *cabana* selon le même procédé morpho-sémantique que certains verbes français.



dépasserait de loin le cadre de cette thèse. Nous limiter à quelques observations à partir de quelques formes piochées de ci de là ou à quelques commentaires hasardeux nous semble regrettable pour ne pas dire préjudiciable. Aussi avons-nous préféré, par mesure de précaution, considérer seulement les formes appartenant à la langue française dite ‘standard’ et écarter les formes dialectales ou régionales que nous avons rencontrées. Ceci ne signifie bien sûr en rien une quelconque relégation de ces formes dont nous pensons au contraire qu’elles justifieraient un examen singulier, mais cette fois d’ensemble<sup>290</sup>.

Comme on peut très bien l’imaginer, le TLF et le PR ne recensent que très peu de formes régionales. 5 formes seulement ont été relevées dans notre base. *Emboucher*, dont le TLF précise qu’il s’agit d’un terme dialectal (Centre), forme altérée d’*embaucher* sous l’influence de *bouche* et signifiant ‘mettre un animal à l’herbage pour l’engraisser’, et *embringuer* ‘engager de façon fâcheuse, embarrassante (PR)’, verbe familier dont la base *bringue* ou *brique* ‘morceau’ est une forme dialectale, ont été classés comme des emprunts dans notre base et traités comme tels. Trois autres verbes, enregistrés tout d’abord comme des verbes construits par dérivation et non perçus comme des formes dialectales<sup>291</sup>, ont été exclus de l’analyse parce que considérés comme des régionalismes. Il s’agit de *embesogner* (<*besogne*) ‘occuper (TLF)’, *encoubler* (<*couble* ‘lien servant à attacher des animaux’) ‘s’empêtrer, trébucher’, et *encroter* (<a.fr. *crote* ‘voûte souterraine, grotte’) ‘enterrer une chose, un cadavre (TLF)’. Notons que ces trois verbes répondent aux règles de construction de mots à l’œuvre dans des formes préfixées du français standard. *Encroter* rentre parfaitement dans la classe des verbes décrivant un processus d’entrée dans un contenant (*crote*), *encoubler* fait partie de cette classe un peu particulière de verbes dont les bases nominales renvoient à des liens (*enchaîner*, *enchevêtrer*, *enrêner* etc.) et *embesogner* pourrait faire partie des verbes de changement d’état. Ce constat devrait être vérifié sur un vaste ensemble de formes, mais nous sommes à peu près convaincu, compte tenu de l’existence de ces mêmes règles en latin et dans d’autres langues romanes, que nous sommes bien, avec ces formes régionales, face à un même préfixe et à des règles répondant à des schémas morpho-sémantiques analogues<sup>292</sup>.

<sup>290</sup> Il va sans dire que ce travail est parfaitement réalisable, puisque nous possédons à l’heure actuelle, outre le volumineux FEW, de formidables sources pour ce type d’enquêtes comme le DSR pour le suisse romand ou le DRF pour les régionalismes de France.

<sup>291</sup> Sans doute parce que leurs bases étaient reconnaissables.

<sup>292</sup> Nous pourrions mentionner ici le fameux *ensuqué(e)* ‘rég. ou fam. abruti’ (PR), adjectif dérivé de *ensuquer*, très employé à Marseille et dans le sud de la France, et qui est directement emprunté au provençal *ensucá* ‘assommé, abruti’.

### 1.3.3. Les variations diaphasiques et diastratiques

Bien que notre étude prenne pour objet, et pour seul objet d'analyse, la langue française standard sur la base des occurrences fournies par deux grands dictionnaires de langue de référence, nous avons pris soin de conserver dans notre corpus les termes appartenant aux registres haut (littéraire et soutenu) et bas (familier et argotique) de la langue, ainsi que les termes techniques relativement courants (mentionnés notamment par le TLF). Si l'étude du vocabulaire technique ne nous paraît pas d'une grande importance dans l'interprétation de notre préfixe, parce qu'elle n'amène pas de conclusions pertinentes<sup>293</sup>, en revanche, le vocabulaire appartenant au registre de la langue soignée et surtout de la langue argotique offre une richesse inespérée. En effet, parce que la préfixation possède une charge émotive et expressive de premier ordre<sup>294</sup>, nombreux sont les auteurs à avoir utilisé ce mécanisme dérivationnel dans la construction de néologismes à fort degré expressif ; d'où son utilisation fréquente dans une certaine littérature. Le préfixe *en-*, parce qu'il instruit un mouvement vers l'intériorité, aura servi à construire une grande quantité de verbes argotiques décrivant vulgairement l'acte sexuel (puisqu'il s'agit d'une représentation concrète et physique du coït)<sup>295</sup>, car on sait que le domaine érotique est un domaine très prisé en argot. Mais ce préfixe aura également servi à la formation d'autres verbes, surprenant bien souvent par leur caractère fantaisiste ou désinvolte. Afin de rendre compte de ce phénomène qui s'inscrit dans le champ de la variation lexicale, mais aussi dans le but avoué de tenter d'égayer un peu l'austérité de ces pages, nous avons déniché quelques « bijoux » du genre dans les dictionnaires d'argot<sup>296</sup>, et dans les œuvres de deux hâbleurs de génie du XX<sup>e</sup> siècle que sont Frédéric Dard et Louis-Ferdinand Céline. On retrouvera ces verbes tout au long des pages qui suivent<sup>297</sup>, même s'ils n'appartiennent pas à notre corpus de référence.

<sup>293</sup> Sauf peut-être sur le plan diachronique. Nous avons en effet déjà remarqué que le préfixe *en-* reste uniquement productif (au XX<sup>e</sup> s.) dans la création lexicale appartenant au domaine technique, et contrairement à ce qui se passe dans la langue standard où il n'a plus de vitalité (cf. *Parcours diachronique*).

<sup>294</sup> C'est aussi le cas de la suffixation dans certains cas : préfixes diminutifs (*-et* (ex. *causer*<sub>V</sub> < *causette*<sub>N</sub> 'fam. petite causerie' (PR)), *-ot* (ex. *jeune*<sub>N</sub> < *jeunot*<sub>N</sub> 'fam. jeune' (PR), etc.) ou péjoratifs (*-asse* (ex. *vin*<sub>N</sub> < *vinasse*<sub>N</sub> 'mauvais vin' (PR)), *-ard* (ex. (*bon*) *Dieu*<sub>N</sub> < *bondieusard*, etc.) notamment.

<sup>295</sup> Voir plus loin une analyse détaillée de ces verbes.

<sup>296</sup> Cf. bibliographie.

<sup>297</sup> Pour lecteurs avertis.

## 2. Les formations verbales dénominales : *en-* [N] (*-er*)

Ce type de formations est la classe de loin la plus large de notre corpus et correspond de toute évidence à la formation la plus prototypique pour le préfixe *en-*, puisqu'elle compte 248 occurrences soit environ cinq sixièmes de ses occurrences<sup>298</sup>. C'est aussi la classe la plus diversifiée d'un point de vue sémantique, mais aussi morpho-syntaxique puisqu'elle admet deux types de schémas de construction contre un seul pour chacun des autres procédés de formation. Compte tenu de la diversité de cette classe, nous avons procédé à des sous-catégorisations sémantiques bien spécifiques.

### 2.1. Les formations verbales dénominales fonctionnant comme verbes de déplacement

Les formations verbales dénominales préfixées par *en-* sont des formations prototypiques sur le plan des relations spatiales qu'elles conditionnent. Selon Borillo (1998 : 37) trois grands types de catégories lexicales « permettent la description des relations spatiales dynamiques qui s'établissent entre des entités mobiles (des objets) et des entités de nature fixe ou mobile [...] ». Il s'agit des verbes locatifs dynamiques, des prépositions spatiales (*dans*, *à*, *sur*, *sous*, etc.) et des noms locatifs dynamiques (*départ*, *approche*, *sortie*, etc.). Tout laisse à penser que les verbes dénominaux préfixés par *en-* s'inscrivent dans la catégorie des verbes locatifs dynamiques, puisqu'un verbe comme *embouteiller* dont le sens est "mettre en bouteille" décrit le déplacement d'une entité mobile à savoir un liquide quelconque (par ex. *du vin*) vers l'intérieur de l'entité fixe *la bouteille* dénotée par la base nominale du verbe. Dès lors, une relation spatiale s'instaure entre les deux entités *bouteille* et *vin* localisées dans l'espace, et le processus dynamique qui les unit est dénoté par le verbe. Il existe a priori une localisation initiale où les deux entités *bouteille* et *vin* ne seraient pas encore spatialement reliées entre elles. Dans cet état initial, les deux entités occupent deux places indépendantes l'une de l'autre, à savoir une *bouteille* spatialement stable et une quantité de *vin*, situées dans

<sup>298</sup> Les classes des formations verbales désadjectivales et des formations verbales déverbaux se partagent de façon égale le dernier sixième.

des portions d'espace distinctes. Mais on voit bien que cette localisation initiale reste spéculative et difficile à définir, parce qu'indéterminée. Nous pouvons par contre concevoir avec certitude une localisation finale où les deux entités *bouteille* et *vin* spatialement reliées occupent des places bien déterminées. Le participe passé *embouteillé(e)* qui dénote l'état résultatif du verbe *embouteiller* nous renseigne bien sur la nouvelle localisation des deux entités, puisqu'au résultat, l'entité *vin* se trouve spatialement contenue dans l'entité *bouteille* qui elle n'a très certainement pas changé de lieu. Le passage d'une première localisation purement différentielle comme nous l'avons vu à une localisation finale parfaitement repérable dans l'espace est le résultat d'un déplacement d'une entité, donc d'un processus de mouvement dans l'espace. Le passage d'un état dynamique où une des entités (*le vin*) est en mouvement, à un état stable où les deux entités sont spatialement localisées en un point fixe est le fait d'un verbe locatif dynamique dont la fonction même est de décrire un tel mouvement.

Borillo (1998 : 38) opère un classement des verbes locatifs dynamiques en plusieurs catégories. Une première opposition distingue les verbes de mouvement et les verbes de déplacement. Alors que le mouvement se définit selon elle comme « un changement de posture ou de position [d'un objet], mais qui ne va pas jusqu'à entraîner un véritable déplacement de l'endroit où il se trouve. », le déplacement se caractérise (d'après Boons (1987 : 5) qu'elle cite) comme un « changement obligatoire du lieu d'un corps ne subissant par ailleurs aucune modification de forme ou de substance au cours du procès ». Les verbes de déplacement se décomposent eux-mêmes en deux sous-catégories, les déplacements ayant pour résultat un changement d'emplacement, et ceux ayant pour résultat un changement de lieu. Pour les verbes de changement d'emplacement « le déplacement s'effectue tout en restant dans un même lieu établi [...] en passant simplement d'une sous-partie à une autre sous-partie, distincte de la première » (Borillo, 1998 : 39). Borillo désigne ce lieu comme un lieu scénique ou lieu de référence et illustre le changement d'emplacement par des exemples tels que : *Paul court dans le jardin* ou *La balle a roulé sur le sol*. A l'inverse dans les verbes de déplacement ayant comme résultat un changement de lieu « le déplacement de la cible [l'entité en mouvement ex. *le vin*] entraîne un changement de relation spatiale avec un lieu établi désigné ici [...] par le Nsite [l'entité stable, ex. *la bouteille*]. Soit la cible n'était pas dans ce lieu avant le déplacement et s'y trouve une fois le déplacement opéré [...] soit au contraire elle se trouvait dans ce lieu et ne s'y trouve plus à la suite du déplacement. » (Borillo, 1998 : 39).

Suivant la terminologie de Borillo nous pouvons considérer que les verbes

dénominaux préfixés en *en-* sont des verbes de déplacement puisque l'entité en mouvement subit un changement de lieu sans subir une modification de forme<sup>299</sup> ou de substance. Ainsi l'entité n'est que transvasée d'une localisation initiale à une localisation finale. Rien ne nous permet de croire que l'entité *vin embouteillé* soit différente de l'entité *vin avant embouteillage*, et encore moins de penser que le changement d'état a des conséquences sur cette même entité. Nous admettons ensuite que le déplacement correspond à un changement de lieu parce que l'entité en mouvement se déplace d'un lieu à un autre. En effet, l'entité *vin* ne se trouve pas dans le lieu représenté par *la bouteille* avant le déplacement, puis s'y trouve après le déplacement.

Le déplacement exprimé par le verbe varie en fonction de la nature du procès. Soit le déplacement est causé par un agent externe, c'est le cas lorsqu'une entité est incapable de se mouvoir par elle-même, soit le déplacement est opéré par l'entité elle-même selon sa propre volonté. Dans le cas d'un déplacement causé par un agent, Borillo parle de verbes causatifs de déplacement. Dans ces constructions « le déplacement d'une cible par rapport à un site est le fait d'un agent ou d'une cause, soit que la cible ne soit pas susceptible de se mouvoir par elle-même, soit qu'elle ait cette capacité mais en l'occurrence n'en use pas » (Borillo, 1998 : 142). Dans ces cas, la fonction sujet de ces verbes est occupée par un nom dénotant un *agent* humain ou animal, ou une machine contrôlée par un humain. Lorsqu'il s'agit d'une force contingente telle qu'une force naturelle, événementielle ou accidentelle, on parlera davantage de *cause*. Les verbes causatifs de déplacement constituent la majorité des verbes dénominaux préfixés par *en-* comme nous le prouvent les exemples suivants :

*Il a empoché l'argent.*

*Le chien du voisin a enterré son os dans le potager.*

*Cette machine enrobe les pralinés de chocolat.*

*Ce décès a endeuillé Paul.*

Dans les trois premières phrases, les sujets dénotent un agent, respectivement un humain (*il*), un animal (*le chien des voisins*), une machine (*cette machine*) ; le sujet de la dernière phrase dénote, quant à lui, un événement accidentel (*ce décès*).

Les verbes dont le déplacement n'est pas causé par un agent ou par une cause sont

<sup>299</sup> L'entité déplacée peut varier de forme, notamment lorsqu'il s'agit d'une entité massive (ex. *du vin*, *de l'eau*, *du blé*). Dans ce cas l'entité prend la forme du nouveau contenant : la forme d'un baril dans *embariller*, d'un tonneau dans *entonner* ou d'une javelle dans *enjaveler*. Ici en l'occurrence, l'entité massive *vin* prend la forme d'une bouteille. Cette nouvelle forme s'oppose à la forme antérieure définie par le précédent contenant (ex. tonneau, baril, fût, cuve etc.).

appelés simplement *verbes de déplacement*. Pour cette catégorie de verbes « la cible est susceptible de se mouvoir elle-même, capacité qu'ont habituellement les êtres humains ou les animaux du fait de leur volonté, les phénomènes naturels ou les machines mûs par une force motrice mais également tous les objets soumis aux lois de la physique (force de gravité, flottaison, etc.) » (Borillo, 1998 : 132). Le sujet de ces verbes dénote l'entité en mouvement, elle-même agent de son propre déplacement. Ce cas se présente notamment dans les constructions pronominales réfléchies de type :

*Pierre s'est embarqué à bord d'un Boeing.*

*Dès le début de l'hiver notre tortue s'enterre dans le jardin.*

*Le vent s'engouffre dans la cheminée.*

Dans les deux premières phrases, les sujets *Pierre* et *notre tortue* sont des entités capables de se déplacer elles-mêmes (c'est-à-dire d'être le moteur de leur propre déplacement) à l'intérieur de l'espace dénoté par la base nominale du verbe. Dans la dernière phrase, le sujet *le vent* est agent de son déplacement, même s'il n'en est que le sujet apparent<sup>300</sup>.

La différenciation entre les *verbes de déplacement* et les *verbes causatifs de déplacement* n'altère pas le sens des verbes construits. D'ailleurs certains verbes sont à la fois *verbes de déplacement* et *verbes causatifs de déplacement* selon qu'ils acceptent les constructions transitive (a) et pronominale (b) ; c'est le cas par exemple des verbes *embarquer*, *enterrer*, *engouffrer*, etc.

(a) *Les dockers ont embarqué de nombreuses marchandises ce matin.*

(b) *Pierre s'est embarqué à bord d'un Boeing.*

(a) *Le chien du voisin a enterré son os dans le potager.*

(b) *Dès le début de l'hiver, notre tortue s'enterre dans le jardin.*

(a) *Il engouffre une paella à lui tout seul !*

(b) *Le vent s'engouffre dans la cheminée.*

Ces six exemples nous prouvent que l'utilisation de telle ou telle construction n'est pas déterminante pour le sens du verbe construit, car dans tous les cas il y a déplacement d'une entité dans une autre. Par contre syntaxiquement le rôle des arguments du verbe change. Dans les phrases (a) les sujets sont agents du déplacement mais n'interviennent pas dans

<sup>300</sup> *Le vent* en tant que force naturelle ne possède pas de véritable intention comme pourrait en avoir un humain ou un animal conscients de leurs actions. Il est lui-même le résultat de phénomènes physiques qui le régissent et le dirigent.

les relations spatiales qu'il entraîne ; dans les phrases (b) les sujets régissent le déplacement et sont eux-mêmes l'objet de ce dernier, c'est-à-dire régissent leur propre déplacement.

## 2.2. Le cadre spatial du déplacement propre à ce type de formations

Les relations spatiales dynamiques entre l'entité en mouvement et l'entité fixe s'inscrivent à l'intérieur d'un cadre spatial élémentaire dont la base nominale du verbe ou un de ses arguments constituent le repère. Le déplacement se traduit par un changement de lieu induisant pour l'entité en mouvement des modifications de localisation dans l'espace. Dans ce sens, *en-* remplit bien son rôle dans les relations de repérage spatial.

Les arguments du verbe construit jouent un rôle fondamental dans l'organisation spatiale du déplacement. Nous avons déjà évoqué le rôle du sujet qui participe au déplacement, soit en tant que simple agent, soit à la fois en tant qu'agent et objet du déplacement. Les compléments d'objet direct et les éventuels compléments d'objet second contribuent quant à eux à la localisation des entités en mouvement ou des entités faisant office de repère. La place de complément d'objet direct est occupée par une entité qui, si la base dénote une entité en mouvement, fait office de repère et de destination finale du déplacement et, si la base au contraire joue ce rôle, prend la place de l'entité en mouvement. Le GN occupant la place de COD et la base du verbe jouent alternativement les rôles d'entités en mouvement et de repère, en fonction de la construction morpho-syntaxique du verbe. De ce fait le complément d'objet direct participe conjointement avec la base nominale du verbe au repérage spatial des entités impliquées dans le déplacement.

Le complément d'objet second est utilisé facultativement (lorsque le verbe le permet) à titre d'élément de caractérisation ou à titre d'élément spécifieur.

(a) *Il enfourne le rôti dans un vieux four à gaz.*

(b) \* *Il enfourne le rôti dans un four.*

(a) *Il a enterré la plante dans le sable.*

(b) \* *Il a enterré la plante dans la terre.*

Dans les exemples ci-dessus, le complément d'objet second est un complément de lieu. Pourtant sa fonction n'est pas de localiser spatialement le lieu final du déplacement des entités *rôti* et *plante*, ce lieu étant déjà dénoté par les bases nominales *four* et *terre*, mais de

caractériser le lieu final *four* grâce à l'adjectif *vieux* et au complément du nom à *gaz* ou à spécifier le lieu final (*la sable*). Remarquons ici la valeur facultative du complément d'objet second : dans les cas où celui-ci n'apporte pas de précisions supplémentaires sur le type de lieu final du déplacement, le complément d'objet second doit être supprimé afin d'éviter toute redondance avec la base nominale du verbe.

Nous utiliserons le terme de *site* pour désigner le lieu (ou l'espace) vers lequel se dirige puis aboutit l'élément en mouvement. Ce terme est emprunté à Borillo (1998) qui l'utilise pour qualifier le lieu de référence (généralement fixe) servant à localiser un élément stable ou en mouvement. Le site constitue un espace faisant office de repère spatial, c'est pourquoi Gerhard-Krait (1998) l'a tout naturellement nommé *objet repère*. Dans le cas d'une relation spatiale statique du type : *l'assiette est sur la table*, le site (ici *la table*) désigne le lieu où se trouve l'objet ; dans le cas d'une relation spatiale dynamique entre deux objets, le site peut correspondre au lieu à partir duquel (*Paul sort de la maison*), dans lequel (*Marie court dans le jardin*) ou vers lequel (*Ils arrivent à Strasbourg demain matin*) se meut l'objet en mouvement. Dans tous les cas, le site joue le rôle de repère pour l'objet repéré ; que celui-ci soit en mouvement ou non. Pour les verbes dénominaux préfixés par *en-* que nous avons qualifiés de *verbes de déplacement*, le site peut être considéré comme le lieu d'aboutissement du déplacement de l'entité en mouvement. Il correspond en quelque sorte au lieu final de ce déplacement.

Syntaxiquement le site peut être dénoté soit par la base nominale du verbe, soit par le COD du verbe construit. Dans le premier cas, le nom servant de base au verbe joue le rôle de *site*. Compte tenu des propriétés de la base nominale dans ce type de cas, Borillo (1998 : 151) a nommé les verbes ayant ces caractéristiques morpho-sémantiques des *verbes-sites*. La structure syntaxique de ces verbes peut se représenter par le schéma suivant :

$$A) \quad N_0 - [ en- + [ base-site ] (-er) ]_V - N_1 - ( \text{prép} - N_2 )$$

Dans cette structure syntaxique,  $N_0$  est l'agent causatif du mouvement,  $N_{base-site}$  est le site et  $N_1$  est l'objet en mouvement.  $N_2$  correspond au complément second (introduit par une préposition) qui sert à caractériser ou à spécifier le site. Un certain nombre de verbes dénominaux préfixés en *en-* possèdent cette structure syntaxique, notamment les verbes *embouteiller*, *enfournier*, *encager* et *empaqueter* :



Les vignerons embouteillent le vin.

N<sub>0</sub>      Nbase-site    N<sub>1</sub>-cible

Le boulanger a enfourné le pain (dans le fournil).

N<sub>0</sub>      Nbase-site    N<sub>1</sub>    prép    N<sub>2</sub>-site

Le dompteur a encagé le lion.

N<sub>0</sub>      Nbase-site    N<sub>1</sub>-cible

Marie a empaqueté les cadeaux de Noël (dans du papier cadeau).

N<sub>0</sub>      Nbase-site      N<sub>1</sub>-cible      prép      N<sub>2</sub>

Dans ces quatre exemples le nom Nbase-site, est le *site* dans lequel l'élément en mouvement (N<sub>1</sub>) vient se loger après un déplacement instruit par le préfixe *en-*. Borillo (1998 : 151) a montré que les *verbes-site* peuvent très bien se paraphraser par les verbes *mettre* ou *placer*. Ceci se vérifie sur nos exemples :

*Les vignerons mettent le vin en bouteille.*

*Le boulanger a mis le pain dans le four.*

*Le dompteur a placé le lion dans la cage etc.*

Dans un deuxième cas de figure, le GN occupant la place de COD du verbe joue le rôle de site. Les rôles sont tout simplement inversés : la base nominale qui servait de site renvoie désormais à l'élément-cible en mouvement, et le COD qui jouait naguère ce rôle, prend la fonction de site. La structure syntaxique des verbes issus de cette deuxième catégorie de verbes se réalise selon le schéma suivant :

B)      N<sub>0</sub> – [ *en-* + [ Nbase-cible ] (-*er*) ]<sub>v</sub> – N<sub>1</sub>site – ( prép – N<sub>2</sub> )

Des verbes tels *envenimer* ou *encorner* possèdent cette structure syntaxique :

*Il a envenimé la situation.*

N<sub>0</sub> Nbase-cible N<sub>1</sub>site

*Cette fois, le taureau a encorné le torero.*

N<sub>0</sub> Nbase-cible N<sub>1</sub>site

Dans ces trois exemples, le nom servant de base au verbe caractérise l'élément en mouvement qui se déplace à l'intérieur du *site* dénoté par le COD.

Le *site* peut occuper, nous l'avons vu, deux places bien précises dans les phrases contenant des verbes construits avec le préfixe *en-*, celle de base nominale du verbe, et celle de COD. Réciproquement, l'entité en mouvement sera dénotée par un élément qui occupe la place laissée syntaxiquement vide par le N<sub>site</sub>.

Le terme de *cible* est utilisé par Borillo (1998) pour nommer l'élément repéré dans l'espace. Nous garderons cette terminologie pour désigner l'élément en mouvement dans les verbes de déplacement que nous traitons. Dès lors la *cible* sera spatialement reliée au *site* par des relations spatiales dynamiques issues du mouvement instruit par préfixe. Ces relations correspondent au déplacement de la cible vers un *site* prédéterminé et dénoté, soit par la base nominale, soit par le COD du verbe, cela en fonction de la structure morphologique du verbe dérivé.

Dans le cas où la base nominale dénote le *site*, la *cible* est exprimée par le GN occupant la place de COD dans la phrase. C'est le cas pour les *verbes-sites* tels *embouteiller*, *enfourner*, *encager* etc. A l'inverse lorsque le *site* est dénoté par le COD dans la phrase, la *cible* occupe la place vacante, à savoir celle de base nominale. Les verbes possédant cette structure morphologique (ex. *embrocher*, *envenimer* etc.) sont appelés *verbes-cibles* par Borillo (1998 : 150) parce que leurs bases représentent justement des *cibles*.

Nous pouvons affiner les deux schémas syntaxiques précédents en introduisant la notion de *cible*. Ces deux schémas représentent les deux grandes structures morpho-syntaxiques des verbes dénominaux préfixés par *en-*<sup>301</sup> :

A) Verbes-site : N<sub>0</sub> – [ *en-* + [ Nbase-site ] + *-er* ]<sub>v</sub> – N<sub>1</sub>cible – ( prép – N<sub>2</sub> )

ex. Les vignerons embouteillent le vin.

<sup>301</sup> Pour les formations verbales désadjectivales, les notions de site et de cible sont moins opérantes. Nous verrons que la base adjectivale correspond toujours au site (ex. *enlaidir*) et que par conséquent ces dernières possèdent exclusivement la structure syntaxique des verbes-site.

*Les paysans                      engrangent                      la moisson.*

B) Verbes-cible :      $N_0 - [ en- + [ N_{base-cible} ] + -er ]_V - N_1 site - ( prép - N_2 )$

ex.            *Le taureau                      encorne                      le torero.*  
               *La couturière                  enfile                      l'aiguille.*

### 2.3. Contre la notion de valeur aspectuelle du verbe préfixé en synchronie

La valeur aspectuelle des verbes dénominaux préfixés par *en-* est une notion difficile à saisir et qui ne va pas sans soulever un certain nombre de problèmes. Une des difficultés réside dans le fait que certains linguistes voient dans ce type de verbe, notamment à cause de la présence du préfixe *en-*, une polarité finale ou un aspect terminatif, alors que d'autres penchent davantage pour une valeur inchoative, intrinsèquement liée au préfixe.

Borillo classe, pour sa part, les verbes dénominaux préfixés en *en-* dans la catégorie des verbes finaux (1998 : 51), c'est-à-dire des verbes qui coïncident avec la phase terminale du déplacement. Selon elle (1998 : 43) « les changements de lieu correspondent à des déplacements fondés sur une relation de polarité initiale et finale ». Sont rangés dans la catégorie des verbes initiaux, c'est-à-dire des verbes qui correspondent à la phase initiale ou au début du déplacement, des verbes préfixés en *dé-* comme *déneiger* ou *décapsuler* (1998 : 150). Borillo fonde avant tout ses arguments sur le type de relations locatives qui unissent l'entité en mouvement et l'entité repère lors du procès dénoté par le verbe. L'aspect final correspond au fait que « l'action est interprétée comme un apport sur le site [l'élément repère] d'éléments représentés par la cible [l'élément en mouvement] qui ne s'y trouvaient pas ou ne faisaient pas partie de ce lieu » (1998 : 143-144). Pour Borillo, l'aspect final répond au critère d'introduction ou d'adjonction d'un élément dans/sur un autre, c'est pourquoi des verbes comme *arriver à*, *entrer dans*, *atterrir sur*, *atteindre* etc. sont qualifiés de verbes finaux. L'expression d'un déplacement vers une entité repère correspond à une polarité finale puisqu'elle marque une sorte d'aboutissement ou du moins donne l'impression d'atteindre un objectif spatial. A l'inverse, le déplacement d'une entité à partir d'une entité repère vers une destination inconnue, est exprimée par des verbes de polarité initiale (*quitter*, *sortir de*, *rejeter*, *décoller*, *décharger*, *dévaliser* ...). Mais il faut rester prudent sur la notion de valeur aspectuelle du verbe de déplacement chez Borillo. Aussi nous met-elle en garde sur le fait que « la valeur aspectuelle [...] que revêt la relation localive dans le cadre d'une phrase n'est

pas à confondre avec la valeur aspectuelle qui s'attache en propre au verbe utilisé pour l'exprimer » (1998 : 47). Cette première valeur peut s'accorder à la valeur aspectuelle au verbe, on parlera alors de « congruence » ou de renforcement, mais cela n'est pas automatique. Peut-être faut-il comprendre par là que l'aspect final ou initial supposé ne fait que refléter des relations spatiales dynamiques en jeu dans la phrase, c'est-à-dire dans un énoncé particulier, sans affecter véritablement l'aspect du procès.

Dans le même esprit, Boons range les verbes dénominaux préfixés par *en-* dans la catégorie des verbes finaux lorsqu'il procède à la classification des verbes locatifs selon leurs valeurs de polarité aspectuelle (1987 : 11). Selon lui « l'essentiel de l'information apportée par le verbe [ici en l'occurrence le verbe *enfournier*] concerne l'état final » parce que « le lieu final doit figurer un four » (1987 : 17). Le schéma séquentiel du verbe *enfournier* est présenté comme suit :

Ei<sup>302</sup> : Le charbon <c> n'est pas dans la chaudière <l>

Pr : Max a enfourné <FB> le charbon (\* du tender <li> + dans la chaudière <lf>)

Ef : Le charbon <c> est dans la chaudière <l>

Pour Boons, l'état final n'a pas besoin d'être représenté dans ce type de verbes ; il est pratiquement défini grâce à la relation locative élémentaire contenue dans le verbe, à condition précise-t-il « de s'y représenter la chaudière comme respectant les restrictions de *enfournier* » (1987 : 17). En revanche, ce type de verbes n'accepte pas de relation locative initiale, ce que nous montre le complément second locatif *du tender* absolument inacceptable. Boons conclut de façon générale que « c'est le préfixe qui prédit la valeur aspectuelle du classifieur, et donc la polarité du verbe » (1987 : 27). Selon lui les préfixes « *a-* et *en-*, ainsi que la variante *in-* de ce dernier, sont finaux, et confirment la polarité finale de *atterrir*, *accoster*, *emprisonner* ou *embourber* ». Sans pour autant apporter « des justifications théoriques de la valeur aspectuelle de ces différents préfixes », Boons pense qu'ils sont chacun « porteurs d'une valeur aspectuelle précise ; ils sont restés productifs en français contemporain ; leurs valeurs respectives ont peu changé, ou pas du tout, au cours de l'histoire du français » (1987 : 27).

Martin (1971 : 81) reconnaît aussi, on le sait, aux préfixes des affinités avec la notion d'aspect. D'après lui trois préfixes en particulier ont pour rôle de signifier l'aspect : *a-* et *en-*

<sup>302</sup> Les sigles utilisés par Boons signifient : Pr = procès, E = état, i = initial, f = final, l = lieu, c = corrélat du lieu, F = procès final, B = procès bipolaire (cas complexe).

pour la perfectivité, et *re-* pour l'itération. Le préfixe *en-* possède (ou possédait) selon lui une valeur intrinsèque qui envisage le terme du procès ; ce qui confirmerait en partie l'impression de finalité dont parlent Borillo et Boons. Martin constate que le préfixe *en-* ne possède pas uniquement une valeur aspectuelle perfective, mais qu'il peut aussi indiquer l'inchoativité. Nous pensons que, quelle que soit la position adoptée (le fait d'assigner une valeur finale aux verbes préfixés, en insistant sur l'aboutissement du déplacement de l'entité en mouvement, ou le fait d'envisager une valeur initiale ou inchoative, qui voit davantage l'entrée de l'entité en mouvement dans l'entité repère comme le début d'un nouveau procès), le sens des verbes préfixés en *en-* englobe les trois phases qui composent le procès. Ces trois phases, appelées *phase initiale* (le début du déplacement), *phase médiane* (le cours du déplacement) et *phase finale* (l'aboutissement du déplacement) par Borillo (1998 : 41), constituent « les étapes du déroulement temporel au cours duquel la cible [l'entité en mouvement] occupe successivement des portions d'espace différentes ». Ainsi, le verbe *embouteiller*, pour reprendre cet exemple, décrit aussi bien le début de l'embouteillage, que son déroulement et sa fin qui marque l'aboutissement du procès. Aucune des phases propres au déplacement de l'entité *vin* n'est privilégiée au détriment d'une autre dans le verbe, car selon nous, rien ne justifie une focalisation de cet ordre.

La polarité finale des verbes dénominaux préfixés par *en-* peut par contre être renforcée par le temps utilisé dans la phrase. Des temps perfectifs comme le passé composé ou le passé simple soulignent l'idée de polarité finale en marquant l'achèvement du procès. Dans les deux phrases suivantes les temps perfectifs employés accentuent l'état résultatif du processus de déplacement :

*Le boulanger a enfourné le pain.*

*Le boulanger enfourna le pain.*

On remarque que l'aspect accompli est davantage saillant dans la première phrase du fait de l'utilisation de la forme composée *a enfourné* ; mais l'est beaucoup moins avec des formes simples. Ce constat confirme l'hypothèse selon laquelle les variations temporelles ne sont ici que des facteurs aspectuels supplémentaires. En fait, le facteur temporel ne fait que souligner une valeur de polarité finale intrinsèquement liée au verbe construit à savoir l'idée de changement de lieu véhiculée par le préfixe.

#### 2.4. Le classement des verbes en fonction du type de processus décrit par le verbe construit

Les processus sémantiques véhiculés par les verbes de notre corpus ont été définis (au moins sommairement) à partir des définitions proposées par les dictionnaires dont ils sont issus. Le sens premier de ces verbes dont nous avons dit qu'il correspond à un sens en rapport avec la spatialité (concret ou abstrait) a été rangé selon le type de processus auquel il appartient, parmi les trois grands processus instruits par le préfixe *en-* (i) l'entrée dans un espace donné, (ii) l'adjonction d'un élément à un autre, (iii) le changement d'état. Dans bien des cas, le sens premier (ou prédictible) n'est pas actualisé par le sens 'actualisé' du verbe pour les raisons évoquées antérieurement, et il est tout à fait possible que le sens enregistré par les dictionnaires n'en partage qu'une portion tout à fait limitée voire autre. Nous avons néanmoins essayé de reconstituer ce sens premier afin de ranger le verbe dans la classe à laquelle la règle qui le forme le prédestine. C'est le cas des verbes pour lesquels le sens premier n'est plus attesté mais l'a été, ou n'a jamais existé et où un autre sens prend sa place, ou les verbes polysémiques dont le sens premier n'est pas le plus typique.

Outre le classement selon le type de processus décrit par le verbe, c'est-à-dire selon le dénominateur sémantique commun à l'ensemble des verbes de la classe, notre classement tient compte de la structure morpho-syntaxique du verbe, et du type de base nominale, si celle-ci est caractéristique ou spécifique<sup>303</sup>. Ce classement prend ainsi en considération (i) le sens premier du verbe, qui, nous l'avons vu est fortement contraint par le type de base utilisé dans la construction du verbe, et naturellement par l'instruction du préfixe, et (b) le cadre morpho-syntaxique associé au verbe : rôle des arguments, rôle de la base, et places occupées par le site et la cible dans la phrase. Notre grille d'analyse, parce qu'elle s'inscrit dans le cadre de la morphologie dérivationnelle dite *associative*, c'est-à-dire dans le cadre d'un modèle qui cherche à traduire la simultanéité de construction de la forme et du sens des mots dérivés, a été élaborée pour rendre compte de la double articulation sémantique et morpho-syntaxique des verbes dénominaux préfixés en *en-*.

Le verbe *emprisonner* illustrera notre démarche. D'un point de vue sémantique, ce verbe décrit un processus d'entrée d'une entité dans un contenant, ici un espace donné, puisqu'une entité (en principe humaine) est déplacée à l'intérieur de l'entité *prison* dénotée par la base nominale du verbe, grâce à un mouvement spatial instruit par le préfixe. Le sens du verbe « enfermer dans une prison » peut d'ailleurs se paraphraser par l'expression « faire entrer dans une prison ». Ce verbe correspond dès lors à la classe des verbes décrivant le

<sup>303</sup> La base nominale peut posséder nous l'avons dit un certain nombre de propriétés sémantiques tout à fait pertinentes pour l'analyse. L'étude de nos verbes nous a permis de constater, entre autre, que certains verbes possèdent des bases nominales sémantiquement proches, dans la mesure où leurs référents renvoient à un type de contenant analogue, à savoir par exemple la propriété sémantique 'habitation'.

processus d'entrée dans un espace donné. Syntaxiquement, *emprisonner* vérifie le schéma  $N_0 - V \text{ base-site} - N_1 \text{ cible} - (\text{Prep} - N_2)$ , puisque la base nominale *prison* joue le rôle de site à l'entité en mouvement, la cible, qui est dénotée par le groupe nominal en fonction de complément d'objet direct du verbe. Par ailleurs ce verbe accepte un éventuel complément second introduit par la préposition *en* ou *à*, qui peut caractériser ou spécifier le site/lieu de détention :

*Ils l'ont emprisonné à Fleury-Mérogis / à Marseille.*

*Ce criminel a été emprisonné en France / en métropole.*

La définition du verbe *emprisonner* contient les informations suivantes :

Verbe : *emprisonner*

Catégorie de la base : N

Type sémantique de la base : contenant de type habitation

Sens actualisé par la base : 'lieu de détention'

Sémantisme : processus d'entrée dans un contenant de type espace (pièce ou habitation)

Sens premier : 'faire entrer  $N_1$  dans base-site'

Sens attestés : - 'mettre en prison'

- 'enfermer quelqu'un comme dans une prison'

- 'tenir à l'étroit, serrer'

RCM : *en-* [N]<sub>V</sub> (-*er*)

Schéma morpho-syntaxique :  $N_0 - [ \text{en-} [ N \text{ base-site} ] (-\text{er}) ]_V - N_1 \text{ cible} - (\text{prép} - N_2)$

Tous les verbes de notre corpus ont été soumis à une étude sémantique et morpho-syntaxique similaire via nos fiches informatisées<sup>304</sup>

Il faut signaler ici que nous avons pris connaissance du travail de Weidenbusch (1993) après avoir mis en œuvre notre modèle descriptif, et après avoir intuitivement perçu l'intérêt

<sup>304</sup> Les informations pourraient même être complétées en ajoutant les classes d'objets propres à  $N_0$  ('humain'), à  $N_1$  ('humain') et à  $N_2$  ('noms de lieu').

d'une typologie des processus sémantiques propres aux verbes de notre corpus à partir des propriétés sémantico-référentielles des bases sur lesquelles ils sont construits. Nous ne nous sommes donc pas inspiré de son étude. Cet auteur a pourtant, il faut le mentionner afin de lui rendre justice, procédé à un certain nombre de regroupements comme ceux qui suivent, et ceci bien avant nous. Les regroupements établis sur la base de notre préfixe sont pour l'essentiel tout à fait pertinents et prouvent une grande qualité d'analyse (*id.* : 122 :126). Weidenbusch a divisé les formations verbales dénominales en deux types de formations, la classe « Substantiv = B » et la classe « Substantiv = A » qui correspondent respectivement aux deux types de schémas morpho-syntactiques : *en-* [[Nbase-site] *-(er)*] et *en-* [[Nbase-cible] *-(er)*]. La première classe est subdivisée en différents effets de sens, dont le premier, le locatif « Lokal <mettre en> » est encore sous catégorisé en « Behältnis : *embariller, emboîter* [...] », « Ort : *embanquer, embarquer, embastiller, emmagasiner* [...] », « Körperteil : *embecquer, emboucher* [...] » etc. (*id.* : 122 :126). Si nos résultats divergent parfois<sup>305</sup>, ils connaissent de nombreux points communs, ce qui, en dernière instance, est plutôt rassurant.

## 2.5. Le processus d'entrée dans une portion d'espace donnée

Certains verbes décrivent le processus d'entrée dans une portion d'espace donnée. Nous avons constaté lors de leur classement que la plupart des verbes décrivant ce type de processus ont un schéma morpho-syntactique régulier, à savoir le schéma :

$$N_0 - [ \textit{en-} [ \textit{Nbase-site} ] ( \textit{-er} ) ]_V - N_{\textit{cible}} - ( \textit{prép} - N_2 )$$

<sup>305</sup> Ainsi par exemple, Weidenbusch range le verbe *embrocher* dans la catégorie des verbes de la première classe et dans la sous catégorie <mettre sur> en indiquant que les verbes qui suivent ont le sens <sur> provenant d'un sens particulier de la préposition *en* en ancien français tout en se référant à Brunot, alors que nous aurions plutôt tendance à classer ce verbe dans la catégorie des verbes qui comme *enfourcher, encorner, empaler* décrivent un processus d'entrée, certes forcée du fait des propriétés sémantiques de leurs bases ('objet long et pointu'), dans un contenant, et répondent au schéma morpho-syntactique opposé. La définition 'enfiler (une viande, des morceaux de viande) sur une broche, sur des brochettes' du PR donnerait raison à Weidenbusch, pourtant l'extension de sens vers 'transpercer quelqu'un d'un coup d'épée' (PR) pencherait vers notre hypothèse. Les deux conceptions se discutent. Mais il faut bien convenir que 'mettre un morceau de viande sur une broche' ou 'mettre une broche dans un morceau de viande' revient somme toute à la même chose, et dissenter plus longuement sur ce cas signifierait tout au plus se demander si c'est la poule qui a fait l'œuf ou bien l'œuf qui a fait la poule. Notre hypothèse confirme l'existence d'une RCM propre à ce type de verbes, ce qui est toutefois avantageux si l'on tient pour pertinent le critère d'associativité dans les procédés de constructions de mots.



La base nominale de ces verbes constitue en somme le site ou le lieu final dans lequel entre la cible sous l'action de l'instruction sémantique du préfixe. La cible est dénotée soit par le groupe nominal en fonction de complément pour les verbes transitifs directs, soit par le pronom réfléchi lorsque le verbe transitif direct est pronominal. Bien entendu, un certain nombre de verbes ne vérifient pas le schéma morpho-syntaxique ci-dessus. C'est pourquoi nous avons réunis ces verbes dans une sous-classe particulière. Pour le moment ces verbes font figure d'exceptions. Nous les étudierons après les verbes-site dont le schéma morpho-syntaxique est conforme au processus propre à la classe.

Les bases nominales des verbes décrivant l'entrée dans un espace donné jouent, dans le cas de figure habituel, le rôle de site. Pour que ces dernières puissent dénoter un espace susceptible de contenir l'entité en mouvement, il faut qu'elles satisfassent à quelques propriétés sémantiques de base, et il est impératif que chaque base soit d'une certaine manière un contenant adapté à l'entrée de l'entité en mouvement. L'étude des bases nominales nous montre clairement que chacune d'entre elles vérifie cette contrainte. En effet, la caractéristique de l'ensemble des bases est de se prêter avec plus ou moins de facilité à l'entrée d'une entité externe en leur sein.

Deux cas de figure se présentent. Soit la base dénote intrinsèquement une entité prévue pour faire office de contenant, c'est le cas par exemple de *bouteille*, dont les propriétés sémantico-référentielles en font un contenant prototypique puisqu'il s'agit de sa qualité majeure voire définitoire, soit la base dénote une entité dont le rôle n'est pas de servir de contenant, mais dont les propriétés (i) se prêtent naturellement à ce type de rôle (ex. *gouffre*, dont les propriétés sémantiques [+ cavité] et [+ profond] la rapprochent d'un contenant) ou (ii) ne font pas obstacle à ce type de rôle (par ex. *bourbe, sable, terre*). Lors de notre classement, nous avons tenu compte de ces différents types de propriétés sémantiques, et n'avons pas hésité à regrouper certains verbes en fonction d'un trait sémantique parfois minime.

#### 2.5.1. Les bases possédant des propriétés référentielles de type contenant récipient

Cette classe contient les verbes décrivant un processus d'entrée dans un espace donné dont la caractéristique est de dénoter un récipient ou un contenant. Les référents de leurs bases ont toujours la propriété de pouvoir servir de contenant. Ces contenants sont d'ordinaire des

objets possédant une cavité intérieure dont la fonction est d'être saturée c'est-à-dire d'être remplie ou occupée, et dont les parois forment entièrement ou en partie les limites. Ainsi, les référents de nombreuses bases ont la forme d'une boîte, c'est-à-dire d'un récipient de forme cubique ou parallélépipédique rectangle que l'un peut entièrement fermer. C'est le cas par exemple des bases *cage*, *caisse*, *caque*, *cave*, *carton*, *châsse* (sorte de reliquaire), *coffre*, *four* etc. D'autres ont la forme d'une sphère ou d'un cylindre, comme *baril*, *bouteille*, *cuve*, *futaille* (sorte de tonneau), *fût*, *globe*, *tonne* etc. Certains contenants ne possèdent pas de forme particulière, mais ils sont destinés, de par leur utilisation et leur matière souple, à servir d'enveloppe ou de sac, comme *baluchon*, *bourse*, *cocon*, *fouille* (« poche » en argot), *sac*. Les référents de ces bases ont tous la particularité de pouvoir servir d'espace clos, donc de contenants.

L'herméticité du contenant n'est pas un critère indispensable. Car de nombreux contenants possèdent une ouverture vers l'extérieur qui sert d'entrée à l'entité en mouvement. Ainsi, certains contenants ont la forme creuse d'une assiette, par exemple *barque*, ou du moins d'une cavité servant de réceptacle ou de récipient comme *mannequin* (sorte de panier), *mortaise*, *pot*, *capsule*, *chaton* ('tête d'une bague où s'enchâsse une pierre précieuse' (PR)).

Evidemment, le lien entre le contenu et le contenant doit être relativement conditionné, ce qui plaide en faveur d'une contrainte sémantique forte entre base et argument du verbe. Nous avons constaté que le contenu attend en principe un type de contenant qui lui est réservé (une clef se met dans une poche, un fauve se met en cage), et qu'inversement chaque contenant occupe une fonction bien précise vis-à-vis de son contenu (la bouteille est prévue pour contenir ou conserver un liquide et en particulier du vin, le mannequin sert à contenir des arbustes, la caque s'utilise pour la conservation des harengs). Il n'est pas étonnant que les procès qui les unissent figurent dans des contextes et usages particuliers, et que les verbes qui les dénotent appartiennent souvent à des domaines de spécialités :

*Emmanequiner*, tech. hort. 'mettre des arbustes dans des paniers' (TLF)

*Emmortaiser*, tech. 'faire entrer dans une mortaise' (PR)

*Encapsuler*, tech. 'enfermer dans une capsule (un médicament)' (PR)

*Enchatonner*, tech. joa. 'enchâsser une pierre dans un chaton' (PR)

*Enserer*, tech. hort. 'mettre dans une serre' (TLF)

Si, par contre, le lien entre contenant et contenu est moins conventionnel et donc plus difficile à reconnaître, le sens du verbe le sera aussi. Son emploi deviendra moins évident mais pas forcément impossible. L'exemple suivant devrait éclairer notre propos. Le verbe *encarafer* ne connaît pas d'enregistrement particulier dans les dictionnaires, sans doute parce qu'aucun besoin dénominatif de ce type ne s'est fait sentir à ce jour, et l'on dira plutôt *remplir une carafe*. Pourtant ce verbe répond parfaitement à la règle de formation qui préside à la construction des verbes dénominaux appartenant à la classe que nous sommes en train d'examiner. En effet, la base *carafe* possède toutes les caractéristiques sémantico-référentielles propices à ce type de fonction : 'récipient de verre de forme pansue, à col étroit' (PR). La carafe est un récipient utilisé en principe pour servir de l'eau ou à la rigueur du vin. Il est tout à fait raisonnable et logique compte tenu de nos connaissances du monde de s'attendre à ce que l'on *encarafé de l'eau ou du vin*, c'est-à-dire que l'on procède au remplissage d'une carafe du liquide qui lui est destiné. C'est sans surprise que nous avons rencontré un hapax de ce verbe au participe passé dans une revue féminine. Par contre son contexte d'emploi était plus déconcertant :

« Miaulant !

Ce minet encarafé est un drôle de cocktail génétique : il s'appelle "Cc" (pour "Carbon copy") et se trouve être le premier chat cloné de l'humanité » *20 ans*, 2002 : 44

A la lecture du texte, il paraît difficile de donner une signification à *encarafé*. Pourtant, la photo qui illustre le texte est éloquente. On y voit un chaton (peut-être celui en question dans le texte) placé de tout son long dans une carafe de type éprouvette, et fixant l'objectif en semblant prendre la pose.

Cet exemple illustre bien le fait que, si les propriétés sémantiques dénotées par la base participent conjointement à celles dénotées par le groupe nominal en fonction de complément et à l'instruction sémantique véhiculée par le préfixe à la construction du sens du verbe construit, rien n'est joué d'avance dans la construction de ce sens. Force est de constater qu'ici, devant le fait (extralinguistique) accompli et aussi déconcertant que cela puisse paraître, le sens d'*encarafer* est bien 'mettre un chat en carafe'.

Cet exemple nous montre par ailleurs que le lien sémantique ‘d’attachement habituel’ entre la cible et la base-site n’est pas systématiquement activé pour qu’une formation de ce type soit possible. Si la base nominale satisfait la propriété d’être un contenant et que la cible peut (physiquement) entrer dans ce contenant, et qu’un besoin dénominatif se manifeste pour exprimer le processus d’entrée dans ce contenant, la RCM peut générer quantité d’autres verbes sur ce modèle.

Le TLF signale, sans pour autant les enregistrer au niveau de ses entrées, deux verbes tout à fait révélateurs. A partir des bases *fourgon* et *wagon* considérées comme des contenants à part entière, ont été forgés les verbes *s’enfourgonner* et *s’enwagonner* dont les sens sont respectivement ‘entrer dans/monter à bord d’un fourgon’ et ‘entrer dans/monter à bord d’un wagon’<sup>306</sup>. Evidemment, leur emploi est extrêmement restreint, et nous sommes pratiquement persuadé que pour ces verbes, le recours à la préfixation est symptomatique d’un besoin expressif particulier, notamment sur le fait que dans les deux cas le sujet qui monte à bord de ces deux contenants le fait parce qu’il y est obligé ou qu’il agit dans la précipitation. Pourtant, leur attestation nous indique qu’ils ont pu être construits de façon tout à fait régulière sur le mode des verbes de type *embouteiller*, alors même que la relation entre site et cible n’est pas préconstruite<sup>307</sup>.

Cette sous-classe est certainement la classe la plus prototypique des verbes décrivant un processus d’entrée dans une portion d’espace donnée. Les sous-classes qui suivent appartiennent à cette classe générique. Si nous les avons dégroupées, c’est parce que leurs bases possèdent des particularités sémantiques supplémentaires ou complémentaires au fait d’être de simples contenants.

## 2.5.2. Les bases possédant des propriétés référentielles de type pièce ou habitation

Certains verbes sont construits sur des bases dont la propriété est de dénoter une portion d’espace de type « pièce » ou « habitation » avec souvent une connotation bien particulière d’enfermement ou d’isolement, puisqu’elles renvoient toutes soit (i) à l’univers

<sup>306</sup> Dans le même sens, le *Dictionnaire San Antonio* (DSanA) atteste *envoiturier* (*s’*) ‘monter dans une voiture’.

<sup>307</sup> Ce n’est pas le fait qu’un passager entre dans un fourgon ou dans un wagon qui est anormal, c’est le fait de considérer ce passager comme un élément dans ce contenant comme pourrait l’être un fauve dans une cage ou un hareng dans une caque. Mais c’est sans doute l’impression que souhaitaient rendre ces emplois.

carcéral comme *Bastille*, *prison*, *cage*<sup>308</sup>, *cellule*, *geôle*<sup>309</sup>, soit (ii) à un endroit isolé dont on ne sort pas comme *caserne*, *cloître*<sup>310</sup> ou dont on ne sort plus comme *sépulture*<sup>311</sup>. Ces bases jouent le rôle de contenants pour des humains, puisqu'à l'instar des contenants précédents, ces pièces ou habitations très spécifiques dénotées par les bases sont des ensembles clos dont le but plus ou moins avoué est de tenir l'individu en captivité. L'entrée dans ces espaces correspond donc d'une certaine manière à l'enfermement ou à la séquestration.

L'argot emploie ce type de verbes dans une autre acception, puisqu'il utilise les bases *carrée* 'chambre' (DAFO) ou *taule* (var. *tôle*) 'fam. chambre' (PR), pour construire les verbes *encarrer* et *entauler* (var. *entôler*) dont le sens n'est pas vraiment le processus d'entrée plus ou moins contraint d'un individu dans un espace clos<sup>312</sup>, mais bien plutôt la violation des limites de cet espace par un individu dont l'intention est de cambrioler. Ainsi *encarrer* et *entauler* ont eu pour sens 'entrer, pénétrer dans une carrée ou une taule pour (la) cambrioler' (DFNC), mais leurs sens ont depuis évolué. *Encarrer* a quasiment disparu contrairement à son antonyme *décarrer* 'partir, s'enfuir' plus usuel, et *entôler* n'a conservé aujourd'hui que le sens de 'voler un client (pour une prostituée)' puis familièrement 'voler' (PR) et donc a perdu l'idée de mouvement d'entrée initial.

Cette classe de verbes nous permet de constater que les pièces et les habitations closes sur elles-mêmes représentent un type bien particulier de contenant réservé à une cible de nature humaine, mais leur finalité spatiale est la même que les contenants prévus pour tous les autres objets de la réalité.

### 2.5.3. Les bases possédant des propriétés référentielles de type contenant partie du corps

Nous avons regroupé ici les verbes construits sur des bases dénotant les contenants naturels humains que sont les parties du corps présentant la forme d'un orifice. Un des

<sup>308</sup> Sorte de prison pour les animaux, d'où le sens figuré d'*encager* 'enfermer, emprisonner' (PR).

<sup>309</sup> Signalons les verbes argotiques *enchiber* (1867) 'incarcérer, emprisonner' (DFNC) et *encrister* (1898) 'emprisonner' (DFNC) construits sur les bases *chtibe* 'prison' (<all. dial. *Stube* 'pièce commune') et *crist* 'poste de police', et le verbe *encoconner* 'emprisonner dans un cocon' relevé dans le DSAN.

<sup>310</sup> De façon ironique le verbe *s'entaverner* crée par Hugo (selon MS) signifie « se livrer à la boisson, à la débauche en s'enfermant dans une taverne ». On comprend bien que l'individu qui s'entavne n'a ni la possibilité ni l'intention de se défaire d'un endroit qu'il affectionne tant mais dont hélas il est souvent prisonnier.

<sup>311</sup> C'est bien la dernière demeure. Le verbe *ensépulturer* est enregistré dans le TLF qui n'y consacre pourtant aucune entrée. Le DSAN enregistre le verbe *encimetier* qui pourrait avoir le sens de 'entrer dans un cimetière' mais qui par métonymie signifie simplement 'attrister'.

<sup>312</sup> Le DAFO mentionne tout de même le sens 'entrer' pour *encarrer*, et 'incarcérer' pour *entauler*.

orifices majeurs du corps humain est bien la cavité buccale. C'est pourquoi, qu'elle soit représentée de façon métaphorique (dans *engouffrer* et *enfournier*, *gouffre* et *four* désignent de façon figurée la cavité buccale) ou non (*emboucher*<sup>313</sup>, *engouer* (<*goue* forme dialectale de *joue*) 'avalier, se gaver de' (PR), *engouler* (<*goule* forme dialectale de *gueule*) 'prendre brusquement dans sa gueule, avaler' (TLF)<sup>314</sup>) elle permet, de construire quelques verbes ayant pour sens général 'avalier, manger ou ingurgiter'. Ce phénomène est assez intéressant dans la mesure où la cavité buccale représente un type particulier de contenant utilisé de façon systématique pour désigner le lieu final de l'action de manger ou de boire. Cette action consiste bien évidemment à faire entrer un aliment ou un liquide dans le contenant corporel approprié. Quelquefois la synecdoque sert à prendre la partie que désigne la base, comme par exemple *joue* ou *gorge*, pour l'ensemble du contenant.

Les orifices sexuels constituent la deuxième catégorie de contenant naturel humain. Evidemment, compte tenu du domaine bien spécifique d'emploi généralement familier ou vulgaire, et la réserve à l'égard de la sexualité, les dictionnaires de langue répugnent à enregistrer ce type de formes. Seul le verbe *enculer*, littéralement 'faire entrer dans le cul' est enregistré avec la mention *vulg.* dans le PR et le TLF. L'argot, dont le domaine amoureux constitue un domaine de prédilection, s'avère quant à lui extrêmement productif dans la création de formes verbales désignant la possession sexuelle, puisque dans l'acte amoureux la pénétration peut être considérée comme un processus d'entrée dans un contenant. Maintes tournures plus ou moins métaphoriques servent à décrire l'acte sexuel. La liste qui suit, relevée dans les dictionnaires d'argot et dans le *Dictionnaire érotique* de Guiraud (DE), en est une savoureuse illustration :

- *emboîter* (<*boîte*, métaph. 'vagin' ou 'anus'), 'posséder sexuellement' (DFNC)
- *emboucher* (<*bouche* 'entrée', métaph. vagin), 'coïter' (DE)
- *emboudiner* (<*boudine* 'ventre', méton. 'bas-ventre, sexe') 'coïter' (DE)

<sup>313</sup> Le sens 'porter dans sa bouche' est le sens le plus ancien de ce verbe (1273) même si *emboucher* n'est plus usité dans ce sens sauf dans le sens spécifique de 'mettre le mors dans la bouche d'un animal'. *Emboucher une trompette* ne signifie bien sûr pas 'faire entrer la trompette dans la bouche' mais simplement 'mettre un instrument à vent à sa bouche'. Mais l'idée de mouvement est conservée. Par contre dans *emboucher une clarinette* ou *une flûte à bec*, une partie de l'instrument (le bec) entre bien dans la bouche du musicien.

<sup>314</sup> *Engueuler* a été classé dans cette catégorie comme sa variante *engouler*, même si son sens actuel et tardif (1783) ne signifie plus 'mettre dans la gueule' mais 'proférer des injures' (PR). L'idée d'absorption en grande quantité se retrouve de façon ironique dans la création *emboer* 'engloutir tel un boa' mentionnée dans le DSanA. Ici le contenant prend la forme de l'énorme serpent carnassier dont on sait qu'il peut avaler une proie de taille impressionnante, et est utilisé métaphoriquement pour désigner la cavité buccale.

- *embourber* (<*bourbe*, métaph. ‘vagin’), ‘posséder une femme’ (DFNC)
- *empapaouter* (<*baba*, arg. ‘postérieur’<sup>315</sup>), ‘sodomiser’ (DE)
- *empétarder* (<*pétard*, arg. ‘cul’), ‘sodomiser’ (DE)
- *empouper* (<*poupe* ‘arrière du navire’, métaph. ‘derrière’) ‘sodomiser’ (DE)
- *encadrer* (<*cadre*, métaph. ‘vagin’), ‘posséder sexuellement’ (DFNC)
- *enconner* (<*con*, ‘vagin’) ‘posséder sexuellement une femme’<sup>316</sup> (DAFO)
- *enculer* (<*cul*, ‘anus’), ‘sodomiser’ (PR)
- *enfournier* (<*four*, métaph. ‘vagin’) ‘pénétrer sexuellement une femme’ (DFNC)
- *enfouailler* (var. de *enfournier* avec infl. de *fourrer*)
- *entrouducuter* (<trou du cul) ‘sodomiser’ (DE)
- *entuber* (<*tube*, métaph. ‘anus’) ‘sodomiser’ (DAFO)
- *envaginer*<sup>317</sup> (<vagin) ‘coïter’ (DE)

#### 2.5.4. Les bases possédant des propriétés référentielles de type nom collectif

La particularité des verbes de cette classe réside dans le fait qu’ils sont construits à partir de bases dénotant un collectif humain. Le procès décrit un processus d’entrée à l’intérieur d’un groupe humain. Le nom collectif joue le rôle de site et forme un ensemble, composé de parties distinctes dont l’union forme un tout. Ainsi *brigade*, *division* (au sens militaire du terme) et *régiment* constituent un ensemble d’humains. Dans ce sens, les référents de ces bases renvoient à un type particulier de contenant, puisqu’ils rassemblent ou

<sup>315</sup> La base n’est pas certaine. Le DE envisage la base *baba* « forme onomatopéique peut-être liée à *baba* « derrière » », alors que le DAFO donne l’explication suivante « formation plaisante, à partir sans doute de *empaffer*, avec une pseudo-suffixation évoquant une peuplade imaginaire ».

<sup>316</sup> Le PR ne fait pas état de l’histoire du verbe *déconner* attesté depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui signifie ‘dire, faire des bêtises’ ; pourtant, nous pouvons très facilement expliquer son sens en considérant qu’il s’agit d’un euphémisme du sens littéral (antinomique du verbe *enconner*) c’est-à-dire ‘sortir du con’ qui par atténuation est allé jusqu’à perdre sa valeur originelle et ne conserver que la notion d’erreur. On trouve une illustration du sens premier de ce verbe dans l’ouvrage licencieux de Guillaume Apollinaire, *Les onze mille verges* : « Quand il déconna, tous deux s’aperçurent avec étonnement qu’Alexine avait disparu. » (2006 : 21).

<sup>317</sup> L’entrée dans une portion d’espace donnée est particulièrement prégnante, sinon comment imaginer que les termes *enfournier* et *envaginer*, d’ordinaire réservés à des usages techniques ou spécifiques soient employés dans l’extrait qui suit : « Ce fut un moment, un éternel moment, comme la voix de l’homme et sa santé étouffe sans effort les gémissements des microbes affamés, ce fut un moment, et tous les autres moments s’y **enfournèrent**, s’y **envaginèrent**, l’un après l’autre, au fur et à mesure qu’ils arrivaient, sans fin, et je fus roulé dedans, de plus en plus enfui, sans fin, sans fin. », Michaux (1963 : 17). C’est nous qui soulignons.

contiennent un certain nombre d'entités réunies. Le préfixe *en-* instruit un mouvement spatial qui oriente et déplace les parties (la ou les cibles, exemple *soldats*, *appelés* etc.) vers l'intérieur de l'ensemble. Il s'agit bien d'une incorporation, au sens étymologique du terme d'une entité au sein d'une autre qui forme un tout.

#### 2.5.5. Les bases possédant des propriétés référentielles de type contenant assemblage d'éléments

Cette classe regroupe des verbes dont les bases ont la particularité de dénoter non plus un contenant intrinsèque mais un ensemble qui se compose conjointement lors du processus décrit par le verbe. Le site se construit et se définit d'une certaine manière grâce à l'entité ou aux entités qui, orientées et déplacées grâce à l'instruction portée par préfixe, créent un nouvel ensemble. Ce nouvel ensemble, du type *balle*, *paquet*, *pelote*, *pile*, *gerbe*, *javelle*, *liasse*<sup>318</sup>, *stère* ou *tas*, se constitue lors du procès en raison du déplacement d'une ou de plusieurs cibles en un point unique servant de repère. Si la base joue toujours le rôle de site, ce n'est plus pour désigner uniquement le lieu final du déplacement de la cible, mais pour indiquer également la manière dont se construit le nouvel ensemble. Ainsi une liasse se construit, par exemple, par l'accumulation d'un certain nombre d'entités (prédéterminées) du type *lettres*, *billets de banque* etc. dans un ensemble spatialement défini comme le repère final du déplacement. Le verbe *enliasser* décrit donc à la fois le processus d'entrée d'une entité (exemple *billet*) à l'intérieur de l'ensemble *liasse* qui se compose d'une collection d'entités de type *billets*, et la façon dont s'organise ce déplacement, puisqu'une liasse se compose par définition d'un ensemble d'objets réunis en paquet. Les bases nominales de ces verbes contiennent donc une information sémantique qui intervient pour une grande part dans la réalisation du mouvement instruit par le préfixe. Alors que les bases *balle* (gros paquet de marchandises), *paquet* et *liasse* portent sémantiquement l'idée de 'paquet' donc 'd'ensemble de choses réunies et liées', les bases *pile*, *gerbe*, *javelle*, *stère* et *tas* possèdent davantage le trait 'd'accumulation ou d'assemblage successif de choses mises ensemble les unes sur les autres'. En conséquence de quoi, les verbes *emballer*, *empaqueter* et *enliasser* décrivent un processus de déplacement qui vise à réunir des entités selon la caractéristique du site dénoté par la base, c'est-à-dire pour former une balle, un paquet ou une liasse, alors que les verbes

<sup>318</sup> Les verbes *enliasser* (<*liasse* 'amas de papiers liés ensemble') et *enstérer* (<*stère* 'un mètre cube de bois') sont attestés dans le GRLF mais sont absents du PR et du TLF.



*empiler, engerber, enjaveler, enstérer* et *entasser* décrivent plutôt un processus de déplacement par adjonction ou par couches successives en fonction de la forme de l'ensemble dénoté par la base. Le verbe *empeloter* décrit pour sa part un déplacement tout à fait singulier, puisque le référent de la base *pelote* possède une forme sphérique qui conditionne le mouvement instruit par le préfixe. La forme sphérique de ce site ainsi que la nature des entités qui d'ordinaire viennent s'y configurer (du fil, de la laine) laissent prévoir un mouvement circulaire proche de l'enroulement. Dans cette classe de verbes, les bases nominales jouent un double rôle, elles dénotent d'une part de nouveaux ensembles servant de sites, et d'autre part elles participent conjointement à l'instruction sémantique du préfixe *en-* à la construction du déplacement des entités en mouvement, soit en opérant sur la nature de ce déplacement (*emballer, enliasser* etc.), soit en spécifiant la trajectoire de ce déplacement (*empeloter*).

#### 2.5.6. Les bases possédant des propriétés référentielles de type contenant espace naturel

Cette classe réunit les verbes dont les bases dénotent un espace naturel. C'est grâce à certaines propriétés sémantiques inhérentes (et naturelles) que les bases de ces verbes peuvent jouer le rôle de site. Une première propriété que l'on peut qualifier de propriété de substance est caractérisée par les traits sémantiques [+ pulvérulent] et/ou [+ boueux]. Le trait [+ pulvérulent] se retrouve dans les bases *sable* et *terre* ; il se rajoute au trait [+boueux] dans les bases *bourbe*, *lise* 'sable mouvant en bord de mer' et *vase*. La matière constituante des référents de ces bases est tout à fait propice à l'entrée d'une entité extérieure, puisque les traits sémantiques qui les définissent ne contredisent pas le caractère malléable et par conséquent pénétrable de leurs corps. Les bases *bourbe*, *sable*, *lise*, *terre* et *vase* deviennent ainsi accidentellement des contenants susceptibles d'incorporer des corps étrangers. Une deuxième propriété qui serait davantage une propriété de forme concerne les bases *gouffre*, *forêt*<sup>319</sup> et *bûche*. La base *gouffre* possède nous l'avons déjà précisé des traits sémantiques ([+cavité], [+profond]) permettant facilement une assimilation avec un contenant ; c'est pourquoi elle dénote par analogie de forme des excavations ou des conduits tels *ravin*, *rue*, *passage*, *cheminée* ou *bouche de métro*. Les bases *bûche* et *forêt* réfèrent quant à elles à un espace, le bois, qui se compose d'une grande étendue plantée d'arbres. Cet espace est délimité par la lisière de la forêt, c'est pourquoi la forêt constitue en elle-même une sorte d'espace clos. Les

<sup>319</sup> *Enforester* (s'), création de Chateaubriand si l'on en croit le dictionnaire MS qui l'atteste, a signifié 'pénétrer dans une forêt'.

verbes *embûcher* et *s'enforester* décrivent tous deux l'entrée d'une entité dans cet espace.

#### 2.5.7. Autre schéma morpho-syntaxique, autre sens ?

La classe qui suit contient tous les verbes qui, décrivant le processus d'entrée dans une portion d'espace donnée, n'ont pas la structure morpho-syntaxique qui leur est en principe réservée, à savoir la structure  $N_0 - [ en- [ N_{base-site} ] (-er) ]_V - N_1cible - ( prép - N_2 )$ , mais possèdent la structure complémentaire  $N_0 - [ en- [ N_{base-cible} ] (-er) ]_V - N_1site$  propre aux verbes-cible. Si nous n'avions pas tenté d'opérer un classement des verbes dénominaux préfixés par *en-* en vue de relever des régularités formelles et sémantiques, nous n'aurions sans doute pas remarqué que certains verbes s'inscrivent dans une structure morpho-syntaxique autre que celle majoritairement adoptée par les verbes décrivant le processus d'entrée dans un espace donné. Nous aurions conclu, en rencontrant un verbe de ce type, à une irrégularité formelle de certains verbes. L'étude des bases des verbes faisant exception au schéma standard de la classe des verbes instruisant une entrée dans une portion d'espace donnée nous a montré que ces verbes sont construits tout à fait régulièrement si nous considérons que leur construction apparemment « atypique » répond à la présence de quelques propriétés sémantiques inhérentes à leurs bases. En acceptant que l'aspect sémantique intervienne de façon décisive lors de la construction des mots dérivés en interagissant quelquefois avec la structure syntaxique, on prouve une fois de plus que la syntaxe interne du mot et la sémantique sont intimement liées dans la construction des mots dérivés, et on accepte que cette sous-classe peut faire système, c'est-à-dire répondre à une RCM particulière.

Certains faits linguistiques ont suffi à nous laisser croire que cette sous-classe est une classe homogène, c'est-à-dire une classe à part entière dont la fonction n'est pas simplement de recenser les verbes qui échappent au schéma morpho-syntaxique consacré. Nous avons constaté que lorsque l'entité cible des verbes préfixés par *en-* traduisant un processus d'entrée dans une portion d'espace donnée représente un objet ou une substance dont les propriétés sémantiques sont celles que nous allons définir, cette entité est dénotée par la base nominale du verbe. En somme, lorsque l'entité cible des verbes de cette sous-classe particulière satisfait certaines propriétés sémantiques, les verbes qui la composent changent de structure morpho-syntaxique et deviennent des verbes-cibles.

La structure morpho-syntaxique de ces verbes est inversée, lorsque (i) l'entité cible correspond à un objet qui possède soit les traits [+ pointu], [+ long] et [+ fin], ou (ii) lorsqu'elle désigne une substance de type 'émanation gazeuse ou vaporeuse quelquefois dangereuse' ou 'produit nocif'. Ainsi les bases *barre*, *broche*, *manche*, *pal*, *clou*, *fer* (dans le sens 'épée'), *fil*, *fourche*, *quille* ('jambe' en argot) ou *tube* ('pénis' en argot)<sup>320</sup> possèdent au moins deux sinon trois des traits sémantiques [+ pointu], [+ long] et [+ fin]. Les bases *baume*, *peste* et *soufre*<sup>321</sup> correspondent quant à elle à une 'émanation gazeuse ou vaporeuse quelquefois dangereuse', et les bases *poison* et *venin*, à un 'produit nocif'. La particularité du processus décrit par ces verbes est de correspondre à une entrée forcée dans le contenant.

Parce que ces verbes connaissent une certaine originalité morpho-syntaxique, la tentation a été grande de les ranger dans la classe des verbes décrivant un processus d'adjonction. Si nous les conservons dans cette classe, c'est que nous estimons que pour des raisons sémantiques une focalisation se fait non pas sur le contenant, le site, mais bien sur la cible puisque celle-ci possède justement des particularités sémantiques qui font qu'elle peut entrer par effraction dans le contenant. En cela, nous partageons l'hypothèse d'« avant/arrière-plan » énoncée par Melka et Schroten (1998). Ces auteurs ont montré que le préfixe *en-* possède une valeur sémantique de focalisateur dans le sens où ce dernier active un trait sémantique du nom sur lequel il est construit : « le préfixe parasynthétique **EN-** focalise l'état du "quale telic"<sup>322</sup> » (*id.* : 203). Ainsi dans *embouteiller*, *en-* focaliserait la 'quale telic' de *bouteille*, comme le fait « qu'elle contient du liquide, ou du vin » (*ibid.*) et lui assigne en quelque sorte la notion de contenant. Si l'on suit cette hypothèse, nous pourrions considérer que la focalisation se fait ici non pas sur le contenant, mais sur la cible et sur sa propriété sémantique particulière. Les bases *broche*, *pal* ou *fourche* possèdent bien une propriété « perforatrice » qui pourrait être activée. Cette focalisation pourrait en outre se traduire formellement par une mise en valeur de ce nom dans son fonctionnement comme base, la base étant plus importante que l'argument du verbe puisqu'elle se place à l'intérieur même du lexème.

Même si nous avons déjà présenté un florilège de formes argotiques décrivant l'acte sexuel, l'existence d'autres formes construites à partir du schéma inverse et ayant un sens

<sup>320</sup> Nous avons également rangé le verbe *empâter* 'engraisser les volailles en les gavant de pâtée' (PR) dans cette classe de verbes, dans la mesure où l'entrée dans le contenant (ici l'orifice buccal des volailles) se fait aussi de cette façon.

<sup>321</sup> Le verbe *ensoufrer* 'remplir de soufre' est attesté par le GRLF et non par le PR ou le TLF.

<sup>322</sup> Notion que ces auteurs empruntent à Pustejovsky (1995) et qui correspond à la propriété sémantique du nom ou de la fonction *but*.

analogue confirme notre propos. Ainsi, puisque le sexe masculin possède les traits caractéristiques sémantiques des bases citées plus haut, la pénétration peut être perçue et décrite selon une focalisation qui s'opère sur ce dernier et non plus sur le contenant, comme en témoignent les formations suivantes<sup>323</sup> :

- *empaiffer* (<*paf* 'arg. 'pénis') 'sodomiser' (DAFO)
- *englander* (<*gland* 'pénis') 'sodomiser' (DFNC)
- *enfifrer* (<*fifre*, métaph. 'pénis') 'coïter' (DE)
- *enviander* (<*viande*, métaph. 'pénis') 'coïter' (DE)

A partir des constatations évoquées plus haut, il nous est possible de formuler l'hypothèse selon laquelle (i) les verbes dénominaux préfixés par *en-* qui décrivent le processus d'entrée dans un espace donné ont la structure morpho-syntaxique des verbes-site c'est-à-dire qu'ils se réalisent selon le schéma syntaxique  $N_0 - [ en- + [ N_{base-site} ] + (-er) ]_V - N_{cible} - ( prép - N_2 )$ , (ii) certains verbes de cette classe dérogent à la règle lorsque les entités cibles sont des éléments spécifiques (éléments pointu, long et fin, ou dangereux) sur lesquels une focalisation est opérée ; leur schéma syntaxique est alors  $N_0 - [ en- + [ N_{base-cible} ] + (-er) ]_V - N_{site}$ .

## 2.6. Le processus d'adjonction d'un élément à un autre

Les verbes décrivant un processus d'adjonction d'un élément à un autre possèdent une structure morpho-syntaxique relativement régulière puisqu'ils correspondent presque tous à des verbes-cible, c'est-à-dire qu'ils vérifient le schéma  $N_0 - [ en- [ N_{base-cible} ] (-er) ]_V - N_{site} - ( prép - N_2 )$ . Quelques verbes seulement dérogent à la règle en adoptant la structure syntaxique des verbes-site. Ils constitueront une sous-classe particulière et seront analysés après les autres.

Les trois sous-classes qui suivent recensent les verbes décrivant un processus d'adjonction d'un élément à un autre dont la structure syntaxique est conforme au schéma

<sup>323</sup> Qui complètent la série de verbes *embrocher*, *empaler*, *enfiler* etc. utilisés dans cet emploi.

prototypique cité plus haut. Les deux premières classes auraient pu fusionner en une seule puisque le processus qui vise à adjoindre l'entité cible dénotée par la base à l'entité site dénotée par le groupe nominal en fonction de complément d'objet est commun aux deux classes, sans qu'une propriété particulière soit à signaler au niveau des bases. La distinction somme toute assez minime que nous avons néanmoins faite entre les verbes des deux premières sous-catégories repose sur la nature du processus d'adjonction décrit par le verbe. Pour la première où le processus de base consiste à mettre une entité sur une autre qui sert de repère, nous avons utilisé la paraphrase 'couvrir de' (*embroussailler*, *emmerder*<sup>324</sup>, *empoussiérer*, *encrasser*, *encrotter*, *engluer*, *engober*<sup>325</sup>, *entartre*<sup>326</sup>), alors que pour la seconde, le processus d'adjonction traduit davantage un ajout, un ornement, une dotation que l'on peut paraphraser par 'doter de, munir de, garnir de ou pourvoir de' (*embaumer*, *empailler*, *empanacher*, *emperler*, *enrésiner*<sup>327</sup>, *enguirlander*<sup>328</sup>). Cette distinction reste pourtant très subjective et pourrait être discutée.

Dans la sous-classe suivante, nous avons regroupé les verbes dont la particularité tient au fait que les bases nominales renvoient toutes à des vêtements ou à des accessoires de mode<sup>329</sup> : *encapuchonner* (<capuchon), *emmanteler* (<manteau), *endimancher* (<dimanche, synecd. 'habits du dimanche'), *empanacher* (<panache), *enrober* (<robe)<sup>330</sup>.

Dans ces verbes, le groupe nominal en fonction de complément qui joue le rôle de site

<sup>324</sup> *Emmerder* a été rangé ici parce que son sens premier et attesté (1426) a été 'couvrir d'excréments'. Aujourd'hui, le terme a été concurrencé dans ce sens par *conchier*, même si le DFNC fait encore état de ce sens ('souiller ou barbouiller d'excréments', sens que l'on retrouve chez Apollinaire : « Mony tout emmerdé [littéralement 'couvert de merde'] jouissait profondément [Alexine Mangetout vient en effet de lui déféquer sur tout l'abdomen] » (2006 : 31)), et signifie par euphémisme 'importuner, ennuyer' comme toute la série de verbes synonymes construits sur ce schéma et ayant pour base un terme dénotant une matière salissante ou employée métaphoriquement comme telle (*embrener* (<bren 'excrément'), *emmouscailler*, *emmieller*, *encrotter* ('emmerder' DAFO)). Le sens premier du verbe *enfoirer* (<foire 'diarrhée') 'couvrir d'excréments, salir, souiller' est sorti d'usage et n'est attesté que par le TLF. En revanche on connaît mieux la forme adjectivale *enfoiré(ee)* dont la signification s'est sensiblement atténuée 'imbécile, salaud' (cf. Coluche).

<sup>325</sup> La base est *gobe* (dial. 'motte de terre'), et le verbe signifie 'revêtir d'un enduit terreux'.

<sup>326</sup> Mentionnons ici la création du fameux *entarter* (1987, avec ses dérivés *entarteur* et *entartage*) sans doute favorisée par le paronyme *entartre*, et dont le sens est 'plaquer une tarte à la crème sur le visage de quelqu'un' (PR). Martin Riegel nous a fourni l'exemple suivant : « En entartant à Bruxelles le 4 février dernier Bill Gates, symbole de la nouvelle arrogance marchande, les guérilleros-chantilly ont trompété [sic] en chœur "Entartons, entartons le polluant pognon !" » (Le Monde, 17 septembre 1998).

<sup>327</sup> Par synecdoque *résine* signifie ici 'arbre résineux', d'où le sens du verbe *enrésiner* 'reboiser une plantation en résineux' (PR).

<sup>328</sup> *Enguirlander* signifie d'abord 'orner de guirlandes' (dep. 1555) même si son deuxième sens 'réprimander' (dep. 1922) vient d'abord à l'esprit. *Enfoncer* a aussi été classé ici dans la mesure où avant d'avoir le sens 'aller vers le fond' (13<sup>e</sup> s.) il a signifié 'pourvoir d'un fond' (12<sup>e</sup> s.).

<sup>329</sup> Aux formations relevées dans le PR et le TLF, pourraient s'ajouter les créations suivantes, simplement mentionnées dans l'entrée *en-* du TLF (*enredingoter*, *envestonner*) ou tirées du DSAN (*empullové* 'attifé d'un pull-over', *envisonné* 'vêtu d'un vison')

<sup>330</sup> Rappelons que le sens de *enrober* 'envelopper un produit d'une enveloppe protectrice' (dep. 1838) s'est construit par métaphore sur le sens originel beaucoup plus ancien (12<sup>e</sup> s.) et aujourd'hui effacé ou désuet (le TLF note « vieilli et rare ») de 'vêtir d'une robe'.

dénote en général un individu ou une partie de celui-ci voire éventuellement un animal (*enchaperonner* (techn. fauc. ‘envelopper d’un chaperon la tête d’un oiseau de proie’), *enharnacher*). S’il s’agit d’une partie du corps humain, ce sont principalement la tête (*embéguiner*, *enturbanner*) ou la main (*enganter*) qui sont visées. L’effet couvrant du vêtement favorise en outre souvent le sens figuré de ‘envelopper dans quelque chose’, que l’on retrouve par exemple dans certains de ces verbes comme dans *emmitoufler*, *embobeliner* (<a. fr. *bobelin* ‘chaussure grossière’).

Certains verbes décrivant un processus d’adjonction d’un élément à un autre mais qui ne s’inscrivent pas dans la schéma syntaxique propre à l’ensemble de la classe ont été rangés dans la classe qui suit. Il s’agit par exemple des verbes *embobiner*, *endosser*, *enfaîter*, *enformer*, *enrailler*, *enrocher* et *entoiler*. Ces verbes semblent faire figure d’exceptions puisque leur schéma morpho-sémantique correspond aux verbes décrivant une entrée dans une portion d’espace donnée alors que leur sens se rapproche d’un processus d’adjonction. Weidenbusch avait, rappelons-le, créé une classe particulière répondant au sémantisme de « <mettre sur> », sémantisme hérité du sens de « sur » que possédait *en* dans l’ancienne langue, et qu’il aurait conservé du latin. Nous pourrions imaginer que nous sommes là devant des formes construites à partir d’un préfixe qui, s’il véhicule une instruction de mouvement vers l’intériorité, connaît des variations allant d’un mouvement ‘vers’ ou ‘dans’ jusqu’à un mouvement ‘sur’.

## 2.7. Le changement d’état

Les verbes décrivant un processus de changement d’état possèdent une structure morpho-syntaxique régulière et qui correspond à celle des verbes décrivant un processus d’entrée dans un espace donné, à savoir celui de la base des verbes-site. Le schéma morpho-syntaxique des verbes de changement d’état est donc  $N_0 - [en- [N_{base-site} ] (-er)]_V - N_1cible - (prép - N_2)$ . La similitude de construction formelle entre les verbes décrivant un processus de changement d’état et ceux décrivant un processus d’entrée d’une entité dans une autre validerait l’hypothèse selon laquelle le changement d’état et l’entrée d’une entité dans une autre correspondent à des déplacements similaires à la différence près que les premiers résultent d’un mouvement abstrait, alors que les seconds résultent d’un mouvement concret. Sur le plan cognitif les deux processus ci-dessus auraient une même représentation spatiale, ce

qui nous paraît tout à fait possible.

Comme nous l'avons fait par ailleurs, nous avons sous-catégorisé les verbes de cette classe en fonction du type des bases à partir desquelles ils sont construits. Ces sous-catégories permettent de montrer quelles sont les extensions possibles du processus de changement d'état. Les trois classes que nous allons évoquer tout d'abord se composent bien sûr de verbes décrivant un changement d'état, mais d'un changement d'état spécifique.

La première sous-catégorie se compose de verbes construits à partir de noms faisant référence à une catégorie d'individus. Ce type de créations est relativement restreint. Pourtant lorsque l'on examine d'autres sources, on remarque que les créations sont nombreuses dans le domaine littéraire. Dans ce cas, outre une catégorie d'individus (*boche*, *brigand*, *populace*, *crapule*, *gaulois*, *génie*<sup>331</sup>), la base peut renvoyer à des individus réels (*Quinault*, *Gide*, *Peter Cheyney*) ou fictifs (*Baraglioul* (personnage de Gide), monsieur Teste (personnage de Valéry)), *Bon Dieu*, *diable*, *Priape*<sup>332</sup>). Les verbes construits à partir de ces bases décrivent un changement d'état qui consiste à adopter l'aspect, la manière d'être, d'agir ou de penser voire de s'exprimer<sup>333</sup> du groupe d'individus ou de la personne désignés par les bases. En somme, l'entité cible (qu'elle soit objet du verbe ou sujet comme c'est le cas dans les emplois pronominaux), entre dans un nouvel état parce qu'elle acquiert les propriétés inhérentes à l'entité site dénotée par la base du verbe. Nous avons remarqué que les verbes de cette classe ont tous la particularité de décrire un processus qui, sur le plan axiologique, est orienté négativement, même si leur base ne possède pas de connotation péjorative. Une focalisation se fait donc sur les propriétés négatives ou néfastes de la base au détriment de tout aspect positif. Ainsi *embondieuser*, par exemple, ne signifie pas 'rendre comme le bon Dieu', c'est-à-dire 'bon' comme on l'attendrait, mais 'rendre dévot'. Il en va de même pour *engéniser* qui ne signifie pas 'rendre comme un génie ou rendre génial' mais 'sacrer génie' alors qu'il n'en est rien. Ces verbes sont principalement utilisés par plaisanterie. Cette ironie se retrouve dans les verbes *emmarquiser* 'élever au rang de marquis' et *enquinauder* 'tromper, duper, c'est-à-dire faire quinaud (jeu de mot sur le nom du poète)'. Le caractère sarcastique que l'on observe encore dans le verbe *encanailler* « frayer avec la canaille, en prendre les habitudes » devient

<sup>331</sup> *Embocher* (<*boche* 'allemand'), *enbrigander* (<*brigand*), *encrapuler* (*s'*) (<*crapule*), *engauloiser* (<*gaulois*) (mentions dans le TLF), *engéniser* (<*génie*) 'encenser, couvrir d'éloges, sacrer génie' (MS), *encuistrer* (<*cuiastre*), *engangsterrer* (<*ganster*), *entzariner* (<*tsar*) (VC)

<sup>332</sup> *Enquinauder* (GRLF), *engider* (<*Gide*) (VC), *empetercheyner* (<*Peter Cheyney*) 's'exprimer à la manière de l'écrivain Peter Cheyney' (DSanA), *embaragliouer* (*s'*) (<*Baraglioul*, verbe créé par Gide lui-même) *entester* (<*Teste*, avec jeu de mots sur *entêter*) (VC), *embondieuser* (<*Bon Dieu*) (MS), *empriaper* (*s'*) (<*Priape*) (mention dans le TLF)

<sup>333</sup> Cf. sens de *empetercheyner*.

pourtant haineux, diffamatoire et raciste dans le verbe *enjuiver*. La plupart des autres verbes sont construits sur des bases ayant déjà une connotation péjorative : *embocher* ‘rendre allemand’, *s’empopulacer* ‘prendre les mœurs de la populace’, *s’encrapuler* « devenir une crapule », *s’enducailler*<sup>334</sup> ‘s’encanailler au contact des ducs’.

La sous-classe suivante regroupe toutes sortes de verbes parfois très différents mais dont le point commun est de décrire un changement d’état. Le préfixe *en-* traduit ici l’entrée dans ce nouvel état (au concret comme au figuré) ou l’acquisition d’une qualité nouvelle. Les propriétés caractéristiques du nouvel état sont dénotées par la base nominale. Lorsqu’il s’agit d’une base qui dénote l’état matériel d’un corps (*embraser*, *enflammer*) ou certaines propriétés physiques d’un corps, telles les couleurs<sup>335</sup> (*engrisailler*, *engroseiller*<sup>336</sup>), le changement d’état correspond à une modification physique et concrète de l’entité cible. Au contraire lorsqu’il s’agit d’une base qui dénote un état abstrait, tel que l’état de santé (*emmigrainer* (mention dans le TLF), *endolorir*, *enrhumer*), l’état mental, sentimental ou affectif (*s’enamourer*, *s’encapricer* (GRLF), *encolérer*, *enfieller*, *s’enfiévrer*, *enrager*, *ensommeiller*), ou encore l’état moral (*encourager*, *endeuille*, *s’enreligioser* (mention dans le TLF), *s’envertuoser* (*id.*), *encorner*<sup>337</sup> (DSanA), *endésespoier*<sup>338</sup> (DSanA)), le changement d’état coïncide avec une transformation psychologique. Quel que soit le type de base utilisé lors de la construction du verbe et aussi varié soit-il, la base nominale du verbe indique toujours quel sera l’aboutissement du changement d’état. Ainsi pour reprendre les exemples précédents, on comprendra assez facilement que *s’emmarmotter* (mention dans le TLF) signifie ‘entrer dans l’état de marmotte’, d’où ‘sommeiller, hiberner ou dormir profondément’.

<sup>334</sup> Le suffixe *-aille* exprime un collectif qui rajoute une valeur dépréciative.

<sup>335</sup> Pour ce type de constructions il est cependant difficile de déterminer avec certitude si le verbe est construit à partir d’une base nominale ou d’une base adjectivale. *Empourprer* et *embrunir* ont été classés par principe dans la catégorie des formations désadjectivales, catégorie que nous pourrions compléter par les verbes *s’enviolir* ‘devenir violet’ (MS) et *s’enrouger* ‘rougir’ (DSanA). Mais le fait que les verbes dits de changement d’état construits à partir d’adjectifs finissent souvent en *-ir* pourrait être un critère distinctif. Ainsi *empourprer* correspondrait à la construction [*en-* [*pourpre*]<sub>N</sub> (*-er*)]<sub>V</sub> et *embrunir* à [*en-* [*brun*]<sub>ADJ</sub> (*-er*)]<sub>V</sub>, et *endolorir* serait construit non pas sur la base nominale *douleur*, mais sur la base adjectivale *douloureux*. De nombreux contre-exemples subsistent et l’on peut relever un certain nombre de verbes de changements d’état construits à partir de bases adjectivales appartenant au premier groupe verbal comme *empirer*, *enivrer*, *ensanglanter*. Nous verrons que l’étiquette syntaxique n’a pas une importance considérable dans les formations décrivant un changement d’état et que, compte tenu d’un sémantisme voisin, nous pourrions imaginer une seule règle de formation pour l’ensemble des verbes de changement d’état préfixés par *en-* : [*en-* [*N/ADJ*] (*-er*)]<sub>V</sub>. Cette règle ne contredirait pas le modèle associatif de Corbin qui s’oriente vers la prise en compte d’une certaine unicité sémantique au niveau des bases et abandonne le principe d’unicité catégorielle des bases des opérations morphologiques du premier modèle.

<sup>336</sup> ‘donner une teinte de groseille’ (MS).

<sup>337</sup> Ici il ne s’agit pas de ‘pouvoir ou garnir de cornes’ mais de ‘rendre cocu’ (DSanA) puisque l’on sait que le fait de porter ou avoir des cornes signifie ‘être trompé’.

<sup>338</sup> Cette création est intéressante parce qu’elle signifie ‘désespérer’ et la préfixation semble encore intensifier l’entrée dans l’état de désespoir déjà contenu dans *désespérer*.



parce que l'on sait qu'une des propriétés de la marmotte est d'hiberner plusieurs mois. Même si l'interprétation de certains verbes de la classe s'avère difficile comme dans *enchosailier* (MS), par exemple, la paraphrase 'faire entrer dans l'état dénoté par la base' permet de prévoir un sens provisoire assez proche du sens effectif. Ce verbe se paraphrase par 'réduire à l'état de chose, réifier'. Ici le suffixe *-aille* ajoute au mot construit une connotation péjorative, ce qui fait que l'état final du procès sera d'autant plus déprécié, d'où son acception dans un matérialiste notamment.

Nous évoquons, simplement à titre d'exemple, le cas particulier des verbes de changement d'état construits à partir de bases nominales dénotant un lieu. Dans ce type de verbes, l'entité cible acquiert les propriétés caractéristiques du lieu exprimé par la base, c'est-à-dire qu'elle en adopte la manière d'être ou d'agir. Contrairement aux verbes précédents, on ne peut pas prévoir avec certitude quelles sont les propriétés sémantiques sélectionnées à partir de la base. Ces propriétés peuvent être positives comme dans *emparadiser* 'donner à quelqu'un un état de bonheur identique à celui dans lequel on vit au paradis' ou négatives comme dans *s'ensuisser* 'devenir tranquille et paisible jusqu'à l'ennui comme le pays' (MS) ou *enversailier* 'emplir d'une solennité triste comme pouvait l'être Versailles' (MS). Ici le contexte d'emploi nous donne en principe des renseignements sur la valeur axiologique du verbe.

Les verbes qui décrivent des changements d'état centrés sur des modifications de forme sont d'autres cas particuliers. Les bases nominales déterminent de façon concrète ou non quelles seront les formes de l'entité cible à l'issue du procès. Ces formes peuvent être concrètes comme c'est le cas dans *s'embouler* 'se mettre en boule' (mention dans le TLF) et *enligner* 'placer bout à bout sur une même ligne' (TLF) ou métaphoriques comme dans *s'encolimaçonner* 'se recroqueviller comme l'escargot dans sa coquille' (MS) et *encoquiller* 'brouiller les pistes en les enroulant à la manière de certaines coquilles' (MS). Parce que la base donne une information sur la forme que prendra la cible après le changement d'état instruit par le préfixe, la paraphrase 'prendre la forme dénotée par la base' peut servir à décrire le processus exprimé par les verbes de cette classe.

## 2.8. Les cas particuliers ou limites

Certains verbes de notre corpus ne s'inscrivant dans aucun des grands types de processus analysés précédemment, nous les avons étudiés séparément des autres. Il arrive dans un certain nombre de cas que le déplacement instruit par le préfixe *en-* soit sujet à des variations qui font que le processus décrit ne coïncide ni à l'entrée d'une entité dans une autre, ni à l'adjonction d'un élément à un autre, ni à un changement d'état, mais plutôt à un rapprochement de la cible vers le site avec éventuellement un contact entre les deux éléments (comme le feraient les formations préfixées par *a-* comme *alunir*, *amerrir*, *atterrir*, *adosser* etc.), ou que le sémantisme du verbe construit ne permette plus, pour des raisons que nous allons voir, de reconnaître un mouvement particulier de l'entité cible. Pour ces verbes, le mouvement instruit par le préfixe n'aboutit pas à l'entrée de la cible dans le site ; il n'est pas complet parce que l'entité cible est interceptée avant son entrée dans le site malgré l'orientation vers l'intériorité instruite par *en-*. Ainsi les verbes *emboucher*, *enfoncer* et *enverguer* peuvent se paraphraser par l'expression 'diriger vers N-base'. Ces verbes possèdent évidemment le même schéma syntaxique que les verbes décrivant le processus d'entrée d'une entité dans une autre. En effet ils répondent au même processus que ces derniers à la différence près que l'entité en mouvement est bloquée avant la fin de sa course, et le plus souvent aux limites de l'entité site (*emboucher*, *enverguer*).

D'autres verbes forment une classe un peu particulière dans la mesure où la base nominale ne dénote ni l'entité cible ni l'entité site, mais représente le lien qui unit la cible au site lors du procès. Il s'agit toujours d'un mouvement de rapprochement de la cible vers le site mais avec des rôles syntaxiques différents. La base nominale sert de lien entre la cible et le site. La cible est dénotée par le groupe nominal complément d'objet, et le site est dénoté facultativement par un groupe nominal introduit par la préposition *à* en fonction de complément second. D'où le schéma syntaxique  $N_0 - [ \textit{en-} [ \textit{Nbase-lien} ] (-\textit{er}) ]_V - N_1\textit{cible} - ( \textit{prép} - N_2\textit{site} )$ . Un verbe comme *embrancher* décrit le processus de rapprochement entre une entité cible telle que *voie ferrée secondaire* et une entité site telle que *voie ferrée principale* jusqu'à leur entrée en contact grâce à l'entité lien dénotée par la base nominale *branche*. Ainsi dans la phrase *Les agents SNCF ont embranché la voie ferrée secondaire à la voie ferrée principale*, on comprend qu'une voie a été reliée à une autre plus importante grâce à un tronçon de voie supplémentaire désignée métaphoriquement par le terme *branche*. Ainsi tous les verbes de la classe sont construits sur des bases renvoyant à des éléments pouvant servir de liens comme *bosse* 'cordage utilisé par les marins pour amarrer un navire', *chaîne*, *chevêtre*, *cheville* 'tige utilisée en chirurgie pour fixer deux os fracturés', *corde*, *menotte* ou

*rêne*. Le site peut être exprimé par le complément second comme dans la phrase *Pierre a enchaîné son chien à l'arbre du jardin* ou être facultatif et rester sous-entendu : *Les marins ont amarré le navire (au quai)*.

Dans un certain nombre de verbes, la base peut dénoter un lien qui ressemble davantage à une entrave ou une obstruction, et le procès tout entier correspond alors à un blocage (sens concret) ou à un ennui (sens figuré). Ces verbes n'ont pour l'essentiel pas été analysés puisqu'ils sont soit (i) empruntés (ex. *embarrasser* (dep. 1570) < esp. *embarazar* < lat. *BARRA* 'barre', *empêtrer* (dep. XII<sup>e</sup> s.) < lat. pop. *°impastoriare* < lat. médiév. *pastoria* 'entrave à bestiaux' < lat. *PASTUS* 'pâturage'), soit (ii) construits sur des bases dont l'origine est obscure ou difficile à identifier aujourd'hui (ex. *emberlificoter* (et ses nombreuses variations : *embirelicoquer*, *embrelicoquer* etc.) (dep. 1755) 'empêtrer' (PR) < *berloque* < *breloque* 'petit bijou fantaisie qu'on attache à une chaîne de montre, à un bracelet' (PR), *embrayer* (dep. 1858) 'mettre en communication une pièce mobile avec l'arbre moteur' (PR) < *braie* 'traverse de bois mobile d'un moulin à vent' (PR)), mais appartiennent à la longue série de verbes préfixés par *en-* dont le sens renvoie à une notion concrète de blocage, d'obstruction ou d'emmêlement qui conduit au sens figuré à l'agacement ou au désagrément (ex. *enchevêtrer*, *entortiller*, *embrouiller*, *emmêler*, *enquiquiner* (dep. 1830) 'fam. agacer, ennuyer, importuner' < fam. *quiqui* (var. de *kiki*) 'gorge, gosier'<sup>339</sup> (PR)).

Pour d'autres verbes, le site qui constitue en général les limites ou les frontières d'un espace clos (*balustre*, *bordure*, *mur*, *digue*) ou l'ensemble lui-même (*cadre*, *cercle*) forme lors du procès un ensemble autour de l'entité cible de façon à contenir cette dernière ou à l'enfermer dans l'espace ainsi délimité. Métaphoriquement les bases *bras*, *paume*, *pied* et *poing* sont alors assimilées à des limites dans lesquelles un individu ou un animal (*pied* est utilisé pour désigner les serres d'un rapace) peut enfermer et serrer une entité cible, comme nous le montrent les phrases suivantes :

*Paul embrasse sa cousine.* ('prendre et serrer dans/entre ses bras')

*L'athlète a empaumé sa lance.* ('prendre dans la paume de sa main')

*Le faucon empaume sa proie.* ('tenir entre ses serres')

*Il a empoigné la pioche.* ('prendre en serrant dans la main fermée, c'est-à-dire le

<sup>339</sup> On comprend qu'ici le sens figuré est sans doute issu du sens concret 'fait de remplir le gosier (jusqu'à saturation)'.

poing')

### 3. Les formations verbales désadjectivales : *en-* [ADJ] (*-er*)

Un constat initial s'impose lorsque l'on examine ce type de formations : la catégorie des formations verbales désadjectivales est une catégorie relativement restreinte. En effet, nous n'avons comptabilisé qu'une vingtaine d'occurrences de ce type, soit environ sept pour cent de notre corpus synchronique<sup>340</sup>. Ce faible caractère productif nous conforte dans l'idée que ce type de procédé de construction de mots n'est pas le plus prototypique pour le préfixe *en-*, surtout si on le compare au procédé de formations verbales dénominales qui enregistre un grand nombre d'occurrences.

Deuxième constat : comme nous l'avons vu précédemment, lors de notre étude historique, ce type de formations n'a pratiquement été productif que dans l'ancienne langue, et, même s'il a connu quelques regains d'activité aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>341</sup>, il semble être tombé en désuétude en français moderne et contemporain<sup>342</sup>. En effet, aucune formation désadjectivale n'a été recensée au XX<sup>e</sup> siècle et une seule au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>343</sup>.

Compte tenu de ces deux constats, il nous faut répondre à la question suivante : pourquoi ce type de formation est-il devenu un procédé que l'on peut aisément qualifier de « périphérique » (c'est-à-dire non prototypique) et d'éphémère (c'est-à-dire circonscrit à une période donnée de la langue) ?

Notre hypothèse est la suivante : les formations verbales désadjectivales préfixées par *en-* font partie d'une large palette de procédés morphologiques permettant à la langue française<sup>344</sup> de verbaliser les adjectifs et de leur conférer l'étiquette sémantique de verbes de

<sup>340</sup> PR et TLF.

<sup>341</sup> Voir encore au XVIII<sup>e</sup> siècle ; *embêter* est attesté en 1793 et *ensauvager* en 1792 (PR).

<sup>342</sup> Cf. tableau de l'ANNEXE 1.

<sup>343</sup> Encore cette occurrence peut-elle prêter à confusion. En effet, il est très difficile de dire si le verbe *embourgeoiser*, attesté en 1831, est réellement construit sur la base adjectivale *bourgeois*<sub>ADJ</sub>. En effet, compte tenu de l'existence de la RCM [ *en-* [N] (*-er*) ]<sub>V</sub> conférant un sens générique de changement d'état, il est fort possible de croire que la base de ce verbe soit *bourgeois*<sub>N</sub>, ce qui plaiderait encore davantage pour une improductivité effective de la règle [ *en-*[ADJ] (*-er*) ]<sub>V</sub> dès le XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>344</sup> Et, si on l'en croit Timmermann (2002), à d'autres langues romanes comme l'italien et l'espagnol. Cet auteur montre en effet comment ces langues (dont le français) utilisent une diversité de procédés morphologiques pour verbaliser les adjectifs de couleur. Si l'enjeu de l'article est tout autre, puisqu'il s'agit de comprendre sur quels critères sémantiques cette verbalisation est possible, les listes d'exemples sont intéressantes. Ainsi, nous apprenons que l'espagnol connaît pas moins de cinq formes construites à partir de l'adjectif *rojo* : *arrojar*, *enrojar*, *sonrojar*, *rojear*, *sonrojear*, (2002 : 5) ; l'italien ne fait pas exception puisqu'il enregistre quant à lui une longue série de verbes dérivés à partir de l'adjectif *bianco* : *biancare*, *imbiancare*, *biancheggiare*, *bianchire*, *imbianchire*, *biancicare* (*id.* : 7). Il convient pourtant de rester prudent vis-à-vis de ces nombreuses formes. Un entretien avec un locuteur italien natif ayant une excellente connaissance de la

changement d'état. Même si certains effets de sens bien spécifiques peuvent être dégagés à partir de chaque type de procédé, il semblerait, et c'est ce que nous essaierons de démontrer, que l'utilisation de tel ou tel procédé est principalement due à des facteurs historiques ou pragmatiques souvent négligés dans l'analyse morphologique.

### 3.1. Les règles de construction

#### 3.1.1. Le sémantisme

Le sens des formations verbales désadjectivales : *en-* [ADJ] (*-er*) supporte facilement la glose 'rendre (plus) ADJ' lorsque le verbe est transitif ou 'devenir (plus) ADJ' lorsque celui-ci est intransitif. De fait, cette catégorie de verbes correspond à la classe de verbes que l'on nomme traditionnellement des verbes de changements d'état. Il n'est donc pas surprenant de retrouver ce type de paraphrases dans les définitions proposées par les dictionnaires :

- *embellir*, (dep. XII<sup>e</sup> s.) v. tr. '**rendre** beau ou plus beau' / v. intr. '**devenir** beau' (PR)
  - *embrunir*, (dep. XIV<sup>e</sup> s.) v. tr. '**rendre** brun, sombre' (TLF)
  - *empirer*, (dep. XI<sup>e</sup> s.) v. tr. '**rendre** pire' / v. intr. '**devenir** pire' (PR)
  - *enhardir*, (dep. 1155) v. tr. '**rendre** hardi ou plus hardi' (PR)
  - *enivrer*, (dep. XII<sup>e</sup> s.) v. tr. '**rendre** ivre' (PR)
  - *enjoliver*, (dep. XIV<sup>e</sup> s.) v. tr. 'ornier de façon à **rendre** plus joli' (PR)
  - *enlaidir*, (dep. XII<sup>e</sup> s.) v. tr. '**rendre** ou faire paraître laid' / v. intr. '**devenir** laid' (PR)
  - *enrichir*, (dep. XII<sup>e</sup> s.) v. tr. '**rendre** riche ou plus riche' (PR)
  - *enrouer*, (dep. XII<sup>e</sup> s.) v. tr. '**rendre** rauque' (< afr. *ro(i)e* 'rauque') (PR)
  - *ensauvager*, (dep. 1792) v. tr. '**rendre** sauvage, féroce' (PR)
  - *envieillir*, (dep. XII<sup>e</sup> s.) v. tr. '**rendre** vieux' (TLF)
- et
- *enchérir*, (dep. XII<sup>e</sup> s.) v. intr. '**devenir** plus cher' (PR)<sup>345</sup>
  - *enraidir*, (dep. XII<sup>e</sup> s.) v. intr. '**devenir** raide' (TLF)

Le sens des verbes de cette série est constant et régulier, et une RCM peut facilement

---

langue nous apprend que la plupart de ces formes sont parfaitement inconcevables en italien : \**biancare*, \**bianchire*, °*imbianchire*, \**bianciare*. Seules les formes *imbiancare* et *biancheggiare* sont bien formées. Peut-être faudrait-il plutôt y voir de simples hapax récoltés par Timmermann dans des dictionnaires spécialisés ?

<sup>345</sup> La forme renforcée *renchérir* (1175) a remplacé en principe la forme simple.

être énoncée de la manière suivante :

- pour les verbes transitifs : *en-* [ADJ](-*er*) > V 'rendre ADJ', c'est-à-dire conférer au référent du groupe nominal en fonction complément d'objet direct, la ou les (nouvelle(s)) propriété(s) dénotée(s) par la base adjectivale. Ainsi dans la phrase suivante :

« Elle [la guerre] **ensauvage** la société. » (Gallo, 2004 : 5)

la guerre apporte à la société la ou les propriété(s) dénotée(s) par l'adjectif *sauvage*, à savoir un caractère que l'on peut facilement imaginer primitif, grossier voire brutal.

- pour les verbes intransitifs : *en-* [ADJ](-*er*) > V 'devenir ADJ', où le référent du sujet du verbe prend la ou les (nouvelle(s)) propriété(s) dénotée(s) par la base adjectivale

Les autres verbes de notre corpus pour lesquels les définitions lexicographiques diffèrent des sens prédictibles par la règle n'échappent pas pour autant à cette glose définitoire. En effet, si *engourdir* signifie 'priver en grande partie de mobilité et de sensibilité' (PR), il s'agit bien de 'rendre gourde ou engourdi' c'est-à-dire d'attribuer la propriété [gourd] 'qui est privé en grande partie de mobilité et de sensibilité' (PR). Il en va de même pour *ensanglanter* 'couvrir, tacher de sang', parfaitement définissable par 'rendre sanglant' puisque *sanglant* signifie justement 'couvert de son propre sang' (PR), ou encore pour *empourprer* 'colorer de pourpre, de rouge' pour lequel l'action de conférer la propriété de couleur [pourpre] signifie bien en termes de résultat 'rendre pourpre'. L'interprétation du verbe *embêter* semble plus problématique de prime abord. Et les sens proposés par le PR semblent très loin de la paraphrase 'rendre bête' :

1. ennuyer
2. contrarier fortement
3. embarrasser

Or, si l'on considère qu'*embêter (quelqu'un)* a pour sens 'rendre bête' dans l'acception de 'abrutir (l'autre) en (l')ennuyant, en (le) contrariant ou en (l')embarrassant', le sens de 'rendre bête' est le sens résultant des actions précédemment évoquées.

### 3.1.2. Le schéma morpho-syntaxique

Comme nous pouvions le supposer, le schéma morpho-syntaxique propre aux formations verbales désadjectivales est analogue à celui des formations verbales dénominales décrivant un changement d'état:

- Formations verbales dénominales (changement d'état) :

**N<sub>0</sub> – [ *en-* [ Nbase-site ] (-*er*) ] – N<sub>1</sub>cible**

- Formations verbales désadjectivales

**N<sub>0</sub> – [ *en-* [ ADJbase-site ] (-*er*) ] – N<sub>1</sub>cible**

La régularité morpho-syntaxique des formations verbales dénominales décrivant un changement d'état se retrouve donc pour les formations verbales désadjectivales. Parallèlement à leur régularité sémantique, ces dernières sont aussi parfaitement régulières d'un point de vue formel puisqu'elles répondent toutes au même schéma de construction. Une RCM peut donc être envisagée pour décrire ce mode de formation.

### 3.2. La formation désadjectivale dans la classe des verbes de changement d'état

Ce type de formation a été ou est sensiblement en concurrence avec d'autres types de formations préfixées comme celles en *a-* ou en *é-*, comme par exemple *adoucir* 'rendre (plus) doux' ou *élargir* 'rendre plus large', ou encore construites à partir des suffixes verbalisateurs *-is(er)* ou *-ifi(er)*, comme dans les exemples suivants : *concrétiser* 'rendre concret', *fluidifier* 'rendre fluide'. Cet ensemble de procédés morphologiques a ainsi pu correspondre à un ensemble paradigmatique obéissant à une RCM dont le sens général supporte la glose précédemment énoncée 'rendre ADJ'.

Roger (2003) rappelle très justement, avant de rejeter la notion de paradigme de procédés morphologiques, que l'on a pu<sup>346</sup> faire l'hypothèse de :

« l'existence d'une RCM construisant, sur base adjectivale, des verbes de changement d'état, RCM particulièrement intéressante puisqu'elle possède un PPM [paradigme de procédés morphologiques] très étendu comprenant le procédé de conversion (*sale* > *salir*) [...], des cas de suffixation (par *-is(er)* et *-ifier* [sic], ainsi que des cas de préfixation (par *a-*, *en-*, *é-*), ce qui ne fait donc pas moins de cinq « formes différentes » pour un « même sens ». » (2003 : 180)

Pourtant, au nom du principe même d'associativité postulant qu'à un seul sens correspond une seule forme, Roger nie l'existence du paradigme en question grâce à deux arguments que nous partageons :

- « le sens très général de 'changement d'état' considéré comme le sens produit par la RCM correspond en fait entièrement à l'effet de sens induit par le rapport catégoriel.

<sup>346</sup> Notamment Corbin dans ses premiers travaux.

Comme l'ont noté Dal & Namer (2000), 'Les verbes en *-is(er)* désadjectivaux expriment un changement d'état pour le référent de leur complément d'objet direct. Cependant, étant donné le moule catégoriel dans lequel se coulent ces verbes ( $A \rightarrow V$ ), cette caractérisation est entièrement prédictible, indépendamment de l'opérateur constructionnel *-is(er)* : tous les verbes dérivés d'adjectifs expriment en effet un changement d'état, quelle que soit l'opération constructionnelle en jeu [...] parce que c'est là la seule relation sémantique instaurable entre un adjectif et un verbe qui en dérivé [sic]'. » (*id.* : 180-181)

- Chaque affixe possède une individualité sémantique qu'il s'agit de mettre au jour notamment parce qu'une « alchimie » singulière existe entre les affixes et les bases qu'ils sélectionnent. Ainsi, pour reprendre Corbin (1991) comme le fait Roger (2003 : 182) «des contraintes de tous ordres, encore mal connues, pèsent sur la combinaison des affixes et des bases ».

Le premier argument évoqué est évidemment très pertinent. Le changement catégoriel opérant par simple conversion un passage de la catégorie adjectivale à la catégorie verbale suffit en principe, et sans recourir à une quelconque formation lexicale construite, à produire l'effet de sens 'rendre ADJ' propre aux verbes de changements d'état. Ainsi, pour reprendre Timmermann et la verbalisation des adjectifs de couleur, l'on constate que pour le français, l'essentiel des verbalisations est fait par simples conversions. A partir d'adjectifs de couleur, on a construit par simple changement d'étiquette catégorielle, les verbes : *blanchir*, *blondir*, *bleuir*, *brunir*, *jaunir*, *noircir*, *rougir*, *verdir* (cf. 2002 : 3). Ce phénomène se rencontre d'ailleurs dans d'autres verbes de changement d'état : *grossir* 'rendre gros', *maigrir* 'rendre maigre', *mincir* 'devenir (plus) mince' etc. Mais les choses sont loin d'être aussi simples car d'autres contraintes<sup>347</sup> semblent intervenir. En effet, un examen (sans doute trop rapide) des entrées du PR nous fait penser que les adjectifs permettant une verbalisation en verbes de changement d'état à partir d'une simple conversion ne sont pas aussi nombreux que cela. Ce procédé morphologique ne semble pas être très productif, et réservé aux adjectifs courts<sup>348</sup>. De plus, les verbes de changement d'état qui sont le fruit d'une conversion de type  $ADJ \rightarrow V$  appartiennent en principe tous au deuxième groupe verbal.

Le deuxième argument repose sur l'idée de l'individualité sémantique des affixes. Cette idée est d'autant plus juste que nous avons vu qu'une série de contraintes sémantiques

<sup>347</sup> Certainement phonologiques, en tout cas c'est ce qu'il faudrait démontrer.

<sup>348</sup> Les trois exemples cités plus hauts sont construits à partir d'adjectifs d'une syllabe. Mais il faudrait vérifier ce phénomène sur la base d'un corpus plus étendu.



interviennent dans le choix des bases notamment lorsque nous avons analysé les formations verbales dénominales. Pourtant lorsqu'il s'agit de déterminer la spécificité sémantique du préfixe *en-* dans les formations verbales désadjectivales les choses paraissent moins aisées. Aussi Roger a-t-elle reconnu elle-même que l'étude particulière de chaque procédé affixal dans les verbes de changement d'état est pour le moins difficile sinon impossible tant l'influence du changement catégoriel est forte :

« Force est de reconnaître que, dans les verbes désadjectivaux, l'effet de sens induit par le rapport catégoriel, est tellement prégnant –parce qu'entièrement régulier– que l'on échoue à identifier un sens construit qui serait de façon stable associé à chaque procédé. » (2003 : 182)

### 3.2.1. Les données empiriques

Nous avons tenté de notre côté l'expérience consistant à identifier un sens spécifique pour chaque affixe dans les constructions des verbes de changement d'état. Aussi avons-nous essayé de voir si un ou plusieurs critère(s) sémantique(s) ou phonologique(s) au niveau des bases des formations désadjectivales sélectionnées par *a-* et par *en-* est (sont) /était(en)t déterminant(s) et donc associé(s) ou réservé(s) à l'un ou l'autre procédé morphologique, ou si, au contraire, il n'en était rien. Cette deuxième hypothèse allant bien entendu dans le sens d'une combinatoire plus aléatoire.

Après vérification nous avons remarqué que les deux préfixes opéraient sur des bases de même type sémantique. Ainsi :

- Le préfixe *a-* sélectionne des bases dénotant des qualités physiques : *doux* (>*adoucir*), *fade* (>*affadir*), *mou* (>*amollir*), *souple* (>*assouplir*), tout comme le préfixe *en-* : *gourd* (>*engourdir*), *beau* (>*embellir*), *joli* (>*enjoliver*), *laid* (>*enlaidir*), *raide* (>*enraidir*). La typologie des bases sélectionnées par *a-* est plus étendue, puisqu'elle inclut des notions physiques telles que le poids (*léger* (>*alléger*), *lourd* (>*alourdir*)), la forme (*plat* (>*aplatir*), *rond* (>*arrondir*)), la dimension (*court* (>(r)*accourcir*), *fin* (>*affiner*), *grand* (>*agrandir*), *long* (>*allonger*)). Or ce critère n'est pas pertinent dans la mesure où cette variété n'est due qu'à une quantité d'occurrences plus grande. En effet, le nombre d'occurrences verbales désadjectivales préfixées par *a-* est simplement plus important donc plus diversifié.
- Le préfixe *a-* sélectionne des bases dénotant des qualités intellectuelles ou morales : *bon* (>*abonnir*), *sage* (>*assagir*), *triste* (>*attrister*), *vil* (>*avilir*) tout comme le préfixe *en-* :

*hardi* (>*enhardir*), *noble* (>*ennoblir*<sup>349</sup>), *sauvage* (>*ensauvager*), et ceci sans critères axiologiques particuliers (*bon/vil*, *noble/sauvage*).<sup>350</sup>

Si le critère sémantique est inopérant, il ne semble pas nécessaire d'évaluer l'impact du critère phonologique en détail, tant il semblerait que ces deux préfixes sélectionnent phonologiquement leurs bases de façon non spécifique. En témoignent les doublets attestés dans l'ancienne langue (*avilir/envilir*, *appauvrir/empauvrir*, *appesantir/empesantir* etc.). La longueur de la base ne constitue en tout cas pas un critère de distinction car les deux préfixes sélectionnent indifféremment des bases d'une ou de plus d'une syllabe :

- une syllabe : *bon* (>*abonnir*), *laid* (>*enlaidir*)
- deux syllabes : *friand* (>*affriander*), *joli* (>*enjoliver*)

Etendre ce test aux suffixes verbalisateurs *-is(er)* et *-ifi(er)* serait ici autant fastidieux qu'improductif. En effet, *-is(er)* par exemple, sélectionne un ensemble très hétérogène de bases tant du point de vue de la longueur que de celui des propriétés sémantiques, et il suffit de parcourir une liste des occurrences formées à partir de ce procédé pour s'en convaincre. Il faut bien convenir, avec Roger, que l'on a bien du mal à distinguer la spécificité sémantique de chacun de ces affixes dans les formations verbales désadjectivales appartenant à la classe des verbes de changement d'état, et il semblerait qu'effectivement le rapport catégoriel entre base et mot construit soit ici majeur dans le résultat sémantique associé à ce type de formation.

### 3.2.2. Une alternative : le recours à l'étude des données dénominales

Face à ce constat d'échec, Roger opère un examen des données nominales. Cette entreprise est judicieuse car, comme nous l'avons vu, le changement d'état se retrouve dans un certain nombre de formations verbales dénominales dont nous avons signalé par ailleurs le schéma morpho-syntaxique analogue. Dans cette optique, les formations verbales désadjectivales préfixées par *en-* et les formations verbales dénominales formées à partir du même préfixe et dont l'effet de sens est le changement d'état, semblent suivre une même orientation sémantico-cognitive, à savoir le fait de conférer à l'objet du verbe la ou les

<sup>349</sup> *Ennoblir* (1260) avait le sens d'*anoblir* (1326) jusqu'au XVIII<sup>e</sup> s., c'est-à-dire 'conférer un titre de noblesse'. Son sens s'est spécifié en 'conférer un caractère de noblesse'. Si les dictionnaires s'appliquent à bien faire la distinction entre ces deux verbes, force est de constater que dans l'usage courant *ennoblir* et *anoblir* s'utilisent réciproquement et dans le même sens.

<sup>350</sup> En cela nous réfutons l'hypothèse de Di Sciullo (1996 : 190) selon laquelle *en-* s'associe uniquement à des adjectifs positifs et *a-* uniquement à des adjectifs négatifs.

propriété(s) caractéristique(s) portée(s) par le référent de la base, que celle-ci soit adjectivale ou nominale. Ce fait n'est pas surprenant dans la mesure où, dans les bases nominales entrant dans ce type de formation il s'agit de propriétés inhérentes à des individus ou à des groupes d'individus (*empriaper* < *Priape*) voire supposées comme telles (*enjuiver*), ou à un état donné (*empanner* 'mettre en panne', *endommager* 'mettre en mauvais état') dans lequel on fait entrer quelque chose ou quelqu'un. Nous pourrions dès lors imaginer une RCM valable pour tous les verbes de changements d'état préfixés par *en-* :

**N/ADJ > [ *en-* [ Nbase-site/ ADJbase-site ] -(er) ]<sub>v</sub>**

**N<sub>0</sub> – [ *en-* [ Nbase-site/ ADJbase-site ] -(er) ] – N<sub>1</sub>cible**

'Faire entrer dans l'état désigné par N/ADJ ou conférer la ou les propriété(s) sémantiques caractéristique(s) de N/ADJ'

Mais Roger ne se contente pas de limiter sa distinction aux verbes de changement d'état. Elle inclut dans son analyse toutes les autres formations dénominales quel que soit leur sens. Son analyse permet de distinguer à l'intérieur même du paradigme des procédés morphologiques que nous évoquions plus haut les doublets de suffixes *-is(er)/-ifi(er)*, et de préfixes *a-/en-*, et d'isoler dans une classe à part le préfixe *é-*<sup>351</sup>. Ainsi, s'il fallait résumer brièvement selon elle (cf. Roger, 2003 : 184-185) :

- *-is(er)* et *-ifi(er)* s'opposent principalement en vertu du caractère « partiel » et « réversible » du changement d'état propre au premier suffixe (*-is(er)*) et « total » et « irréversible » du second », ce qui expliquerait pourquoi le préfixe *dé(s)-* est moins compatible avec *-ifi(er)*. D'autre part, en terme de sélection des bases, le suffixe *-ifi(er)* semblerait très enclin à sélectionner des bases relevant de la physique ou de la chimie.

- Les préfixes *a-* et *en-* s'opposent quant à eux sur la manière d'inscrire le procès. Alors que *a-* renverrait à une certaine forme de ponctualité (spatiale ou temporelle), *en-* irait dans le sens inverse d'une non ponctualité.

L'argument de Roger concernant la distinction entre *a-* et *en-* repose sur des critères spatio-temporels. Sur l'aspect spatial nous sommes bien d'accord. En effet, ces deux préfixes véhiculent des instructions qui ont à voir avec des relations spatiales plus ou moins

<sup>351</sup> Nous n'en ferons pas état ici. Roger renvoie à l'article d'Aunargue & Plénat (1998).

complexes. Si le préfixe *en-* véhicule une instruction sémantique d'intériorité qui se réalise généralement par l'entrée effective d'un élément (la cible) dans un autre (le site), dont *embouteiller* est un exemple prototypique, nous pensons que le préfixe *a-* possède une instruction sémantique, certes voisine, puisqu'il y a mouvement vers l'intériorité, mais différente dans le sens où le mouvement s'arrête avant l'entrée dans le site, c'est-à-dire à sa limite ou à sa périphérie. La différence entre *atterrir* et *enterrer*, ne s'expliquerait pas comme le fait Roger (2003 : 185) sur la base d'une ponctualité ou d'une non ponctualité, mais bien sur la base de deux mouvements spatiaux ; un premier mouvement dont l'arrêt à la limite du référent dénoté par la base se retrouve dans le verbe :

*atterrir* 'toucher terre', 'prendre contact avec le sol (un engin volant)'

et un second mouvement qui, au contraire, continue sa course à l'intérieur même de ce référent, comme dans le verbe :

*enterrer* 'enfouir dans la terre'.

Evidemment, le critère temporel qu'évoque Roger n'est pas totalement à négliger. Nous avons vu que les préfixes véhiculaient, dans l'ancienne langue, des valeurs aspectuelles et temporelles, et que *en-* comme *a-* possédaient des instructions inchoatives et ingressives dues en partie à l'instruction spatiale de 'mouvement vers'<sup>352</sup>. Il est clair que, si l'on observe les verbes désadjectivaux préfixés par *en-* ci-dessous :

*enlaidir*

*embellir*

*empirer*

*enjoliver*

*engourdir*

*enivrer*

force est de constater que l'idée de durée du procès dans les formations préfixées par *en-* est prégnante. Aussi, ne conçoit-on pas que l'on devienne *ivre* verre après verre, ou *gourd* lors d'un séjour prolongé dans le froid, c'est-à-dire par étapes successives? Et ne retrouve-t-on pas cette idée d'étapes ou de progression dans les compléments circonstanciels de temps des phrases (quasi figées) suivantes ?

<sup>352</sup> L'aspect inchoatif est également renforcé par le groupe verbal. Ainsi comme le notent Riegel *et al.* : « Des procédures de dérivation lexicale privilégient également cet aspect : verbes en *-ir* dérivés d'adjectifs (*rougir*, *noircir*, *blanchir*, etc.) ». (1999 : 295).

*Elle embellit de jour en jour.*

*Son état de santé empire d'heure en heure.*

Voilà qui expliquerait pourquoi *appauvrir* a été retenu contrairement à °*empauvrir*, et *enrichir* contrairement à °*arrichir*. En effet, alors que la faillite s'observe généralement du jour au lendemain (*appauvrir*), la fortune s'acquiert généralement sur une longue durée (*enrichir*). D'autre part, un verbe comme (*s'*)*acquitter* par exemple que l'on retrouve dans l'expression (*s'*) *acquitter de sa dette*, ne peut pas ou difficilement s'imaginer dans une phrase comme :

°*Cela fait belle lurette qu'il s'acquitte de sa dette.*

puisque la nature du procès (*s'*)*acquitter* est justement d'être brève ou quasi instantanée. Aussi, la retrouvera-t-on plutôt dans la phrase suivante :

*Hier, il s'est enfin acquitté de sa dette.*

Mais l'aspect temporel érigé en principe de distinction entre les deux préfixes ne nous satisfait guère. En effet, de nombreux contre-exemples subsistent. Certaines formations en *a-* peuvent très bien exprimer l'idée d'une durée et être suivies de l'expression *de jour en jour* comme le prouvent les exemples suivants:

*Son caractère s'adoucissait de jour en jour.*

*Il améliore ses résultats de jour en jour.*

quand d'autres, préfixées par *en-*, servent à exprimer un moment déterminé et limité ponctuellement dans le temps :

*D'un seul coup de pinceau, il a embelli ce personnage.*

*A ce moment, son visage s'empourpra de colère.*

Comme évoqué plus loin, la temporalité est aussi et surtout une affaire de temps verbaux. En français moderne, le temps employé participe activement à la manière dont se

déroule le procès et peut même indiquer la phase de son déroulement. Dans les deux derniers exemples, les temps perfectifs que sont le passé composé et le passé simple ont conditionné une polarité finale et par conséquent un achèvement du procès, ce qui, en dernière instance et contrairement à la non ponctualité soulignée par Roger, va dans le sens d'une ponctualité. Le passé composé par exemple, donne au procès un aspect accompli donc ponctuel dont le complément circonstanciel de manière *d'un seul coup de pinceau* renforce l'idée de brièveté et de rapidité. Au contraire, dans les deux premiers exemples, l'aspect duratif est la conséquence de l'imparfait qui implique une absence de limites au procès renforcé par le complément *de jour en jour*, ou d'un présent étendu dont les limites ne sont pas définies dans le futur à cause de ce même complément.

Il est clair que dans ces conditions l'aspect éventuellement véhiculé par le préfixe est largement tributaire des temps verbaux employés ou des éventuels compléments circonstanciels qui viennent apporter des informations complémentaires sur la manière dont se déroule le procès. D'autre part, la nature de la base adjectivale elle-même peut avoir des conséquences directes sur les modalités du procès. L'adjectif *ivre* (>*enivrer*) ne renvoie pas à des propriétés absolues, mais bien à des propriétés qui se prêtent facilement à la graduation donc à la durée du procès, contrairement à *rond* (>*arrondir*) dont la qualité supporte difficilement la graduation ou *meilleur* (>*améliorer*) qui comporte déjà intrinsèquement une notion d'intensité.

### 3.2.3. Une autre alternative

: l'examen des facteurs pragmatico-historiques

Le facteur historique est, et à tort, négligé dans la notion même de productivité d'une RCM. En effet, il peut avoir une importance assez considérable dans l'explication de certains faits morphologiques dont les explications synchroniques restent superficielles ou non convaincantes. Nous avons, comme Roger, fait aveu d'impuissance lorsqu'il s'agissait d'expliquer l'emploi spécifique des préfixes *a-* et *en-* et des suffixes *-is(er)* et *ifi(er)* dans le traitement des procédés morphologiques entrant dans la construction des verbes de changement d'état à partir de bases adjectivales. Malgré l'étude des types de bases

sélectionnées notamment par ces deux préfixes, nous avons dû reconnaître que les procédés morphologiques en question apparaissaient toujours comme des concurrents solides. Pourtant, l'analyse plus détaillée des périodes de création de chacune de ces formations dans le cadre de ces quatre procédés majeurs est très éclairante et apporte des explications assez satisfaisantes.

### 3.2.3.1. La question de *a-* et de *en-*

A titre purement statistique, il est évident que la préfixation par *a-* est nettement plus productive que celle par *en-* dans les verbes de changement d'état construits sur des bases adjectivales. Un relevé systématique des formations verbales désadjectivales de type *a-* [ADJ] (*-er*) dans le PR nous donne quatre fois plus d'occurrences que les formations verbales désadjectivales de type *en-* [ADJ] (*-er*), PR et TLF confondus. Rappelons à ce titre que nous avons déjà observé une concurrence importante entre ces deux préfixes dans l'ancienne langue. Nous avons montré par ailleurs que dans les cas de doublets extrêmement fréquents à cette époque, les formations en *a-* avaient largement évincé celles en *en-*. L'état actuel de la langue, reflété par les attestations du PR, corrobore ce phénomène historique. Nous sommes à peu près sûr que la standardisation de la langue a favorisé la conservation des formes en *a-* contrairement aux formes en *en-*, et ceci pour des raisons sans doute extralinguistiques qui appartiennent à des critères de normalisation qui ont eu cours au XVII<sup>e</sup> siècle notamment<sup>353</sup>.

### 3.2.3.2. La question des suffixes *-is(er)* et *-ifi(er)*

Un relevé des formations désadjectivales construites à partir de ces deux suffixes, et dont le sens correspond à 'rendre ADJ' dans le PR nous a permis de constater que :

- en ce qui concerne *-is(er)* : exception faite d'*aiguiser* (<*aigu*) attesté dès le XII<sup>e</sup> siècle, et de *réaliser* (<*réel*) et d'*égaliser* (<*égal*) attestés fin du XV<sup>e</sup> siècle, ce type de formations ne commence à devenir productif qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle (cf. *civiliser* (<*civil*), *diviniser* (<*divin*), *éterniser* (<*éternel*), *familiariser* (<*familier*), *féminiser* (<*féminin*), *fertiliser* (<*fertile*), *fraterniser* (<*fraternel*), *généraliser* (<*général*), *immortaliser* (<*immortel*), *masculiniser* (<*masculin*), *séculariser* (<*séculier*), ainsi que toute la série des verbes *franciser* (<*français*), *germaniser*

<sup>353</sup> Dans ses *Remarques sur la langue française*, Vaugelas prescrivait régulièrement l'usage de *a-* à la place de *en-* pour certaines formations verbales préfixées.

(<germain), *gréciser* (<grec), *italianiser* (<italien) construits sur le calque de la formation *latiniser* empruntée à cette même époque au bas latin *latinizare*.

- En ce qui concerne *-ifi(er)* : les formations de ce type sont pour beaucoup des emprunts au latin qui connaissait la suffixation verbale *-ficare* < *facere* au sens de ‘rendre, transformer en’ sur la base d’adjectifs. On trouve ainsi *clarifier*, dep. XII<sup>e</sup> s. (<lat. *clarificare* <lat. *clarus*), *certifier*, dep. 1172 (<lat. *certificare* < *certus*), *falsifier*, dep. 1330 (<lat. *falsificare* < *falsus*), *fortifier*, dep. 1308 (lat. *fortificare* < *fortis*), *fructifier*, dep. XII<sup>e</sup> s. (<lat. *fructificare* < *fructus*) etc.

La suffixation en *-is(er)*, de loin la plus productive des deux, a sans doute concurrencé puis supplanté les formations préfixales qui ont été particulièrement importantes en ancien et en moyen français. Quand on sait que l’émergence des langues romanes est principalement causée par une forte montée de l’expressivité (dont les préfixes sont les vecteurs au niveau du lexique), on peut imaginer qu’après la standardisation de ces dernières, la suffixation ait repris ses droits peu à peu en laissant aux préfixes des emplois plus marginaux<sup>354</sup>. Il semblerait en revanche que le XIX<sup>e</sup> siècle, période d’avènement de l’ère industrielle, puis le XX<sup>e</sup> siècle avec sa continuation en innovations technologiques, aient connu, sans doute sur le calque de formations provenant de l’anglais du type *to dynamize* > *dynamiser* (1862), *to formalize* > *formaliser* (1878), *to visualize* > *visualiser* (1887), *to initialize* > *initialiser* (1970), une explosion des formations en *-is(er)*. Ces formations se retrouvent d’abord dans des emplois techniques spécifiques, puis dans l’ensemble de la langue, au point d’envahir complètement le champ des procédés morphologiques dont le sens est ‘rendre ADJ’<sup>355</sup>. Les formations contemporaines ci-dessous témoignent de l’extrême productivité de ce procédé morphologique actuellement :

*ethniciser*, dep. 1990 ‘donner un caractère ethnique à quelque chose’ (PR)

*fiabiliser*, dep. 1980 ‘rendre fiable’ (PR)

*fidéliser*, dep. 1970 ‘rendre fidèle’ (PR)

*financiariser*, dep. 1986, ‘rendre financier’ (PR)

<sup>354</sup> Une montée d’expressivité plus ponctuelle mais néanmoins intéressante se reflète de la même manière dans la langue française à partir des années 1960-1970. Cette période particulièrement riche en développements industriels d’après guerre a connu, rappelons-le, un regain d’emploi des préfixes intensifs tels que *archi-*, *ultra-*, *extra-*, *super-*, *sur-*, *hyper-*, *mini-*, *micro-* ou typiquement en lien avec les nouvelles technologies comme *télé-* ou *auto-*, dont Peytard (1971), Dubois & Guilbert (1961) ou Gilbert (1973) ont largement fait état.

<sup>355</sup> Une liste représentative est donnée en ANNEXE 13.



*flexibiliser*, dep. 1984 ‘rendre flexible’ (PR)  
*infantiliser*, dep. 1966 ‘rendre infantile’ (PR)  
*marginaliser*, dep. 1970 ‘rendre marginal’ (PR)  
*mensualiser*, dep. 1970 ‘rendre mensuel’ (PR)  
*normaliser*, dep. 1950 ‘faire devenir normal’ (PR)  
*somatiser*, dep. 1967 ‘rendre somatique’ (PR)  
*techniciser*, dep. 1964 ‘rendre technique’ (PR)

Les formations en *-ifi(er)* sont nettement moins représentées. D’un point de vue phonologique, on remarquera qu’elles sont construites sur un certain nombre de bases adjectivales dont la classe formelle est relativement pauvre. Ainsi, on peut retenir les adjectifs en *-ide* (*acidifier*, dep. 1786 <*acide*, *fluidifier*, dep. 1830 <*fluide*, *humidifier*, dep. 1649 <*humide*, *rigidifier*, dep. 1885 <*rigide*, *solidifier*, dep. 1783 <*solide*), en *-ense* (*densifier*, dep. 1896 <*dense*, *intensifier*, dep. 1868 <*intense*), en *-(e)xe* (*complexifier*, dep. 1951 <*complexe*). L’analyse des bases adjectivales ne révèle aucune sélection sémantique particulière pour ce deuxième type d’affixe<sup>356</sup>. Nous en concluons que ces deux procédés fonctionnent<sup>357</sup> en distribution complémentaire, et que les deux suffixes ont tout l’air de synonymes dans ce type de formations<sup>358</sup>.

Compte tenu enfin de la marginalité des conversions de type (*sale*>*salir*, *rouge*>*rougir*) et de l’éviction progressive des formations préfixales du moins en tant que procédés morphologiques actifs, il est raisonnable de conclure que les seuls modes de procédés de construction de verbes de changement d’état à partir de bases adjectivales sont respectivement, et pour le français actuel, les suffixes *-is(er)* et *-ifi(er)*.

### 3.2.3.3. Remarques complémentaires sur l’emploi de *-is(er)* et *-ifi(er)*

Un relevé sporadique mais néanmoins significatif de formations dénominales

<sup>356</sup> Contrairement aux bases nominales en effet, dont le domaine de prédilection s’inscrit, comme l’avait justement remarqué Roger (voir plus haut), dans le domaine de la physique et de la chimie (cf. *estérifier* ‘transformer en ester’, *éthériser* ‘transformer en éther’, *gazéifier* ‘faire passer à l’état de gaz’, *gélifier* ‘transformer en gel’ etc.)

<sup>357</sup> A quelques rares exceptions près. Ainsi *authentique* par exemple devrait en principe être suffixé en *-is(er)* alors que l’on retrouve la forme *authentifier*.

<sup>358</sup> Cela se vérifie d’autant plus volontiers dans la mesure où une base adjectivale comme *électrique* connaît la forme *électriser*, tout à fait conforme à la règle de formation et la forme *électrifier*, dont les sens sont pratiquement identiques, ou encore par l’enregistrement de doublets comme *homogénéiser*, dep. 1846, et *homogénéifier*, dep. 1907, que le PR présentent comme parfaits synonymes.

construites à partir de ces deux suffixes conduit à penser que même dans des emplois ressortant à proprement parler du sens de changement d'état, le procédé de suffixation supplante ou du moins concurrence les emplois où le procédé de préfixation s'essouffle peu à peu. En effet, les effets de sens attribués aux formations dénominales préfixées par *en-* comme (i) le processus d'entrée dans un espace donné, (ii) le processus d'adjonction d'un élément à un autre, et évidemment (iii) le changement d'état, se retrouvent dans des formations verbales suffixées en *-is(er)* contemporaines<sup>359</sup>, comme le prouvent les exemples suivants :

- (i) - *scénariser*, dep. 1980 (<*scénario*) 'introduire un scénario dans (une production audiovisuelle)' (PR)
- *placardiser*, dep. 1984 (<*placard*) 'mettre au placard, reléguer' (PR)
- (ii) - *accessoiriser*, dep. 1980 (<*accessoire*) 'compléter une toilette par un ou des accessoires' (PR)
- *robotiser*, dep. 1957 (<*robot*) 'équiper (une usine, un atelier) de robots' et 'transformer en robot' (PR)
- *transistoriser*, dep. 1960 (<*transistor*) 'équiper de transistors' (PR)
- *palettiser*, dep. 1969 (<*palette*) 'techn. mettre sur palettes (une marchandise)' (PR)
- (iii) - *postériser*, dep. 1967 (<*poster*) 'transformer en poster' (PR)
- *satelliser*, dep. 1956 (<*satellite*) 'transformer en satellite' (PR)
- *tabouiser*, dep. 1953 (<*tabou*) 'rendre tabou' (PR)
- *stariser*, dep. 1967 (<*star*) 'fam. transformer en star, en vedette' (PR)

Une étude plus détaillée des nouvelles attestations dans une base de données répertoriant les néologismes devrait être menée. Elle permettrait de vérifier si de façon systématique ce type de suffixation verbale remplace aujourd'hui peu à peu les formations préfixales dont les instructions et implications sémantiques restent les mêmes. Si cette hypothèse était vérifiée, elle expliquerait en tout cas pourquoi la RCM [ *en-* [N] *-(er)* ]<sub>v</sub> est actuellement peu productive<sup>360</sup>.

### 3.3. Conclusion

La règle de construction [ *en-* [ADJ] *-(er)* ]<sub>v</sub> permet de construire des verbes de changement d'état à partir d'adjectifs dont les sens et les schémas morpho-syntaxiques sont

<sup>359</sup> Sans doute toujours sous l'influence des nombreux emprunts de ce type à l'anglais : *to customize*, dep. 1979 'transformer en custom, personnaliser', *to randomize*, dep. 1963 'procéder à la randomisation de' etc.

<sup>360</sup> Nous n'avons en effet relevé qu'une dizaine d'occurrences au XX<sup>e</sup> s. (PR et TLF).

réguliers. Cette règle entre en concurrence avec d'autres RCM appartenant à des procédés morphologiques variés (préfixation en *a-*, suffixation en *-is(er)* ou *-ifi(er)*, conversion). Sur la base de ce que nous avons vu, il paraît impossible de spécifier un effet de sens particulier à chaque type de procédés tant le rapport catégoriel ADJ > V est déterminant dans le rapport sémantique 'rendre ADJ'. D'autre part, la sélection d'un type spécifique de bases pour chacun des procédés s'avère également un échec. Pourtant, si l'on considère qu'à chaque affixe particulier correspond un sens ou plus précisément un usage spécifique, il faut trouver une raison à l'emploi de chaque type de procédé. L'explication la plus probable reste l'explication historique. Le relevé des premières attestations des formations ainsi que leur enregistrement actuel dans les dictionnaires nous aura permis de constater que (i) la standardisation de la langue et la norme qui en découle ont largement privilégié l'emploi des formations en *a-* au détriment des formations en *en-*, alors que ces deux types de formations étaient très répandues, et de façon égale, dans l'ancienne langue, et formaient une grande série de doublets synonymes, (ii) les procédés de suffixation en *-is(er)* et *ifi(er)* dont nous avons remarqué une distribution morphologique complémentaire, déjà présents dans l'ancienne langue, ont connu une productivité croissante à partir des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles au point de devenir aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles les modes de formations les plus productifs, et d'éliminer les autres types de formations appartenant au paradigme des procédés morphologiques construisant des verbes de changement d'état. Cette nouvelle donne morphologique, peut trouver au moins deux facteurs d'explication. Le premier reposerait sur la moindre expressivité générale de la langue à partir de sa standardisation et par conséquent la perte progressive qui s'ensuit des formations préfixées, instruments privilégiés de l'expressivité lexicale<sup>361</sup>. Le deuxième serait l'émergence d'un procédé (*-is(er)*) fortement influencé par les anglicismes dans une langue où les innovations technologiques sont de formidables vecteurs de création néologique.

#### 4. Les formations verbales déverbales : *en-* [V] [(*-er*)]

La fonction préverbale de *en-* n'est plus productive actuellement, contrairement à celle de *dé(s)-* par exemple qui connaît encore aujourd'hui de nombreuses créations verbales déverbales (ex. *débureaucratiser* (dep. 1967), *décompacter* (dep. 1989), *démédicaliser* (dep.

<sup>361</sup> La formation surcomposée °*superarchicool*<sub>ADJ</sub> que l'on pourrait rencontrer illustre l'expressivité que peut rendre la préfixation.

1974), *déparasiter* (dep. 1970), *déprotéger* (dep. fin XX<sup>e</sup> s.), *déréglementer* (dep. 1980), *déstocker* (dep. 1947), *désynchroniser* (dep. XX<sup>e</sup> s.) etc.). Nous avons expliqué ce phénomène dans notre partie historique et montré que deux facteurs (au moins) avaient concouru à l'élimination progressive de cette fonction. La perte de la valeur aspectuelle de certains préverbes dont faisait partie *en-* à partir du XVI<sup>e</sup> s., valeur désormais portée par les temps verbaux, a été un premier facteur. Le phénomène de concurrence du préfixe savant *in-* lors de la relatinisation du lexique du milieu du XIV<sup>e</sup> s. à la fin du XV<sup>e</sup> s. (cf. ANNEXE 7) a certainement contribué plus encore à l'élimination des formes existantes par de nouvelles créations en *in-* ou simplement par de nombreux emprunts au latin. La consultation du PR actuel permet de constater que la plupart des verbes déverbaux encore attestés et dont le sens du préverbe est celui véhiculé jadis par *en-* connaissent des formes en *in-* : *imbiber* (dep. 1478) < lat. *imbibere* 'pénétrer d'eau, d'un liquide', *immerger* (dep. 1501) < lat. *immergere*, *immoler* (dep. 1460) < lat. *immolare*, *impliquer* (dep. XIV<sup>e</sup> s.) < lat. *implicare*, *imputer* (dep. 1361) < lat. *imputare*, etc.).

Notre corpus compte malgré tout une vingtaine d'occurrences attestant la fonction préverbiale de *en-*, mais il s'agit soit de formes pratiquement marginales tant elles échappent à une quelconque systématisation ((i) et (ii)), soit de la trace d'un vestige lexical de l'ancienne langue (iii). Trois catégories de verbes peuvent être distinguées :

- (i) Les formations verbales construites possèdent un sens quasi analogue aux verbes simples avec cependant une valeur expressive supplémentaire due au le préverbe. *Embarbouiller* (dep. 1530) signifie 'barbouiller complètement', *emmêler* (dep. XII<sup>e</sup> s.) 'mêler ensemble', *entraîner* (dep. XII<sup>e</sup> s.) 'emmener de force quelqu'un, quelque chose avec soi'<sup>362</sup>. Dans *empresser* (dep. 1150), le sens premier de 'serrer' se retrouve dans 's'assembler en foule serrée', tout comme le second sens '(se) hâter' du verbe *presser*.
- (ii) Le verbe construit représente une spécialisation du sens du verbe simple. Ainsi, si *enlacer* (dep. XII<sup>e</sup> s.) a le sens de *lacer*, c'est-à-dire 'entourer plusieurs fois en serrant' il signifie surtout 'serrer dans ses bras'. Il en va de même pour *embrouiller* (dep. XIV<sup>e</sup> s.) qui possède le sens de *brouiller* 'mêler les choses les unes aux autres' à la différence près que les deux verbes s'actualisent dans des domaines particulièrement différents, et notamment dans des expressions figées. Alors que l'on embrouille des fils,

<sup>362</sup> C'est nous qui soulignons.

on brouillera des cartes, des pistes et surtout des œufs<sup>363</sup>. *Enrouler* a suivi le même cheminement. Il a signifié à l'origine (1334) 'rouler une chose sur elle-même' tout comme le verbe simple dont il devait être le concurrent. Le doublet a survécu puisque *enrouler* a pris le sens de 'rouler une chose sur une autre' par la suite (1459), et a pratiquement perdu son sens premier<sup>364</sup>. *Endurcir* (dep. XIIe s.) possède encore le sens concret de *durcir* 'rendre dur, plus dur'<sup>365</sup> mais a progressivement acquis le sens figuré de 'rendre moins sensible moralement', sens qu'il partage néanmoins aussi avec *durcir*. La spécialisation du sens est d'autant plus caractéristique pour les formations appartenant à la langue technique voire au registre littéraire. Certaines formes ont même été créées jusqu'au XVIIIe s. : *enchausser* (dep. 1752) 'techn. hort. : couvrir une plante de paille, de fumier' (< *chausser* 'entourer de terre le pied d'une plante'), *enchevaucher* (dep. 1771) 'techn. : faire joindre par recouvrement des planches, des tuiles' (< *chevaucher* 'se couvrir en partie'). *Engraver* et *enlier* ont d'abord été synonymes des formes simples (*engraver* (1438) 'graver', *enlier* (XIIe s.) 'lier ensemble'), puis leurs sens se sont spécifiés : *engraver* signifie (dep. 1617) 'techn. arch. clouer par l'extrémité une bande de plomb', et *enlier* a le sens de 'techn. arch. engager les uns dans les autres' depuis 1676<sup>366</sup>. *Ennoyer* (dep. 1554) quant à lui possède le sens de 'recouvrir d'eau' de *noyer*, mais ce verbe s'emploie exclusivement dans le sens technique de 'recouvrir, faire disparaître une région continentale'. *Enserrer* (dep. 1554) garde également le sens de *serrer* 'comprimer en entourant' que l'on utilise généralement pour parler d'un vêtement trop étroit, mais s'emploie davantage dans une langue soutenue.

- (iii) Les quatre verbes qui suivent sont allés, pour ainsi dire, à l'encontre du principe linguistique évoqué antérieurement dont le fondement est de donner la préférence à la forme simple en cas de doublet lexical. Ainsi, *endêver* (dep. XIIe s.) 'vx rager', *ensevelir* (dep. XIIe s.) 'enterrer, mettre dans une sépulture' et *envelopper* (dep. Xe s.) ont évincé les verbes de l'ancien français *desver*, *sepelir* (var. *sevelir*) et *voloper* qui avaient des sens

<sup>363</sup> A contrario, au sens figuré de 'rendre confus, troubler', les deux verbes sont synonymes.

<sup>364</sup> D'où la mention « vieilli » du PR.

<sup>365</sup> Le PR note « rare ».

<sup>366</sup> Les sens premiers portent du coup la mention « vieilli ».

analogues. *Emboiser* (dep. 1680) ‘amener quelqu’un par de petites flatteries’ fait figure d’exception, puisqu’il a été créé nettement après le verbe de base *boisier* attesté en ancien français, et est considéré comme un archaïsme aujourd’hui. *Enfermer* (dep. XII<sup>e</sup> s.) n’a pas connu de concurrence avec une forme savante, et l’on peut dire qu’ici *en-* joue pleinement son rôle de préverbe puisqu’il instruit en plus du sens du verbe de base *fermer* ‘priver de communication avec l’extérieur’ un mouvement spatial vers l’intériorité dont le résultat sémantique aboutit au sens de ‘mettre en un lieu d’où il est impossible de sortir’.

Dans sa notice étymologique, le PR considère que le verbe *enfumer* (dep. 1150) est construit sur la base verbale *fumer* ‘dégager de la fumée’ (XII<sup>e</sup> s.). Or, compte tenu de nos analyses précédentes et des règles qui président à la construction de verbes préfixés dénominaux décrivant un processus d’entrée dans une portion d’espace donnée sur des bases désignant des substances de type ‘émanation gazeuse ou vaporeuse quelquefois dangereuse’, nous préférons voir dans *enfumer* une construction dénominale et considérer que la base *fumée* possède toutes les caractéristiques sémantiques pour faire entrer ce verbe dans cette classe.

De cet examen, il ressort clairement que, pour des raisons historiques, la fonction préverbale de *en-* n’est plus du tout productive en français contemporain. Si l’on considère que près de la moitié de ces verbes encore attestés sont marqués comme archaïques par les dictionnaires ou appartiennent au lexique spécialisé, que d’autres encore sont pratiquement des synonymes des formes simples, cette classe apparaît aujourd’hui comme très secondaire, et il y a gros à parier que le locuteur ordinaire ne reconnaisse plus ici une quelconque forme construite. Aucun indice de néologisme ne laisse d’ailleurs présager une réactivation de ce type d’emploi, et tout porte à croire que la fonction préverbale de *en-* fait définitivement partie du passé.

## 5. Les autres types de formations

Pour le moment, nous n’avons examiné que les formes verbales préfixées, formes dont nous avons dit qu’elles étaient les plus prototypiques sans doute parce que *en-* a connu durant une très longue période un emploi préverbal directement issu du modèle latin. Il existe cependant d’autres formes lexicales impliquant le préfixe *en-* dans leur construction.

Signalons ici que nous avons écarté les emprunts aux langues romanes (ex. *embarcadère*, dep. 1723 < esp. *embarcadero*, *embargo*, dep. 1626 < esp. *embargo*, *embrun*, dep. 1828 < prov. *embruma* ‘embrumer’ PR) ou au latin (ex. *empire*, dep. XII<sup>e</sup> s. < lat. *imperium*, *encens*, dep. 1135 < lat. *incensum*), et, bien entendu, les formes nominales construites par fusion entre la préposition *en* et le nom au cours de l’histoire (comme *empeigne*, *engrain* ou *enjeu*) où il ne s’agit pas du préfixe *en-*. Ces formes, que nous avons recueillies dans le PR et le TLF, ont été classées de façon systématique selon leur mode de formation. Il ressort de ce classement deux catégories de formations. La première catégorie comprend des noms construits sur la base de verbes préfixés. Ces verbes, formés eux-mêmes conformément aux règles de construction définies plus haut, ne sont cependant pas ou plus attestés par les dictionnaires. La deuxième catégorie se compose de parasynthétiques nominaux parmi lesquelles il faudra distinguer les vrais parasynthétiques des faux.

### 5.1. Formations dérivées de verbes préfixés pas ou plus attestés

#### 5.1.1. Les noms dérivés de verbes sortis de l’usage contemporain

Les formations nominales qui suivent ont été construites à partir des suffixes *-age*, *-ure*, *-ment* et *-ance* permettant de construire des noms d’action ou dénotant éventuellement leur résultat à partir de bases verbales :  $[[V] -age] > N$  ‘action de V ou résultat de l’action de V’ (ex. *triage* ‘fait de trier, de choisir dans un ensemble, de répartir, son résultat’ (PR), *liage* ‘action de lier’ (PR)),  $[[V] -ure] > N$  ‘action de V ou résultat de l’action de V’ (ex. *biffure* ‘action de biffer’ (PR), *écorchure* ‘déchirure légère de la peau<sup>367</sup> (PR)’),  $[[V] -ment] > N$  ‘action de V ou résultat de l’action de V’ (ex. *confinement* ‘action de confiner’ (PR), *stationnement* ‘fait de stationner<sup>368</sup> (PR)),  $[[V] -ance] > N$  ‘action de V ou résultat de l’action de V’ (ex. *attirance* ‘effet d’une force qui attire’ (PR), *délivrance* ‘action de délivrer, son résultat’ (PR)). Compte tenu de leurs instructions sémantiques similaires, le lexique a quelquefois fait usage des trois premiers suffixes de façon concurrente à partir d’une base commune comme nous le prouve l’existence de *mouillure* (dep. XIII<sup>e</sup> s.) ‘action de mouiller’ à côté de *mouillage* et de *mouillement* (dep. 1553) avec peu de nuance de sens<sup>369</sup>. Voici les

<sup>367</sup> Résultat d’*écorcher*.

<sup>368</sup> Non pas l’action de *stationner*, mais le résultat du procès.

<sup>369</sup> *Mouillement* construit après *mouillure* a le même sens mais porte la mention « rare » dans le PR. Si *mouillage* a pris plus tard le sens de ‘action de mouiller’ du cuir, du linge par exemple (dep. 1765), il a d’abord connu et conserve toujours un sens spécialisé et employé dans le langage technique maritime de ‘mouiller l’ancre, mettre à l’eau’ (PR).

formations en question selon leur mode de construction :

(i) [[V] *-age* ] > N :

- *embiellage* (dep. 1922) 'mode d'assemblage des bielles d'un moteur' (PR) < *embieller* (attestation dans le *Larousse du XX<sup>e</sup> s.*) 'monter et ajuster les bielles d'un moteur'
- *empennelage* (dep. 1773) 'opération consistant, lors d'un mouillage, à amarrer une petite ancre à une plus grosse afin de la renforcer' (TLF) < *empenneler* (attestation dans le *Furetière*)

(ii) [[V] *-ure* ] > N :

- *emplanture* (dep. 1773) 'tech. mar. encaissement destiné à supporter le pied d'un bas mât' < *emplanter* (XVI<sup>e</sup> s.) 'planter'<sup>370</sup>, (dep. 1845) 'couvrir un terrain de plantations' (FEW)
- *empointure* (dep. 1792) 'tech. mar. angle supérieur d'une voile carrée' (PR) < *empointer* 'retenir par des points'
- *engelure* (dep. XIII<sup>e</sup> s.) 'lésion due au froid' (PR) < a. fr. *engeler* (XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.) 'faire geler, congeler' (FEW)
- *engrêlure* (dep. 1680) 'bordure engrêlée qui n'a de longueur que le quart de la bordure ordinaire' < a. fr. *engresler* 'rendre mince'<sup>371</sup>
- *entournure* (dep. 1538) 'tech. couture partie du vêtement qui fait le tour du bras' (PR) < a. fr. *entourner* (1285, hapax) 'tourner sens dessus dessous' (FEW)

(iii) [[V] *-ment* ] > N :

- *emplacement* (dep. 1611) 'place choisie, occupée pour' (PR) < *emplacer* (XVI<sup>e</sup> s.) 'placer' < a. fr. *emplacier* 'placer, employer pour' (jusqu'au XVII<sup>e</sup> s., cf. FEW)
- *enchevalement*, (dep. 1755) 'tech. assemblage de madriers et de poutres qui supportent un mur, une construction qu'on reprend en sous-œuvre' (PR) <

<sup>370</sup> D'après le PR. Le TLF en revanche y voit une formation parasynthétique : « *em- planter -ure* ». L'attestation du verbe *emplanter* nous fait pencher pour l'hypothèse du PR.

<sup>371</sup> Attestation fournie par la note étymologique du PR et à laquelle nous accordons crédit. Il en va de même pour les attestations suivantes sans mention particulière concernant l'origine lexicographique.



ancien verbe *enchevaler* ‘étayer’, et *enchevaler* (XII<sup>e</sup> s., hapax) ‘mettre sur un cheval’ (FEW)

- *encorbellement* (dep. 1394) ‘tech. arch. construction formant saillie sur le plan vertical d’un mur soutenue en porte à faux par des corbeaux ou des consoles’ < *encorbeller*<sup>372</sup> (attestation dans le *Larousse du XIX<sup>e</sup> s.*)

(iv) [[V] –*ance*] > N :

- *engeance* (dep. 1539) ‘catégorie de personnes méprisables ou détestables’<sup>373</sup> < a. fr. *engier* ‘accroître, faire pulluler’

Parallèlement aux noms construits par dérivation suffixale, nous avons relevé trois cas de conversion de type V > N : *embâcle* (dep. 1755) ‘obstruction d’un cours d’eau’ < a. fr. *embâcler* ‘embarrasser’<sup>374</sup>, *embûche* (dep. 1360) ‘embuscade, puis difficultés se présentant comme un piège’ < a. fr. *embuschier* ‘mettre en embuscade’, *entorse* (dep. 1560) ‘lésion douloureuse, traumatique d’une articulation’ (PR) < a. fr. *entordre* ‘tordre’, ainsi qu’un cas de conversion de type V > ADJ : *enclin* (dep. 1080) ‘porté à’ (PR) < a. fr. *encliner*<sup>375</sup>. Deux autres constructions nominales ont été créées à partir des participes passés de verbes préfixés : *emprise* (dep. 1175) < a. fr. *emprendre* ‘prendre’, et *entrait* (dep. 1416) ‘tech. poutre horizontale qui relie la base des arbalétriers dont elle maintient l’écartement’ < a. fr. *entraire* ‘attirer’.

### 5.1.2. Les participes passés à valeur adjectivale issus de verbes non attestés

Les adjectifs suivants ont tous la particularité d’être issus de participes passés construits sur le modèle [*en-* [N<sup>376</sup>] (-*er*)]<sub>V</sub> > [*en-* [N] (-*é*)]<sub>PPassé</sub> > [*en-* [N] (-*é*)]<sub>ADJ</sub> (ex. [*embarquer*]<sub>V</sub> > [*embarqué*]<sub>PPassé</sub> > [*embarqué*]<sub>ADJ</sub>) mais dont la base n’est pas attestée par les

<sup>372</sup> La base nominale est *corbeau* (dep. XII<sup>e</sup> s.) ‘tech. arch. pièce destinée à supporter une corniche’ (PR).

<sup>373</sup> Issu du sens ‘race d’animaux’ attesté à la même époque.

<sup>374</sup> Le PR remarque que *embâcle* a signifié ‘embarras’ au XVII<sup>e</sup> s., c’est-à-dire avant sa spécification sémantique.

<sup>375</sup> Verbe évincé par *incliner* au XIII<sup>e</sup> s.

<sup>376</sup> Ou éventuellement un adjectif.

dictionnaires. On pourrait, en raison de l'absence des verbes de base, considérer ces adjectifs comme le résultat d'une parasyntèse de type [*en-* [N] *-é*]<sub>ADJ</sub>, mais rien ne justifie cette simple concaténation. En effet, nous irions à l'encontre de la règle morphologique qui permet le passage de la catégorie syntaxique du participe passé à celle de l'adjectif par simple conversion (ex. ([*brûler*]<sub>V</sub> >) [*brûlé*]<sub>PPassé</sub> > [*brûlé*]<sub>ADJ</sub>, et surtout nous ferions du suffixe *-é* un élément dérivationnel, alors qu'il s'agit d'une marque ou désinence verbale, c'est-à-dire d'un élément appartenant à la morphologie flexionnelle qui n'entre pas en jeu dans la construction lexicale que nous étudions. Enfin, et en dernière analyse, nous irions à l'encontre du principe énoncé par Corbin, qui prévoit l'enchaînement ordonné des opérations morphologiques selon l'idée qu'un seul changement sémantico-formel est possible par opération morphologique, ce qui *in fine* revient à rejeter la simple concaténation. Dès lors, il ne nous reste plus qu'à faire l'hypothèse, comme l'aurait fait Corbin, de l'existence de bases verbales virtuelles ou hypothétiques, d'autant plus facilement que ces bases répondraient sans aucun problème aux règles de constructions énoncées plus haut :

**(i) Processus d'adjonction d'un élément à un autre :**

- [*en-* [Nbase-cible] (*-er*)]<sub>V</sub> 'doter de, munir de, garnir de ou pourvoir de N' (type *emperler*) :

- °*endiamenter*<sup>377</sup> 'garnir de diamants' > *endiaménté* (dep. 1611) 'orné, paré de diamants' (PR)

- °*enseller*<sup>378</sup> 'pourvoir d'une selle' > *ensellé* (dep. XII<sup>e</sup> s.) 'muni d'une selle' puis, depuis 1561 et par métaphore en parlant d'un cheval, 'dont le dos se creuse exagérément au niveau des reins en forme de selle' (PR)

- [*en-* [Nbase-cible] (*-er*)]<sub>V</sub> 'couvrir de N' (type *emmanteler*)

- °*emperruquer* 'couvrir d'une perruque' > *emperruqué* (dep. 1842) 'qui porte une perruque' (PR)

- °*enfroquer* 'couvrir d'un froc' > *enfroqué* (dep. 1552) 'qui est revêtu du froc' (TLF)<sup>379</sup>

**(ii) Changement d'état :**

<sup>377</sup> Le signe « ° » précédent un mot signifie que celui-ci ne connaît pas d'attestation, mais qu'il est potentiellement existant.

<sup>378</sup> Le verbe *enseller* a même été attesté au XII<sup>e</sup> siècle (FEW).

<sup>379</sup> On connaît mieux le verbe *défroquer* (dep. XV<sup>e</sup> s.) 'faire quitter le froc, l'habit ecclésiastique à un religieux' (PR), mais il semblerait qu'*enfroquer* ait été attesté jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

- [en- [Nbase-site] (-er)]<sub>v</sub> ‘entrer dans l’état de N’ (type *encolérer*)
  - °*encalminer* ‘(faire) entrer dans l’état de calme’ > *encalminé* (dep. 1856) ‘tech. mar. se dit d’un navire à voiles immobilisé par l’absence de vent ou à l’abris’ (PR)
  - °*enguignonner* ‘(faire) entrer dans l’état de guignon, de guigne’ > *enguignonné* (dep. 1813) ‘qui a du guignon, de la malchance’ (TLF)
  - °*enjouer* ‘(faire) entrer dans un état ludique ou d’amusement’ > *enjoué* (dep. XIII<sup>e</sup> s.) ‘qui a ou marque de l’enjouement<sup>380</sup>’ (PR)
- [en- [Nbase-site] (-er)]<sub>v</sub> ‘acquérir les propriétés physiques de N’ (type *engrisailler*)
  - °*enviner* ‘(faire) acquérir les / certaines propriétés du vin’ > *enviné* (dep. 1701) ‘tech. qui a pris l’odeur du vin’ (ex. *fût enviné*, *cruche envinée*)
- [en- [ADJbase-site] (-er)]<sub>v</sub> ‘rendre ADJ’ (type *ensauvager*)
  - °*empoter* ‘rendre pot<sup>381</sup>’ > *empoté* (dep. 1867) ‘fam. maladroit et lent’ (PR)

Comme nous venons de le voir, la non attestation dans les dictionnaires des formations verbales préfixées précédentes dont sont ou seraient issus les participes passés attestés n’empêche pas de les considérer comme impossibles. Il s’agit de constructions répondant parfaitement aux RCM donc aux schémas réguliers de construction, et il convient ici d’y voir de simples lacunes lexicales si lacunes il y a, car bien souvent ces constructions ont été attestées jadis, mais leur emploi a disparu parce qu’il ne répondait plus à des besoins dénominatifs particuliers.

## 5.2. Vrais ou faux parasyntétiques ?

Autant la parasyntèse verbale de type *enterrer*, *allonger* ou *dépoter* est une notion qui, on l’a vu, résiste bien au temps mais dont il est facile de se débarrasser avec un tant soit peu de bon sens et de logique analytique, autant la parasyntèse nominale est une notion plus délicate à traiter. En effet, rappelons-le encore une fois, dans la parasyntèse soi-disant verbale il n’y a pas adjonction simultanée de deux affixes dérivationnels, mais simplement

<sup>380</sup> C’est-à-dire une ‘disposition à la bonne humeur, à une gaieté aimable et souriante’ (PR).

<sup>381</sup> L’adjectif *pot* a signifié en ancien français ‘engourdi, gros’.

ajout d'un élément préfixal à une base nominale ou adjectivale. Sur cette nouvelle base recatégorisée en verbe grâce au pouvoir (re)catégorisateur du préfixe<sup>382</sup>, vient ensuite se greffer la désinence de l'infinitif, forme conventionnellement adoptée pour présenter un verbe en français. Il en va tout autrement pour la parasynthèse nominale qui est présentée ainsi par les auteurs de la *GMF* :

« La formation parasynthétique constitue un cas particulier d'affixation où le dérivé est obtenu par adjonction simultanée à un radical d'un préfixe et d'un suffixe. Ainsi le verbe *dératiser* est construit par l'antéposition du préfixe *dé-* et la postposition du suffixe verbal *-is-* au nom *rat*. De même, le nom *encolure* est formé par l'adjonction simultanée du préfixe *en-* et du suffixe nominal *-ure* au nom simple *col*. En effet, à côté d'*encolure*, *\*encol* et *\*colure* n'existent pas, non plus que les dérivés *\*dérat* et *\*ratiser* par rapport à *dératiser*. Mais l'immense majorité des formes citées comme exemples de formations parasynthétiques n'en sont pas, pour la bonne et simple raison que si elles sont effectivement préfixées, elles ne comportent pas de suffixe, mais une désinence verbale [...]. » (Riegel *et al.*, 1999 : 545)

Sur la question de la fausse parasynthèse verbale, utilisée pour expliquer un verbe comme *embarquer*, nous rejoignons complètement l'argument défendu par les auteurs de la *GMF* et par d'autres. Néanmoins, en ce qui concerne les deux exemples de vraies parasynthèses mentionnés comme exemples, nous aimerions formuler une autre hypothèse qui, si elle est confirmée ou validée à partir d'autres exemples, pourrait changer l'idée que l'on se fait de cette notion.

Imaginons un instant que *dératiser* n'est pas le fruit d'une construction parasynthétique mais qu'au contraire il s'agit bien d'une construction régulière. Deux types de formations pourraient alors être à l'origine de *dératiser*. La première, de type déverbal, aurait la construction suivante : [*dé-* [*°ratis(-er)*]<sub>V</sub>]<sub>V</sub>. Cette construction est tout à fait possible. À partir d'une base nominale, le suffixe *-is(er)* permet bien de construire des verbes dont le sens est celui de 'pourvoir de Nbase-cible' (*accessoire* < *accessoiriser* (dep. 1980) 'compléter (une toilette) par un ou des accessoires (PR)', *bémol* < *bémoliser* (dep. 1752) 'mettre un ou plusieurs bémols à' (PR), *colon* < *coloniser* 'peupler de colons' (PR), *macadam* < *macadamiser* (dep. 1828) 'recouvrir (une chaussée, une route) avec du macadam' (PR)), même si en principe ce suffixe permet davantage de créer des verbes dont le sens est 'rendre N/ADJ' (*clochard* < *clochardiser* (dep. 1957) 'réduire [...] à l'état de clochard' (PR), *italien* <

<sup>382</sup> Principe qui va également à l'encontre des idées reçues de la grammaire traditionnelle.

*italianiser* (dep. 1566) ‘rendre italien’, *mondial* < *mondialiser* (dep. 1928) ‘rendre mondial’ (PR))<sup>383</sup>. On pourrait donc très bien trouver le verbe °*ratiser* ‘pourvoir de rat(s)’, construit de la même manière que *coloniser*, et le préfixe *dé(s)-* permettrait de former le verbe antonymique *dératiser* comme il le fait dans *décoloniser*. Si cette hypothèse possède l’immense avantage d’expliquer la présence du suffixe verbalisateur *-is*, elle semble peu plausible car elle va à l’encontre de l’intuition linguistique. D’une part, l’existence du verbe °*ratiser* ‘pourvoir de rat(s)’ paraît fantaisiste d’un point de vue pragmatique ; d’autre part, le verbe *dératiser* semble sémantiquement et formellement se rapprocher de la série de verbes *désinsectiser* ((dep. 1932) ‘opérer la désinsectisation de’, c’est-à-dire la ‘destruction systématique des insectes’ (PR)), *désodoriser* ((dep. 1886) ‘enlever les mauvaises odeurs de’ (PR)), *dénicotiniser* ((dep. 1878) ‘retirer la nicotine de’ (PR)) et *déstaliniser* ((dep. 1956) ‘rejeter les méthodes autoritaires propres à Staline’ (PR)) pour lesquels le PR indique systématiquement une base nominale contrairement à l’entrée de *décoloniser*<sup>384</sup>. Comme on le sait depuis l’analyse des méthodes lexicographiques entreprise par Corbin en 1987, il est imprudent de se fier aux notices lexicologiques des dictionnaires, ici, l’analyse du PR paraît tout à fait irréprochable. En effet, le ou les rédacteur(s) a/ont parfaitement pressenti pour cette série un sens construit à partir d’une base nominale qui serait le fruit d’un mouvement d’éloignement de Nbase-cible de N-site instruit par le préfixe *dé(s)-*<sup>385</sup>. Ainsi, le mouvement d’éloignement à l’œuvre dans *désinsectiser*, littéralement ‘éloigner les insectes de’ qui va jusqu’à leur destruction, est le même que celui qui est à l’œuvre, cette fois pour les rats, dans *dératiser*. Cet argument nous conduit à préférer le deuxième type de formation, de type dénominal, à la formation déverbale précédemment envisagée.

La formation dénominale aurait quant à elle la construction suivante : [*dé- [rat]<sub>N</sub> -is(-er)*]]<sub>v</sub>. Cette construction est également possible, et ceci d’autant plus volontiers que si °*ratiser* est virtuellement possible mais non attesté, les verbes °*insectiser*, °*nicotiniser*, °*odoriser* et °*staliniser* le sont encore moins. D’un point de vue sémantique, cette série de verbes appartiendrait à la catégorie de verbes répondant au mouvement d’éloignement ‘éloigner Nbase-cible du site dénoté par le groupe nominal COD’ au même titre que *désosser*

<sup>383</sup> Le préfixe *dé(s)-* peut également se greffer sur ces derniers verbes, comme en témoignent *déshumaniser* ((dep. 1647) ‘faire perdre le caractère humain, la dignité d’homme à’ (PR) < *humaniser* (dep. 1559) ‘rendre plus humain’ (PR) < *humain*)) ou *déprolétarianiser* ((dep. 1961) ‘faire perdre les caractères du prolétariat à’ (PR) < *prolétarianiser* (dep. 1904) ‘réduire à la condition de prolétaire’ < *prolétaire*)).

<sup>384</sup> Les notices étymologiques de ces quatre verbes mentionnent « de *dés-* et *insecte* », « de *dés-* et rad. lat. *odor* », « de *dé-* et *nicotine* », et « de *dé-* et *Staline* », comme pour *dératiser* « de *dé-* et *rat* », alors que pour *décoloniser* il s’agit bien de « *dé-* et *coloniser* ».

<sup>385</sup> Le sémantisme du préfixe *dé(s)-* étant vu comme un mouvement d’éloignement a été parfaitement validé par Gerhard-Krait dans sa thèse (2000) et dans d’autres articles (1997, 1998, 2001).

ou *dépoussiérer*, dans *désosser un poulet* ou *dépoussiérer un meuble*, à la différence près qu'une modification formelle supplémentaire (présence du suffixe *-is*) est à l'œuvre dans cette construction. Elle permettrait en effet de prévoir le sens tout à fait régulier de *dératiser* 'éloigner le(s) rat(s) de N-site' que l'on retrouve dans la définition du PR 'débarrasser (un lieu) des rats'. Reste cependant à savoir comment considérer la modification formelle supplémentaire. Si nous ne parlons ici que de modification formelle pour le suffixe *-is*, c'est que nous pensons que c'est le pouvoir catégorisateur du préfixe *dé(s)-* qui est responsable du passage de la catégorie nominale à la catégorie verbale<sup>386</sup>. Ainsi, et n'en déplaise aux fervents partisans de la parasyntèse, Fradin suit le même raisonnement que nous pour traiter la question de l'interprétation des verbes type *dératiser* (cf. Fradin, 2003b : 295-298). Reste que, à « la question de savoir pourquoi certains verbes dénominaux en *dé-* requièrent un suffixe *-iser* [sic] alors que d'autres s'en dispensent » (2003b : 298), Fradin demeure évasif et prétexte que l'explication « ne sera pas abordée [...] faute de place » (*ibid.*). Néanmoins, il ne nous laisse pas sur notre faim et affirme que « des facteurs de plusieurs ordres (sémantique, lexical, prosodique) entrent simultanément en ligne de compte » (*ibid.*). Si l'on suit son hypothèse conférant au suffixe *-is* une valeur prosodique sans réelle valeur sémantique, on comprend que pour des raisons d'euphonie ces verbes aient fait appel à un élément de liaison, et l'on acceptera comme lui que « des verbes comme *\*dérater*<sup>387</sup>, *\*dévirginer*, *\*désinsecter*, etc. [...] paraissent tout à fait mal formés. » (*ibid.*). Notre explication, si elle admet les hypothèses de Fradin, est autre. Bien que le suffixe *-is* puisse être considéré comme un suffixe dérivationnel verbalisateur comme dans les exemples (*alcooliser*, *bémoliser*, *régionaliser*), il semblerait que le calque sur l'anglais *-ize* soit très fréquent depuis le XX<sup>e</sup> siècle. En témoigne par exemple cette formation préfixée en *dé-*: *désaisonnaliser* (dep. 1972) 'corriger (des éléments statistiques) pour éliminer les distorsions résultant des variations saisonnières' (PR) < *dé-* *saison*, calque sur l'anglais *to deseasonalize*. Ainsi, non pensons que *dératiser* n'est pas le fruit d'une parasyntèse, mais qu'il est bel et bien construit selon une RCM régulière. Nous sommes convaincu que l'élément *-is*, sémantiquement vide et peut-être simple renforcement verbalisateur, trouve sa raison d'être (i) prosodiquement (quoique cet argument ne soit pas vraiment pertinent, puisque *dérater* se prononce bien), (ii) lexicalement

<sup>386</sup> Comme c'est le cas dans *désosser* ou *dépoussiérer*.

<sup>387</sup> Ici deux autres facteurs semblent à l'œuvre. L'homographie entre les bases nominales *rate* 'organe lymphoïde du système réticuloendothélial' (PR) et *rat* 'petit mammifère rongeur' (PR) lors de la construction de *dérater* (XVI<sup>e</sup> s.) 'enlever la rate (pour supprimer la bile noire ; pour faire courir plus vite les chevaux)', plus attesté actuellement mais parfaitement bien construit, comme en témoigne la présence du bien connu *dératé(e)* dans la célèbre expression : *courir comme un dératé*, peut avoir bloqué la construction de °*dérater* 'éliminer les rats' afin d'éviter la présence d'un couple homonymique constitue un premier facteur. Le deuxième sera évoqué maintenant.

(la présence du potentiel *dérater* ‘enlever la rate’ peut avoir joué, on l’a vu, dans la nécessité d’ajouter l’élément *-is*, mais l’on sait que la langue accepte des homonymes surtout quand il n’y a pas de risque de confusion entre les deux mots), surtout et principalement (iii) extralinguistiquement et historiquement, à cause de l’influence déterminante de l’anglais sur le lexique français notamment dans cette deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle.

### 5.3. Vers une réfutation de la notion de parasyntèse

Le substantif *encolure*, présenté par la *GMF* comme un autre parasyntétique, fait partie de la série des noms doublement affixés (*en-* et *-ure*) comme *empointure*, *encâblure*, *emmanchure*, *enfléchure* ou *emplanture*. Les noms *empointure* et *emplanture* avaient été rangés dans la catégorie des dérivés formés tout à fait régulièrement sur la base d’un verbe préfixé, que celui-ci soit attesté ou non. Le rapport sémantique unissant les verbes de base *empointer* et *emplanter* à leurs dérivés en *-ure* étaient suffisamment saillant pour que leur interprétation et leur construction ne posent aucun problème théorique. En revanche, l’interprétation d’un nom comme *encolure* à partir d’un sens prédictible issu d’une règle sémantique est plus problématique du fait de son sens très spécifique :

1. ‘Partie du corps du cheval (et de certains animaux) qui s’étend entre la tête, le garrot, les épaules, le poitrail.’ (PR)
2. ‘Cou de l’homme. Longueur donnée au col d’un vêtement.’ (PR)
3. Partie du vêtement où passe la tête.’ (PR)

Et il est difficile voire impossible de le rapprocher sémantiquement du verbe *encoler* (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.), ‘embrasser<sup>388</sup>’, (XII<sup>e</sup> s.- 1611) ‘mettre quelque chose à son cou, passer autour du cou, ceindre’ (FEW)).

Si Corbin avait fait l’hypothèse d’un sens prédictible pour le substantif *encâblure* (bien que son sens soit idiosyncratique comme celui d’*encolure*, (dep. 1758) ancienne mesure de longueur utilisée pour les câbles des ancres, pour l’estimation des petites distances, qui valait environ 200 m’ (PR)), en imaginant que le sens d’*encâblure* est « le résultat de l’action de mettre un (des) câble(s) dans V » et prédictible à partir du verbe °*encâbler* si celui-ci signifie « ‘mettre un (des) câble(s) dans X’ » (1987a : 545), Fradin pense que « l’écart entre le sens attesté et la signification construite reste considérable, et [il] ne voi[t] pas quelle figure ou trope permettrait de le combler » (2003b : 299). Cette même observation pourrait

<sup>388</sup> Dans ce sens, le verbe *encoler* a sans doute été évincé par le verbe construit à partir d’un préfixe concurrent : *accoler*.

d'ailleurs aussi s'appliquer à *emmanchure* ((dep. 1494) 'ouverture pratiquée dans un vêtement pour y ajuster les manches ou pour passer les bras' (PR)) et à *enfléchure* ((dep. 1543) 'mar. chacun des échelons de cordage tendus horizontalement entre les haubans pour monter dans la mâture' (PR)). En effet, ni le sens du verbe *emmancher*, ni celui d'*enflescher* ((1579-1660) 'percer d'une flèche' (FEW)) ne sont susceptibles d'être à la base du sens construit de ces deux substantifs<sup>389</sup>. Fradin propose une autre solution. Selon lui, les substantifs précédemment évoqués « partagent des propriétés des noms suffixés en *-ure* » et notamment, puisque'il s'agit de noms déverbaux, « la manifestation visible de l'évenance décrite par le verbe-base » (*ibid.*). Ainsi, Fradin remarque que le référent du nom dérivé en *-ure* « n'existe pas préalablement à l'évenance décrite par le V-base », comme c'est le cas pour les noms *blessure* (< *bless*) ou *courbure* (< *courber*), que d'autre part « le verbe décrit en général une évenance qui affecte la surface du référent dénoté par un SN entrant dans la construction du verbe<sup>390</sup> », et qu'enfin, « le V-base met en jeu une relation cible/site » (2003b : 300). Il est dès lors simple pour Fradin d'imaginer ainsi les choses : afin de traiter le deuxième sens du substantif *envergure* ('largeur d'une voile enverguée')<sup>391</sup>, Fradin montre que, sur la base du verbe *enverguer* qui connaît le schéma syntaxique : « SN0 fixer SN1 à **vergue**<sup>392</sup> » et correspond à un verbe de création (comme *bless* par exemple), il est possible d'interpréter *envergure* comme « [la] manifestation visible résultant d'une évenance ev 1 laissée à la surface de SN (= site) » (2003b : 301), à savoir que « l'évenance décrite par le V-base rend visible le site d'une manière qui ne l'était pas, [...] en tant qu'espace délimité par le type d'action décrit par le V-base » (*id.* : 302). Le référent d'*envergure* « dénote [ainsi] une cible mais d'une manière abstraite : le site auquel cette cible est rapportée est la surface du référent du N-racine sur lequel elle projette une délimitation ; cette délimitation est soit une portion d'espace (*empaumure*, *encoignure*), soit la mesure de cette portion d'espace (*encablure*, *envergure*). En termes cognitifs, ce qui se passe est assez simple : une portion d'espace devient saillante parce qu'elle est identifiée par l'usage qu'on en fait. » (*ibid.*). Selon Fradin toujours, les noms dépourvus de V-base comme *emmanchure*, *encablure* ou *encolure* connaissent le même schéma interprétatif. Ainsi, « l'encolure, c'est la partie du cheval délimitée par le cou du point de vue des fonctionnalités qu'on lui attribue ou des utilisations qu'on en fait, etc. [et] si l'on abstrait cette délimitation du site l'encolure sera la

<sup>389</sup> Un sens régulier d'*emmanchure* 'action d'emmancher un outil' a néanmoins été attesté par le FEW aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

<sup>390</sup> « Ainsi, une éclaboussure est-elle la manifestation visible de l'action d'éclabousser laissée à la surface de la base. » (Fradin, 2003 : 301).

<sup>391</sup> Le premier sens étant tout naturellement : 'action d'enverguer' (PR).

<sup>392</sup> Avec « SN1 la cible et SN2 le site » (cf. Fradin, 2003b : 302).



mesure du tour du cou. » (2003b : 304). Pourtant, s'il n'existe pas, à proprement parler, de différence sémantique entre les noms en *-ure* préfixés possédant une base verbale et ceux qui n'en possèdent pas, Fradin reconnaît une différence de nature morphologique, à savoir que la deuxième catégorie de préfixés est nécessairement issue du résultat de l'adjonction simultanée du préfixe *en-* et du suffixe *-ure*. Et même si ces deux procédés de formations sont improductifs actuellement, Fradin soutient que :

« Le procédé à base nominale [type : *encolure*] a, semble-t-il, été faiblement productif jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Ce qui veut dire qu'un mode de formation parasynthétique a existé en français. Le fait que la majorité de ces noms appartienne à des vocabulaires anciens et spécialisés, élaborés par des groupes sociaux qui avaient besoin de dénominations précises, a pu jouer un rôle dans la création de ces termes. » (2003b : 305)

Si Fradin reconnaît en dernière instance l'existence de certains cas de parasynthèse comme vestiges du passé, nous sommes en droit de nous demander si, même pour ces formes, des bases virtuelles n'ont pas existé lors de leurs constructions, et si celles-ci ne répondaient pas au même schéma interprétatif et morphologique qu'un nom comme *envergure*. Imaginons un instant que °*encoler* existât, et qu'il ait pu, dans l'inconscient linguistique d'un de nos aïeux, désigner l'action de 'mettre X<sup>393</sup> [la cible] sur le cou (d'un animal) ([le site])', l'interprétation d'*encolure* à la lumière des observations de Fradin ne demeure-t-elle pas pertinente et valide ? Evidemment nous pensons qu'il s'agit d'un choix théorique avant tout. Loin de rejeter en bloc la notion de parasynthèse parce que cette notion mériterait un travail d'ensemble plus important, nous faisons tout de même ici l'hypothèse de la pertinence de la deuxième solution. Car, cette solution aurait l'immense avantage, tout en préservant l'idée selon laquelle un seul et unique procédé dérivationnel n'est possible à la fois<sup>394</sup>, de conserver une homogénéité sur le plan de l'ensemble des opérations dérivationnelles, ce qui, par conséquent, revient à ne pas encombrer d'idiosyncrasies un système lexical relativement régulier, surtout quand celles-ci sont parfaitement évitables.

<sup>393</sup> Un harnais en général.

<sup>394</sup> Nous suivons ici le dogme corbinien, parce que nous pensons en effet que, pour des raisons cognitives simples, une opération dérivationnelle est déjà suffisamment difficile à gérer dans l'esprit d'un locuteur, pour qu'une deuxième, simultanée de surcroît, paraisse inconcevable parce que trop lourde en termes sémantico-référentiels.

## Conclusion

Au terme de ce travail qui nous a conduit à examiner un certain nombre de modèles théoriques et à discuter certaines questions restées parfois même en suspens, puis à analyser de façon générale le mécanisme de la préfixation en français et de façon plus particulière le préfixe *en-*, nous sommes en mesure de répondre aux questions préalablement posées concernant la morphologie dérivationnelle dans son ensemble et de donner une description assez satisfaisante du préfixe qui illustre notre démarche. Il va sans dire que bien souvent l'étude empirique menée ultérieurement nous aura permis de combiner résultats théoriques, par conséquent inductifs et résultats validés dans la langue.

Sur la question de la nature et de la fonction de la discipline qui est bien souvent confondue avec la lexicologie, force est d'admettre au regard de notre bilan des travaux que la morphologie est incontestablement un composant autonome de la grammaire. Ce composant est indépendant de la syntaxe car il ne participe pas à l'organisation de la phrase, mais constitue une syntaxe interne du mot construit, ou micro syntaxe. Dans la mesure où nous nous sommes beaucoup occupé de formations verbales, la structure actancielle est à prendre en considération notamment parce que les arguments du verbe sont en étroite relation avec la base nominale ou adjectivale du dérivé dans la notion de repérage spatial (ou temporel), mais elle ne fait pas partie en soi du cadre de la morphologie dérivationnelle. Ce composant se distingue de la lexicologie parce qu'il a pour objet fondamental la construction formelle et sémantique des mots construits et non pas l'étude du lexique en rapport avec la société ou la culture. Pourtant, il partage avec elle, et dans la réalité, quelques points. Ainsi, lorsque nous avons étudié certains régionalismes ou constaté des différences de traitement entre la langue standard et la langue soutenue ou argotique, nous avons fait de la lexicologie plus que de la morphologie dérivationnelle.

Après notre bilan des travaux et surtout au vu de nos résultats empiriques, il est désormais indéniable qu'il faut associer forme et sens lors d'une opération morphologique de construction de mot puisque le sens, même s'il connaît souvent des ajustements sémantico-référentiels, est toujours prédictible au moins partiellement lors d'une construction lexicale. Si par la suite, le mot construit change de sens, il le fait comme tout autre mot de la langue. C'est pourquoi il est nécessaire de prendre en considération l'histoire du mot lorsque le sens actuel est devenu trop opaque. Le modèle le plus intéressant, mais aussi le plus à même de rendre compte du lexique construit reste fondamentalement le modèle associatif et stratifié de Danielle Corbin. Si nous ne partageons pas tous les tenants et les aboutissants de ce modèle, nous avons constaté, au besoin, qu'il est opératoire. Une des vertus de ce modèle aura été de s'opposer à une découpe de type concaténatoire et de proposer des règles de construction de mots qui sont autant d'opérations morphologiques. La stratification du modèle qui suppose un enchaînement des opérations morphologiques, nous aura conduit à remettre en cause la notion de parasyntèse nominale. Nous sommes d'avis qu'une seule opération morphologique, c'est-à-dire sémantico-formelle, n'est possible à la fois, et, dans le cas des parasyntèses nominales, nous pensons que deux opérations morphologiques successives sont à l'œuvre.

Au cours de ces pages nous avons également réévalué le canon de la discipline. Ainsi, nous avons réaffirmé que le préfixe possède bien, outre son instruction sémantique, un pouvoir catégorisateur comme le suffixe ; nous avons réfuté comme l'ont fait d'autres avant nous la notion de parasyntèse verbale et avons soutenu que la notion de *base*, qui serait un mot dénué de ses marques flexionnelles avant son actualisation en discours, reste la notion la plus appropriée pour traiter les opérations morphologiques.

Sur la question plus particulière de la préfixation, nous avons montré que le sens d'un préfixe s'apparente à une instruction sémantique qui porte directement sur la base du mot construit et qui permet des relations de repérage spatio-temporel à partir des référents des différents arguments du verbe (ou du nom) et de la base. Le préfixe *en-* partage avec toute une série d'autres préfixes comme *dé(s)-*, *ex-*, *a-* ou *sur-* la caractéristique d'être un préfixe spatial et son instruction est l'orientation vers une intériorité, instruction véhiculée en latin déjà. Ce mouvement concret, évidemment cognitif, connaît d'autres réalisations, soit concrètes comme le rapprochement ou l'adjonction, soit abstraite comme le changement état. La spatialité est liée à l'origine latine des langues romanes et aux prépositions qui furent les étymons de ces préfixes ; c'est pourquoi nous avons retrouvé cette notion dans d'autres

langues romanes dans ces pages, et même dans les langues anglo-saxonne lorsque celles-ci avaient fait des emprunts (par exemple l'anglais *to enrich*). Evidemment il serait intéressant d'élargir cette perspective à d'autres langues indo-européennes. Ainsi l'allemand par exemple connaît également l'instruction de mouvement vers l'intériorité véhiculée par l'élément *ein(-)* dans la formation verbale *einschliessen* 'enfermer, emprisonner'. Pourquoi ne pas étendre même l'investigation à d'autres familles de langues ? Le hongrois qui est réputé être une langue riche et complexe d'un point de vue morphologique connaît lui aussi un emploi préfixal spatial. Si les préfixes hongrois possèdent un certain nombre de spécificités –ils sont issus d'adverbes, sont mobiles, peuvent s'employer en usage absolu et connaissent même des désinences (cf. Kieffer, 1997)- ils partagent la propriété de pouvoir véhiculer une instruction sémantique de mouvement spatial (par exemple cette liste de verbe de mouvement signifiant toujours 'sauter', mais où le préfixe (ou préverbe) indique le type de mouvement en jeu : *beugrik* 'jump into', *beleugrik* 'jump into', *kiugrik* 'jump out (of)', *leugrik* 'jump down', *felugrik* 'jump up', *elugrik* 'jump away', *visszaugrik* 'jump back', *átugrik* 'jump over', *végigugrik* 'jump along', etc. (Törkenczy, 1997 : 56), propriété confirmée par Sörös : « la langue hongroise est riche en préverbes, dont la plupart ont un sens spatial. » (1999 : 244).

Concernant le préfixe *en-* plus particulièrement, nous avons vérifié comme nous venons de le dire une instruction sémantique vers l'intériorité qui est une instruction unitaire sujette à certaines variations et qui se manifeste dans le cas le plus prototypique par un déplacement d'une entité-cible vers une entité-site. Les valeurs aspectuelles véhiculées par le préfixe *en* latin et au moyen âge se sont perdues vers la fin du moyen français et ont été remplacées par d'autres moyens linguistiques, notamment l'emploi des temps verbaux. Si le préfixe *en-* a connu dès son origine une polyvalence catégorielle puisqu'il se liait autant à un verbe qu'à un nom ou à un adjectif, avec une prédominance nette de l'emploi préverbal, les différents types de formations verbales (déverbales, dénominales et désadjectivales) ont connu des fortunes très différentes au fil du temps. En effet, nous avons remarqué un phénomène général de dépréverbation à partir de la fin du moyen âge, et une diminution claire de la productivité des formations désadjectivales au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle lors de la standardisation de la langue. Evidemment, nous avons souligné le caractère particulier de la langue médiévale, abondante dans ses formes et dans ses doublets préfixés. L'économie générale d'un système plus analytique dans sa morphologie et le caractère normatif, (mêlés à d'autres facteurs encore par exemple l'évincement de *en-* par *a-* dans les formations désadjectivales dès la fin du moyen âge, le besoin de concision et de clarté lors de la

standardisation, l'influence déterminante de l'anglais au XX<sup>e</sup> siècle) de la langue française depuis le XVII<sup>e</sup> siècle ont conduit à une monocatégorialité de *en-* et par conséquent à un emploi réservé aux seules formations dénominales puis à une très faible productivité actuellement. Il semblerait même que le préfixe *en-*, contrairement à son antonyme *dé(s)-*, ait perdu complètement sa vitalité à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et soit remplacé par des formations directement calquées sur l'anglais comme les suffixations en *-is(er)* et *-ifi(er)*. Mais nous avons vu par ailleurs que loin d'être complètement inactif, notre préfixe entre encore dans des formations littéraires ou argotiques où son expressivité est encore d'actualité.

## Index des auteurs (mentionnés ou cités)

- **ADOUANI, A.** : 93-94, 118
- **ALLEN, A. S.** : 89, 149
- **AMIOT, D.** : 109-110, 112-114, 119, 122, 132
- **ANDERSON, S. R.** : 20
- **APOLLINAIRE, G.** : 199, 205
- **APOTHÉLOZ, D.** : 71, 84
- **ARISTOTE** : 69
- **ARONOFF, M.** : 55, 88, 91
- **AUNARGUE, M.** : 219
- **BABIN, J.-P.** : 62
- **BALDINGER, K.** : 69, 74
- **BASTUJI, J.** : 31-33
- **BEARD, R.** : 88
- **BÉCHADE, H.-D.** : 98
- **BOONS, J.-P.** : 189
- **BORILLO, A.** : 181-183, 185,
- **BORNSCHIER, M.** : 118
- **BOURQUIN, J.** : 19
- **BRUNEAU, C.** : 25, 27
- **BRUNET, E.** : 123
- **BRUNOT, F.** : 148-149, 156, 158, 162
- **BURIDANT, C.** : 64, 162, 166
- **CALVET, L.-J.** : 144
- **CAMPROUX, C.** : 27
- **CELINE, L.-F.** : 173, 179
- **CHAURAND, J.** : 65, 67
- **CHAUVEAU, J.-P.** : 38
- **CHOMSKY, N.** : 30, 34, 69, 87
- **CIORAN, E. M.** : 173
- **COLÉ, P.** : 62, 63

- **COLLART, J.** : 154
- **COMBETTES, B.** : 38
- **CORBIN, D.** : 14, 20, 22, 34-35, 37, 38-62, 63, 68, 69-71, 73, 76, 79, 80, 86, 88, 89, 90, 93, 94-95, 96, 97-99, 102-105, 106-109, 114-115, 116, 122, 128, 130, 172, 174, 216, 234, 237, 240, 244
- **CORBIN, P.** : 17, 19, 21
- **CORDIER, F.** : 62-63
- **COSERIU, E.** : 30, 75-79, 85-86
- **CULIOLI, A.** : 62, 113, 115
- **CUNITA, A.** : 123
- **DAL, G.** : 21, 58-60, 97, 122
- **DARMESTER, A.** : 23-25, 26, 32, 69, 79, 85, 103, 112
- **DAUZAT, A.** : 26, 172
- **DEBATY-LUCA, T.** : 62
- **DELESALLE, S.** : 34, 35, 38
- **DELHAY, C.** : 21
- **DELL, F.** : 55, 88, 91
- **DI SCIULLO, A.-M.** : 93, 118, 123, 218
- **DIEZ, F.** : 73
- **DOLBEC, J.** : 113
- **DRESSLER, W. U.** : 81, 84
- **DUBOIS, J.** : 28, 68, 72, 97, 102, 109, 112, 224
- **DUFRESNE, M.** : 167
- **ELUERD, R.** : 72
- **ERNOUT, A.** : 150, 152
- **FERREUX, C.** : 28, 62
- **FLYDAL, L.** : 76
- **FORD, A.** : 91
- **FRADIN, B.** : 20-21, 238, 240-241
- **FRANCKEL, J.-J.** : 113-115, 116-117, 118-119
- **GAATONE, D.** : 47
- **GALLIOT, M.** : 26
- **GALLO, M.** : 214
- **GAMILLSCHEG, E.** : 85

- **GARCÍA-HERNÁNDEZ, B.** : 151-152, 154, 155
- **GARDES-TAMINE, J. / TAMINES, J.** : 35, 102-104
- **GARY-PRIEUR, M.-N.** : 34, 35, 38, 109, 114
- **GATHER, A.** : 107, 108
- **GAUDIN, F.** : 70
- **GAUGER, H. -M.** : 85, 107
- **GERHARD-KRAIT, F.** : 13, 109-113, , 114, 115, 119, 131, 132, 141-142, 185
- **GILBERT, P.** : 112
- **GLESSGEN, M.-D.** : 85, 128
- **GOUGENHEIM, G.** : 26
- **GREIMAS, A.-J.** : 26
- **GREVISSE, M.** : 103
- **GREENBERG, J. H.** : 83
- **GROSS, G.** : 38
- **GROSS, M.** : 38
- **GUESPIN, L.** : 70
- **GUILBERT, L.** : 28-29, 31, 32-33, 65, 67, 69, 72, 79, 86, 97, 102, 109, 112, 123, 224
- **GUILLAUME, G.** : 30
- **GUIRAUD, P.** : 27, 65, 66
- **HALLE, M.** : 55, 88-89, 90
- **HANNAHS, S. J.** : 118
- **HASSELROT, B.** : 74
- **HATZFELD, A.** : 24
- **HAVERLING, G.** : 155-156
- **HENRY, F.** : 38
- **HJELMSLEV, L.** : 29
- **HONG, C.-H.** : 62
- **HRISTOV, P.** : 118, 124
- **HUGUET, E.** : 159, 162
- **HUMBLEY, J.** : 38, 122
- **HUMBOLDT, von A.** : 73
- **HUOT, H.** : 71
- **JACKENDOFF, R.** : 88, 94
- **JAKOBSON, R.** : 83



- **JALENQUES**, P. : 114-115, 116-117
- **KERLEROUX**, F. : 23, 71
- **KHAMMARI**, I. : 118, 119-120
- **KIEFER**, F. : 245
- **KILANI-SCHOCH**, M. : 81-83
- **KLEIBER**, G. : 53, 127, 128, 129, 130, 131
- **LACA**, B. : 78, 79, 86
- **LEBAUD**, D. : 115, 118, 119
- **LEBSANFT**, F. : 128
- **LEDUC**, E. : 118, 121, 122
- **LEHMANN**, A. : 70, 71, 98, 106
- **LEHMANN**, C. : 152
- **LE PENNEC-HENRY**, M. : 148-149
- **LERAT**, P. : 35
- **LIEBER**, R. : 93
- **LIGNON**, S. : 174
- **LÜDTKE**, J. : 86
- **MARCHELLO-NIZIA**, N. : 168
- **MAROUZEAU**, J. : 27
- **MARTÍN RODRÍGUEZ**, A. : 156
- **MARTIN**, R. : 166-167, 189-190
- **MARTIN-BERTHET**, F. : 70-71, 98, 106
- **MARTINET**, A. : 69, 98
- **MARTINET**, J. : 114
- **MATORÉ**, G. : 26, 72
- **MATTHEWS**, P. H. : 88, 91
- **MAYERTHALER**, W. : 81
- **MEILLET**, A. : 150, 152
- **MELKA**, F. : 203
- **MEUNIER**, F. : 62
- **MEYER**, P. : 23
- **MEYER-LÜBKE**, W. : 26, 74, 86
- **MICHAUX**, H. : 199
- **MOK**, Q.I.M. : 113

- **MOLINO, J.** : 20, 23, 31-32, 37
- **MORTUREUX, M.-F.** : 70
- **MOUSSY, C.** : 152-154
- **MULLER, C.** : 114
- **NIKLAS-SALMINEN, A.** : 98, 102
- **NYROP, K.** : 26, 85, 146-147, 163
- **PAILLARD, D.** : 115
- **PARIS, G.** : 23
- **PEIRCE, M.** : 83
- **PEYTARD, J.** : 23, 25, 67, 79, 97
- **PFISTER, M.** : 74
- **PICOCHÉ, J.** : 65, 67, 68, 168
- **PLÉNAT, M.** : 219
- **POTTIER, B.** : 29-30, 67, 79, 110, 111, 118, 151
- **PRUVOST, J.** : 23, 25-26, 28, 38
- **PUSTEJOVSKI, J.** : 203
- **QUÉMADA, B.** : 26
- **RAINER, F.** : 81, 107
- **REINHEIMER-RÎPEANU, S.** : 102, 104, 177
- **REVOL, T.** : 64
- **REY, A.** : 65, 73
- **REY-DEBOVE, A.** : 20
- **RIEGEL, M.** : 90, 99-101, 104- 105, 108, 125-126, 131, 140, 205, 220, 236
- **ROGER, C.** : 118, 215-216, 217-219, 225
- **ROQUES, G.** : 23, 74
- **ROQUES, M.** : 26
- **ROTHWELL, W.** : 158
- **RUWET, N.** : 30
- **SAUSSURE, de F.** : 81-82
- **SCALISE, S.** : 88
- **SCHROTEN, J.** : 203
- **SELKIRK, E.** : 91
- **SERBAT, G.** : 100, 106-107, 148
- **SINGH, R.** : 91

- **SÖRÉS, A.** : 245
- **SPENCER, A.** : 87
- **STRAKA, G.** : 26
- **TAMBA, I. / TAMBA-MERCZ, I.** : 28, 127
- **TEMPLE, M.** : 51, 52-58, 60-61, 71, 130
- **THIELE, J.** : 85
- **THORN, A. C.** : 26
- **TIMMERMAN, J.** : 212, 216
- **TOGEBY, K.** : 29, 69
- **TÖRKENCZY, M.** : 245
- **TURCAN, I.** : 161
- **VANDERHOEFT, C.** : 53
- **VOIR, M.** : 98
- **WAGNER, R.-L.** : 25, 27-28, 72, 159, 162
- **WANDRUSZKA, U.** : 85
- **WARTBURG, von W.** : 27, 74
- **WEIDENBUSCH, W.** : 78, 118, 192-193, 206
- **WEXLER, P. J.** : 26
- **WILLIAMS, E.** : 91-92
- **WUNDERLI, P.** : 85
- **WURZEL, W. U.** : 81
- **ZINK, G.** : 64
- **ZRIBI-HERTZ, A.** : 33, 68, 79
- **ZWANENBURG, W.** , 79, 80, 86, 88, 173

## Index des notions

- **analytique** (langue) : 159
- **anglicismes** : 227
- **appicateur d'idiosyncrasies** (AI) : 48
- **aspect / aspectuelle(s)** (valeur(s)) : 154-159, 166, 167-168, 188-190
- **associatifs** (modèles) / **non associatifs** (modèles) : 59, 80, 88-89
- **attachement habituel** (lien sémantique d') : 142, 196
- **base** : 100
- **base virtuelle** : 241
- **catégorisateur** (pouvoir) / **catégoriel** (rapport) / **catégorielle** (instruction): 99, 109
- **changement d'état** : 137, 206, 213
- **cible** : 133, 184
- **compétence dérivationnelle** : 42
- **concaténatoires** (analyses) / **concaténation** : 103, 244
- **concurrence** : 163 et s.
- **constructionnelle** (morphologie) : 22
- **constructiviste** (théorie) : 117
- **conversion** : 215, 233
- **corpus** : 118, 159, 171, 175
- **culioliennes** (alternatives) : 113-115
- **dépréverbation** : 161 et s.
- **diachronique** (variation) : 143, 146 et s.
- **diagrammaticalité** : 71, 83 et s.
- **diaphasique** (variation) : 179 et s.
- **diastratique** (variation) : 179 et s.
- **diatopique** (variation) : 177 et s.
- **dichotomie saussurienne** : 65, 75
- **emprunts** : 177 et s.
- **entrave** : 211
- **expressive** (valeur) / **expressivité** : 123, 224, 227, 246

- **focalisation / focalisateur** : 203
- **générativisme** : 30 et s., 79 et s.
- **grammaticalisation du lexique** : 76-78
- **hypothèse lexicaliste** : 33, 114
- **hypothèse syntaxique** : 112 et s.
- **idiosyncrasie** : 48-49
- **instruction** (sémantique) de mouvement / sens **instructionnel** : 60, 63, 99, 107, 119, 129, 131-133, 244
- **irrégularités de façades / fausses irrégularités** : 49
- ***Junggrammatiker*** (néogrammairiens) : 73
- **lexème** : 91
- **lexie** : 91
- ***Lexikalisierung*** (lexicalisation) : 79
- **lien** : 178, 210
- **manuels français** : 64 et s.
- **manuels germanophones** : 84 et s.
- **monocatégorialité** : 161, 169, 246
- **morphème** : , 29, 32, 44, 86
- **morphologie naturelle** : 81 et s.
- **mouvement abstrait** : 137 et s.
- **mouvement concret** : 137 et s.
- **nominalisation** : 35
- **norme** : 42-43, 50, 71, 76, 164, 166, 173, 227
- **obstruction** : 211
- **parasyntèse nominale** : 105, 231 et s.
- **parasyntèse verbale** : 86, 102 et s., 236 et s.
- **préposition** (comparaison préposition / préfixe) : 110 et s., 118 et s.
- **préverbe / préverbale** (fonction) : 228
- **processus d'entrée dans un espace donné** : 193 et s.
- **processus d'adjonction d'un élément à un autre** : 204 et s.
- **productivité** : 96 et s., 159 et s., 169
- **psycholinguistique** : 62 et s.
- **psychomécanique** : 30, 113
- **règle de construction des mots (RCM)** : 35, 40, 43-45, 48, 50

- **règles d'allomorphie** : 48
- **règles de troncation** : 48
- **règles sémantiques mineures** : 48
- **sélectionneur** : 48
- **sémantique aréférentielle** : 128
- **sémantique conceptuelle** : 54
- **sémantique du prototype** : 54
- **sémantique du stéréotype** : 54
- **sémantique référentielle** : 128
- **sémiotique de Peirce** : 82
- **sens compositionnel** : 129
- **sens** (dériveriaunellement) **prédictible** : 59, 130
- **signifié de puissance** : 66, 167
- **site** : 133, 185
- **sous-régularités partiellement prédictibles** : 48
- **standardisation** : 166, 169-170, 223, 227
- **stratifiés** (modèles) / **non stratifiés** (modèles) : 89 et s.
- **structuralisme** : 28 et s., 65 et s., 75 et s.
- **synthétique** (langue) : 162
- **tête morphologique** / **tête syntaxique** : 80, 91 et s.
- **théorie sémantique structurale** : 75, 77
- **unicité catégorielle** (principe d') : 60
- **unicité sémantique** (principe d') : 60
- **universaux linguistiques** : 83
- *Verbalisierung* (verbalisation) / **verbaliser** : 107, 212
- *Wörter und Sachen* : 73
- *X-bar morphology* / **théorie X-barre appliquée à la morphologie** : 91 et s.
- *Zirkumfigierung* (°circumfixion) : 107

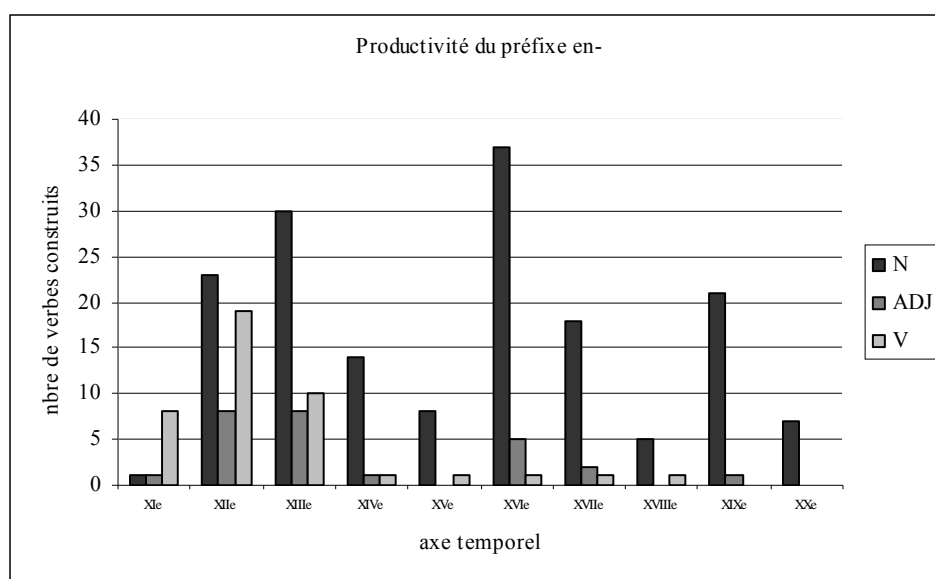


## **ANNEXES**





## ANNEXE 1





## ANNEXE 2

CONCURRENCE *EN-* / *A-* (BASES ADJECTIVALES)Ancien et moyen français :

*asoviner* (1160-1197) / *ensoviner* (1198, hapax)

*atténuer* (dep. 1120) / *enteuver* (XIII<sup>e</sup>, hapax)

*avérer* (dep. XII<sup>e</sup>) / *enverer* (XIII<sup>e</sup>, hapax)

*assotir* (XII<sup>e</sup>-1895) / *ensotir* (XIII<sup>e</sup>, hapax)

*assauvagir* (dep. 1180) / *ensauvager* (1270, hapax ; repris dep. 1792)

*avilir* (dep. 1050) / *envillir* (XII<sup>e</sup>-1554)

*amaigrir* (dep. XII<sup>e</sup>) / *emmaigrir* (dep. XII<sup>e</sup>)

*avilenir* (XII<sup>e</sup>-1589) / *envilenir* (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>)

*aviellir* (1120-1700) / *enviellir* (1205-1508) / *viellir* (dep. 1155)

*appesantir* (dep. 1119) / *empesantir* (XIII<sup>e</sup>-1608)

*améliorer* (dep. XII<sup>e</sup>) / *emmeilleurer* (1265-XV<sup>e</sup>)

*attendrir* (dep. 1180) / *entendrir* (1290-1343)

Français classique:

*amatir* (dep. XII<sup>e</sup>) / *emmatir* (1600-1611)

*assouplir* (dep. 1180) / *ensouplir* (1600, hapax)

Exception :

*ensombrer* (1584, hapax) / *assombrir* (dep. 1597)



## ANNEXE 3

### CONCURRENCE *EN-* / *A-* (BASES NOMINALES)

#### LES FORMES EN *A-* CONCURRENCE LES FORMES EN *EN-*

##### Ancien français :

*envenimer* (dep. 1120) / *avenimer* (XIII<sup>e</sup>) / *venimer* (XIII<sup>e</sup>)  
*entasser* (dep. 1165) / *s'atasser* (1340)

*embraser* (dep. 1150) / *abraser* (1170-1508)  
*empoigner* (dep. XII<sup>e</sup>) / *apoignier* (1200-1504)  
*emmanteler* (dep. XIII<sup>e</sup>) / *amanteler* (XIV<sup>e</sup>-1663)

##### Moyen français :

*empiler* (dep. 1226) / *appiler* (1377-1611)  
*ensemencer* (dep. 1355) / *assemencer* (1384-1507)  
*emmancher* (dep. 1150) / *amancher* (1440-1610)  
*entabler* (dep. 1170) / *attabler* (dep. 1443)  
*emmuseler* (1416-1878) / *amuseler* (1530-1660)  
*emplacer* (dep. 1500) / *aplayer* (1580-1592) / *placer* (dep. 1564)

##### Français classique :

*emmieller* (dep. XIII<sup>e</sup>) / *amieller* (1611-1636)  
*envisager* (dep. 1560) / *avisager* (1585-1611)  
*emmenotter* (1556-1900) / *amanotter* (1611-1636)  
*emmeubler* (1549-1845) / *ameubler* (1611-1928) / *meubler* (dep. XIII<sup>e</sup>)

## LES FORMES EN *EN-* CONCURRENCENT LES FORMES EN *A-*

### Ancien français :

*aserir* (1070-XIV<sup>e</sup>) / *enserir* (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>)

*aventer* (1200-fin XIV<sup>e</sup>) / *enventer* (1200-1225)

*s'avoier* (XII<sup>e</sup>-1660) / *s'envier* (XIII<sup>e</sup>-1549)

*apparesser* (1270-1637) / *emparesser* (1290-1554)

*amasser* (dep. XII<sup>e</sup>) / *emmasser* (1300-1660)

*s'amerveiller* (XIII<sup>e</sup>-1382) / *s'emmerveiller* (1315-fin XIV<sup>e</sup>) / *s'émerveiller* (dep. 1120)

### Moyen français :

*avitailler* (dep. XIII<sup>e</sup>) / *envitailler* (1369-1715)

*avoisiner* (dep. 1375) / *envoisiner* (XVI<sup>e</sup>, hapax ; dep. 1690)

*aménager* (dep. 1350) / *emménager* (dep. 1425)

*s'assommeiller* (XV<sup>e</sup>-1611) / *s'ensommeiller* (1578, hapax)

### Français classique :

*amariner* (dep. 1246) / *emmariner* (1687-1870)

## ANNEXE 4

### CONCURRENCE *EN-* / Ø (BASES ADJECTIVALES)

#### Ancien français :

*blanchir* (dep. 1120) / *emblanchir* (1120-XV<sup>e</sup>)  
*vieillir* (dep. 1155) / *envieillir* (1120-1700) / *avieillir* (1205-1508)  
*salir* (dep. XII<sup>e</sup>) / *ensalir* (XIII<sup>e</sup>-1611)  
*souviner* (1185-XIV<sup>e</sup>) / *ensoviner* (1198, hapax) / *asoviner* (1160-1197)  
*brunir* (dep. 1080) / *embrunir* (1300-1660)

#### Moyen français :

*blêmir* (dep. 1080) / *emblesmir* (1552-1599)  
*basaner* (dep. 1510) / *embasaner* (1555-1605)  
*vermillonner* (dep. 1560) / *envermeillonner* (1588-1870)

#### Exception :

*sanglanter* (1200-1628) / *ensanglanter* (dep. 1150)





## ANNEXE 5

## CONCURRENCE EN- / Ø (BASES VERBALES)

Ancien français:

*souffrir* (dep. 1050) / *ensouffrir* (1210, hapax)

*perdre* (dep. X<sup>e</sup>) / *emperdre* (XIII<sup>e</sup>, hapax)

*poier* (1213-1388) / *empoier* (1298, hapax)

*parler* (dep. 980) / *emparer* (1150-1560)

*penser* (dep. 980) / *empenser* (1165-1450) / *apenser* (1150-1636)

*sécher* (dep. XII<sup>e</sup>) / *ensechir* (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>)

*peindre* (dep. 1080) / *empaindre* (1298-1557) / *apeindre* (XIV<sup>e</sup>, hapax)

*mêler* (dep. 980) / *emmêler* (dep. 1080)

*brouiller* (dep. XIII<sup>e</sup>) / *embrouiller* (dep. XIII<sup>e</sup>)

Moyen français :

*vendre* (dep. XI<sup>e</sup>) / *envendre* (1482, hapax)

Français classique :

*se soucier* (dep. 1265) / *ensoucier* (1617, hapax)

Exception :

*ensevelir* (dep. 1120) / *sevelir* (1120-XVI<sup>e</sup>)



## ANNEXE 6

CONCURRENCE *EN-* / Ø (BASES NOMINALES)

## LA FORME PRÉFIXÉE CONCURRENCE LA FORME SIMPLE

Ancien français :

*sceller* (dep. 1080) / *enseeller* (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>)

*murer* (dep. 1175) / *emmurer* (dep. 1204)

*sepulturer* (1185-1660) / *ensepulturer* (1300-1675)

Moyen français :

*masser* (dep. 1200, rare av. XIX<sup>e</sup>) / *emmasser* (1300-1660) / *amasser* (dep. 1160)

*brider* (dep. 1260) / *embrider* (1380-1660)

*museler* (dep. 1390) / *emmuseler* (1416-1874) / *amuseler* (1530-1660)

*sucrer* (dep. XV<sup>e</sup>) / *ensucrer* (1425-1611)

*meubler* (dep. 1300) / *emmeubler* (1549-1694) / *ameubler* (1611-1928)

*voiler* (dep. 1380) / *envoiler* (1554-1888)

*menotter* (dep. 1600) / *emmenotter* (1556-1900) / *amanotter* (1611-1636)

*botteler* (dep. 1328) / *emboter* (1562, hapax)

*botteler* (dep. 1328) / *embotteler* (1580-1660)

*garrotter* (dep. 1535) / *engarrotter* (1583, hapax)

*tacher* (dep. 1530) / *entacher* (dep. 1530)

Français classique et moderne :

*pailler* (dep. 1364) / *empailler* (dep. 1660)

*piéger* (1220, repris dep. 1875) / *empieger* (1606-1874)

*suiffer* (dep. 1393) / *ensuiffer* (dep. 1757)

*peloter* (dep. 1280) / *empeloter* (dep. 1845)

Reprise sans préfixe:

*ensavonner* (1250, hapax) / *savonner* (dep. 1500)

*embastiller* (1429, dep. 1717) / *bastiller* (1637)

**LA FORME SIMPLE CONCURRENCE LA FORME PRÉFIXÉE**

Ancien et moyen français :

*entasser* (dep. 1165) / *tasser* (dep. 1190) / *s'atasser* (1340, hapax)

*envenimer* (dep. 1120) / *venimer* (XIII<sup>e</sup>, hapax) / *avenimer* (XIII<sup>e</sup>, hapax)

*emparquer* (1180-1380) / *parquer* (dep. 1380)

*entabler* (1250-1290) / *tabler* (1290, hapax) / *attabler* (dep. 1443)

*ensafraner* (dep. XIII<sup>e</sup>) / *safraner* (1490, dep. 1556)

Français classique :

*empelotonner* (1611-1845) / *pelotonner* (dep. 1617)

*ensouffrer* (dep. 1260) / *souffrer* (dep. 1636)

## ANNEXE 7

### CONCURRENCE *EN-* / *IN-* (BASES VERBALES)

#### Ancien français :

*empetrer* (1150-1543) / *impétrer* (dep. 1268)

#### Moyen français :

*emposer* (1120-1220) / *imposer* (dep. 1342)

*envestir* (1200-XV<sup>e</sup>) / *investir* (dep. 1410)

*envier* (1050-1631) / *inviter* (dep. 1440)

*empreindre* (dep. 1213) / *imprimer* (dep. 1356)

#### Exception :

*envahir* (dep. 1080) / *invader* (1415-1660)

#### Reprise avec changement de préfixe

*investier* (1298) / *investiger* (1381-1618)

*envochier* (1120-1200) / *invoquer* (dep. 1397)

*entosiquier* (1150-1450) / *intoxiquer* (dep. 1464)

*envoudre* (1120-XIII<sup>e</sup>) / *involver* (1464-1569)

*empreignier* (1125-1501) / *imprégner* (dep. 1620)



N° : 6

## ANNEXE 8

Verbe : *embarquer*

Catégorie de la base : N

Base : *barque*

Sens de la base (actualisé par le dérivé) : petit bateau ponté ou non

Type sémantique de la base : contenant, moyen de transport

Première attestation de la base : Siècle : 14

Groupe verbal : 1

**Sens (1)** : faire monter qqn à bord d'un navire1<sup>ière</sup> attestation (1) : 1418 Siècle (1) : 15

Marque diachronique (1) :

Valence (1) : vt, vi, vp

Marque diast. et diaph. (1) : cour

Marque diatopique (1) :

**Sens (2)** : faire monter à bord d'un moyen de transport1<sup>ière</sup> attestation (2) : Siècle (2) :

Marque diachronique (2) :

Valence (2) : vt

Marque diast. et diaph. (2) : cour

Marque diatopique (2) :

**Sens (3)** : arrêter et emmener1<sup>ière</sup> attestation (3) : Siècle (3) :

Marque diachronique (3) :

Valence (3) : vt

Marque diast. et diaph. (3) : fam

Marque diatopique (3) :

Mode de formation : dérivation

Dictionnaire consulté : PR, TLF

**Définition (1)** : faire monter qqn ou qqch à bord d'un navire

Type de procès (1) : entrée dans un contenant

Type de sens (1) : concret

**Remarques :**

Dérivés :

*Embarquement* (n. masc.), 1533





## ANNEXE 9

### Catégorie de la base :

- N (= verbe)
- ADJ (= adjectif)
- V (= verbe)

### Type sémantique de la base :

#### - Bases nominales :

- contenant, récipient
- contenant, rangement
- contenant, usage technique
- contenant, moyen de transport
- contenant, habitation
- contenant, abstrait
- contenant, naturel
  
- canal (voie), naturel
- canal (voie), artificiel
  
- espace, naturel
- espace, artificiel
  
- assemblage d'éléments
  
- support, naturel
- support, artificiel
  
- lien

- état, concret
- état, abstrait
  
- nom de fonction
- nom de personne
- nom propre
- nom de propriété
- nom collectif
- nom d'animal
  
- objet couvrant, accessoire
- objet couvrant, vêtement
- objet couvrant, naturel
- objet couvrant, autre
  
- objet long et fin, perforant
- objet long et fin, autre
  
- objet naturel (matière naturelle)
  
- partie du corps humain

- Bases adjectivales :

- propriété, physique
- propriété, intellectuelle
- propriété, sociale
- propriété, morale
- propriété, esthétique
- propriété, autre

**Groupe verbal :**

- 1
- 2
- 3

**Valence :**

- vt (= verbe transitif)
- vi (= verbe intransitif)
- vp (verbe à la forme pronominale)

**Siècle (1), (2), (3) :**

- $10 < X < 20$

**Marques diastratique et diaphasique :**

- arg (= argot et populaire)
- fam (= familier)
- cour (= standard)
- litt (= littéraire)
  
- tech, agri (= agriculture)
- tech, arch (= architecture)
- tech, fauc (= fauconnerie)
- tech, hort (= horticulture)
- tech, inf (= informatique)
- tech, jeu (= jeu)

- tech, joa (= joaillerie)
- tech, jur (= juridique)
- tech, ling (= linguistique)
- tech, mar (= marine)
- tech, méc (= mécanique)
- tech, méd (= médecine)
- tech, men (= menuiserie)
- tech, mil (= militaire)
- tech, mus (= musique)
- tech, occ (= occultisme)
- tech, pein (= peinture)
- tech, rel (= religion)
- tech, scul (= sculpture)
- tech, sylv (= sylviculture)

**Marque diachronique :**

- vx (= vieux, archaïque)
- néol (= néologisme)

**Marque diatopique :**

- rég (= régionalisme)

**Mode de formation :**

- dérivation
- emprunt

**Dictionnaire consulté :**

- TLF
- PR
- TLF, PR

**Type de procès :**

- entrée dans un contenant
- adjonction
- entrave
- entrée dans un nouvel état (= changement d'état)
- rapprochement
- attachement
- obstruction

**ANNEXE 10**

## FORMATIONS DÉNOMINALES

## ENTRÉE DANS UNE PORTION D'ESPACE DONNÉE

**Entrée dans un contenant de type 'réceptif' (194)**

- *embarquer*
- *embariller*
- *emboîter*
- *embourser*
- *embouteiller*
- *emmagasiner*
- *emmanequiner*
- *emménager*
- *emmortaiser*
- *empocher*
- *empoter*
- *encaisser*
- *encapsuler*
- *encaquer*
- *encaver*
- *enchâsser*
- *enchatonner*
- *encoffrer*
- *encuver*
- *enfourner*
- *enfutailler*
- *enfûter*
- *engainer*
- *enjaveler*

- *enkyster*
- *ensacher*
- *ensiler*
- *enserrer*
- *entonner*

**Entrée dans un contenant de type ‘habitation’ (197)**

- *embastiller*
- *emprisonner*
- *encager*
- *encaserner*
- *encelluler*
- *encloîtrer*
- *engranger*
- *enjôler*
- *entôler*

**Entrée dans un contenant de type ‘partie du corps’ (198)**

- *embecquer*
- *emboucher*
- *enculer*
- *engorger*
- *engouer*
- *engouler*
- *engueuler*

**Entrée dans un contenant de type ‘nom collectif’ (200)**

- *embrigader*
- *endivisionner*
- *enrégimenter*



**Entrée dans un contenant de type ‘assemblage d’éléments’ (200)**

- *emballer*
- *empaqueter*
- *empeloter*
- *empiler*
- *engerber*
- *enjaveler*
- *entasser*

**Entrée dans un contenant de type ‘espace naturel’ (201)**

- *embourber*
- *embusquer*
- *engouffrer*
- *engraver*
- *enliser*
- *ensabler*
- *enterrer*
- *envaser*

**Entrée dans un contenant (mais changement de schéma morpho-syntaxique) (202)**

- *embarrer*
- *embaucher*
- *embaumer*
- *embrocher*
- *emmancher*
- *empaler*
- *empâter*
- *empester*
- *empoisonner*
- *encarter*
- *enclouer*

- *encorner*
- *enferrer*
- *enfiler*
- *enfourcher*
- *enquiller*
- *entuber*

PROCESSUS D'ADJONCTION D'UN ÉLÉMENT À UN AUTRE

### **Processus d'adjonction d'un élément à un autre, recouvrement (204)**

- *embâter*
- *embouer*
- *embrener*
- *embroussailler*
- *embrumer*
- *embuer*
- *emmerder*
- *emmieller*
- *emmotter*
- *empailler*
- *empâter*
- *empierrer*
- *empoisser*
- *empouacrer* (var. *empoicrer*)
- *empoussiérer*
- *emprésurer*
- *encharner*
- *encoller*
- *encrasser*
- *encrotter*
- *encroûter*
- *enfariner*
- *enfeuiller*

- engazonner
- engluer
- engober
- engommer
- enneiger
- ennuager
- enrouiller
- ensimer
- ensoleiller
- entacher
- entarter
- entartrer
- enténébrer
- enticher
- entonner

### **Processus d'adjonction d'un élément à un autre, ornement**

- embastionner
- embâtonner
- emblaver
- embouter
- empatter
- empenner
- emperler
- emplumer
- empoissonner
- encheviller
- encotonner
- endenter
- enfoncer
- enguirlander
- ensementer
- enverger

### **Processus d'adjonction d'un élément à un autre, vêtement**

- *embéguiner*
- *embobeliner*
- *emmaillot(t)er*
- *emmanteler*
- *emmitoufler*
- *empanacher*
- *encagouler*
- *encapuchonner*
- *enchaperonner*
- *enchemiser*
- *encravater*
- *enchrêper*
- *encuirasser*
- *endimancher*
- *enharnacher*
- *enjuponner*
- *enlinceuler*
- *enrubanner*
- *ensoutaner*
- *enturbanner*
- *envoiler*

### **Processus d'adjonction d'un élément à un autre (mais changement de schéma morpho-syntaxique)**

- *embobiner*
- *enchanteler*
- *endosser*
- *enfaîter*
- *enformer*
- *engoncer*

- *enrailler*
- *enregistrer*
- *enrocher*
- *enrôler*
- *entoiler*
- *enverguer*

#### CHANGEMENT D'ÉTAT

#### **Changement d'état, nom de groupe, de classe ou d'individu (206)**

- *emmarquiser*
- *empiffrer*
- *encanailler*
- *endiabler*
- *enjuiver*

#### **Changement d'état**

- *embesogner*
- *embosser*
- *emboutir*
- *embraser*
- *empanner*
- *embabouiner*
- *enamourer* (var. *énamourer*)
- *encoder*
- *encolérer*
- *encourager*
- *endauber*
- *endeuiller*
- *endoctriner*
- *endommager*
- *enfieller*

- *enfiévrer*
- *enforcer*
- *engrisailler*
- *engrosser*
- *engrumeler*
- *enherber*
- *enligner*
- *enorgueillir*
- *enrager*
- *enrhumer*
- *ensaisiner*
- *ensommeiller*
- *envoiler*

CAS PARTICULIERS OU LIMITES (210)

### **Rapprochement**

- *emboucher*
- *embrancher*
- *emplafonner*
- *enclencher*
- *enfoncer*
- *enverguer*

### **Lien, entrave, obstruction**

- *embosser*
- *emmenotter*
- *enchaîner*
- *enchevêtrer*
- *encheviller*
- *encorder*

**ANNEXE 11**

## FORMATIONS DÉSADJECTIVALES (212)

- *embellir*
- *embêter*
- *embourgeoiser*
- *embrunir*
- *empirer*
- *empourprer*
- *empuantir*
- *enchérir*
- *engourdir*
- *enhardir*
- *enivrer*
- *enjoliver*
- *enlaidir*
- *ennoblir*
- *enraidir*
- *enrichir*
- *enrouer*
- *ensanglanter*
- *ensauvager*
- *envieillir*





## ANNEXE 12

FORMATIONS DÉSADJECTIVALES (PRÉFIXE *A-*)  
(relevées dans le PR, hors emprunts)

- *abêtir*, dep. 1360
- *abrutir*, dep. 1541
- *accourcir*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *acquitter*, dep. 1080
- *adoucir*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *affaiblir*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *affermir*, dep. 1372
- *affiner*, dep. 1223
- *affoler*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *affriander*, dep. XIV<sup>e</sup> s.
- *agencer*, dep. XII<sup>e</sup> s. (<a. fr. *gent* ‘noble’)
- *agrandir*, dep. 1265
- *ajuster*, dep. XIII<sup>e</sup> s.
- *allonger*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *alourdir*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *amaigrir*, dep. 1200
- *amatir*, dep. 1676
- *améliorer*, dep. 1507
- *ameubler*, dep. XVI<sup>e</sup> s.
- *amincir*, dep. XIII<sup>e</sup> s.
- *amollir*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *anoblir*, dep. 1326
- *aplatir*, dep. XIV<sup>e</sup> s.
- *appareiller*, dep. 1130
- *appauvrir*, dep. 1119
- *approfondir*, dep. XIII<sup>e</sup> s.
- *apurer*, dep. 1611

- *arrondir*, dep. 1265
- *assagir*, dep. fin XIV<sup>e</sup> s.
- *assainir*, dep. 1774
- *assombrir*, dep. 1597
- *assouplir*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *assourdir*, dep. 1120
- *attendrir*, dep. 1180
- *attiédir*, dep. XIII<sup>e</sup> s.
- *attrister*, dep. 1468
- *avérer*, dep. XII<sup>e</sup> s.
- *aveulir*, dep. XIV<sup>e</sup> s.
- *avilir*, dep. 1350
- *aviver*, dep. 1160

## ANNEXE 13

VERBES DE CHANGEMENT D'ÉTAT SUFFIXÉS PAR *-IS(ER)* ET *-IFI(ER)*

(Relevés dans le PR)

***-is(er)***

- *achromatiser*, dep. 1823, 'rendre achromatique (un système optique)'
- *actualiser*, dep. 1641, chim. 'réaliser', dep. 1834 'rendre actuel, moderniser'
- *africaniser*, dep. 1960, 'rendre africain'
- *alcaliniser*, dep. 1890, 'rendre alcalin'
- *amenuiser*, dep. XII<sup>e</sup> s., 'rendre menu'
- *américaniser*, dep. 1855, 'marquer d'un caractère américain'
- *annualiser*, dep. 1985, 'donner une périodicité annuelle'
- *arabiser*, dep. 1827, 'rendre arabe, donner un caractère arabe à'
- *aseptiser*, dep. 1897, 'rendre aseptique'
- *automatiser*, dep. 1784, 'rendre automatique'
- *banaliser*, dep. 1842, 'rendre banal'
- *civiliser*, dep. 1568, 'faire passer à un état social plus évolué'
- *clochardiser*, dep. 1957, 'réduire à l'état de clochard'
- *collectiviser*, dep. fin XIX<sup>e</sup> s., 'rendre collectif'
- *commercialiser*, dep. 1872, 'faire de qqch l'objet d'un commerce'
- *communaliser*, dep. 1842, 'mettre sous la dépendance de la commune'
- *conceptualiser*, dep. 1920, 'organiser en concepts'
- *concrétiser*, dep. 1890, 'rendre concret'
- *constitutionnaliser*, dep. 1830, 'donner un caractère constitutionnel'
- *contractualiser*, dep. 1966, 'attribuer à qqn le statut d'agent contractuel'
- *convivialiser*, dep. 1987, 'rendre convivial'
- *correctionnaliser*, dep. 1829, 'poursuivre un crime devant le tribunal correctionnel en le qualifiant de délit'
- *crédibiliser*, dep. 1984, 'rendre crédible'
- *créoliser*, dep. 1838, 'donner à un usage de la langue des caractères d'un créole'
- *crétiniser*, dep. 1834, 'rendre crétin'

- *culpabiliser*, dep. 1946
- *dialectiser*, dep. 1938, 'faire évoluer par un processus dialectique'
- *digitaliser*, dep. 1970, 'codifier ou convertir en numérique des informations données sous forme de grandeurs continues (photos, dessins)'
- *diviniser*, dep. 1580, 'attribuer l'essence, la nature divine à'
- *dynamiser*, dep. 1862 > emprunt à l'angl. *to dynamize*
- *égaliser*, dep. XV<sup>e</sup> s., 'rendre égal'
- *électriser*, dep. 1732, 'communiquer à un corps des propriétés, des charges électriques'
- *érotiser*, dep. 1889, 'revêtir, colorer d'un caractère érotique'
- *esthétiser*, dep. 1870, 'rendre esthétique'
- *éterniser*, dep. 1544, 'rendre éternel'
- *ethniciser*, dep. 1990, 'donner un caractère ethnique à quelque chose'
- *européaniser*, dep. 1806, 'donner des caractères européens à'
- *familiariser*, dep. 1551, 'rendre familier'
- *fanatiser*, dep. 1752, 'rendre fanatique'
- *fasciser*, dep. 1930, 'rendre fasciste'
- *fédéraliser*, dep. 1793, 'donner la forme d'un Etat fédéral à'
- *féminiser*, dep. 1501, 'donner un aspect féminin à'
- *fertiliser*, dep. 1564, 'rendre fertile'
- *fiabiliser*, dep. 1980, 'rendre fiable'
- *fidéliser*, dep. 1970, 'rendre fidèle'
- *finaliser*, dep. 1936, 'donner une fin, une orientation précise à'
- *financiariser*, dep. 1986, 'rendre financier'
- *fiscaliser*, dep. 1920, 'soumettre à l'impôt'
- *flexibiliser*, dep. 1984, 'rendre flexible'
- *focaliser*, dep. 1929, 'concentrer en un point'
- *formaliser*, dep. 1878, 'réduire un système de connaissances à ses structures formelles' < emprunt à l'angl. *to formalize*
- *fragiliser*, dep. 1956, 'rendre fragile'
- *franciser*, dep. 1534, 'donner une prononciation, une orthographe conformes au système du français ; revêtir d'un caractère français'
- *fraterniser*, dep. 1548, 'faire acte de fraternité, de sympathie, de solidarité'
- *généraliser*, dep. 1578, 'rendre général'
- *germaniser*, dep. 1546, 'rendre germanique'

- *globaliser*, dep. 1965, ‘prendre, présenter en bloc, d’une manière globale’
- *grammaticaliser*, dep. 1845, ‘donner à un élément linguistique le caractère grammatical’
- *gréciser*, dep. 1551, ‘donner une forme grecque à un mot’
- *homogénéiser*, dep. 1846, ‘rendre homogène’
- *humaniser*, dep. 1559, ‘rendre humain’
- *idéaliser*, dep. 1794, ‘revêtir d’un caractère idéal ‘
- *immobiliser*, dep. 1771, ‘rendre immobile’
- *immortaliser*, dep. 1544, ‘rendre immortel dans la mémoire des hommes’
- *imperméabiliser*, dep. 1858, ‘rendre imperméable’
- *individualiser*, dep. 1765, ‘rendre individuel’
- *industrialiser*, dep. 1827, ‘exploiter industriellement, organiser en industrie’
- *infantiliser*, dep. 1966, ‘rendre infantile’
- *informatiser*, dep. 1969, ‘traiter, organiser (une activité) à l’aide de moyens informatiques’
- *initialiser*, dep. 1970, ‘mettre un dispositif informatique dans un état permettant la mise en route d’une exploitation’ < emprunt à l’angl. *to initialize*
- *insensibiliser*, dep. 1764, ‘rendre insensible à la douleur’
- *insolubiliser*, dep. 1872, ‘rendre insoluble’
- *insonoriser*, dep. 1931, ‘rendre moins sonore’
- *instrumentaliser*, dep. 1973, ‘considérer comme un instrument’
- *intellectualiser*, dep. 1801, ‘revêtir d’un caractère intellectuel’
- *internationaliser*, dep. 1845, ‘rendre international’
- *italianiser*, dep. 1566, ‘rendre italien, marquer d’un caractère italien’
- *japoniser*, dep. 1891, ‘rendre japonais, marquer d’un caractère japonais’
- *labialiser*, dep. 1846, ‘prononcer un son en donnant une valeur labiale’
- *laïciser*, dep. 1870, ‘rendre laïc’
- *légaliser*, dep. 1668, ‘rendre légal’
- *lexicaliser*, dep. mil. XX<sup>e</sup> s., ‘se mettre à fonctionner comme une unité lexicale’
- *libéraliser*, dep. 1785, ‘rendre plus libéral’
- *marginaliser*, dep. 1970, ‘rendre marginal’
- *masculiniser*, dep. 1521, ‘rendre masculin’
- *maximaliser*, dep. 1963, ‘donner la plus haute valeur à’
- *mécaniser*, dep. 1823, ‘rendre mécanique’
- *médicaliser*, dep. 1970, ‘faire relever du domaine médical’
- *mensualiser*, dep. 1970, ‘rendre mensuel’

- *mercantiliser*, dep. 1908, 'rendre mercantile'
- *moderniser*, dep. 1754, 'rendre moderne'
- *mondialiser*, dep. 1928, 'rendre mondial'
- *nasaliser*, dep. 1868, 'rendre nasal (un son)'
- *nationaliser*, dep. 1792, 'rendre national'
- *nominaliser*, dep. 1929, 'transformer une phrase verbale en syntagme nominale'
- *normaliser*, dep. 1950, 'faire devenir normal'
- *numériser*, dep. 1970, 'transformer un signal analogique en une suite de valeurs numériques'
- *officialiser*, dep. fin XIX<sup>e</sup> s., 'rendre officiel'
- *opaliser*, dep. 1877, 'rendre opale'
- *optimiser*, dep. 1960, 'donner les meilleures conditions de fonctionnement, de rendement' < emprunt à l'angl.
- *oraliser*, 1970, 'dire à voix haute'
- *palataliser*, dep. 1890, 'transformer par palatalisation'
- *paupériser*, dep. 1863, 'frapper de paupérisation' < emprunt à l'angl. *to pauperize*, dep. 1834 < lat. *pauper*
- *personnaliser*, dep. XX<sup>e</sup> s., 'rendre personnel', dep. 1704, 'personnifier'
- *polariser*, dep. 1810, 'soumettre au phénomène de la polarisation'
- *politiser*, dep. 1934, 'donner un caractère, un rôle politique à'
- *populariser*, dep. 1622, 'faire connaître parmi le peuple, le grand nombre'
- *potentialiser*, dep. mil. XX<sup>e</sup> s., 'augmenter l'action, l'effet' < emprunt à l'angl. *to potentialize*
- *précariser*, dep. 1980, 'rendre précaire'
- *privatiser*, dep. 1960, 'transférer au secteur privé'
- *professionnaliser*, dep. 1898, 'rendre professionnel'
- *radicaliser*, dep. 1917, 'rendre radical'
- *rationaliser*, dep. 1842, 'rendre rationnel'
- *réaliser*, dep. 1495, droit 'faire' réaliser un contrat, un bénéfice
- *régionaliser*, dep. 1929, 'opérer la régionalisation de'
- *régulariser*, dep. 1794, 'rendre régulier'
- *relativiser*, dep. 1965, 'faire perdre son caractère absolu'
- *rentabiliser*, dep. 1962, 'rendre rentable'
- *respectabiliser*, dep. 1985, 'rendre respectable'
- *responsabiliser*, dep. 1963, 'rendre responsable'

- *ridiculiser*, dep. 1666, 'rendre ridicule'
- *ringardiser*, dep. 1985, 'rendre ringard'
- *sacraliser*, dep. 1899, 'rendre sacré, attribuer un caractère sacré à'
- *scolariser*, dep. 1904, 'soumettre à une scolarisation'
- *séculariser*, dep. 1586, 'faire passer de l'état régulier à l'état séculier', dep. 1765, 'faire passer (un bien, une fonction) de l'état ecclésiastique à l'état laïque'
- *sédentariser*, dep. 1910, 'rendre sédentaire'
- *sensibiliser*, dep. 1803, 'rendre sensible'
- *sexualiser*, dep. 1917, 'donner un caractère sexuel à'
- *singulariser*, dep. 1511, 'distinguer des autres par quelque chose de peu courant'
- *siniser*, dep. 1942, 'rendre chinois quant à la culture' (base adjectivale savante *sin(o)* 'chinois')
- *slaviser*, dep. 1844, 'rendre slave, en imposant une langue, une civilisation slave'
- *socialiser*, dep. 1786, 'susciter ou développer les rapports sociaux chez'
- *solenniser*, dep. 1309, 'rendre solennel' < lat. *sollemnizare*
- *solidariser*, dep. 1842, 'rendre solidaire'
- *solubiliser*, dep. 1877, 'rendre soluble'
- *somatiser*, dep. 1967, 'rendre somatique'
- *sonoriser*, dep. 1872, 'rendre sonore'
- *soviétiser*, dep. 1918, 'soumettre à l'autorité ou à l'influence de la Russie soviétique'
- *spatialiser*, dep. 1907, 'donner les caractères de l'espace'
- *spiritualiser*, dep. 1521, 'doter, imprégner de spiritualité'
- *stabiliser*, dep. 1780, 'rendre stable'
- *standardiser*, dep. 1904, 'normaliser, uniformiser' < emprunt à l'angl. *to standardize*
- *stériliser*, dep. fin XVIII<sup>e</sup> s., 'rendre stérile'
- *syndicaliser*, dep. 1926, 'établir une certaine force syndicale dans'
- *systématiser*, dep. 1740, 'établir en système'
- *techniciser*, dep. 1964, 'rendre technique'
- *technocratiser*, dep. 1957, 'rendre technocratique'
- *titulariser*, dep. 1857, 'rendre titulaire'
- *tranquilliser*, dep. 1420, 'rendre tranquille'
- *uniformiser*, dep. 1725, 'rendre uniforme'
- *universaliser*, dep. 1770, 'rendre universel'
- *utiliser*, dep. 1792, 'rendre utile, faire servir à une fin précise'

- *viriliser*, dep. 1801, ‘revêtir d’un caractère, d’un aspect viril’
- *visualiser*, dep. 1887, ‘rendre visible’ < emprunt à l’angl. *to visualize*
- *volatiliser*, dep. 1611, ‘faire passer à l’état gazeux’

### **-ifi(er)**

- *acidifier*, dep. 1786, ‘rendre acide’
- *authentifier*, dep. 1863, ‘rendre authentique’
- *bêtifier*, dep. 1777, ‘rendre bête’
- *complexifier*, dep. 1951, ‘rendre complexe’
- *électrifier*, dep. fin XIX<sup>e</sup> s., ‘faire fonctionner en utilisant l’énergie électrique’
- *estérifier*, dep. 1953, ‘transformer en ester’
- *éthérifier*, dep. 1823, ‘transformer en éther’
- *fluidifier*, dep. 1830, ‘rendre fluide’
- *gâtifier*, dep. 1939, ‘devenir gâteaux’
- *humidifier*, dep. 1649, ‘rendre humide’
- *intensifier*, dep. 1868, ‘rendre plus intense’
- *lubrifier*, dep. 1363, ‘rendre glissant’
- *opacifier*, dep. 1868, ‘rendre opaque’
- *rigidifier*, dep. 1885, ‘rendre rigide’
- *russifier*, dep. 1830, ‘rendre russe’



## ANNEXE 14

### FORMATIONS VERBALES DÉNOMINALES TRAITÉES HORS CORPUS

#### ENTRÉE DANS UNE PORTION D'ESPACE DONNÉE

##### **Entrée dans un contenant de type 'réceptif'**

- *encarafer* :
- *s'enfougonner*
- *s'envoiturier*
- *s'enwagonner*

##### **Entrée dans un contenant de type 'habitation'**

- *encarrer*
- *enchtiber*
- *encimetier*
- *encoconner*
- *encrister*
- *ensépulturer*
- *entôler*
- *s'entaverner*

##### **Entrée dans un contenant de type 'partie du corps'**

- *emboer*
- *emboudiner*
- *empapaouter*
- *empétarder*
- *empouper*
- *enconner*

- *enfourailler*
- *entrouducuter*
- *envaginer*

#### **Entrée dans un contenant de type ‘assemblage d’éléments’**

- *enliasser*
- *enstérer*

#### **Entrée dans un contenant de type ‘espace naturel’**

- *s'enforester*

#### **Entrée dans un contenant (mais changement de schéma morpho-syntaxique)**

- *empaffer*
- *enfifrer*
- *englander*
- *enviander*

#### **PROCESSUS D'ADJONCTION D'UN ÉLÉMENT À UN AUTRE**

##### **Processus d'adjonction d'un élément à un autre, recouvrement**

- *embrener*
- *emmouscailler*
- *enfoirer*

##### **Processus d'adjonction d'un élément à un autre, vêtement**

- *empullové* < ° *empullover*
- *enredingoter*
- *envestonner*
- *envisonné* < ° *envisonner*

## CHANGEMENT D'ÉTAT

**Changement d'état, nom de groupe, de classe ou d'individu**

- *embocher*
- *embondieuser*
- *embrigander*
- *empetercheyner*
- *encuistrer*
- *engangsterrer*
- *engauloiser*
- *engéniser*
- *engider*
- *enquinauder*
- *entester*
- *entzariner*
- *s'embaragliouler*
- *s'empriaper*
- *s'encrapuler*

**Changement d'état**

- *emparadiser*
- *encoquiller*
- *encorner*
- *endésespoirer*
- *engroseiller*
- *enligner*
- *enversailer*
- *s'embouler*
- *s'emmarmotter*
- *s'encolimaçonner*
- *s'enreligioser*

- *s'ensuisser*
- *s'envertuoser*
- *s'enviolir*

#### CAS PARTICULIERS OU LIMITES

- *embalustrer*
- *emberlificoter*
- *embordurer*
- *embrasser*
- *embrouiller*
- *emmêler*
- *emmurer*
- *empaumer*
- *empiéter*
- *empoigner*
- *encadrer*
- *encercler*
- *enchevêtrer*
- *endiguer*
- *enquiquiner*
- *entortiller*

## ANNEXE 15

## AUTRES TYPES DE FORMATIONS TRAITÉES HORS CORPUS

**Noms dérivés de verbes préfixés sortis des dictionnaires**

- *embâcle*
- *embiellage*
- *embûche*
- *empennelage*
- *emplacement*
- *emplanture*
- *empointure*
- *emprise*
- *enchevalement*
- *encorbellement*
- *engeance*
- *engelure*
- *engrêlure*
- *entorse*
- *entournure*
- *entrait*

**Participes passés à valeur adjectivale issus de verbes préfixés non attestés**

- *emperruqué*
- *empoté*
- *encalminé*
- *endiamenté*
- *enfroqué*
- *enguignonné*
- *enjoué*

- *ensellé*
- *enviné*

### **Faux parasynthétiques nominaux**

- *emmanchure*
- *encâblure*
- *encoignure*
- *encolure*
- *enfléchure*
- *envergure*

## **Bibliographie**





## Articles et monographies

- **ADOUANI, A.**, 1995, La morphologie est-elle la syntaxe des mots ?, *Linguisticae Investigationes*, XIX/1, 1-13
- **ALLEN, A. S.**, 1981, The development of prefixal and parasynthetic verbs in latin and romance, *Romance philology*, 35, 79-88
- **AMIOT, D.**, 1997, *L'antériorité temporelle dans la préfixation en français*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq
- **ANDERSON, S. R.**, 1982, Where's morphology ?, *Linguistic Inquiry*, 13/4, 571-612
- **APOLLINAIRE, G.**, 2006, *Les onze mille verges*, Flammarion, Librio, Paris, 1907<sup>1</sup>
- **APOTHÉLOZ, D.**, 2002, *La construction du lexique français*, Ophrys, Paris
- **ARONOFF, M.**, 1976, *Word formation in generative grammar*, Linguistic Inquiry, Monograph One, MIT Press, Cambridge
- **ARONOFF, M.**, 1984, Word formation and lexical semantics, *Quaderni di semantica*, V/1, 45-49
- **AUNARGUE, M. & PLENAT, M.**, 1998, Manifestations morphologiques de la relation d'attachement habituel, Actes du colloque de Villeuneuve d'Ascq, 28-29 avril 1997, *Silexicales I*, Corbin D., Fradin B., Habert B., Kerleroux F. & Plénat M. (éds), 15-24
- **BABIN, J.-P.**, 1998, *Lexique mental et morphologie lexicale*, Peter Lang,

Bern/Berlin/Frankfurt-M./New-York/Paris/Wien

- **BADER**, F., 1960, Le conflit entre *in* préverbe et *in* privatif, *R.E.L.*, 38, 121
- **BASTUJI**, J., 1979, Notes sur la créativité lexicale, *Néologie et lexicologie (hommage à Louis Guilbert)*, Adda, R. et al. (éds), Larousse, 12-20
- **BEARD**, R., 1994, Morphology : history, *The encyclopedia of Language and Linguistics*, Asher, R.E. (ed.), vol. 5, Pergamon Press, Oxford/ New York/ Seoul/ Tokyo, 2573-2576
- **BÉCHADE**, H.-D., 1992<sup>1</sup>, *Phonétique et morphologie du français moderne et contemporain*, PUF, Paris
- **BECKER**, T., 1990-1, Do words have heads ?, *Acta linguistica hungarica*, 40/1-2, 5-17
- **BOONS**, J.-P., 1984, Sceller un piton dans un mur; desceller un piton du mur. Pour une syntaxe de la préfixation négative, *Langue française*, 62, 95-128
- **BOONS**, J.-P., 1987, La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs, *Langue française*, 76, 5-40
- **BOONS**, J.-P., 1991, Morphosyntaxe comparée des verbes dénominaux préfixés par *en-* dans le français d'avant 1600 et d'après 1900, *Actes du XVIIIe congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Trèves, 1986, tome II, Max Niemeyer Verlag, Tübingen
- **BORILLO**, A., 1998, *L'espace et son expression en français*, Ophrys, Paris
- **BORNSCHIER**, M., 1971, *Die Verbalpräfixe im Französischen und Deutschen. Ein Vergleich der Systeme*, Juris Druck Verlag, Zürich
- **BOURQUIN**, J., 1980, La terminologie du lexique construit (dérivation suffixale et

préfixation), *Langue française*, 47, 33-47

- **BRUNET**, E., 1981, *Le vocabulaire français de 1789 à nos jours : d'après les données du TLF*, tome 1, Slatkine, Genève/Champion, Paris
- **BRUNOT**, F., 1966, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, tome 1, Armand Colin, Paris, 1905<sup>1</sup>
- **BURIDANT**, C., 1995, Les préverbes en ancien français, *Les préverbes dans les langues d'Europe. Introduction à l'étude de la préverbation*, André Rousseau (éd.), Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 287-323
- **BURIDANT**, C., 2000, Prolégomènes à une étude synthétique de la morphologie dérivationnelle en ancien français, *L'information grammaticale*, 86, 14-20
- **CALVET**, L.-J., 1993, Dégueuler n'est pas le contraire d'engueuler, *Le français dans le monde*, 257, 45
- **CAMPROUX**, C., 1951, Déficience et vitalité de la dérivation, *Le français moderne*, 9, 181-186
- **CELINE**, L.-F., 2001, Louis-Ferdinand Céline vous parle, [transcription d'un exposé oral du 22 octobre 1957], *Romans II*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1974<sup>1</sup>, 931-936
- **CHAURAND**, J., 1977, *Introduction à l'histoire du vocabulaire français*, Bordas, Paris
- **CHOMSKY**, N., 1975, Remarques sur la nominalisation, *Questions de sémantique*, Seuil, Paris, 73-131 (trad. franç. de *Remarks on nominalization*, 1970)
- **CIORAN**, E. M., 1995a, Entretien avec Jean-François Duval (juin 1979), *Entretiens*, Gallimard, Arcades, Paris, 1733-1794
- **CIORAN**, E. M., 1995b, *La tentation d'exister*, *Œuvres*, Gallimard, Quarto, Paris, 1956<sup>1</sup>, 819-970

- **COLÉ, P.**, 1987, *Morphologie dérivationnelle et accès au lexique*, thèse de doctorat, Paris V
- **COLLART, J.**, 1966, *Grammaire du latin*, P.U.F., Paris, coll. Que sais-je ?
- **CORBIN, D.**, 1976, Le statut des exceptions dans le lexique, *Langue française*, 30, 90-110
- **CORBIN, D.**, 1980, Contradictions et inadéquations de l'analyse parasynthétique en morphologie dérivationnelle, *Théories linguistiques et traditions grammaticales*, Dessaux-Berthonneau (éd.), PUL, Lille, 181-224
- **CORBIN, D.**, 1983, Le monde étrange des dictionnaires : la créativité lexicale, le lexicographe et le linguiste, Actes du colloque Franco-Néerlandais, 28-29 Avril 1981, Amsterdam, *Lexique*, 2, 43-68
- **CORBIN, D.**, 1984a, Méthodes en morphologie dérivationnelle, *Cahiers de lexicologie*, 44, 3-17
- **CORBIN, D.**, 1984b, La forme et le sens : exploration des relations dérivationnelles en français, *Quaderni di semantica*, V/1, 58-69
- **CORBIN, D.**, 1987a, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, 2 vol., Max Niemeyer Verlag, Tübingen
- **CORBIN, D.**, 1987b, Contre une transposition de la théorie X' à la morphologie dérivationnelle, *Acta linguistica academiae scientiarum hungaricae*, 37/1-4, 73-92
- **CORBIN, D.**, 1988, Pour un composant lexical associatif et stratifié, *DRLAV*, 38, 63-92
- **CORBIN, D.**, 1989, Contraintes et créations lexicales en français, *L'information grammaticale*, 42, 35-43

- **CORBIN, D.**, 1990, Associativité et stratification dans la représentation des mots construits, *Contemporary morphology*, Trends in linguistics, Studies and monographs 49, Dressler W. U., Luschützky H. C., Pfeiffer O. E., Rennison J. R. (éds), Mouton de Gruyter, Berlin/New-York, 43-59
- **CORBIN, D.**, 1991, La formation des mots : structures et interprétations, *Lexique*, 10, 7-30
- **CORBIN, D.**, 1992, Sens et définition : de la compositionnalité du sens des mots construits (réponse à Claire Vanderhoeft), *Linguisticae Investigationes*, XVI/1, 189-218
- **CORBIN, D.**, 1993, Morphologie et lexicographie : la représentation du sens dans le Dictionnaire dérivationnel du français, *Du lexique à la morphologie : du côté de chez Zwaan*, textes réunis en l'honneur du sixantième anniversaire de Wiecher Zwanenburg, Rodopi B.V., Amsterdam/Atlanta, 63-86
- **CORBIN, D.**, 1997, Décrire un affixe dans un dictionnaire, *Les formes du sens. Etudes de linguistique française, médiévale et générale offertes à Robert Martin à l'occasion de ses 60 ans*, Kleiber, G., Riegel, M. (éds), Duculot, 79-94
- **CORBIN, D.**, 1998, Entre les mots possibles et les mots existants : les unités lexicales à faible probabilité d'actualisation, Actes du colloque de Villeuneuve d'Ascq, 28-29 avril 1997, *Sillexicales I*, Corbin D., Fradin B., Habert B., Kerleroux F. & Plénat M. (éds), 79-89
- **CORBIN, D.**, 1999, Pour une théorie sémantique de la catégorisation affixale, *Faits de langues*, 14, 65-77
- **CORBIN, D.**, 2001, Préfixes et suffixes : du sens aux catégories, *Journal of french language studies*, 41-69
- **CORBIN, D. & TEMPLE, M.**, 1994, Le monde des mots et des sens construits :

catégories sémantiques, catégories référentielles, *Cahiers de lexicologie*, 75, 5-28

- **CORBIN**, P., 2004, Introduction : *Lexique* 16, treize ans après *Lexique* 10, *Lexique*, 16, 9-52
- **CORDIER**, F. *et al.*, 1998, Conscience dérivationnelle et formation linguistique. Compte rendu d'expériences, *Verbum*, XX/2, 131-154
- **COSERIU**, E., 1982, Les procédés sémantiques dans la formations des mots, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 35, 3-16
- **COSERIU**, E., 2001a, *Vers l'étude des structures lexicales*, L'homme et son langage, Peeters, Louvain/Paris/Sterling, 215-252
- **COSERIU**, E., 2001b, *Les structures lexématiques*, L'homme et son langage, Peeters, Louvain/Paris/Sterling, 315-331
- **CRUZ**, J. M. de la, 1977, Synchronic-diachronic remarks on the nature of prefixation, *Orbis*, XXVI/2, 262-292
- **CUNITA**, A., 1980, *La formation des mots. La dérivation lexicale en français contemporain*, Editura didactică și pedagogică, București
- **DAL**, G., 1997, Du principe d'unicité catégorielle au principe d'unicité sémantique : incidence sur la formalisation du lexique construit morphologiquement, *Actes du colloque international Fractal'97, Linguistique et informatique : théories et Outils pour le traitement automatique des langues*, Buvet, P.-A., Cardey, S., Greenfield, P. & Madec H. (éds), Bulag, numéro spécial, 105-115
- **DAL**, G., 2002, A propos d'une idée reçue, ou de la prétendue irrégularité de la dérivation, *BULAG*, 27, 57-73
- **DAL**, G., 2003, Productivité morphologique : définitions et notions connexes, *Langue française*, 140, 3-23

- **DAL**, G. & **TEMPLE**, M., 1997, Morphologie dérivationnelle et analyse sémantique des mots construits : les voies de la référence ne sont pas impénétrables, *Advances in morphology*, Actes du 5<sup>e</sup> meeting international de morphologie, 7-9 juillet 1992, Krems, Dressler, W. U., Prinzhorn, M. & Rennison, J. R. (eds), Mouton de Gruyter, Berlin/New York, 97-110
- **DARMESTETER**, A., 1894, *Traité de la formation des mots composés dans la langue française comparée aux autres langues romanes et au latin*, Erstaube Gabe, Paris
- **DARMESTETER**, A., 1926<sup>12</sup>, *Cours de grammaire historique de la langue française, tome 3 : Formation des mots et vie des mots*, Librairie Delagrave, Paris, 1895<sup>1</sup>
- **DARMESTETER**, A. & **HATZFELD**, A., 1890-1900, *Dictionnaire général de la langue française* précédé d'un *Traité de la formation de la langue*, t. 2, Librairie Delagrave, Paris
- **DAUZAT**, A., 1937, L'appauvrissement de la dérivation en français, *Le Français Moderne*, 4, 289-299
- **DAUZAT**, A., 1947, *Le génie de la langue française*, Payot, Paris, 1943<sup>1</sup>
- **DEBATY-LUCA**, T., 1985, Pour une analyse fonctionnelle des systèmes d'affixes, *La linguistique*, 21, 221-237
- **DELESALLE**, S. & **GARY-PRIEUR**, M.-N., 1976, Le lexique, entre la lexicologie et l'hypothèse lexicaliste, *Langue française*, 30, 4-33
- **DELHAY**, C., 2001, Théorie(s) morphologique(s) et enseignement, *Par monts et par vaux. Itinéraires linguistiques et grammaticaux. Mélanges de linguistique générale et française offerts au professeur Martin Riegel pour son soixantième anniversaire par ses collègues et amis*, Claude Buridant, Georges Kleiber et Jean-Christophe Pellat

(éds.), éd. Peeters, Louvain/Paris, 145-154

- **DELL**, F., 1979, La morphologie dérivationnelle du français et l'organisation de la composante lexicale en grammaire générative, *Revue romane*, XIV/2, 185-216
- **DI SCIULLO**, A.-M., 1996, Prefixes and suffixes, *Aspects of romance linguistics : selected papers from the Linguistic Symposium on Romance Languages XXIV, March 10-13, 1994*, Parodi, C. et al. (eds), Georgetown University Press, Washington, 177-194
- **DI SCIULLO**, A.-M. & **WILLIAMS**, E., 1987, *On the definition of words*, M.I.T. Press, Cambridge
- **DOLBEC**, J., 1988, La préfixation en français. Essai de théorie psychosystématique et application au préfixe *re-*, thèse de doctorat, Paris IV
- **DRESSLER**, W. U. & **KILANI-SCHOCH**, M., 2005, *Morphologie naturelle et flexion du verbe français*, Tübinger Beiträge zur Linguistik, Tübingen
- **DUBOIS**, J., 1962, *Etude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain*, thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres, Larousse, Paris
- **DUBOIS**, J., 1968, La dérivation en linguistique descriptive et en linguistique transformationnelle, *Travaux de linguistique et de littérature*, VI/1, publiés par le Centre de philologie et de littératures romanes de l'université de Strasbourg, Strasbourg, 27-53
- **DUBOIS**, J. & **GUILBERT**, L., 1961, Formation du système préfixal intensif en français moderne et contemporain, *Le français moderne*, 29, 87-112
- **DUFRESNE**, M. et al., 2001, Un changement dans la diachronie du français : la perte de la préfixation aspectuelle en *a-*, *Revue québécoise de linguistique*, 29/2, 33-54
- **ELUERD**, R., *La lexicologie*, 2000, PUF, Paris, coll. Que sais-je ?



- **ERNOUT**, A. et **MEILLET** A., 1932, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoires des mots*, éd. Klincksieck, Paris
- **FERREUX**, C., 1998, *Le vocabulaire de l'antisémitisme dans les pamphlets de Louis-Ferdinand Céline*, thèse de doctorat, Université de Franche-Comté
- **FORD**, A. & **SINGH**, R., 1991, Propédeutique morphologique, *Folia Linguistica*, XXV, 549-575
- **FRADIN**, B., 1993, La théorie morphologique face à ses choix, *Cahiers de lexicologie*, 73, 5-42
- **FRADIN**, B., 1997, Esquisse d'une sémantique de la préfixation en *anti-*, *Recherches linguistiques de Vincennes*, 26, 87-112
- **FRADIN**, B., 2003a, Introduction, *Langages*, 152, 3-11
- **FRADIN**, B., 2003b, *Nouvelles approches en morphologie*, PUF, Paris
- **FRANCKEL**, J.-J., 1997, Approche de l'identité d'un préverbe à travers l'analyse des variations sémantiques des unités préverbées. Le cas de *re-* en français, *Journal of french studies*, 7/1, 47-100
- **FRANCKEL**, J.-J., 2002, Introduction, *Langue française*, 133, 3-15
- **FRANCKEL**, J.-J. & **LEBAUD**, D., 1991, Diversité des valeurs et invariance du fonctionnement de *en* préposition et préverbe, *Langue française*, 91, 56-79
- **GAATONE**, D., 1987, Les préfixes négatifs avec les adjectifs et noms verbaux, *Cahiers de lexicologie*, 50, 79-90
- **GALLO**, M., La grande guerre accouche du totalitarisme, *Le Figaro littéraire*, jeudi 27 mai 2004, 5

- **GARCÍA-HERNÁNDEZ**, B., 1989, Les préverbes latins, notions latives et aspectuelles, Actes du V<sup>e</sup> colloque de linguistique latine, 31 mars - 4 avril 1989, Louvain-la-Neuve/Borzée, Lavency, M. & Longrée, D. (éds), *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, 15/1-4, 149-159
- **GARCÍA-HERNÁNDEZ**, B., 1994, Synonymie et analyse fonctionnelle dans le système préverbal latin, *Revue des études latines*, 25-38
- **GARDES-TAMINE**, J., 1998, *La Grammaire, 1. Phonologie, morphologie, lexicologie*, Armand Colin, Paris
- **GARY-PRIEUR**, M.-N., 1976, Déboiser et déboutonner : remarques sur la construction du sens des verbes dérivés par *dé-*, Chevalier, J.-C., 1976, *Grammaire transformationnelle : syntaxe et lexique*, Lille, 5-138
- **GATHER**, A., 1999, Die morphologische Struktur französischer und spanischer verbaler Parasynthetika, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 115, 79-116
- **GAUDIN**, F. & **GUESPIN**, L., 2000, *Initiation à la lexicologie française : de la néologie aux dictionnaires*, Duculot, Louvain-la-Neuve
- **GAUGER**, H.-M., 1971 ; *Durchsichter Wörter zur Theorie der Wortbildung*, Winter, Heidelberg
- **GERHARD**, F., 1997, Dérivés verbaux préfixés par *dé-* dit négatif et relation partie-tout, *Verbum*, XIX/3, 309-320
- **GERHARD**, F., 1998, Le préfixe *dé(s)-* dit négatif et la notion d'éloignement : du changement d'entités au changement d'état, *Scolia*, 11, 69-80
- **GERHARD-KRAIT**, F., 2000, *La préfixation en dé(s)- : formes construites et interprétations*, thèse de doctorat, Université de Strasbourg II

- **GERHARD-KRAIT**, F., 2001, La spécification du sens des formations verbales déverbales en *dé(s)-*, *Par monts et par vaux. Itinéraires linguistiques et grammaticaux. Mélanges de linguistique générale et française offerts au professeur Martin Riegel pour son soixantième anniversaire par ses collègues et amis*, Claude Buridant, Georges Kleiber et Jean-Christophe Pellat (éds.), éd. Peeters, Louvain/Paris, 187-196
  
- **GILBERT**, P., 1973, Le français de demain, *Le Français dans le monde*, 99, 52-54
  
- **GLESSGEN**, M.-D., 2000, Les manuels de linguistique romane source pour l'histoire d'un canon disciplinaire, *Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen, Romanistisches Kolloquium XIV*, Dahmen, W. et al. (Hrsg.), Gunter Narr, Tübingen, 189-259
  
- **GLESSGEN**, M.-D. & **LEBSANFT**, F., 2004, *Historische Semantik in den Romanischen Sprachen. Kognition, Pragmatik, Geschichte*, in Glessgen, M.-D. & Lebsanft, F. (Hrsg.), *Historische Semantik in den romanischen Sprachen*, Niemeyer, Tübingen
  
- **GOUGENHEIM**, G., 1934, Morphologie et formation des mots, *Le Français Moderne*, 4, 289-298
  
- **GREVISSE**, M., 1986<sup>12</sup>, *Le bon usage*, édition refondue par Goosse, A., Duculot, Paris-Gembloux
  
- **GUILBERT**, L., 1971, Fondements lexicologiques du dictionnaire. De la formation des unités lexicales, *Grand Larousse de la langue française*, t.1, Larousse, Paris, IX-LXXXI
  
- **GUILBERT**, L., 1974, Grammaire générative et néologie lexicale, *Langages*, 36, 34-44
  
- **GUILBERT**, L., 1975, *La créativité lexicale*, Larousse, Paris

- **GUIRAUD**, P., 1986, Structures étymologiques du lexique français, Payot (1967<sup>1</sup>)
- **HALLE**, M., 1973, Prolegomena to a theory of word formation, *Linguistic Inquiry*, 4/1, 3-16
- **HANNAHS**, S. J., 1995, Glide formation, prefixation, and the phonological in french, *Contemporary research in romance linguistics, Papers from the 22<sup>nd</sup> Linguistic Symposium on Romance Languages, El Paso/Cd. Juárez, February 1992, Amastre et al. (eds)*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia, 12-24
- **HAVERLING**, G., 2003, On prefixes and actionality in classical and late latin, *Acta Linguistica Hungarica*, 50 (1-2), 113-135
- **HONG**, C.-H., 1997, Tendances de la néologie par dérivation et par formation au moyen d'éléments gréco-latins, *La linguistique*, 33/2, 107-116
- **HRISTOV**, P., 1977, Distribution sémantique des préfixes verbaux en français moderne, *Revue roumaine de linguistique*, 22, 43-61
- **HUGUET**, E., 1967, *Mots disparus ou vieillis. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle*, Librairie Droz, Genève, 1935<sup>1</sup>
- **HUMBLEY**, J., 2000, Evolution du lexique, *Histoire de la langue française 1945-2000*, Antoine, G. & Cerquiglini, B. (dir.), éd. C.N.R.S., 71-106
- **HUOT**, H., 1994, *Sur la notion de racine*, T.A.L., 35/2, 49-75
- **HUOT**, H., 2001, *Morphologie. Forme et sens des mots du français*, Armand Colin, Paris
- **JACKENDOFF**, R., 1977, Régularités morphologiques et sémantiques dans le lexique, *Langue. Théorie générative étendue*, Hermann, Paris
- **JALENQUES**, P., 2000, *Contribution à l'étude du préfixe re- en français*

*contemporain : pour une analyse compositionnelle du verbe regarder*, thèse de doctorat, Paris VII

- **JALENQUES, P.**, 2002, Etude sémantique du préfixe *re-* en français contemporain : à propos de plusieurs débats actuels en morphologie dérivationnelle, *Langue française*, 133, 74-90
- **KERLEROUX, F.**, 2000, France and Switzerland, *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft (HSK), Band 17.1: Morphologie, 1. Teilband, III: Geschichte der morphologischen Forschung II: Forschungstraditionen im 20. Jahrhundert*, Burkhardt, A. et al. (ed.), Walter de Gruyter, Berlin/New York, 138-145
- **KERLEROUX, F.**, 2003, Morpho-logie : la forme et l'intelligence ?, *Langages*, 12-32
- **KHAMMARI, I.**, 2004, *En* préfixe et *en* préposition : une seule forme, un seul sens ?, *LINX*, 50, 169-178
- **KIEFER, F.**, 1997, La préfixation en hongrois, en allemand et dans les langues romanes, *Etudes finno-ougriennes*, 29, 127-136
- **KILANI-SCHOCH, M.**, 1988, *Introduction à la morphologie naturelle*, Peter Lang, Berne/Francfort-s. Main/New York/Paris
- **KLEIBER, G.**, 1984, Dénomination et relations dénominatives, *Langages*, 76, 77-94
- **KLEIBER, G.**, 1999, *Problèmes de sémantique. La polysémie en question*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq
- **KLEIBER, G.**, 2003, Item lexical, mots construits et polylexicalité vus sous l'angle de la dénomination, *Syntaxe & Sémantique*, 5, 31-46
- **KLEIBER, G. & RIEGEL, M.**, 2004, Théories sémantiques, sens catégoriel et diachronie : données et arguments, in Glessgen, M.-D. & Lebsanft, F. (Hrsg.), *Historische Semantik in den romanischen Sprachen*, Niemeyer, Tübingen, 31-41

- **LACA, B.**, 1986, *Die Wortbildung als Grammatik des Wortschatzes*, Tübingen
- **LACA, B.**, 2001, Derivation, *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft (HSK)*, Band 20.2, Walter de Gruyter, Berlin/New York, 1214-1227
- **LEDUC, E.**, 2001, *En- : étude contrastive du préfixe et de la préposition homomorphes*, mémoire de Maîtrise, Lille III
- **LEHMANN, A. & MARTIN-BERTHET, F.**, 1998, *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologie*, Dunod, Paris
- **LEHMANN, C.**, 1983, Latin preverbs and cases, *Latin linguistics and linguistic theory*, H. Pinkster (ed.), John Benjamins, Amsterdam, 145-165
- **LE PENNEC-HENRY, M.**, 1987, Considerāre, obserāre, sēgrerāre, insinuāre : hypostase ou parasynthèse ?, *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat par ses collègues et ses élèves, Bibliothèque de l'Information grammaticale*, Paris, 121-128
- **LERAT, P.**, 1984, La dérivation lexicale, *Le Français dans le monde*, 188, 111-113
- **LIEBER, R.**, 1992, *Deconstructing morphology*, The university of Chicago Press, Chicago/London
- **LIGNON, S.**, 2000, La suffixation en *-ien*. Aspects sémantiques et phonologiques, thèse de doctorat, Université de Toulouse II
- **LÜDTKE, J.**, 1996, Gemeinromanische Tendenzen IV. Wortbildungslehre, *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, Holtus, G. et al. (Hrsg.), II,1, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 235-272
- **LÜDTKE, J.**, 2001, Morphologie II. Wortbildungslehre, *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, Holtus, G. et al. (Hrsg.), I,1, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 765-

- **MAROUZEAU, J.**, 1951, Les déficiences de la dérivation française, *Le français moderne*, 9, 1-8
- **MARTIN, R.**, 1971, *Temps et aspect. Essai sur l'emploi des temps narratifs en ancien français*, publié par le Centre de philologie et littérature romanes de l'Université de Strasbourg, Klincksieck, Paris
- **MARTIN, R.**, 2001, Le préfixe *a-/ad-* en moyen français, *Romania*, 119, 289-322
- **MARTÍN RODRÍGUEZ, A.**, La préverbation en latin tardif : à propos du modifié *dehabere*, *La création lexicale en latin. Actes de la Table Ronde du IX<sup>ème</sup> Colloque international de Linguistique Latine : organisée par Michèle Fruyt à Madrid le 16 Avril 1997*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris
- **MARTINET, J.**, 1985, Variantes et homonymies affixales : le cas du français *dé-*, *La linguistique*, 21, 239-250
- **MATTHEWS, P. H.**, 1984, Word formation and meaning, *Quaderni di semantica*, V/1, 85-92
- **MELKA, F. & SCHROTEN, J.**, 1998, L'effet "avant / arrière-plan" dans le lexique : les verbes dénominaux et/ou parasyntétiques, Actes du colloque de Villeneuve d'Ascq, 28-29 avril 1997, *Silexicales 1*, Corbin D., Fradin B., Habert B., Kerleroux F. & Plénat M. (éds), 201-209
- **MEUNIER, F.**, 2003, Le traitement des mots préfixés présentés auditivement, Actes du colloque de Villeneuve d'Ascq, 19-21 septembre 2002, *Silexicales 3*, Fradin, B., Dal, G., Hathout, N., Kerleroux, F., Plénat, M. & Roché, M. (éds), 126-132
- **MEYER-LÜBKE, W.**, 1966<sup>2</sup>, *Historische Grammatik der französischen Sprache*, 2. *Wortbildungslehre*, Carl Winter, Heidelberg 1921<sup>1</sup>

- **MICHAUX**, H., 1963, *Lointain intérieur*, Poésie/Gallimard, Paris
- **MOK**, Q.I.M., 1964, Le préfixe *re-* en français moderne : essai d'une description synchronique, *Neophilologus*, 48, 97-114
- **MOLINO**, J., 1985, Où en est la morphologie ?, *Langages*, 78, 5-40
- **MORTUREUX**, M.-F., 1997, *La lexicologie entre langue et discours*, Armand Colin
- **MOUSSY**, C., 1998, L'antonymie lexicale en latin, *Lexique et cognition, Actes du colloque de l'Ecole Doctorale des Sciences du langage Paris IV-Sorbonne, 29 sept.-1<sup>ier</sup> oct. 1994*, textes réunis par Michèle Fruyt et Paul Valentin, *Linguistica Palatina Colloquia IV*, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 109-120
- **MULLER**, C., 1990, Contraintes de perception sur la productivité de la préfixation verbale en *dé-* négatif, *Travaux de linguistique et de philologie*, XXVIII, 171-192
- **NIKLAS-SALMINEN**, A., 1997, *La lexicologie*, Colin/Masson, Paris
- **NYROP**, K., 1936<sup>2</sup>, *Grammaire historique de la langue française*, t. 3 : *Formation des mots*, Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag, Copenhague, 1908<sup>1</sup>
- **PAILLARD**, D., 2002, Contribution à l'analyse du préfixe *sous-* combiné avec des bases verbales, *Langue française*, 133, 91-110
- **PEYTARD**, J., 1971, *Recherche sur la préfixation en français contemporain*, thèse de doctorat d'Etat, Champion, Lille/Paris
- **PEYTARD**, J., 1979, Motivation préfixale et paradigmes dérivationnels (sur la préfixation en *pré-*, dans le français contemporain), *Néologie et lexicologie (hommage à Louis Guilbert)*, *Adda, R. et al. (éds)*, Larousse, 199-205
- **PICOCHÉ**, J., 1977, *Précis de lexicologie française*, Nathan, Paris



- **PICOCHÉ, J. & MARCHELLO-NIZIA, C.**, 1998, *Histoire de la langue française*, Nathan, Paris, 1989<sup>1</sup>
- **POTTIER, B.**, 1962, *Systématique des éléments de relation*, Klincksieck, Paris
- **POTTIER, B.**, 1992, *Sémantique générale*, PUF, Paris
- **POTTIER, B.**, 2000, *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Peeters, Louvain/Paris
- **PRUVOST, J.**, 2000, La lexicologie et la sémantique lexicale, *Histoire de la langue française 1945-2000*, Antoine, G. & Cerquiglini, B. (dir.), éd. C.N.R.S., 907-936
- **PUSTEJOVSKI, J.**, 1995, *The generative lexicon*, MIT Press, Cambridge
- **RAINER, F.**, 1993, *Spanische Wortbildungslehre*, Niemeyer, Tübingen
- **RAINER, F.**, 1998, Vers une contrainte sur les stades dérivationnels virtuels, Actes du colloque de Villeuneuve d'Ascq, 28-29 avril 1997, *Silexicales 1*, Corbin D., Fradin B., Habert B., Kerleroux F. & Plénat M. (éds), 231-240
- **RAINER, F.**, 2003, L'intégration des composés latins du type *aurifer* en français, Actes du colloque de Villeuneuve d'Ascq, 19-21 septembre 2002, *Silexicales 3*, Fradin, B., Dal, G., Hathout, N., Kerleroux, F., Plénat, M. & Roché, M. (éds), 151-168
- **REINHEIMER-RÎPEANU, S.**, 1969, *De-* en français contemporain, *Revue roumaine de linguistique*, 14, 405-413
- **REINHEIMER-RÎPEANU, S.**, 1974, *Les dérivés parasyntétiques dans les langues romanes. Roumain, italien, français, espagnol*, Mouton, The Hague/Paris
- **REY, A.**, 1970, *La lexicologie*, Klincksieck, Paris
- **REY-DEBOVE, A.**, 1984, Le domaine de la morphologie lexicale, *Cahiers de*

*lexicologie*, 55, 3-19

- **RIEGEL**, M., 2000, A propos d'un néologisme, compositionnalité et catégorisation en morphologie lexicale, *Mélanges offerts à Gaston Gross à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire*, *BULAG*, numéro hors série, 107-124
- **RIEGEL**, M., PELLAT, J.-C., & RIOUL, R., 1999, *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris, 1994<sup>1</sup>
- **ROGER**, C., 2003a, Pour une individualité sémantique des affixes : rejet de la notion de paradigme de procédés morphologiques, Actes du colloque de Villeuneuve d'Ascq, 19-21 septembre 2002, *Sillexicales 3*, Fradin, B., Dal, G., Hathout, N., Kerleroux, F., Plénat, M. & Roché, M. (éds), 179-187
- **ROGER**, C., 2003b, Derived change-of-state verbs in French: a case of semantic equivalence between prefixes and suffixes, *Acta Linguistica Hungarica*, 50 (1-2), 187-199
- **ROQUES**, G., 1990, Etymologie et histoire du lexique. a) Etymologie, *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, vol. V/1 : *Le français*, Holtus, G. et al. (éd.), Max Niemeyer, Tübingen, 507-518
- **ROTHWELL**, W., 1973, Préfixation et structure de la langue en ancien français, *Romania*, 94, 241-250
- **RUWET**, N., 1967, *Introduction à la grammaire générative*, Plon, Paris
- **SAUSSURE** de, F., 1998, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1916<sup>1</sup>
- **SCALISE**, S., 1994, Lexicalist morphology, *The encyclopedia of Language and Linguistics*, Asher, R.E. (ed.), vol. 5, Pergamon Press, Oxford/ New York/ Seoul/ Tokyo, 2585-2590
- **SELKIRK**, E., 1982, *The syntax of words*, The M.I.T. Press, Cambridge,

Massachusetts

- **SERBAT, G.**, 1989a, La créativité lexicale, *Actes de la Table Ronde tenue dans le cadre du 5<sup>e</sup> colloque international de linguistique, 31 mars - 4 avril 1989, Louvain-la-Neuve, L'information grammaticale*, 42, 3-6
- **SERBAT, G.**, 1989b, Suggestions pour l'analyse des verbes préfixés « parasyntétiques », *L'information grammaticale*, 42, 13-14
- **SERBAT, G.**, 1996, *Grammaire fondamentale du latin. Tome VI : L'emploi des cas en latin, vol. I : Nominatif, Vocatif, Accusatif, Génitif, Datif*, Bibliothèque d'études classiques, Peeters, Louvain/Paris
- **SERBAT, G.**, 1997, Aperçu d'une analyse syntaxique des préverbes, *Mélanges Rostislav Koroucek*, Dalhousie university press, Halifax, 365-371
- **SÖRÉS, A.**, 1999, Comment un procès peut-il être évalué ? Etude sémantique de quelques dérivatifs verbaux en hongrois, *La morphologie des dérivés évaluatifs. Forum de morphologie, Actes du colloque de Toulouse, 29-30 avril 1999, Silexicales 2*, Corbin D., Dal, G., Fradin B., Habert B., Kerleroux F., Plénat M. & Roché, M. (éds), 243-251
- **SPENCER, A.**, 1991, *Morphological theory. An introduction to word structure in generative grammar*, Basil Blackwell, Cambridge
- **TAMBA-MERCZ, I.**, 1998<sup>4</sup>, *La sémantique*, P.U.F., coll. Que sais-je ?, 1988<sup>1</sup>
- **TAMINE, J.**, 1982, La morphologie dérivationnelle, *L'information grammaticale*, 14, 31-35
- **TEMPLE, M.**, 1996, *Pour une sémantique des mots construits*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq
- **TEMPLE, M.**, 1999, Sens des mots et images du monde : les mots construits

montrent leurs référents, *Le gré des langues*, 15, 34-56

- **THIELE**, J., 1981, *Wortbildung der französischen Gegenwartssprache*, Langenscheidt – Verlag Enzyklopädie, Leipzig
- **THORN**, A. C., 1909, *Les verbes parasynthétiques en français*, Håkan Ohlsson, Lund
- **TIMMERMAN**, J., 2002, La verbalisation des adjectifs de couleur en français, espagnol et italien, *Vox Romanica*, 61, 1-21
- **TOGEBY**, K., 1965, *Structure immanente de la langue française*, Larousse, Paris, 1951<sup>1</sup>
- **TÖRKENCZY**, M., 1997, *Hungarian verbs & essentials of grammar*, Corvina Books Ltd., Budapest
- **TURCAN**, I., 1982, La dépréverbation dans les langues classiques, *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, LXXVII, 273-284
- **TURCAN**, I., 2001, Mémoire de préverbes passés. Usages linguistiques et littéraires, et témoignages de quelques dictionnaires de langue française jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, *L'information grammaticale*, 90, 50-61
- **VANDERHOEFT**, C., 1992, Contre la conception sémantique sous-jacente à la morphologie dérivationnelle associative ou Contre une critique faite par Corbin à la lexicographie traditionnelle, *Linguisticae investigationes*, XVI/1, 155-187
- **VOIR**, M., 1982, Les préfixés transcatégories, *Cahiers de lexicologie*, 41, 31-46
- **WAGNER**, R.-L., 1939, *Sorcier et magicien. Contribution à l'histoire du vocabulaire de la magie*, Droz, Paris
- **WAGNER**, R.-L., 1952, Remarques sur la valeur des préverbes *a-* et *en-* (*in-*) en ancien français, *Festgabe Ernst Gamillscheg zur seinen fünfundsechzigsten Geburtstag*

am 28. Oktober 1952 von Freunden und Schülern überreicht, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 51-65

- **WAGNER**, R.-L., 1961, Observations sur les mots construits dérivés en français, *Revue des langues romanes*, 25, 372-382
- **WANDRUSZKA**, U., 1976, *Probleme der neufranzösischen Wortbildung*, Romanistische Arbeitshefte 16, Max Niemeyer Verlag, Tübingen
- **WEIDENBUSCH**, W., 1993, *Funktionen der Präfigierung. Präpositionale Elemente in der Wortbildung des Französischen*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen
- **WILLIAMS**, E., 1981, On the notions “lexically related” and “head of word”, *Linguistic Inquiry*, 12/2, 245-274
- **WUNDERLI**, P., 1989, *Französische Lexikologie. Einführung in die Theorie und Geschichte des französischen Wortschatzes*, Romanistische Arbeitshefte 32, Max Niemeyer Verlag, Tübingen
- **ZRIBI-HERTZ**, A., 1973, La créativité lexicale : traitement de quelques préfixés dans une grammaire générativiste du français, *Le français moderne*, XLI, 58-67
- **ZWANENBURG**, W., 1984, Word formation and meaning, *Quaderni di semantica*, V/1, 130-142
- **ZWANENBURG**, W., 1990, Französisch : Wortbildungslehre, *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, Holtus Günter, Metzeltin Michael & Schmitt Christian (éds), vol. V, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 72-77
- **ZWANENBURG**, W., 1991, Dépendances et hiérarchies en morphologie lexicale, *L'information grammaticale*, 50, 38-42
- **ZWANENBURG**, W., 1992, Lexique, morphologie et interprétation sémantique, *Cahiers de lexicologie*, LX, 5-17

- **ZWANENBURG**, W., 1994, Les préfixes ont-ils une catégorie ?, *Recherches de linguistique française et romane d'Utrecht*, 13, 89-102
  
- **ZWANENBURG**, W., 1998, La distribution des catégories lexicales en morphologie française, *Atti del XXI Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza, Centro di studi filologici e linguistici siciliani Università di Palermo 18-24 settembre 1995, Sezione 2 : Morfologia e sintassi delle lingue romanze*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen
  
- **ZWICKY**, A. M., 1992, Some choices in the theory of morphology, Levine, R. D. (sld), 1992, *Formal grammar: theory and implementation*, Oxford University Press, Oxford, 327-371
  
- **20 ans**, 2002, Mai, n° 188

## Matériaux lexicographiques

- **DAFO**, *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, 2001, Colin, J.-P., Mével, J.-P., & Leclère, C., Larousse, Paris, 1990<sup>1</sup>
- **DE**, *Dictionnaire érotique*, 1978, Guiraud, P., Payot, Paris
- **DFNC**, *Dictionnaire du français non conventionnel*, Cellard, J. & Rey, A., 1980, Hachette, Paris
- **DHLF**, *Dictionnaire historique de la langue française*, Rey, A. (dir.) et al., 1992-1998, Dictionnaires Le Robert, Paris
- **DRF**, *Dictionnaire des régionalismes de France*, Rézeau, J.-P., 2001, De Boeck/Duculot, Louvain
- **DSanA**, *Dictionnaire San Antonio*, 1993, Le Doran, S., Pelloud, F. & Rosé, P., éd. Fleuve Noir, Paris
- **DSR**, *Dictionnaire suisse romand : Particularités lexicales du français contemporain*, Thibault, A., 1997<sup>1</sup>, Zoé, Genève
- **FEW**, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, 1928-, Wartburg, (von) W. (dir.<sup>1</sup>), Tübingen, Bâle, Nancy
- **GAFFIOT**, *Dictionnaire français-latin*, Gaffiot, F., 1998, Hachette, Paris, 1934<sup>1</sup>
- **GRLF**, *Le Grand Robert de la Langue Française, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 1985, Rey, A. (dir.), Les Dictionnaires Le Robert, Paris

- **HSK**<sup>395</sup>, *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationwissenschaft / Handbook of Linguistics and Communication Science*, Walter de Gruyter, Berlin/New York
- **LRL**<sup>396</sup>, *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, Max Niemeyer, Tübingen
- **MS**, *Les Mots Sauvages, Dictionnaire des mots inconnus des dictionnaires. Ecrivains des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*, Rheims, M., 1989, Larousse, Paris, 1969<sup>1</sup>
- **PR**, *Le Nouveau Petit Robert*, 2001, Rey-Debove, J. & Rey, A., Dictionnaires Le Robert, Paris, 1993<sup>1</sup>
- **TLF**, *Le Trésor de la Langue Française, Dictionnaire de la langue française du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècles*, Imbs, P. (dir.), Edition du CNRS, Paris, t.7
- **VC**, *Les Verbes de Céline*, Juilland, A., 1985, Anma Libri, Stanford

---

<sup>395</sup>

Le HSK est une somme encyclopédique consacrée aux grands domaines de la langue et de la communication, publiée en de nombreux volumes comprenant chacun des articles rédigés par des spécialistes, et traitant des questions aussi diverses que la syntaxe ou que les pathologies verbales. Son objet couvre en principe toutes les langues du monde sous tous leurs aspects. La langue d'usage est l'anglais.

<sup>396</sup> Le LRL, tout comme le HSK, est une somme encyclopédique. Il a pour but d'offrir une description des langues romanes dans une optique romaniste, c'est-à-dire selon les canons de la discipline. Les langues sont étudiées individuellement de façon interne et de façon externe (facteurs extralinguistiques, contact avec d'autres langues, etc.) à la fois synchroniquement et diachroniquement. La langue de rédaction est l'allemand, mais certains articles sont rédigés dans des langues romanes comme le français ou l'italien.



## Curriculum vitae

### Hugues GALLI

Né le 10 juin 1976 à Mulhouse (France)

Marié, deux enfants.

Adresse professionnelle : Université de Bourgogne-IUFM  
Site de Mâcon  
9 rue de Flacé  
71000 Mâcon

Mél. : hugues.galli@dijon.iufm.fr / huguesgalli@yahoo.fr

### Formation universitaire :

2006 : **Doctorat en linguistique française**, mention *Très honorable avec les félicitations du jury*, Université de Strasbourg

2002-2006 : **doctorant** en linguistique française (thèse dirigée en cotutelle par le Prof. Martin Riegel (Strasbourg) et le Prof. Martin-Dietrich Glessgen (Zurich))

2001-2003 : Stages de formation au Centre d'Initiation à l'Enseignement Supérieur d'Alsace

2001 : **DEA en Sciences du langage**, mention *Très bien*  
Université de Strasbourg

2000 : **Maîtrise de Lettres Modernes**, mention *Très bien*  
Université de Haute Alsace (Mulhouse)

### Parcours professionnel et enseignement :

2008- : **Maître de conférences en linguistique française**, Université de Bourgogne-IUFM

2007-2008 : **ATER en linguistique française**, Université de Haute Alsace (Mulhouse)

2006-2007 : **Professeur de Lettres vacataire en collège et lycée** (Collège des Missions africaines, Haguenau et Collège-lycée Jeanne-d'Arc, Mulhouse)

2004-2005 : **Professeur de Lettres vacataire** (Lycée de Ribeauvillé)

2003-2005 : **Assistant de linguistique française diachronique**, Université de Zurich

**Chargé d'enseignement** au *Romanisches Seminar* et à la *Pädagogische Hochschule*, Université de Zurich

2001-2003 : **Moniteur-allocataire de recherche en linguistique française**, Université de Strasbourg